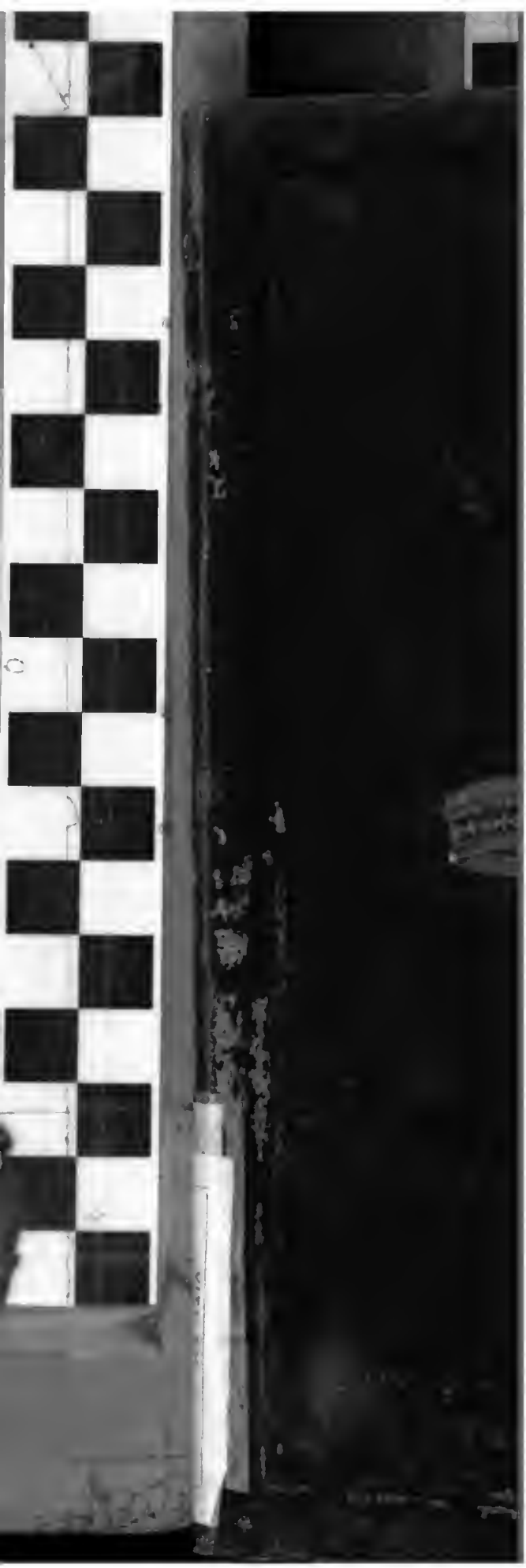
image not available



Digitized by Google

VITT. EM. III
3

Digitized by Google

430798

NICOLAS GOGOL

NOUVELLES RUSSES

TRADUCTION FRANÇAISE

PUBLIÉE

Par LOUIS VIARDOT

Tarass Boulba.
Les Mémoires d'un Fou.
La Calèche.
Un Ménage d'autrefois.
Le Roi des Gnomes.

PARIS
PAULIN, ÉDITEUR
RUE RICHELIEU, 60

1845

PRÉFACE.

Depuis la mort des poëtes Pouchkine et Lermontoff, qui ont péri tous deux, à la fleur de l'âge, dans de funestes duels, on s'accorde à placer au premier rang parmi les écrivains russes M. Nicolas Gogol (prononcez Gogle, en mouillant un peu l'*l*), né en Petite-Russie vers 1808. M. Gogol a débuté dans les lettres par un recueil de *Nouvelles*, successivement grossi, et dont la dernière édition (1842) forme trois volumes in-8°. Puis il a mis le sceau à sa réputation naissante par la spirituelle comédie *Re-*

visor (le Contrôleur), et plus encore par le célèbre roman de mœurs *Meurtvia Douchi* (les Ames mortes), dont il écrit maintenant la seconde partie à l'étranger. Pour le faire connaître en France, nous avons choisi, dans son recueil de *nouvelles*, celles que désignait à notre préférence, outre leur renommée et leur variété, un caractère plus général, qui permît mieux de les faire passer dans une autre langue et comprendre dans un autre pays.

Ce n'est pas aux traducteurs de M. Gogol qu'il appartient de vanter ses mérites, de faire remarquer par avance sa manière originale, pittoresque, pour nous peut-être un peu rude et sauvage, comme les mœurs et le pays qu'il retrace avec fidélité. Le lecteur, en arrivant à la fin de ce volume, saura bien cela sans qu'on le lui dise au commencement. Mais il me reste à expliquer comment, sans savoir un mot de russe, je publie la traduction d'un livre russe. Fait à Saint-Pétersbourg, ce travail m'appartient moins qu'à deux amis, MM. I. T., jeune écrivain déjà renommé comme poëte et critique,

et S. G., qui prépare, parmi des travaux plus légers, une *Histoire des races Slaves*. Ils ont bien voulu me dicter en français le texte original. Je n'ai rien fait de plus que des retouches sur les mots et les phrases; et, si le style est à moi en partie, le sens est à eux seuls. Je puis donc promettre au moins une parfaite exactitude. Nous avons toujours suivi la règle que Cervantès donne aux traducteurs, et que je m'étais précédemment efforcé d'appliquer à ses œuvres : « ne rien mettre et ne rien omettre. »

Louis VIARDOT.

Digitized by Google

La nouvelle intitulée *Tarass Boulba*, la plus considérable du recueil de M. Gogol, est un petit roman historique où il a décrit les mœurs des anciens Cosaques Zaporogues. Une note préliminaire nous semble à peu près indispensable pour les lecteurs étrangers à la Russie.

Nous ne voulons pas, toutefois, rechercher si le savant géographe Mannert a eu raison de voir en eux les descendants des anciens Scythes (Niebuhr a prouvé que les Scythes d'Hérodote étaient les ancêtres des Mongols), ni s'il faut absolument retrouver les Cosaques (en russe *Kasak*) dans les Κασαψα de Constantin Porphyrogénète, les *Kassogues* de Nestor, les *cavaliers* et *corsaires russes* que les géographes arabes, antérieurs au treizième siècle, plaçaient dans les parages de la mer Noire. Obscure comme l'origine de presque toutes les nations, celle des Cosaques a servi de thème aux hypothèses les plus contradic-

toires. Nous devons seulement relever l'opinion, longtemps admise, de l'historien Schloetzer, lequel, se fondant sur les mœurs vagabondes et l'esprit d'aventure qui distinguèrent les Cosaques des autres races slaves, et sur l'altération de leur langue militaire, pleine de mots turcs et d'idiotismes polonais, crut que, dans l'origine, les Cosaques ne furent qu'un ramas d'aventuriers venus de tous les pays voisins de l'Ukraine, et qu'ils ne parurent qu'à l'époque de la domination des Mongols en Russie. Les Cosaques se recrutèrent, il est vrai, de Russes, de Polonais, de Turcs, de Tatars, même de Français et d'Italiens; mais le fonds primitif de la nation cosaque fut une race slave habitant l'Ukraine, d'où elle se répandit sur les bords du Don, de l'Oural et du Volga. Ce fut une petite armée de huit cents Cosaques, qui, sous les ordres de leur ataman Yermak, conquit toute la Sibérie en 1580.

Une des branches ou tribus de la nation cosaque, et la plus belliqueuse, celle des Zaporogues, paraît, pour la première fois, dans les annales polonaises au commencement du seizième siècle. Ce nom leur venait des mots russes *za*, au delà (*trans*), et *porog*, cataracte, parce qu'ils habitaient plus bas que les bancs de granit qui coupent en plusieurs endroits le lit du Dniepr. Le pays occupé par eux portait le nom collectif de *zaporojié*. Maîtres d'une grande partie des plaines fertiles et des steppes de l'Ukraine, tour

à tour alliés ou ennemis des Russes, des Polonais, des Tatars et des Turcs, les Zaporogues formaient un peuple éminemment guerrier, organisé en république militaire, et offrant quelque lointaine et grossière ressemblance avec les ordres de chevalerie de l'Europe occidentale.

Leur principal établissement, appelé la *setch*, avait d'habitude pour siége une île du Dniepr. C'était un assemblage de grandes cabanes en bois et en terre, entourées d'un glacis, qui pouvait aussi bien se nommer un camp qu'un village. Chaque cabane (leur nombre n'a jamais dépassé quatre cents) pouvait contenir quarante ou cinquante Cosaques. En été, pendant les travaux de la campagne, il restait peu de monde à la *setch ;* mais, en hiver, elle devait être constamment gardée par quatre mille hommes. Le reste se dispersait dans les villages voisins ou se creusait aux environs des habitations souterraines appelées *zimovniki* (de *zima*, hiver).

La *setch* était divisée en trente-huit quartiers ou *kourény* (de *kourit*, fumer ; le mot *kourèn* correspond à celui de foyer). Chaque Cosaque habitant la *setch* était tenu de vivre dans son *kourèn ;* chaque *kourèn*, désigné par un nom particulier qu'il tirait habituellement de celui de son chef primitif, élisait un *ataman* (*kourennoï-ataman*), dont le pouvoir ne durait qu'autant que les Cosaques soumis à son commandement étaient satisfaits de sa conduite. L'argent et les hardes

des Cosaques d'un *kourèn* étaient déposés chez leur *ataman*, qui donnait à location les boutiques et les bateaux (*douby*) de son *kourèn*, et gardait les fonds de la caisse commune. Tous les Cosaques d'un *kourèn* dînaient à la même table.

Les *kourény* assemblés choisissaient le chef supérieur, le *kochévoï-ataman* (de *kosch*, en tatar *camp*, ou de *kotchévat*, en russe *camper*). On verra dans la nouvelle de M. Gogol comment se faisait l'élection du *kochévoï*. La *rada*, ou assemblée nationale, qui se tenait toujours après dîner, avait lieu deux fois par an, à jours fixes, le 24 juin, jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste, et le 1er octobre, jour de la Présentation de la Vierge, patronne de l'église de la *setch*.

Le trait le plus saillant, et particulièrement distinctif de cette confrérie militaire, c'était le célibat imposé à tous ses membres pendant leur réunion. Aucune femme n'était admise dans la *setch*.

TARASS BOULBA.

Digitized by Google

TARASS BOULBA.

I

— Voyons, tourne-toi. Dieu, que tu es drôle! Qu'est-ce que cette robe de prêtre? Est-ce que vous êtes tous ainsi fagotés à votre académie?

Voilà par quelles paroles le vieux Boulba accueillait ses deux fils qui venaient de terminer leurs études au séminaire de Kiew, et qui rentraient en ce moment au foyer paternel.

Ses fils venaient de descendre de cheval. C'étaient deux robustes jeunes hommes, qui avaient encore le regard en dessous, comme il convient à des séminaristes récemment sortis des bancs de l'école. Leurs visages, pleins de force et de santé, commençaient à se couvrir d'un premier duvet que n'avait jamais fauché le rasoir. L'accueil de leur père les avait fort troublés; ils restaient immobiles, les yeux fixés à terre.

— Attendez, attendez; laissez que je vous examine bien à mon aise. Dieu! que vous avez de longues robes! dit-il

en les tournant et retournant en tous sens. — Diables de robes! je crois qu'on n'en a pas encore vu de pareilles dans le monde. Allons, que l'un de vous essaie un peu de courir : je verrai s'il ne se laissera pas tomber le nez par terre, en s'embarrassant dans les plis.

— Père, ne te moque pas de nous, dit enfin l'aîné.

— Voyez un peu le beau sire! et pourquoi donc ne me moquerais-je pas de vous?

— Mais, parce que... quoique tu sois mon père, j'en jure Dieu, si tu continues de rire, je te rosserai.

— Quoi! fils de chien, ton père? dit Tarass Boulba en reculant de quelques pas avec étonnement.

— Oui, même mon père; quand je suis offensé, je ne regarde à rien, ni à qui que ce soit.

— De quelle manière veux-tu donc te battre avec moi, est-ce à coups de poing?

— La manière m'est fort égale.

— Va pour les coups de poing, répondit Tarass Boulba en retroussant ses manches. Je vais voir quel homme tu fais à coups de poing.

Et voilà que père et fils, au lieu de s'embrasser après une longue absence, commencent à se lancer de vigoureux horions dans les côtes, le dos, la poitrine, tantôt reculant, tantôt attaquant.

— Voyez un peu, bonnes gens : le vieux est devenu fou; il a tout à fait perdu l'esprit, disait la pauvre mère, pâle et maigre, arrêtée sur le perron, sans avoir encore eu le temps d'embrasser ses fils bien-aimés. Les enfants sont revenus à la maison, plus d'un an s'est passé depuis qu'on ne les a vus; et lui, voilà qu'il invente, Dieu sait quelle sottise.... se rosser à coups de poing!

— Mais il se bat fort bien, disait Boulba s'arrêtant. Oui, par Dieu! très bien, ajouta-t-il en rajustant ses

habits; si bien que j'eusse mieux fait de ne pas l'essayer. Ça fera un bon Cosaque. Bonjour, fils; embrassons-nous.

Et le père et le fils s'embrassèrent.

— Bien, fils. Rosse tout le monde comme tu m'as rossé; ne fais quartier à personne. Ce qui n'empêche pas que tu ne sois drôlement fagoté. Qu'est-ce que cette corde qui pend? — Et toi, nigaud, que fais-tu là, les bras ballants? dit-il en s'adressant au cadet. Pourquoi, fils de chien, ne me rosses-tu pas aussi?

— Voyez un peu ce qu'il invente, disait la mère en embrassant le plus jeune de ses fils. On a donc de ces inventions-là, qu'un enfant rosse son propre père! Et c'est bien le moment d'y songer! Un pauvre enfant qui a fait une si longue route, qui s'est si fatigué (le pauvre enfant avait plus de vingt ans et une taille de six pieds), il aurait besoin de se reposer et de manger un morceau; et lui, voilà qu'il le force à se battre.

— Eh! eh! mais tu es un freluquet à ce qu'il me semble, disait Boulba. Fils, n'écoute pas ta mère; c'est une femme, elle ne sait rien. Qu'avez-vous besoin, vous autres, d'être dorlotés. Vos dorloteries, à vous, c'est une belle plaine, c'est un bon cheval; voilà vos dorloteries. Et voyez-vous ce sabre? voilà votre mère. Tout le fatras qu'on vous met en tête, ce sont des bêtises. Et les académies, et tous vos livres, et les ABC, et les philosophies, et tout cela, je crache dessus.

Ici Boulba ajouta un mot qui ne peut passer à l'imprimerie.

— Ce qui vaut mieux, reprit-il, c'est que, la semaine prochaine, je vous enverrai au *zaporojié*. C'est là que se trouve la science; c'est là qu'est votre école, et que vous attraperez de l'esprit.

— Quoi! ils ne resteront qu'une semaine ici? disait d'une voix plaintive et les larmes aux yeux la vieille bonne mère. Les pauvres petits n'auront pas le temps de se divertir et de faire connaissance avec la maison paternelle. Et moi, je n'aurai pas le temps de les regarder à m'en rassasier.

— Cesse de hurler, vieille; un Cosaque n'est pas fait pour s'avachir avec les femmes. N'est-ce pas? tu les aurais cachés tous les deux sous ta jupe, pour les couver comme une poule ses œufs. Allons, marche. Mets-nous vite sur la table tout ce que tu as à manger. Il ne nous faut pas de gâteaux au miel, ni toutes sortes de petites fricassées. Donne-nous un mouton entier ou toute une chèvre; apporte-nous de l'hydromel de quarante ans; et donne-nous de l'eau-de-vie, beaucoup d'eau-de-vie; pas de cette eau-de-vie avec toutes sortes d'ingrédients, des raisins secs et autres vilenies; mais de l'eau-de-vie toute pure, qui pétille et mousse comme une enragée.

Boulba conduisit ses fils dans sa chambre, d'où sortirent à leur rencontre deux belles servantes, toutes chargées de *monistes*[1]. Était-ce parce qu'elles s'effrayaient de l'arrivée de leurs jeunes seigneurs, qui ne faisaient grâce à personne? était-ce pour ne pas déroger aux pudiques habitudes des femmes? A leur vue, elles se sauvèrent en poussant de grands cris, et longtemps encore après, elles se cachèrent le visage avec leurs manches. La chambre était meublée dans le goût de ce temps, dont le souvenir n'est conservé que par les *douma*[2] et les chansons populaires, que récitaient autrefois, dans l'Ukraine, les vieil-

1. Ducats d'or, percés et pendus en guise d'ornements.

2. Chroniques chantées, comme les anciennes *rapsodies* grecques ou les *romances* espagnoles.

lards à longue barbe, en s'accompagnant de la *bandoura*[1], au milieu d'une foule qui faisait cercle autour d'eux; dans le goût de ce temps rude et guerrier, qui vit les premières luttes soutenues par l'Ukraine contre l'Union[2]. Tout y respirait la propreté. Le plancher et les murs étaient revêtus d'une couche de terre glaise luisante et peinte. Des sabres, des fouets (*nagaïkas*), des filets d'oiseleur et de pêcheur, des arquebuses, une corne curieusement travaillée servant de poire-à-poudre, une bride chamarrée de lames d'or, des entraves parsemées de petits clous d'argent, étaient suspendus autour de la chambre. Les fenêtres, fort petites, portaient des vitres rondes et ternes, comme on n'en voit plus aujourd'hui que dans les vieilles églises; on ne pouvait regarder au-dehors qu'en soulevant un petit châssis mobile. Les baies de ces fenêtres et des portes étaient peintes en rouge. Dans les coins, sur des dressoirs, se trouvaient des cruches d'argile, des bouteilles en verre de couleur sombre, des coupes d'argent ciselé, d'autres petites coupes dorées, de différentes mains-d'œuvre, vénitiennes, florentines, turques, circassiennes, arrivées par diverses voies aux mains de Boulba, ce qui était assez commun dans ces temps d'entreprises guerrières. Des bancs de bois, revêtus d'écorce brune de bouleau, faisaient le tour entier de la chambre. Une immense table était dressée sous les saintes images, dans un des angles antérieurs. Un haut et large poêle, divisé en une foule de compartiments, et couvert de briques vernissées, bariolées, remplissait l'angle opposé. Tout cela était très connu de nos deux jeunes

1. Espèce de guitare.

2. Religion grecque-unie; schisme, récemment abrogé, de la religion greco-catholique.

gens, qui venaient chaque année passer les vacances à la maison; je dis venaient, et venaient à pied, car ils n'avaient pas encore de chevaux, la coutume ne permettant point aux écoliers d'aller à cheval. Ils étaient encore à l'âge où les longues touffes du sommet de leur crâne pouvaient être tirées impunément par tout Cosaque armé. Ce n'est qu'à leur sortie du séminaire que Boulba leur avait envoyé deux jeunes étalons pour faire le voyage.

A l'occasion du retour de ses fils, Boulba fit rassembler tous les centeniers de son *polk*[1] qui n'étaient pas absents; et quand deux d'entre eux se furent rendus à son invitation, avec le *ïésaoul*[2] Dmitri Tovkatch, son vieux camarade, il leur présenta ses fils en disant :

— Voyez un peu quels gaillards! je les enverrai bientôt à la *setch*.

Les visiteurs félicitèrent et Boulba et les deux jeunes gens, en leur assurant qu'ils feraient fort bien, et qu'il n'y avait pas de meilleure école pour la jeunesse que le *zaporojié*.

— Allons, seigneurs et frères, dit Tarass, asseyez-vous chacun où il lui plaira. — Et vous, mes fils, avant tout, buvons un verre d'eau-de-vie. Que Dieu nous bénisse! A votre santé, mes fils! — A la tienne, Ostap (Eustache)! —A la tienne, Andry (André)!—Dieu veuille que vous ayez toujours de bonnes chances à la guerre, que vous battiez les païens et les Tatars! et si les Polonais commencent quelque chose contre notre sainte religion, les Polonais aussi! Voyons, donne ton verre. L'eau-de-vie est-elle bonne? Comment se nomme l'eau-de-vie en latin? Quels sots étaient ces Latins! ils ne savaient même pas qu'il y

1. Officier de son campement.
2. Lieutenant du *polkovnik*.

eût de l'eau-de-vie au monde. Comment donc s'appelait celui qui a écrit des vers latins? Je ne suis pas trop savant; j'ai oublié son nom. Ne s'appelait-il pas Horace?

— Voyez-vous le sournois, se dit tout bas le fils aîné, Ostap; c'est qu'il sait tout, le vieux chien; et il fait mine de ne rien savoir.

— Je crois bien que l'archimandrite ne vous a pas même donné à flairer de l'eau-de-vie, continuait Boulba. Convenez, mes fils, qu'on vous a vertement étrillés, avec des balais de bouleau, le dos, les reins, et tout ce qui constitue un Cosaque. Ou bien peut-être, parce que vous étiez devenus grands garçons et sages, vous rossait-on à coups de fouet, non les samedis seulement, mais encore les mercredis et les jeudis.

— Il n'y a rien à se rappeler de ce qui s'est fait, père, répondit Ostap; ce qui est passé est passé.

— Qu'on essaie maintenant! dit Andry; que quelqu'un s'avise de me toucher du bout du doigt! que quelque Tatar s'imagine de me tomber sous la main! il saura ce que c'est qu'un sabre cosaque.

— Bien, mon fils, bien! par Dieu, c'est bien parlé! Puisque c'est comme ça, par Dieu, je vais avec vous. Que diable ai-je à attendre ici? Que je devienne un planteur de blé noir, un homme de ménage, un gardeur de brebis et de cochons? que je me dorlote avec ma femme? Non, que le diable l'emporte! je suis un Cosaque, je ne veux pas. — Qu'est-ce que cela me fait qu'il n'y ait pas de guerre! j'irai prendre du bon temps avec vous. Oui, par Dieu, j'y vais.

Et le vieux Boulba, s'échauffant peu à peu, finit par se fâcher tout rouge, se leva de table, et frappa du pied en prenant une attitude impérieuse.

— Nous partons demain. Pourquoi remettre? Qui diable attendons-nous ici? A quoi bon cette maison? à quoi bon ces pots? à quoi bon tout cela?

En parlant ainsi, il se mit à briser les plats et les bouteilles. La pauvre femme, dès longtemps habituée à de pareilles actions, regardait tristement faire son mari, assise sur un banc. Elle n'osait rien dire; mais en apprenant une résolution aussi pénible à son cœur, elle ne put retenir ses larmes. Elle jeta un regard furtif sur ses enfants qu'elle allait si brusquement perdre, et rien n'aurait pu peindre la souffrance qui agitait convulsivement ses yeux humides et ses lèvres serrées.

Boulba était furieusement obstiné. C'était un de ces caractères qui ne pouvaient se développer qu'au seizième siècle, dans un coin sauvage de l'Europe, quand toute la Russie méridionale, abandonnée de ses princes, fut ravagée par les incursions irrésistibles des Mongols; quand, après avoir perdu son toit et tout abri, l'homme se réfugia dans le courage du désespoir; quand sur les ruines fumantes de sa demeure, en présence d'ennemis voisins et implacables, il osa se rebâtir une maison, connaissant le danger, mais s'habituant à le regarder en face; quand enfin le génie pacifique des Slaves s'enflamma d'une ardeur guerrière, et donna naissance à cet élan désordonné de la nature russe qui fut la société cosaque (*kasatchestvo*). Alors tous les abords des rivières, tous les gués, tous les défilés dans les marais, se couvrirent de Cosaques que personne n'eût pu compter, et leurs hardis envoyés purent répondre au sultan qui désirait connaître leur nombre : « Qui le sait? Chez nous, dans la steppe, à chaque bout de champ, un Cosaque. » Ce fut une explosion de la force russe que firent jaillir de la poitrine du peuple les coups répétés du malheur. Au lieu des anciens

oudély [1], au lieu des petites villes peuplées de vassaux chasseurs, que se disputaient et se vendaient les petits princes, apparurent des bourgades fortifiées, des *kouréni* [2] liés entre eux par le sentiment du danger commun et la haine des envahisseurs païens. L'histoire nous apprend comment les luttes perpétuelles des Cosaques sauvèrent l'Europe occidentale de l'invasion des sauvages hordes asiatiques qui menaçaient de l'inonder. Les rois de Pologne qui devinrent, au lieu des princes dépossédés, les maîtres de ces vastes étendues de terre, maîtres, il est vrai, éloignés et faibles, comprirent l'importance des Cosaques et le profit qu'ils pouvaient tirer de leurs dispositions guerrières. Ils s'efforcèrent de les développer encore. Les *hetman*, élus par les Cosaques eux-mêmes et dans leur sein, transformèrent les *kouréni* en *polk* [3] réguliers. Ce n'était pas une armée rassemblée et permanente; mais, dans le cas de guerre ou de mouvement général, en huit jours au plus, tous étaient réunis. Chacun se rendait à l'appel, à cheval et en armes, ne recevant pour toute solde du roi qu'un ducat par tête. En quinze jours, il se rassemblait une telle armée, qu'à coup sûr nul recrutement n'eût pu en former une semblable. La guerre finie, chaque soldat regagnait ses champs, sur les bords du Dniepr, s'occupait de pêche, de chasse ou de petit commerce, brassait de la bière, et jouissait de la liberté. Il n'y avait pas de métier qu'un Cosaque ne sût faire : distiller de l'eau-de-vie, charpenter un chariot, fabriquer de la poudre, faire le serrurier et le maréchal-ferrant, et, par-dessus tout, boire et bambocher comme un Russe

1. Division féodale de la Russie.
2. Union de villages sous le même chef électif nommé *ataman*.
3. Espèces de régiments.

seul en est capable, tout cela ne lui allait pas à l'épaule. Outre les Cosaques inscrits, obligés de se présenter en temps de guerre ou d'entreprise, il était très facile de rassembler des troupes de volontaires. Les *vésaoul* n'avaient qu'à se rendre sur les marchés et les places de bourgades, et à crier, montés sur une *téléga* (chariot) : « Eh ! eh ! vous autres buveurs, cessez de brasser de la bière et de vous étaler tout de votre long sur les poêles ; cessez de nourrir les mouches avec la graisse de vos corps ; allez à la conquête de l'honneur et de la gloire chevaleresque. Et vous autres, gens de charrue, planteurs de blé noir, gardeurs de moutons, amateurs de jupes, cessez de vous traîner à la queue de vos bœufs, de salir dans la terre vos caftans jaunes, de courtiser vos femmes, et de laisser dépérir votre vertu de chevalier [1]. Il est temps d'aller à la quête de la gloire cosaque. » Et ces paroles étaient semblables à des étincelles qui tomberaient sur du bois sec. Le laboureur abandonnait sa charrue ; le brasseur de bière mettait en pièces ses tonneaux et ses jattes ; l'artisan envoyait au diable son métier et le petit marchand son commerce ; tous brisaient les meubles de leur maison et sautaient à cheval. En un mot, le caractère russe revêtit alors une nouvelle forme, large et puissante.

Tarass Boulba était un des vieux *polkovnik* [2]. Créé pour les difficultés et les périls de la guerre, il se distinguait par la droiture d'un caractère rude et entier. L'influence des mœurs polonaises commençait à pénétrer parmi la noblesse petite-russienne. Beaucoup de seigneurs s'adon-

1. Tous les hommes armés, chez les Cosaques, se nommaient chevaliers, par une imitation lointaine et mal comprise de la chevalerie de l'Europe occidentale.

2. Chef de *polk*. Ce mot signifie maintenant colonel.

naient au luxe, avaient un nombreux domestique, des faucons, des meutes de chasse, et donnaient des repas. Tout cela n'était pas selon le cœur de Tarass; il aimait la vie simple des Cosaques, et il se querella fréquemment avec ceux de ses camarades qui suivaient l'exemple de Varsovie, les appelant esclaves des gentilshommes (*pan*) polonais. Toujours inquiet, mobile, entreprenant, il se regardait comme un des défenseurs naturels de l'Église russe; il entrait, sans permission, dans tous les villages où l'on se plaignait de l'oppression des intendants-fermiers et d'une augmentation de taxe sur les feux. Là, au milieu de ses Cosaques, il jugeait les plaintes. Il s'était fait une règle d'avoir, dans trois cas, recours à son sabre : quand les intendants ne montraient pas de déférence envers les anciens et ne leur ôtaient pas le bonnet, quand on se moquait de la religion ou des vieilles coutumes, et quand il était en présence des ennemis, c'est-à-dire des Turcs ou païens, contre lesquels il se croyait toujours en droit de tirer le fer pour la plus grande gloire de la chrétienté. Maintenant il se réjouissait d'avance du plaisir de mener lui-même ses deux fils à la *setch*, de dire avec orgueil : « Voyez quels gaillards je vous amène; » de les présenter à tous ses vieux compagnons d'armes, et d'être témoin de leurs premiers exploits dans l'art de guerroyer, et dans celui de boire, qui comptait aussi parmi les vertus d'un chevalier. Tarass avait d'abord eu l'intention de les envoyer seuls; mais, à la vue de leur bonne mine, de leur haute taille, de leur mâle beauté, sa vieille ardeur guerrière s'était ranimée, et il se décida, avec toute l'énergie d'une volonté opiniâtre, à partir avec eux dès le lendemain. Il fit ses préparatifs, donna des ordres, choisit des chevaux et des harnais pour ses deux jeunes fils, désigna les domestiques qui devaient les accompagner, et dé-

légua son commandement au *ïesaoul* Tovkatch, en lui enjoignant de se mettre en marche à la tête de tout le *polk*, dès que l'ordre lui en parviendrait de la *setch*. Quoiqu'il ne fût pas entièrement dégrisé, et que la vapeur du vin se promenât encore dans sa cervelle, cependant il n'oublia rien, pas même l'ordre de faire boire les chevaux et de leur donner une ration du meilleur froment.

— Eh bien! mes enfants, leur dit-il en rentrant fatigué à la maison, il est temps de dormir, et demain nous ferons ce qu'il plaira à Dïeu. Mais qu'on ne nous fasse pas de lits; nous dormirons dans la cour.

La nuit venait à peine d'obscurcir le ciel; mais Boulba avait l'habitude de se coucher de bonne heure. Il se jeta sur un tapis étendu à terre, et se couvrit d'une pelisse de peaux de mouton (*touloup*), car l'air était frais, et Boulba aimait la chaleur quand il dormait dans la maison. Il se mit bientôt à ronfler; tous ceux qui s'étaient couchés dans les coins de la cour suivirent son exemple, et, avant tous les autres, le gardien, qui avait le mieux célébré, verre en main, l'arrivée des jeunes seigneurs. Seule, la pauvre mère ne dormait pas. Elle était venue s'accroupir au chevet de ses fils bien-aimés, qui reposaient l'un près de l'autre. Elle peignait leur jeune chevelure, les baignait de ses larmes, les regardait de tous ses yeux, de toutes les forces de son être, sans pouvoir se rassasier de les contempler. Elle les avait nourris de son lait, élevés avec une tendresse inquiète, et voilà qu'elle ne doit les voir qu'un instant.

— Mes fils, mes fils chéris! que deviendrez-vous? qu'est-ce qui vous attend? disait-elle; et des larmes s'arrêtaient dans les rides de son visage, autrefois beau.

En effet, elle était bien digne de pitié, comme toute femme de ce temps-là. Elle n'avait vécu d'amour que peu

d'instants, pendant la première fièvre de la jeunesse et de la passion ; et son rude amant l'avait abandonnée pour son sabre, pour ses camarades, pour une vie aventureuse et déréglée. Elle ne voyait son mari que deux ou trois jours par an ; et, même quand il était là, quand ils vivaient ensemble, quelle était sa vie? Elle avait à supporter des injures, et jusqu'à des coups, ne recevant que des caresses rares et dédaigneuses. La femme était une créature étrange et déplacée dans ce ramas d'aventuriers farouches. Sa jeunesse passa rapidement, sans plaisirs ; ses belles joues fraîches, ses blanches épaules se fanèrent dans la solitude, et se couvrirent de rides prématurées. Tout ce qu'il y a d'amour, de tendresse, de passion dans la femme, se concentra chez elle en amour maternel. Ce soir-là, elle restait penchée avec angoisse sur le lit de ses enfants, comme la *tchaïka*[1] des steppes plane sur son nid. On lui prend ses fils, ses chers fils ; on les lui prend pour qu'elle ne les revoie peut-être jamais ; peut-être qu'à la première bataille, des Tatars leur couperont la tête, et jamais elle ne saura ce que sont devenus leurs corps abandonnés en pâture aux oiseaux voraces. En sanglotant sourdement, elle regardait leurs yeux que tenait fermés l'irrésistible sommeil.

— Peut-être, pensait-elle, Boulba remettra-t-il son départ à deux jours. Peut-être ne s'est-il décidé à partir si tôt que parce qu'il a beaucoup bu aujourd'hui?

Depuis longtemps la lune éclairait du haut du ciel la cour et tous ses dormeurs, ainsi qu'une masse de saules touffus et les hautes bruyères qui croissaient contre la clôture en palissades. La pauvre femme restait assise au chevet de ses enfants, les couvant des yeux et sans penser

1. Espèce de mouette.

au sommeil. Déjà les chevaux, sentant venir l'aube, s'étaient couchés sur l'herbe, et cessaient de brouter. Les hautes feuilles des saules commençaient à frémir, à chuchoter, et leur babillement descendait de branche en branche. Le hennissement aigu d'un poulain retentit tout à coup dans la steppe. De larges lueurs rouges apparurent au ciel. Boulba s'éveilla soudain, et se leva brusquement. Il se rappelait tout ce qu'il avait ordonné la veille.

— Assez dormi, garçons ; il est temps, il est temps ! faites boire les chevaux. Mais où est la vieille ? (c'est ainsi qu'il appelait habituellement sa femme). Vite, vieille ! donne-nous à manger, car nous avons une longue route devant nous.

Privée de son dernier espoir, la pauvre vieille se traîna tristement vers la maison. Pendant que, les larmes aux yeux, elle préparait le déjeuner, Boulba distribuait ses derniers ordres, allait et venait dans les écuries, et choisissait pour ses enfants ses plus riches habits. Les étudiants changèrent en un moment d'apparence. Des bottes rouges, à petits talons d'argent, remplacèrent leurs mauvaises chaussures de collége. Ils ceignirent sur leurs reins, avec un cordon doré, des pantalons larges comme la mer Noire, et formés d'un million de petits plis. A ce cordon pendaient de longues lanières de cuir, qui portaient avec des bouppes tous les ustensiles du fumeur. Un casaquin de drap rouge comme le feu leur fut serré au corps par une ceinture brodée, dans laquelle on glissa des pistolets turcs damasquinés. Un grand sabre leur battait les jambes. Leurs visages, encore peu hâlés, semblaient alors plus beaux et plus blancs. De petites moustaches noires relevaient le teint brillant et fleuri de la jeunesse. Ils étaient bien beaux sous leurs bonnets d'astracan noir

terminés par des calottes dorées. Quand la pauvre mère les aperçut, elle ne put proférer une parole, et des larmes craintives s'arrêtèrent dans ses yeux flétris.

— Allons, mes fils, tout est prêt, plus de retard, dit enfin Boulba. Maintenant, d'après la coutume chrétienne, il faut nous asseoir avant de partir.

Tout le monde s'assit en silence dans la même chambre, sans excepter les domestiques qui se tenaient respectueusement près de la porte.

— A présent, mère, dit Boulba, donne ta bénédiction à tes enfants ; prie Dieu qu'ils se battent toujours bien, qu'ils soutiennent leur honneur de chevaliers, qu'ils défendent la religion du Christ; sinon, qu'ils périssent, et qu'il ne reste rien d'eux sur la terre. Enfants, approchez de votre mère ; la prière d'une mère préserve de tout danger sur la terre et sur l'eau.

La pauvre femme les embrassa, prit deux petites images en métal, les leur pendit au cou en sanglotant.

— Que la Vierge... vous protége... N'oubliez pas, mes fils... votre mère. Envoyez au moins de vos nouvelles, et pensez...

Elle ne put continuer.

— Allons, enfants, dit Boulba.

Des chevaux sellés attendaient devant le perron. Boulba s'élança sur son Diable [1], qui fit un furieux écart en sentant tout à coup sur son dos un poids de vingt *pouds* [2], car Boulba était très gros et très lourd. Quand la mère vit que ses fils étaient aussi montés à cheval, elle se précipita vers le plus jeune qui avait l'expression de visage plus tendre; elle saisit son étrier, elle s'accrocha à la

1. Nom du cheval.

2. Le *poud* vaut quarante livres russes, environ dix-huit kilogr.

selle, et, dans un morne et silencieux désespoir, elle l'étreignit entre ses bras. Deux vigoureux Cosaques la soulevèrent respectueusement, et l'emportèrent dans la maison. Mais au moment où les cavaliers franchirent la porte, elle s'élança sur leurs traces avec la légèreté d'une biche, étonnante à son âge, arrêta d'une main forte l'un des chevaux, et embrassa son fils avec une ardeur insensée, délirante. On l'emporta de nouveau. Les jeunes Cosaques commencèrent à chevaucher tristement aux côtés de leur père, en retenant leurs larmes, car ils craignaient Boulba, qui ressentait aussi, sans la montrer, une émotion dont il ne pouvait se défendre. La journée était grise ; l'herbe verdoyante étincelait au loin, et les oiseaux gazouillaient sur des tons discords. Après avoir fait un peu de chemin, les jeunes gens jetèrent un regard en arrière ; déjà leur maisonnette semblait avoir plongé sous terre ; on ne voyait plus à l'horizon que les deux cheminées encadrées par les sommets des arbres, sur lesquels, dans leur jeunesse, ils avaient grimpé comme des écureuils. Une vaste prairie s'étendait devant leurs regards, une prairie qui rappelait toute leur vie passée, depuis l'âge où ils se roulaient dans l'herbe humide de rosée, jusqu'à l'âge où ils y attendaient une jeune Cosaque aux noirs sourcils, qui la franchissait d'un pied rapide et craintif. Bientôt on ne vit plus que la perche surmontée d'une roue de chariot qui s'élevait au-dessus du puits ; bientôt la steppe commença à s'exhausser en montagne, couvrant tout ce qu'ils laissaient derrière eux.

— Adieu, toit paternel ! adieu, souvenirs d'enfance ! adieu, tout !

II

Les trois voyageurs cheminaient en silence. Le vieux Tarass pensait à son passé; sa jeunesse se déroulait devant lui, cette belle jeunesse que le Cosaque surtout regrette, car il voudrait toujours être agile et fort pour sa vie d'aventures. Il se demandait à lui-même quels de ses anciens camarades il retrouverait à la *setch;* il comptait ceux qui étaient déjà morts, ceux qui restaient encore vivants, et sa tête grise se baissa tristement. Ses fils étaient occupés de tout autres pensées. Il faut que nous disions d'eux quelques mots. A peine avaient-ils eu douze ans, qu'on les envoya au séminaire de Kiew, car tous les seigneurs de ce temps-là croyaient nécessaire de donner à leurs enfants une éducation promptement oubliée. A leur entrée au séminaire, tous ces jeunes gens étaient d'une humeur sauvage et accoutumés à une pleine liberté. Ce n'était que là qu'ils se dégrossissaient un peu, et prenaient une espèce de vernis commun qui les faisait ressembler l'un à l'autre. L'aîné des fils de Boulba, Ostap, commença sa carrière scientifique par s'enfuir dès la première année. On l'attrapa, on le battit à outrance, on le

cloua à ses livres. Quatre fois il enfouit son A B C en terre, et quatre fois, après l'avoir inhumainement flagellé, on lui en racheta un neuf. Mais sans doute il eût recommencé une cinquième fois, si son père ne lui eût fait la menace formelle de le tenir pendant vingt ans comme frère-lai dans un cloître, ajoutant le serment qu'il ne verrait jamais la *setch*, s'il n'apprenait à fond tout ce qu'on enseignait à l'académie. Ce qui est étrange, c'est que cette menace et ce serment venaient du vieux Boulba qui faisait profession de se moquer de toute science, et qui conseillait à ses enfants, comme nous l'avons vu, de n'en faire aucun cas. Depuis ce moment, Ostap se mit à étudier ses livres avec un zèle extrême, et finit par être réputé l'un des meilleurs étudiants. L'enseignement de ce temps-là n'avait pas le moindre rapport avec la vie qu'on menait ; toutes ces arguties scolastiques, toutes ces finesses rhétoriques et logiques n'avaient rien de commun avec l'époque, et ne trouvaient d'application nulle part. Les savants d'alors n'étaient pas moins ignorants que les autres, car leur science était complétement oiseuse et vide. Au surplus, l'organisation toute républicaine du séminaire, cette immense réunion de jeunes gens dans la force de l'âge, devaient leur inspirer des désirs d'activité tout à fait en dehors du cercle de leurs études. La mauvaise chère, les fréquentes punitions par la faim et les passions naissantes, tout s'unissait pour éveiller en eux cette soif d'entreprises qui devait, plus tard, se satisfaire dans la *setch*. Les boursiers[1] parcouraient affamés les rues de Kiew, obligeant les habitants à la prudence. Les marchands des bazars couvraient toujours des deux mains leurs gâteaux, leurs petits pâtés, leurs graines de pastèque, comme l'aigle

1. Nom des étudiants laïques.

couvre ses aiglons, dès que passait un boursier. Le consul[1] qui devait, d'après sa charge, veiller aux bonnes mœurs de ses subordonnés, portait de si larges poches dans ses pantalons, qu'il eût pu y fourrer toute la boutique d'une marchande inattentive. Ces boursiers composaient un monde à part. Ils ne pouvaient pas pénétrer dans la haute société, qui se composait de nobles, Polonais et Petits-Russiens. Le vaïvode lui-même, Adam Kissel, malgré la protection dont il honorait l'académie, défendait qu'on menât les étudiants dans le monde, et voulait qu'on les traitât sévèrement. Du reste, cette dernière recommandation était fort inutile, car ni le recteur, ni les professeurs ne ménageaient le fouet et les étrivières. Souvent, d'après leurs ordres, les licteurs rossaient les consuls de manière à leur faire longtemps gratter leurs pantalons. Beaucoup d'entre eux ne comptaient cela pour rien, ou, tout au plus, pour quelque chose d'un peu plus fort que l'eau-de-vie poivrée. Mais d'autres finissaient par trouver un tel chauffage si désagréable, qu'ils s'enfuyaient à la *setch*, s'ils en savaient trouver le chemin et n'étaient point rattrapés en route. Ostap Boulba, malgré le soin qu'il mettait à étudier la logique et même la théologie, ne put jamais s'affranchir des implacables étrivières. Naturellement, cela dut rendre son caractère plus sombre, plus intraitable, et lui donner la fermeté qui distingue le Cosaque. Il passait pour très bon camarade; s'il n'était presque jamais le chef dans des entreprises hardies, comme le pillage d'un potager, toujours il se mettait des premiers sous le commandement d'un écolier entreprenant, et jamais, en aucun cas, il n'eût trahi ses com-

1. Nom du surveillant, ou chef de quartier, choisi parmi les étudiants.

pagnons. Aucun châtiment ne l'y eût pu contraindre. Assez indifférent à tout autre plaisir que la guerre ou la bouteille, car il pensait rarement à autre chose, il était loyal et bon, du moins aussi bon qu'on pouvait l'être avec un tel caractère, et dans une telle époque. Les larmes de sa pauvre mère l'avaient profondément ému ; c'était la seule chose qui l'eût troublé, et qui lui fît tristement baisser la tête.

Son frère cadet, Andry, avait les sentiments plus vifs et plus ouverts. Il apprenait avec plus de plaisir, et sans les efforts que met au travail un caractère lourd et énergique. Il était plus ingénieux que son frère, plus souvent aussi le chef d'une entreprise hardie; et quelquefois, à l'aide de son esprit inventif, il savait éluder la punition, tandis que son frère Ostap, sans se troubler beaucoup, ôtait son caftan et se couchait par terre, ne pensant pas même à demander grâce. Andry n'était pas moins dévoré du désir d'accomplir des actions héroïques; mais son âme était abordable à d'autres sentiments. Le besoin d'aimer se développa rapidement en lui, dès qu'il eût passé sa dix-huitième année. Des images de femme se présentaient souvent à ses pensées brûlantes. Tout en écoutant les disputes théologiques, il voyait l'objet de son rêve avec des joues fraîches, un sourire tendre et des yeux noirs. Il cachait soigneusement à ses camarades les mouvements de son âme jeune et passionnée; car, à cette époque, il était indigne d'un Cosaque de penser aux femmes et à l'amour avant d'avoir fait ses preuves dans une bataille. En général, dans les dernières années de son séjour au séminaire, il se mit plus rarement à la tête d'une troupe aventureuse; mais souvent il errait dans quelque quartier solitaire de Kiew, où de petites maisonnettes se montraient engageantes à travers leurs jardins de cerisiers. Quelquefois il pénétrait dans la

rue de l'aristocratie, dans cette partie de la ville qui se nomme maintenant le vieux Kiew, et qui, alors habitée par des seigneurs petits-russiens et polonais, se composait de maisons bâties avec un certain luxe. Un jour qu'il passait là, rêveur, le lourd carrosse d'un seigneur polonais manqua de l'écraser, et le cocher à longues moustaches qui occupait le siége le cingla violemment de son fouet. Le jeune écolier, bouillonnant de colère, saisit de sa main vigoureuse, avec une hardiesse folle, une roue de derrière du carrosse, et parvint à l'arrêter quelques moments. Mais le cocher, redoutant une querelle, lança ses chevaux en les fouettant, et Andry, qui avait heureusement retiré sa main, fut jeté contre terre, la face dans la boue. Un rire harmonieux et perçant retentit sur sa tête. Il leva les yeux, et aperçut à la fenêtre d'une maison une jeune fille de la plus ravissante beauté. Elle était blanche et rose comme la neige éclairée par les premiers rayons du soleil levant. Elle riait à gorge déployée, et son rire ajoutait encore un charme à sa beauté vive et fière. Il restait là, stupéfait, la regardait bouche béante, et, essuyant machinalement la boue qui lui couvrait la figure, il l'étendait encore davantage. Qui pouvait être cette belle fille? Il en adressa la question aux gens de service richement vêtus qui étaient groupés devant la porte de la maison autour d'un jeune joueur de *bandoura*. Mais ils lui rirent au nez, en voyant son visage souillé, et ne daignèrent pas lui répondre. Enfin, il apprit que c'était la fille du vaïvode de Kovno, qui était venu passer quelques jours à Kiew. La nuit suivante, avec la hardiesse particulière aux boursiers, il s'introduisit par la clôture en palissade dans le jardin de la maison, qu'il avait notée, grimpa sur un arbre dont les branches s'appuyaient sur le toit de la maison, passa de là sur le toit, et descendit par la cheminée dans la

chambre à coucher de la jeune fille. Elle était alors assise près d'une lumière, et détachait de riches pendants d'oreilles. La belle Polonaise s'effraya tellement à la vue d'un homme inconnu, si brusquement tombé devant elle, qu'elle ne put prononcer un mot. Mais quand elle s'aperçut que le boursier se tenait immobile, baissant les yeux et n'osant pas remuer un doigt de la main, quand elle reconnut en lui l'homme qui, devant elle, était tombé dans la rue d'une manière si ridicule, elle partit de nouveau d'un grand éclat de rire. Et puis, il n'y avait rien de terrible dans les traits d'Andry; c'était au contraire un charmant visage. Elle rit longtemps, et finit par se moquer de lui. La belle était étourdie comme une Polonaise, mais ses yeux clairs et sereins jetaient de ces longs regards qui promettent la constance. Le pauvre étudiant respirait à peine. La fille du vaïvode s'approcha hardiment, lui posa sur la tête sa coiffure en diadème, et jeta sur ses épaules une collerette transparente ornée de festons d'or. Elle fit de lui mille folies, avec le sans-gêne d'enfant qui est le propre des Polonaises, et qui jeta le jeune boursier dans une confusion inexprimable. Il faisait une figure assez niaise, en ouvrant la bouche et regardant fixement les yeux de l'espiègle. Un bruit soudain l'effraya. Elle lui ordonna de se cacher, et dès que sa frayeur se fut dissipée, elle appela sa servante, femme tatare prisonnière, et lui donna l'ordre de le conduire prudemment par le jardin pour le mettre dehors. Mais cette fois-ci, l'étudiant ne fut pas si heureux en traversant la palissade. Le gardien s'éveilla, l'aperçut, donna l'alarme, et les gens de la maison le reconduisirent à coups de bâton dans la rue jusqu'à ce que ses jambes rapides l'eussent mis hors de leurs atteintes. Après cette aventure, il devint dangereux pour lui de passer devant la maison du vaïvode, car ses serviteurs étaient

très nombreux. Andry la vit encore une fois dans l'église. Elle le remarqua, et lui sourit malicieusement comme à une vieille connaissance. Bientôt après le vaïvode de Kovno quitta la ville, et une grosse figure inconnue se montra à la fenêtre où il avait vu la belle Polonaise aux yeux noirs. C'est à cela que pensait Andry, en penchant la tête sur le cou de son cheval.

Mais dès longtemps la steppe les avait embrassés dans son sein verdoyant. L'herbe haute les entourait de tous côtés, de sorte qu'on ne voyait plus que les bonnets noirs des Cosaques au-dessus des tiges ondoyantes.

— Eh, eh, qu'est-ce que cela veut dire, enfants? vous voilà tout silencieux, s'écria tout à coup Boulba sortant de sa rêverie. On dirait que vous êtes devenus des moines. Au diable toutes les noires pensées! Serrez vos pipes dans vos dents, donnez de l'éperon à vos chevaux, et mettons-nous à courir de façon qu'un oiseau ne puisse nous attraper.

Et les Cosaques, se courbant sur le pommeau de la selle, disparurent dans l'herbe touffue. On ne voyait plus même leurs bonnets; le rapide éclair du sillon qu'ils traçaient dans l'herbe indiquait seul la direction de leur course.

Le soleil s'était levé dans un ciel sans nuage, et versait sur la steppe sa lumière chaude et vivifiante.

Plus on avançait dans la steppe, plus elle devenait sauvage et belle. A cette époque, tout l'espace qui se nomme maintenant la Nouvelle-Russie, de l'Ukraine à la mer Noire, était un désert vierge et verdoyant. Jamais la charrue n'avait laissé de trace à travers les flots incommensurables de ses plantes sauvages. Les seuls chevaux libres, qui se cachaient dans ces impénétrables abris, y laissaient des sentiers. Toute la surface de la terre semblait un océan de verdure dorée, qu'émaillaient mille

autres couleurs. Parmi les tiges fines et sèches de la haute herbe, croissaient des masses de bleuets, aux nuances bleues, rouges et violettes. Le genet dressait en l'air sa pyramide de fleurs jaunes. Les petits pompons du trèfle blanc parsemaient l'herbage sombre, et un épi de blé, apporté là Dieu sait d'où, mûrissait solitaire. Sous l'ombre ténue des brins d'herbe, glissaient en étendant le cou des perdrix à l'agile corsage. Tout l'air était rempli de mille chants d'oiseaux. Des éperviers planaient immobiles, en fouettant l'air du bout de leurs ailes, et plongeant dans l'herbe des regards avides. De loin, l'on entendait les cris aigus d'une troupe d'oies sauvages qui volaient, comme une épaisse nuée, sur quelque lac perdu dans l'immensité des plaines. La mouette des steppes s'élevait, d'un mouvement cadencé, et se baignait voluptueusement dans les flots de l'azur ; tantôt on ne la voyait plus que comme un point noir, tantôt elle resplendissait, blanche et brillante, aux rayons du soleil..... ô mes steppes, que vous êtes belles !

Nos voyageurs ne s'arrêtaient que pour le dîner. Alors toute leur suite, qui se composait de dix Cosaques, descendait de cheval. Ils détachaient des flacons en bois, contenant l'eau-de-vie, et des moitiés de calebasses servant de gobelets. On ne mangeait que du pain et du lard ou des gâteaux secs, et chacun ne buvait qu'un seul verre, car Tarass Boulba ne permettait à personne de s'enivrer pendant la route. Et l'on se remettait en marche pour aller tant que durait le jour. Le soir venu, la steppe changeait complétement d'aspect. Toute son étendue bigarrée s'embrasait aux derniers rayons d'un soleil ardent, puis bientôt s'obscurcissait avec rapidité et laissait voir la marche de l'ombre qui, envahissant la steppe, la couvrait de la nuance uniforme d'un vert obscur. Alors

les vapeurs devenaient plus épaisses; chaque fleur, chaque herbe exhalait son parfum, et toute la steppe bouillonnait de vapeurs embaumées. Sur le ciel, d'un azur foncé, s'étendaient de larges bandes dorées et roses qui semblaient tracées négligemment par un pinceau gigantesque. Çà et là, blanchissaient des lambeaux de nuages légers et transparents, tandis qu'une brise, fraîche et caressante comme les ondes de la mer, se balançait sur les pointes des herbes, effleurant à peine la joue du voyageur. Tout le concert de la journée s'affaiblissait, et faisait place peu à peu à un concert nouveau. Des gerboises à la robe mouchetée sortaient avec précaution de leurs gîtes, se dressaient sur les pattes de derrière, et remplissaient la steppe de leurs sifflements. Le grésillement des grillons redoublait de force, et parfois on entendait, venant d'un lac lointain, le cri du cygne solitaire, qui retentissait comme une cloche argentine dans l'air endormi. A l'entrée de la nuit, nos voyageurs s'arrêtaient au milieu des champs, allumaient un feu dont la fumée glissait obliquement dans l'espace, et, posant une marmite sur les charbons, faisaient cuire du gruau. Après avoir soupé, les Cosaques se couchaient par terre, laissant leurs chevaux errer dans l'herbe, des entraves aux pieds. Les étoiles de la nuit les regardaient dormir sur leurs caftans étendus. Ils pouvaient entendre le pétillement, le frôlement, tous les bruits du monde innombrable d'insectes qui fourmillaient dans l'herbe. Tous ces bruits, fondus dans le silence de la nuit, arrivaient harmonieux à l'oreille. Si quelqu'un d'eux se levait, toute la steppe se montrait à ses yeux diaprée par les étincelles lumineuses des vers luisants. Quelquefois la sombre obscurité du ciel s'éclairait par l'incendie des joncs secs qui croissent au bord des rivières et des lacs, et une longue rangée de cygnes, allant

au nord, frappés tout à coup d'une lueur enflammée, semblaient des lambeaux d'étoffes rouges volant à travers les airs.

Nos voyageurs continuaient leur route sans aventure. Nulle part, autour d'eux, ils ne voyaient un arbre; c'était toujours la même steppe, libre, sauvage, infinie. Seulement, de temps à autre, dans un lointain profond, on distinguait la ligne bleuâtre des forêts qui bordent le Dniepr. Une seule fois, Tarass fit voir à ses fils un petit point noir qui s'agitait au loin :

— Voyez, mes enfants, dit-il, c'est un Tatar qui galoppe.

En s'approchant, ils virent au-dessus de l'herbe une petite tête garnie de moustaches, qui fixa sur eux ses yeux à la fente mince et allongée, flaira l'air comme un chien courant, et disparut avec la rapidité d'une gazelle, après s'être convaincu que les Cosaques étaient au nombre de treize.

— Eh bien ! enfants, voulez-vous essayer d'attraper le Tatar ? Mais, non, n'essayez pas, vous ne l'atteindriez jamais ; son cheval est encore plus agile que mon Diable.

Cependant Boulba, craignant une embûche, crut devoir prendre ses précautions. Il galopa, avec tout son monde, jusqu'aux bords d'une petite rivière nommée la Tatarka, qui se jette dans le Dniepr. Tous entrèrent dans l'eau avec leurs montures, et ils nagèrent longtemps en suivant le fil de l'eau, pour cacher leurs traces. Puis, après avoir pris pied sur l'autre rive, ils continuèrent leur route. Trois jours après, ils se trouvaient déjà proche de l'endroit qui était le but de leur voyage. Un froid subit rafraîchit l'air; ils reconnurent à cet indice la proximité du Dniepr. Voilà, en effet, qu'il miroite au loin, et se détache en bleu sur l'horizon. Plus la troupe s'approchait, plus le fleuve s'é-

Digitized by Google

largissait en roulant ses froides ondes ; et bientôt il finit par embrasser la moitié de la terre qui se déroulait devant eux. Ils étaient arrivés à cet endroit de son cours où le Dniepr, longtemps resserré par les bancs de granit, achève de triompher de tous les obstacles, et bruit comme une mer, en couvrant les plaines conquises, où les îles dispersées au milieu de son lit refoulent ses flots encore plus loin sur les campagnes d'alentour. Les Cosaques descendirent de cheval, entrèrent dans un bac, et après une traversée de trois heures, arrivèrent à l'île Hortitza, où se trouvait alors la *setch*, qui changea si souvent de résidence. Une foule de gens se querellaient sur le bord avec les mariniers. Les Cosaques se remirent en selle ; Tarass prit une attitude fière, serra son ceinturon, et fit glisser sa moustache entre ses doigts. Ses jeunes fils s'examinèrent aussi de la tête aux pieds avec une émotion timide, et tous ensemble entrèrent dans le faubourg qui précédait la *setch* d'une demi-verste. A leur entrée, ils furent assourdis par le fracas de cinquante marteaux qui frappaient l'enclume dans vingt-cinq forges souterraines et couvertes de gazon. De vigoureux corroyeurs, assis sur leurs perrons, pressuraient des peaux de bœufs dans leurs fortes mains. Des marchands colporteurs se tenaient sous leurs tentes avec des tas de briquets, de pierres à feu, et de poudre à canon. Un Arménien étalait de riches pièces d'étoffe ; un Tatar pétrissait de la pâte ; un Juif, la tête baissée, tirait de l'eau-de-vie d'un tonneau. Mais ce qui attira le plus leur attention, ce fut un Zaporogue qui dormait au beau milieu de la route, bras et jambes étendus. Tarass s'arrêta, plein d'admiration :

— Comme ce drôle s'est développé, dit-il en l'examinant. Quel beau corps d'homme !

En effet, le tableau était achevé. Le Zaporogue s'était

étendu en travers de la route comme un lion couché. Sa touffe de cheveux, fièrement rejetée en arrière, couvrait deux palmes de terrain à l'entour de sa tête. Ses pantalons de beau drap rouge avaient été salis de goudron, pour montrer le peu de cas qu'il en faisait. Après l'avoir admiré tout à son aise, Boulba continua son chemin par une rue étroite, toute remplie de métiers faits en plein vent, et de gens de toutes nations qui peuplaient ce faubourg, semblable à une foire, par lequel était nourrie et vêtue la *setch*, qui ne savait que boire et tirer le mousquet.

Enfin, ils dépassèrent le faubourg, et aperçurent plusieurs huttes éparses, couvertes de gazon ou de feutre, à la mode tatare. Devant quelques-unes, des canons étaient en batterie. On ne voyait aucune clôture, aucune maisonnette avec son perron à colonnes de bois, comme il y en avait dans le faubourg. Un petit parapet en terre, et une barrière que personne ne gardait, témoignaient de la prodigieuse insouciance des habitants. Quelques robustes Zaporogues, couchés sur le chemin, leurs pipes à la bouche, les regardèrent passer avec indifférence et sans remuer de place. Tarass et ses fils passèrent au milieu d'eux avec précaution, en leur disant :

— Bonjour, seigneurs !

— Et vous, bonjour, répondaient-ils.

On rencontrait partout des groupes pittoresques. Les visages hâlés de ces hommes montraient qu'ils avaient souvent pris part aux batailles, et éprouvé toutes sortes de vicissitudes. Voilà la *setch ;* voilà le repaire d'où s'élancent tant d'hommes fiers et forts comme des lions ; voilà d'où sort la puissance cosaque pour se répandre sur toute l'Ukraine. Les voyageurs traversèrent une place spacieuse où s'assemblait habituellement le conseil. Sur

un grand tonneau renversé, était assis un Zaporogue sans chemise; il la tenait à la main, et en raccommodait gravement les trous. Le chemin leur fut de nouveau barré par une troupe entière de musiciens, au milieu desquels un jeune Zaporogue, qui avait planté son bonnet sur l'oreille, dansait avec frénésie, en élevant les mains par-dessus sa tête. Il ne cessait de crier :

— Vite, vite, musiciens, plus vite. Thomas, n'épargne-pas ton eau-de-vie aux vrais chrétiens.

Et Thomas, qui avait l'œil poché, distribuait de grandes cruches aux assistants. Autour du jeune danseur, quatre vieux Zaporogues trépignaient sur place, puis tout à coup se jetaient de côté comme un tourbillon jusque sur la tête des musiciens, puis, pliant les jambes, se baissaient jusqu'à terre, et, se redressant aussitôt, frappaient la terre de leurs talons d'argent. Le sol retentissait sourdement à l'entour, et l'air était rempli des bruits cadencés du *hoppak* et du *tropak*[1]. Parmi tous ces Cosaques, il s'en trouvait un qui criait et qui dansait avec le plus de fougue. Sa touffe de cheveux volait à tous vents, sa large poitrine était découverte, mais il avait passé dans les bras sa pelisse d'hiver, et la sueur ruisselait sur son visage.

— Mais ôte-donc ta pelisse, lui dit enfin Tarass; vois comme il fait chaud.

— C'est impossible, lui cria le Zaporogue.

— Pourquoi?

— C'est impossible, je connais mon caractère; tout ce que j'ôte passe au cabaret.

Le gaillard n'avait déjà plus de bonnet, plus de ceinture, plus de mouchoir brodé; tout cela était allé où il avait dit. La foule des danseurs grossissait de minute en

1. Danses cosaques.

minute; et l'on ne pouvait voir sans une émotion contagieuse toute cette foule se ruer à cette danse, la plus libre, la plus folle d'allure qu'on ait jamais vue dans le monde, et qui s'appelle, du nom de ses inventeurs, le *kasatchok*.

— Ah! si je n'étais pas à cheval, s'écria Tarass, je me serais mis, oui, je me serais mis à danser moi-même!

Mais, cependant, commencèrent à se montrer dans la foule des hommes âgés, graves, respectés de toute la *setch*, qui avaient été plus d'une fois choisis pour chefs. Tarass retrouva bientôt un grand nombre de visages connus. Ostap et Andry entendaient à chaque instant les exclamations suivantes :

— Ah ! c'est toi, Pétchéritza.

— Bonjour, Kosoloup.

— D'où viens-tu, Tarass?

— Et toi, Doloto?

— Bonjour, Kirdiaga.

— Bonjour, Gousti.

— Je ne m'attendais pas à te voir, Rémen.

Et tous ces gens de guerre, qui s'étaient rassemblés là des quatre coins de la grande Russie, s'embrassaient avec effusion, et l'on n'entendait que ces questions confuses :

— Que fait Kassian? Que fait Borodavka? Et Koloper? Et Pidzichok?

Et Tarass Boulba recevait pour réponse qu'on avait pendu Borodavka à Tolopan, écorché vif Koloper à Kisikermen, et envoyé la tête de Pidzichok salée dans un tonneau jusqu'à Constantinople. Le vieux Boulba se mit à réfléchir tristement, et répéta maintes fois :

— C'étaient de bons Cosaques!

III

Il y avait déjà plus d'une semaine que Tarass Boulba habitait la *setch* avec ses fils. Ostap et Andry s'occupaient peu d'études militaires, car la *setch* n'aimait pas à perdre le temps en vains exercices ; la jeunesse faisait son apprentissage dans la guerre même, qui, pour cette raison, se renouvelait sans cesse. Les Cosaques trouvaient tout à fait oiseux de remplir par quelques études les rares intervalles de trêve ; ils aimaient mieux tirer au blanc, galoper dans les steppes et chasser à courre. Le reste du temps se donnait à leurs plaisirs, le cabaret et la danse. Toute la *setch* présentait un aspect singulier ; c'était comme une fête perpétuelle, comme une danse bruyamment commencée et qui n'arriverait jamais à sa fin. Quelques-uns s'occupaient de métiers, d'autres de petit commerce ; mais la plus grande partie se divertissait du matin au soir, tant que la possibilité de le faire résonnait dans leurs poches, et que leur part de butin n'était pas encore tombée dans les mains de leurs camarades ou des cabaretiers. Cette fête continuelle avait quelque chose de magique. La *setch* n'était pas un ramassis d'ivrognes

qui noyaient leurs soucis dans les pots; c'était une joyeuse bande d'hommes insouciants, et vivant dans une folle ivresse de gaieté. Chacun de ceux qui venaient là oubliait tout ce qui l'avait occupé jusqu'alors. On pouvait dire, suivant leur impression, qu'il crachait sur tout son passé, et il s'adonnait avec l'enthousiasme d'un fanatique aux charmes d'une vie de liberté menée en commun avec ses pareils, qui, comme lui, n'avaient plus ni parents, ni famille, ni maisons, rien que l'air libre et l'intarissable gaieté de leur âme. Les différents récits et dialogues qu'on pouvait recueillir de cette foule nonchalamment étendue par terre avaient quelquefois une couleur si énergique et si originale, qu'il fallait avoir tout le flegme extérieur d'un Zaporogue pour ne pas se trahir, même par un petit mouvement de la moustache: caractère qui distingue les Petits-Russiens des autres races slaves. La gaieté était bruyante, quelquefois à l'excès, mais les buveurs n'étaient pas entassés dans un *kabak* [1] sale et sombre, où l'homme s'abandonne à une ivresse triste et lourde. Là, ils formaient comme une réunion de camarades d'école, avec la seule différence que, au lieu d'être assis sous la sotte férule d'un maître, tristement penchés sur des livres, ils faisaient des excursions avec cinq mille chevaux; au lieu de l'étroite prairie où ils avaient joué au ballon, ils avaient des steppes spacieuses, infinies, où se montrait, dans le lointain, le Tatar agile, ou bien le Turc grave et silencieux sous son large turban. Il y avait encore cette différence que, au lieu de la contrainte qui les rassemblait dans l'école, ils s'étaient volontairement réunis, en abandonnant père, mère, et le toit paternel. On trouvait là des gens qui, après avoir eu la corde autour du

1. Cabaret russe.

cou, et déjà voués à la pâle mort, avaient revu la vie dans toute sa splendeur ; d'autres encore, pour qui un ducat avait été jusque-là une fortune, et dont on aurait pu, grâce aux juifs intendants, retourner les poches, sans crainte d'en faire rien tomber. On y rencontrait des étudiants qui, n'ayant pu supporter les verges académiques, s'étaient enfuis de l'école, sans apprendre une lettre de l'alphabet, tandis qu'il y en avait d'autres qui savaient fort bien ce qu'étaient Horace, Cicéron et la république romaine. On y trouvait aussi des officiers polonais qui s'étaient distingués dans les armées du roi, et grand nombre de partisans, convaincus qu'il était indifférent de savoir où et pour qui l'on faisait la guerre, pourvu qu'on la fît, et parce qu'il est indigne d'un gentilhomme de ne pas faire la guerre. Beaucoup enfin venaient à la *setch* uniquement pour dire qu'ils y avaient été, et qu'ils en étaient revenus chevaliers accomplis. Mais qui n'y avait-il pas? Cette étrange république répondait à un besoin du temps. Les amateurs de la vie guerrière, des coupes d'or, des riches étoffes, des ducats et des sequins pouvaient en toute saison y trouver de la besogne. Il n'y avait que les amateurs du beau sexe qui n'eussent rien à faire là, car aucune femme ne pouvait se montrer même dans le faubourg de la *setch*. Ostap et Andry trouvaient très étrange de voir une foule de gens se rendre à la *setch*, sans que personne leur demandât qui ils étaient, ni d'où ils venaient. Ils y entraient comme s'ils fussent revenus à la maison paternelle, l'ayant quittée une heure avant. Le nouveau venu se présentait au *kochévoï*[1], et le dialogue suivant s'établissait d'habitude entre eux :

— Bonjour. Crois-tu en Jésus-Christ?

1. Chef élu de la *setch*.

— J'y crois, répondait l'arrivant.

— Et à la Sainte-Trinité ?

— J'y crois de même.

— Vas-tu à l'église?

— J'y vais.

— Fais le signe de la croix.

L'arrivant le faisait.

— Bien, reprenait le *kochévoï*, va au *kourèn* qu'il te plaît de choisir.

A cela se bornait la cérémonie de la réception.

Toute la *setch* priait dans la même église, prête à la défendre jusqu'à la dernière goutte de sang, bien que ces gens ne voulussent jamais entendre parler de carême et d'abstinence. Il n'y avait que des Juifs, des Arméniens et des Tatars qui, séduits par l'appât du gain, se décidaient à faire leur commerce dans le faubourg, parce que les Zaporogues n'aimaient pas à marchander, et payaient chaque objet juste avec l'argent que leur main tirait de la poche. Du reste, le sort de ces commerçants avides était très précaire et très digne de pitié. Il ressemblait à celui des gens qui habitent au pied du Vésuve, car dès que les Zaporogues n'avaient plus d'argent, ils brisaient leurs boutiques et prenaient tout sans rien payer. La *setch* se composait d'au moins soixante *kouréni*, qui étaient autant de petites républiques indépendantes, ressemblant aussi à des écoles d'enfants qui n'ont rien à eux, parce qu'on leur fournit tout. Personne, en effet, ne possédait rien ; tout se trouvait dans les mains de l'*ataman* du *kourèn*, qu'on avait l'habitude de nommer *père* (*batka*). Il gardait l'argent, les habits, les provisions, et jusqu'au bois de chauffage. Souvent un *kourèn* se prenait de querelle avec un autre. Dans ce cas, la dispute se vidait par un combat à coups de poing, qui ne cessait qu'avec le triomphe d'un parti, et alors

commençait une fête générale. Voilà quelle était cette *setch* qui avait tant de charme pour les jeunes gens. Ostap et Andry se lancèrent avec toute la fougue de leur âge sur cette mer orageuse, et ils eurent bien vite oublié le toit paternel, et le séminaire, et tout ce qui les avait jusqu'alors occupés. Tout leur semblait nouveau, et les mœurs vagabondes de la *setch*, et les lois fort peu compliquées qui la régissaient, mais qui leur paraissaient encore trop sévères pour une telle république. Si un Cosaque volait quelque misère, c'était compté pour une honte sur toute l'association. On l'attachait, comme un homme déshonoré, à une sorte de colonne infâme, et, près de lui, l'on posait un gros bâton dont chaque passant devait lui donner un coup jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Le débiteur qui ne payait pas était enchaîné à un canon, et il restait à cette attache jusqu'à ce qu'un camarade consentît à payer sa dette pour le délivrer; mais Andry fut surtout frappé par le terrible supplice qui punissait le meurtrier. On creusait une fosse profonde dans laquelle on couchait le meurtrier vivant, puis on posait sur son corps le cadavre du mort enfermé dans un cercueil, et on les couvrait tous les deux de terre. Longtemps après une exécution de ce genre, Andry fut poursuivi par l'image de ce supplice horrible, et l'homme enterré vivant sous le mort se représentait incessamment à son esprit.

Les deux jeunes Cosaques se firent promptement aimer de leurs camarades. Souvent, avec d'autres membres du même *kourèn*, ou avec le *kourèn* tout entier, ou même avec les *kouréni* voisins, ils s'en allaient dans la steppe à la chasse des innombrables oiseaux sauvages, des cerfs, des chevreuils; ou bien ils se rendaient sur les bords des lacs et des cours d'eau attribués par le sort à leur *kourèn*,

pour jeter leurs filets et ramasser de nombreuses provisions. Quoique ce ne fût pas précisément la vraie science du Cosaque, ils se distinguaient parmi les autres par leur courage et leur adresse. Ils tiraient bien au blanc, ils traversaient le Dniepr à la nage, exploit pour lequel un jeune apprenti était solennellement reçu dans le cercle des Cosaques. Mais le vieux Tarass leur préparait une autre sphère d'activité. Une vie si oisive ne lui plaisait pas; il voulait arriver à la véritable affaire. Il ne cessait de réfléchir sur la manière dont on pourrait décider la *setch* à quelque hardie entreprise, où un chevalier pût se montrer ce qu'il est. Un jour, enfin, il alla trouver le *kochévoï*, et lui dit sans préambule :

— Eh bien, *kochévoï*, il serait temps que les Zaporogues allassent un peu se promener.

— Il n'y a pas où se promener, répondit le *kochévoï* en ôtant de sa bouche une petite pipe, et en crachant de côté.

— Comment, il n'y a pas où? On peut aller du côté des Turcs, ou du côté des Tatars.

— On ne peut ni du côté des Turcs, ni du côté des Tatars, répondit le *kochévoï*, en remettant d'un grand sang-froid sa pipe entre ses dents.

— Mais pourquoi ne peut-on pas?

— Parce que.... nous avons promis la paix au sultan.

— Mais c'est un païen, dit Boulba; Dieu et la sainte Écriture ordonnent de battre les païens.

— Nous n'en avons pas le droit. Si nous n'avions pas juré sur notre religion, peut-être serait-ce possible. Mais maintenant, non, c'est impossible.

— Comment, impossible! Voilà que tu dis que nous n'avons pas le droit; et moi j'ai deux fils, jeunes tous les deux, qui n'ont encore été ni l'un ni l'autre à la guerre.

Et voilà que tu dis que nous n'avons pas le droit; et voilà que tu dis qu'il ne faut pas que les Zaporogues aillent à la guerre.

— Non, ça ne convient pas.

— Il faut donc que la force cosaque se perde inutilement; il faut donc qu'un homme périsse comme un chien sans avoir fait une bonne œuvre, sans s'être rendu utile à son pays et à la chrétienté? Pourquoi donc vivons-nous? Pourquoi diable vivons-nous? Voyons, explique-moi cela. Tu es un homme sensé, ce n'est pas pour rien qu'on t'a fait *kochévoï*. Dis-moi, pourquoi, pourquoi vivons-nous?

Le *kochévoï* fit attendre sa réponse. C'était un Cosaque obstiné. Après s'être tu longtemps, il finit par dire:

— Et cependant il n'y aura pas de guerre.

— Il n'y aura pas de guerre? demanda de nouveau Tarass.

— Non.

— Il ne faut plus y penser?

— Il ne faut plus y penser.

— Attends, se dit Boulba, attends, tête du diable, tu auras de mes nouvelles.

Et il le quitta, bien décidé à se venger.

Après s'être concerté avec quelques-uns de ses amis, il invita tout le monde à boire. Les Cosaques, un peu ivres, s'en allèrent tous sur la place, où se trouvaient, attachées à des poteaux, les timbales qu'on frappait pour réunir le conseil. N'ayant pas trouvé les baguettes que gardait chez lui le timbalier, ils saisirent chacun un bâton, et se mirent à frapper sur les timbales. L'homme aux baguettes arriva le premier; c'était un gaillard de haute taille, qui n'avait plus qu'un œil, et non fort éveillé.

— Qui ose battre l'appel? s'écria-t-il.

— Tais-toi, prends tes baguettes, et frappe quand on te l'ordonne, répondirent les Cosaques avinés.

Le timbalier tira de sa poche ses baguettes qu'il avait prises avec lui, sachant bien comment finissaient d'habitude de pareilles aventures. Les timbales résonnèrent, et bientôt des masses noires de Cosaques se précipitèrent sur la place, pressés comme des frelons dans une ruche. Tous se mirent en rond, et après le troisième roulement des timbales, se montrèrent enfin les chefs, à savoir le *kochévoï* avec la massue, signe de sa dignité, le juge avec le sceau de l'armée, le greffier avec son écritoire et l'*ïésaoul* avec son long bâton. Le *kochévoï* et les autres chefs ôtèrent leurs bonnets pour saluer humblement les Cosaques qui se tenaient fièrement les mains sur les hanches.

— Que signifie cette réunion, et que désirez-vous, seigneurs? demanda le *kochévoï*. Les cris et les imprécations l'empêchèrent de continuer.

— Dépose ta massue, fils du diable; dépose ta massue, nous ne voulons plus de toi, s'écrièrent des voix nombreuses.

Quelques *kouréni*, de ceux qui n'avaient pas bu, semblaient être d'un avis contraire. Mais bientôt, ivres ou sobres, tous commencèrent à coups de poing, et la bagarre devint générale.

Le *Kochévoï* avait eu un moment l'intention de parler; mais, sachant bien que cette foule furieuse et sans frein pouvait aisément le battre jusqu'à mort, ce qui était souvent arrivé dans des cas pareils, il salua très bas, déposa sa massue, et disparut dans la foule.

— Nous ordonnez-vous, seigneurs, de déposer aussi les insignes de nos charges? demandèrent le juge, le greffier et l'*ïésaoul*, prêts à laisser à la première injonction le sceau, l'écritoire et le bâton blanc.

— Non, restez, s'écrièrent des voix parties de la foule. Nous ne voulions chasser que le *kochévoï*, parce qu'il n'est qu'une femme, et qu'il nous faut un homme pour *kochévoï*.

— Qui choisirez-vous maintenant? demandèrent les chefs.

— Prenons Koukoubenko, s'écrièrent quelques-uns.

— Nous ne voulons pas de Koukoubenko, répondirent les autres. Il est trop jeune; le lait de sa nourrice ne lui a pas encore séché sur les lèvres.

— Que Chilo soit notre *ataman*, s'écrièrent d'autres voix ; faisons de Chilo un *kochévoï*.

— Un chilo[1] dans vos dos, répondit la foule en jurant. Quel Cosaque est-ce, celui qui est parvenu en se faufilant comme un Tatar? Au diable l'ivrogne Chilo!

— Borodaty, choisissons Borodaty.

— Nous ne voulons pas de Borodaty ; au diable Borodaty!

— Criez Kirdiaga, chuchota Tarass Boulba à l'oreille de ses affidés.

— Kirdiaga, Kirdiaga! s'écrièrent-ils.

— Kirdiaga! Borodaty! Borodaty! Kirdiaga! Chilo! Au diable Chilo! Kirdiaga!

Les candidats dont les noms étaient ainsi proclamés sortirent tous de la foule, pour ne pas laisser croire qu'ils aidaient par leur influence à leur propre élection.

— Kirdiaga! Kirdiaga! Ce nom retentissait plus fort que les autres. Borodaty! répondait-on. La question fut jugée à coups de poing, et Kirdiaga triompha.

— Amenez Kirdiaga, s'écria-t-on aussitôt. Une dixaine de Cosaques quittèrent la foule. Plusieurs d'entre eux

1. Chilo, en russe, veut dire poinçon, alène.

étaient tellement ivres, qu'ils pouvaient à peine se tenir sur leurs jambes. Ils se rendirent tous chez Kirdiaga pour lui annoncer qu'il venait d'être élu. Kirdiaga, vieux Cosaque très madré, était rentré depuis longtemps dans sa hutte, et faisait mine de ne rien savoir de ce qui se passait.

— Que désirez-vous, seigneurs? demanda-t-il.

— Viens; on t'a fait *kochévoï*.

— Prenez pitié de moi, seigneurs. Comment est-il possible que je sois digne d'un tel honneur? Quel *kochévoï* ferais-je? je n'ai pas assez de talent pour remplir une pareille dignité. Comme si l'on ne pouvait pas trouver meilleur que moi dans toute l'armée?

— Va donc, va donc, puisqu'on te le dit, lui répliquèrent les Zaporogues.

Deux d'entre eux le saisirent sous les bras, et, malgré sa résistance, il fut amené de force sur la place, bourré de coups de poing dans le dos, et accompagné de jurons et d'exhortations :

— Allons, ne recule pas, fils du diable! accepte, chien, l'honneur qu'on t'offre.

Voilà de quelle façon Kirdiaga fut amené dans le cercle des Cosaques.

— Eh bien, seigneurs, crièrent à pleine voix ceux qui l'avaient amené, consentez-vous à ce que ce Cosaque devienne notre *kochévoï?*

— Oui! oui! nous consentons tous, tous! répondit la foule; et l'écho de ce cri unanime retentit longtemps dans la plaine.

L'un des chefs prit la massue et la présenta au nouveau *kochévoï*. Kirdiaga, d'après la coutume, refusa de l'accepter. Le chef la lui présenta une seconde fois; Kirdiaga la refusa encore, et ne l'accepta qu'à la troisième

présentation. Un long cri de joie s'éleva dans la foule, et fit de nouveau retentir toute la plaine. Alors, du milieu du peuple, sortirent quatre vieux Cosaques à moustaches et cheveux grisonnants (il n'y en avait pas de très vieux à la *setch*, car jamais Zaporogue ne mourut de mort naturelle); chacun d'eux prit une poignée de terre, que de longues pluies avaient changée en boue, et l'appliqua sur la tête de Kirdiaga. La terre humide lui coula sur le front, sur les moustaches, et lui salit tout le visage. Mais Kirdiaga demeura parfaitement calme, et remercia les Cosaques de l'honneur qu'ils venaient de lui faire. Ainsi se termina cette élection bruyante qui, si elle ne contenta nul autre, combla de joie le vieux Boulba; en premier lieu, parce qu'il s'était vengé de l'ancien *kochévoï*, et puis, parce que Kirdiaga, son vieux camarade, avait fait avec lui les mêmes expéditions sur terre et sur mer, et partagé les mêmes travaux, les mêmes dangers. La foule se dissipa aussitôt pour aller célébrer l'élection, et un festin universel commença, tel que jamais les fils de Tarass n'en avaient vu de pareil. Tous les cabarets furent mis au pillage; les Cosaques prenaient sans payer la bière, l'eau-de-vie et l'hydromel. Les cabaretiers s'estimaient heureux d'avoir la vie sauve. Toute la nuit se passa en cris et en chansons qui célébraient la gloire des Cosaques; et la lune vit, toute la nuit, se promener dans les rues des troupes de musiciens avec leurs *bandouras* et leurs *balalaïkas*[1], et des chantres d'église qu'on entretenait dans la *setch* pour chanter les louanges de Dieu et celles des Cosaques. Enfin le vin et la fatigue vainquirent tout le monde. Peu à peu toutes les rues se jonchèrent d'hommes étendus. Ici c'était un Cosaque qui, attendri, éploré, se pendait au cou

1. Grandes et petites guitares.

de son camarade, et tous deux tombaient embrassés. Là tout un groupe était renversé pêle-mêle. Plus loin, un ivrogne choisissait longtemps une place pour se coucher, et finissait par s'étendre sur une pièce de bois. Le dernier, le plus fort de tous, marcha longtemps en trébuchant sur les corps et en balbutiant des paroles incohérentes ; mais enfin il tomba comme les autres, et toute la *setch* s'endormit.

IV

Dès le lendemain, Tarass Boulba se concertait avec le nouveau *kochévoï*, pour savoir comment l'on pourrait décider les Zaporogues à une résolution. Le *kochévoï* était un Cosaque fin et rusé qui connaissait bien ses Zaporogues. Il commença par dire :

— C'est impossible de violer le serment, c'est impossible.

Et puis, après un court silence, il reprit :

— Oui, c'est possible. Nous ne violerons pas le serment, mais nous inventerons quelque chose. Seulement faites en sorte que le peuple se rassemble, non sur mon ordre, mais par sa propre volonté. Vous savez bien comment vous y prendre; et moi, avec les anciens, nous accourrons aussitôt sur la place comme si nous ne savions rien.

Une heure ne s'était pas passée depuis leur entretien, quand les timbales résonnèrent de nouveau. La place fut bientôt couverte d'un million de bonnets cosaques. On commença à se faire des questions :

— Quoi?... pourquoi?... qu'a-t-on à battre les timbales?

Personne ne répondait. Peu à peu, néanmoins, on entendit dans la foule les propos suivants :

— La force cosaque périt à ne rien faire... il n'y a pas de guerre, pas d'entreprises... Les anciens sont des fainéants ; ils ne voient plus, la graisse les aveugle. Non, il n'y a pas de justice au monde.

Les autres Cosaques écoutaient en silence, et ils finirent par répéter eux-mêmes :

— Effectivement, il n'y a pas du tout de justice au monde.

Les anciens paraissaient fort étonnés de pareils discours. Enfin le *kochévoï* s'avança, et dit :

— Me permettez-vous de parler, seigneurs Zaporogues?

— Parle.

— Mon discours, seigneurs, sera fait en considération de ce que la plupart d'entre vous, et vous le savez sans doute mieux que moi, doivent tant d'argent aux juifs des cabarets et à leurs camarades, qu'aucun diable ne fait plus crédit. Puis ensuite mon discours sera fait en considération de ce qu'il y a parmi nous beaucoup de jeunes gens qui n'ont jamais vu la guerre de près, tandis qu'un jeune homme, vous le savez vous-mêmes, seigneurs, ne peut exister sans la guerre. Quel Zaporogue est-ce, s'il n'a jamais battu de païen ?

— Il parle bien, pensa Boulba.

— Ne croyez pas cependant, seigneurs, que je dise tout cela pour violer la paix. Non, que Dieu m'en garde ! je ne dis cela que comme cela. En outre, le temple du Seigneur, chez nous, est dans un tel état que c'est pécher de dire ce qu'il est. Il y a déjà bien des années que, par la grâce du Seigneur, la *setch* existe ; et jusqu'à présent, non seulement le dehors de l'église, mais les saintes images de l'intérieur n'ont pas le moindre ornement. Personne ne

songe même à leur faire battre une robe d'argent [1]. Elles n'ont reçu que ce que certains Cosaques leur ont laissé par testament. Il est vrai que ces dons-là étaient bien peu de chose, car ceux qui les ont faits avaient de leur vivant bu tout leur avoir. De façon que je ne fais pas de discours pour vous décider à la guerre contre les Turcs, parce que nous avons promis la paix au sultan, et que ce serait un grand péché de se dédire, attendu que nous avons juré sur notre religion.

— Que diable embrouille-t-il? se dit Boulba.

— Vous voyez, seigneurs, qu'il est impossible de commencer la guerre; l'honneur des chevaliers ne le permet pas. Mais voici ce que je pense, d'après mon pauvre esprit. Il faut envoyer les jeunes gens sur des canots, et qu'ils écument un peu les côtes de la Natolie. Qu'en pensez-vous, seigneurs?

— Conduis-nous, conduis-nous tous! s'écria la foule de tous côtés. Nous sommes tous prêts à périr pour la religion.

Le *kochévoï* s'épouvanta; il n'avait nullement l'intention de soulever toute la *setch*; il lui semblait dangereux de rompre la paix.

— Permettez-moi, seigneurs, de parler encore.

— Non, c'est assez, s'écrièrent les Zaporogues; tu ne diras rien de mieux que ce que tu as dit.

— Si c'est ainsi, il sera fait comme vous le désirez. Je suis le serviteur de votre volonté. C'est une chose connue et la sainte Écriture le dit, que la voix du peuple est la voix de Dieu. Il est impossible d'imaginer jamais rien de plus sensé que ce qu'a imaginé le peuple; mais voilà

1. Dans les anciens tableaux des églises grecques, les images sont habillées de robes en métal battu et ciselé.

ce qu'il faut que je vous dise. Vous savez, seigneurs, que le sultan ne laissera pas sans punition le plaisir que les jeunes gens se seront donné ; et nos forces eussent été prêtes, et nous n'eussions craint personne. Et pendant notre absence, les Tatars peuvent nous attaquer. Ce sont les chiens des Turcs; ils n'osent pas vous prendre en face, ils n'entrent pas dans la maison tant que le maître l'occupe ; mais ils vous mordent les talons par derrière, et de façon à faire crier. Et puis, s'il faut dire la vérité, nous n'avons pas assez de canots en réserve, ni assez de poudre pour que nous puissions tous partir. Du reste, je suis prêt à faire ce qui vous convient, je suis le serviteur de votre volonté.

Le rusé *kochévoï* se tut. Les groupes commencèrent à s'entretenir; les *atamans* des *kouréni* entrèrent en conseil. Par bonheur, il n'y avait pas beaucoup de gens ivres dans la foule, et les Cosaques se décidèrent à suivre le prudent avis de leur chef.

Quelques-uns d'entre eux passèrent aussitôt sur la rive du Dniepr, et allèrent fouiller le trésor de l'armée, là où dans des souterrains inabordables, creusés sous l'eau et sous les joncs, se cachait l'argent de la *setch*, avec les canons et les armes pris à l'ennemi. D'autres s'empressèrent de visiter les canots et de les préparer pour l'expédition. En un instant, le rivage se couvrit d'une foule animée. Des charpentiers arrivaient avec leurs haches; de vieux Cosaques hâlés, aux moustaches grises, aux épaules larges, aux fortes jambes, se tenaient jusqu'aux genoux dans l'eau, les pantalons retroussés, et tiraient les canots avec des cordes pour les mettre à flot. D'autres traînaient des poutres sèches et des pièces de bois. Ici, l'on ajustait des planches à un canot ; là, après l'avoir renversé la quille en l'air, on le calfatait avec du goudron ; plus loin,

on attachait aux deux flancs du canot, d'après la coutume cosaque, de longues bottes de joncs, pour empêcher les vagues de la mer de submerger cette frêle embarcation. Des feux étaient allumés sur tout le rivage. On faisait bouillir la poix dans des chaudrons de cuivre. Les anciens, les expérimentés, enseignaient aux jeunes. Des cris d'ouvriers et les bruits de leur ouvrage retentissaient de toutes parts. La rive entière du fleuve se mouvait et vivait.

Dans ce moment, un grand bac se montra en vue du rivage. La foule qui l'encombrait faisait de loin des signaux. C'étaient des Cosaques couverts de haillons. Leurs vêtements déguenillés (plusieurs d'entre eux n'avaient qu'une chemise et une pipe) montraient qu'ils venaient d'échapper à quelque grand malheur, ou qu'ils avaient bu jusqu'à leur défroque. L'un d'eux, petit, trapu, et qui pouvait avoir cinquante ans, se détacha de la foule, et vint se placer sur l'avant du bac. Il criait plus fort et faisait des gestes plus énergiques que tous les autres; mais le bruit des travailleurs à l'œuvre empêchait d'entendre ses paroles.

— Qu'est-ce qui vous amène? demanda enfin le *kochévoï*, quand le bac toucha la rive. Tous les ouvriers suspendirent leurs travaux, cessèrent le bruit, et regardèrent dans une silencieuse attente, en soulevant leurs haches ou leurs rabots.

— Un malheur, répondit le petit Cosaque de l'avant.

— Quel malheur?

— Me permettez-vous de parler, seigneurs Zaporogues?

— Parle.

— Ou voulez-vous mieux rassembler un conseil?

— Parle, nous sommes tous ici.

Et la foule se réunit en un seul groupe.

— Est-ce que vous n'avez rien entendu dire de ce qui se passe dans l'Ukraine?

— Quoi? demanda un des *atamans* de *kourèn*.

— Quoi! reprit l'autre; il paraît que les Tatars vous ont bouché les oreilles avec de la colle pour que vous n'ayez rien entendu.

— Parle donc; que s'y fait-il?

— Il s'y fait des choses comme il ne s'en est jamais fait depuis que nous sommes au monde et que nous avons reçu le baptême.

— Mais, dis donc ce qui s'y fait, fils de chien, s'écria de la foule quelqu'un qui avait apparemment perdu patience.

— Il s'y fait que les saintes églises ne sont plus à nous.

— Comment, plus à nous?

— On les a données à bail aux juifs, et si on ne paie pas le juif d'avance, il est impossible de dire la messe.

— Qu'est-ce que tu chantes là?

— Et si l'infâme juif ne met pas, avec sa main impure, un petit signe sur l'hostie, il est impossible de la consacrer.

— Il ment, seigneurs et frères; comment se peut-il qu'un juif impur mette un signe sur la sainte hostie?...

— Ecoutez, je vous en conterai bien d'autres. Les prêtres catholiques (*kseunz*) ne vont pas autrement, dans l'Ukraine, qu'en *tarataïka*[1]. Ce ne serait pas un mal; mais voilà ce qui est un mal, c'est qu'au lieu de chevaux, on attelle des chrétiens de la bonne religion[2]. Ecoutez, écou-

1. Petite calèche longue.
2. La religion grecque.

tez, je vous en conterai bien d'autres. On dit que les juives commencent à se faire des jupons avec les chasubles de nos prêtres. Voilà ce qui se fait dans l'Ukraine, seigneurs. Et vous, vous êtes tranquillement établis dans la *setch*, vous buvez, vous ne faites rien, et, à ce qu'il paraît, les Tatars vous ont fait si peur que vous n'avez plus d'yeux ni d'oreilles, et que vous n'entendez plus parler de ce qui se passe dans le monde.

— Arrête, arrête, interrompit le *kochévoï*, qui s'était tenu jusque-là immobile et les yeux baissés, comme tous les Zaporogues, qui, dans les grandes occasions, ne s'abandonnaient jamais au premier élan, mais se taisaient pour rassembler en silence toutes les forces de leur indignation; arrête, et moi, je dirai une parole. Et vous donc, vous autres, que le diable rosse vos pères! que faisiez-vous? N'aviez-vous pas de sabres, par hasard? Comment avez-vous permis une pareille abomination?

— Comment nous avons permis une pareille abomination! Et vous, auriez-vous mieux fait quand il y avait cinquante mille hommes des seuls Polonais? Et puis, il ne faut pas déguiser notre péché, il y avait aussi des chiens parmi les nôtres qui ont accepté leur religion.

— Et que faisait votre *hetman?* que faisaient vos *polkovniks?*

— Ils ont fait de telles choses que Dieu veuille nous en préserver.

— Comment?

— Voilà comment : notre *hetman* se trouve maintenant à Varsovie rôti dans un bœuf de cuivre, et les têtes de nos *polkovniks* se sont promenées avec leurs mains dans toutes les foires pour être montrées au peuple. Voici ce qu'ils ont fait.

Toute la foule frissonna. Un grand silence s'établit sur

le rivage entier, semblable à celui qui précède les tempêtes. Puis, tout à coup, les cris, les paroles confuses éclatèrent de tous côtés.

— Comment! que les juifs tiennent à bail les églises chrétiennes! que les prêtres attellent des chrétiens au brancard! Comment! permettre de pareils supplices sur la terre russe, de la part de maudits schismatiques! Qu'on puisse traiter ainsi les *polkovniks* et les *hetmans!* non, ce ne sera pas, ce ne sera pas.

Ces mots volaient de côté et d'autre. Les Zaporogues commençaient à se mettre en mouvement. Ce n'était pas l'agitation d'un peuple mobile. Ces caractères lourds et forts ne s'enflammaient pas promptement; mais une fois échauffés, ils conservaient longtemps et obstinément leur flamme intérieure.

— Pendons d'abord tous les juifs, s'écrièrent des voix dans la foule; qu'ils ne puissent plus faire de jupes à leurs juives avec les chasubles des prêtres! qu'ils ne mettent plus de signes sur les hosties! noyons toute cette canaille dans le Dniepr!

Ces mots, prononcés par quelques-uns, volèrent de bouche en bouche aussi rapidement que brille l'éclair, et toute la foule se précipita sur le faubourg avec l'intention d'exterminer tous les juifs.

Les pauvres fils d'Israël ayant perdu, dans leur frayeur, toute présence d'esprit, se cachaient dans des tonneaux vides, dans les cheminées, et jusque sous les jupes de leurs femmes. Mais les Cosaques savaient bien les trouver partout.

— Sérénissimes seigneurs, s'écriait un juif long et sec comme un bâton, qui montrait du milieu de ses camarades sa chétive figure toute bouleversée par la peur; sérénissimes seigneurs, permettez-nous de vous dire un

mot, rien qu'un mot. Nous vous dirons une chose comme vous n'en avez jamais entendu, une chose de telle importance qu'on ne peut pas dire combien elle est importante.

— Voyons, parlez, dit Boulba, qui aimait toujours à entendre l'accusé.

— Excellentissimes seigneurs, dit le juif, on n'a jamais encore vu de pareils seigneurs, non, devant Dieu, jamais. Il n'y a pas eu au monde d'aussi nobles, bons et braves seigneurs.

Sa voix s'étouffait et mourait d'effroi.

— Comment est-ce possible que nous pensions mal des Zaporogues ? Ce ne sont pas les nôtres qui font les fermiers d'églises dans l'Ukraine ; non, devant Dieu, ce ne sont pas les nôtres. Ce ne sont pas même des juifs ; le diable sait ce que c'est. C'est une chose sur laquelle il ne faut que cracher, et la jeter ensuite. Ceux-ci vous diront la même chose. N'est-ce pas, Chleuma? n'est-ce pas, Chmoul?

— Devant Dieu, c'est bien vrai, répondirent de la foule Chleuma et Chmoul, tous deux vêtus d'habits en lambeaux, et blêmes comme du plâtre.

— Jamais encore, continua le long juif, nous n'avons eu de relations avec l'ennemi, et nous ne voulons rien avoir à faire avec les catholiques. Qu'ils voient le diable en songe ! nous sommes comme des frères avec les Zaporogues.

— Comment! que les Zaporogues soient vos frères! s'écria quelqu'un de la foule. Jamais, maudits juifs. Au Dniepr, cette maudite canaille!

Ces mots servirent de signal. On empoigna les juifs, et on commença à les lancer dans le fleuve. Des cris plaintifs s'élevaient de tous côtés ; mais les farouches Zaporogues ne faisaient que rire en voyant les grêles jambes des

juifs, chaussées de bas et de souliers, s'agiter dans les airs. Le pauvre orateur, qui avait attiré un si grand désastre sur les siens et sur lui-même, s'arracha de son caftan, par lequel on l'avait déjà saisi, en petite camisole étroite et de toutes couleurs, embrassa les pieds de Boulba, et se mit à le supplier d'une voix lamentable.

— Magnifique et sérénissime seigneur, j'ai connu votre frère, le défunt Doroch. C'était un vrai guerrier, la fleur de la chevalerie. Je lui ai prêté huit cents sequins pour se racheter des Turcs.

— Tu as connu mon frère? lui dit Tarass.

— Je l'ai connu, devant Dieu. C'était un seigneur très généreux.

— Et comment te nomme-t-on?

— Yankel.

— Bien, dit Tarass.

Puis, après avoir réfléchi :

— Il sera toujours temps de pendre le juif, dit-il aux Cosaques. Donnez-le moi pour aujourd'hui.

Ils y consentirent. Tarass le conduisit à ses chariots, près desquels se tenaient ses Cosaques.

— Allons, fourre-toi sous ce chariot, et ne bouge plus. Et vous, frères, ne laissez pas sortir le juif.

Cela dit, il s'en alla sur la place, où la foule s'était dès longtemps rassemblée. Tout le monde avait abandonné le travail des canots, car ce n'était pas une guerre maritime qu'ils allaient faire, mais une guerre de terre ferme. Au lieu de chaloupes et de rames, il leur fallait maintenant des chariots et des coursiers. A cette heure, chacun voulait se mettre en campagne, les vieux comme les jeunes; et tous, d'après le consentement des anciens, le *kochévoï* et les *atamans* des *kouréni*, avaient résolu de marcher droit sur la Pologne, pour venger toutes leurs offenses,

l'humiliation de la religion et de la gloire cosaque, pour ramasser du butin dans les villes ennemies, brûler les villages et les moissons, faire enfin retentir toute la steppe du bruit de leurs hauts faits. Tous s'armaient. Quant au *kochévoï*, il avait grandi de toute une palme. Ce n'était plus le serviteur timide des caprices d'un peuple voué à la licence; c'était un chef dont la puissance n'avait pas de bornes, un despote qui ne savait que commander et se faire obéir. Tous les *chevaliers* tapageurs et volontaires se tenaient immobiles dans les rangs, la tête respectueusement baissée, et n'osant lever les regards, pendant qu'il distribuait ses ordres avec lenteur, sans colère, sans cri, comme un chef vieilli dans l'exercice du pouvoir, et qui n'exécutait pas pour la première fois des projets longuement mûris.

— Examinez bien si rien ne vous manque, leur disait-il; préparez vos chariots, essayez vos armes; ne prenez pas avec vous trop d'habillements. Une chemise et deux pantalons pour chaque Cosaque, avec un pot de lard et d'orge pilé. Que personne n'emporte davantage. Il y aura des effets et des provisions dans les bagages. Que chaque Cosaque emmène une paire de chevaux. Il faut prendre aussi deux cents paires de bœufs; ils nous seront nécessaires dans les endroits marécageux et au passage des rivières. Mais de l'ordre surtout, seigneurs, de l'ordre. Je sais qu'il y a des gens parmi vous qui, si Dieu leur envoie du butin, se mettent à déchirer les étoffes de soie pour s'en faire des bas. Abandonnez cette habitude du diable; ne vous chargez pas de jupons; prenez seulement les armes, quand elles sont bonnes, ou les ducats et l'argent, car cela tient peu de place et sert partout. Mais que je vous dise encore une chose, seigneurs : si quelqu'un de vous s'enivre à la guerre, je ne le ferai pas même juger. Je le

ferai traîner comme un chien jusqu'aux chariots, fût-il le meilleur Cosaque de l'armée; et là il sera fusillé comme un chien, et abandonné sans sépulture aux oiseaux. Un ivrogne, à la guerre, n'est pas digne d'une sépulture chrétienne. Jeunes gens, en toutes choses écoutez les anciens. Si une balle vous frappe, si un sabre vous écorche la tête ou quelque autre endroit, n'y faites pas grande attention; jetez une charge de poudre dans un verre d'eau-de-vie, avalez cela d'un trait, et tout passera. Vous n'aurez pas même de fièvre. Et si la blessure n'est pas trop profonde, mettez-y tout bonnement de la terre, après l'avoir humectée de salive sur la main. A l'œuvre, à l'œuvre, enfants! hâtez-vous sans vous presser.

Ainsi parlait le *Kochévoï*, et dès qu'il eut fini son discours, tous les Cosaques se mirent à la besogne. La *setch* entière devint sobre; on n'aurait pu y rencontrer un seul homme ivre, pas plus que s'il ne s'en fût jamais trouvé parmi les Cosaques. Les uns réparaient les cercles des roues ou changeaient les essieux des chariots; les autres y entassaient des armes ou des sacs de provisions; d'autres encore amenaient les chevaux et les bœufs. De toutes parts retentissaient le piétinement des bêtes de somme, le bruit des coups d'arquebuses tirés à la cible, le choc des sabres contre les éperons, les mugissements des bœufs, les grincements des chariots chargés, et les voix d'hommes parlant entre eux ou excitant leurs chevaux.

Bientôt le *tabor*[1] des Cosaques s'étendit en une longue file, se dirigeant vers la plaine. Celui qui aurait voulu parcourir tout l'espace compris entre la tête et la queue du convoi aurait eu longtemps à courir. Dans la petite église en bois, le pope récitait la prière du départ; il aspergea toute

1. Camp mouvant, caravane armée.

la foule d'eau bénite, et chacun, en passant, vint baiser la croix. Quand le *tabor* se mit en mouvement, et s'éloigna de la *setch*, tous les Cosaques se retournèrent :

— Adieu, notre mère, dirent-ils d'une commune voix ; que Dieu te garde de tout malheur.

En traversant le faubourg, Tarass Boulba aperçut son juif Yankel qui avait eu le temps de s'établir sous une tente, et qui vendait des pierres à feu, des vis, de la poudre, toutes les choses utiles à la guerre, même du pain et des *kalatchis*[1].

— Voyez-vous ce diable de juif? pensa Tarass; et, s'approchant de lui : Fou que tu es, lui dit-il, que fais-tu là? Veux-tu donc qu'on te tue comme un moineau?

Yankel, pour toute réponse, vint à sa rencontre, et faisant signe des deux mains, comme s'il avait à lui déclarer quelque chose de très mystérieux, il lui dit :

— Que votre seigneurie se taise, et n'en dise rien à personne. Parmi les chariots de l'armée, il y a un chariot qui m'appartient. Je prends avec moi toutes sortes de provisions bonnes pour les Cosaques, et en route, je vous les vendrai à plus bas prix que jamais juif n'a vendu, devant Dieu, devant Dieu !

Tarass Boulba haussa les épaules, en voyant ce que pouvait la force de la nature juive, et rejoignit le *tabor*.

1. Pains de froment pur.

V

Bientôt toute la partie sud-est de la Pologne fut en proie à la terreur. On entendait répéter partout : Les Zaporogues, les Zaporogues arrivent. Tout ce qui pouvait fuir fuyait ; chacun quittait ses foyers. Alors, précisément, dans cette contrée de l'Europe, on n'élevait ni forteresses, ni châteaux. Chacun se construisait à la hâte quelque petite habitation couverte de chaume, pensant qu'il ne fallait perdre ni son temps ni son argent à bâtir des demeures qui seraient tôt ou tard la proie des invasions. Tout le monde se mit en émoi. Celui-ci échangeait ses bœufs et sa charrue contre un cheval et un mousquet, pour aller servir dans les régiments ; celui-là cherchait un refuge avec son bétail, emportant tout ce qu'il pouvait enlever. Quelques-uns essayaient bien une résistance toujours vaine ; mais la plus grande partie fuyaient prudemment. Tout le monde savait qu'il n'était pas facile d'avoir affaire avec cette foule aguerrie aux combats, connue sous le nom d'armée zaporogue, qui, malgré son organisation irrégulière, conservait dans la bataille un ordre calculé. Pendant la marche, les hommes à cheval s'avançaient lentement,

sans surcharger et sans fatiguer leurs montures ; les gens de pied suivaient en bon ordre les chariots, et tout le *tabor* ne se mettait en mouvement que la nuit, prenant du repos le jour, et choisissant pour ses haltes des lieux déserts ou des forêts, plus vastes encore et plus nombreuses qu'aujourd'hui. On envoyait en avant des éclaireurs et des espions pour savoir où et comment se diriger. Souvent les Cosaques apparaissaient dans les endroits où ils étaient le moins attendus ; alors tout ce qui était vivant disait adieu à la vie. Des incendies dévoraient les villages entiers ; les chevaux et les bœufs qu'on ne pouvait emmener étaient tués sur place. Les cheveux se dressent d'horreur quand on pense à toutes les atrocités que commettaient les Zaporogues. On massacrait les enfants, on coupait les seins aux femmes ; au petit nombre de ceux qu'on laissait en liberté, on arrachait la peau, du genou jusqu'à la plante des pieds ; en un mot, les Cosaques acquittaient en une seule fois toutes leurs vieilles dettes. Le prélat d'un monastère, qui eut connaissance de leur approche, envoya deux de ses moines pour leur représenter qu'il y avait paix entre le gouvernement polonais et les Zaporogues, qu'ainsi ils violaient leur devoir envers le roi et tout droit des gens.

— Dites à l'abbé de ma part et de celle de tous les Zaporogues, répondit le *kochévoï*, qu'il n'a rien à craindre. Mes Cosaques ne font encore qu'allumer leurs pipes.

Et bientôt la magnifique abbaye fut tout entière livrée aux flammes ; et les colossales fenêtres gothiques semblaient jeter des regards sévères à travers les ondes lumineuses de l'incendie. Des foules de moines fugitifs, de juifs, de femmes, s'entassèrent dans les villes entourées de murailles et qui avaient garnison.

Les secours tardifs envoyés par le gouvernement de

loin en loin, et qui consistaient en quelques faibles régiments, ou ne pouvaient découvrir les Cosaques, ou s'enfuyaient au premier choc sur leurs chevaux rapides. Il arrivait aussi que des généraux du roi, qui avaient triomphé dans mainte affaire, se décidaient à réunir leurs forces, et à présenter la bataille aux Zaporogues. C'étaient de pareilles rencontres qu'attendaient surtout les jeunes Cosaques, qui avaient honte de piller ou de vaincre des ennemis sans défense, et qui brûlaient du désir de se distinguer devant les anciens, en se mesurant avec un Polonais hardi et fanfaron, monté sur un beau cheval, et vêtu d'un riche *joupan*[1] dont les manches pendantes flottaient au vent. Ces combats étaient recherchés par eux comme un plaisir, car ils y trouvaient l'occasion de faire un riche butin de sabres, de mousquets et de harnais de chevaux. De jeunes hommes au menton imberbe étaient devenus en un mois des hommes faits. Les traits de leurs visages, où s'était jusque-là montrée une mollesse juvénile, avaient pris l'énergie de la force. Le vieux Tarass était ravi de voir que partout ses fils marchaient au premier rang. Évidemment la guerre était la véritable vocation d'Ostap. Sans jamais perdre la tête, avec un sang-froid presque surnaturel dans un jeune homme de vingt-deux ans, il mesurait d'un coup d'œil l'étendue du danger, la vraie situation des choses, et trouvait sur-le-champ le moyen d'éviter le péril, mais de l'éviter pour le vaincre avec plus de certitude. Toutes ses actions commencèrent à montrer la confiance en soi, la fermeté calme, et personne ne pouvait méconnaître en lui un chef futur.

— Oh ! ce sera avec le temps un bon *polkovnik*, disait

1. Redingote polonaise.

le vieux Tarass; devant Dieu, ce sera un bon *polkovnik*, et il surpassera son père.

Pour Andry, il se laissait emporter aux charmes de la musique des balles et des sabres. Il ne savait pas ce que c'était que réfléchir, calculer, mesurer ses forces et celles de l'ennemi. Il trouvait une volupté folle dans la bataille. Elle lui semblait une fête, à ces instants où la tête du combattant brûle, où tout se confond à ses regards, où les hommes et les chevaux tombent pêle-mêle avec fracas, où il se précipite tête baissée à travers le sifflement des balles, frappant à droite et à gauche, sans ressentir les coups qui lui sont portés. Plus d'une fois le vieux Tarass eut l'occasion d'admirer Andry, lorsque emporté par sa fougue, il se jetait dans des entreprises que n'eût tentées nul homme de sang-froid, et réussissait justement par l'excès de sa témérité. Le vieux Tarass l'admirait alors, et répétait souvent :

— Oh ! celui-là est un brave ; que le diable ne l'emporte pas ! ce n'est pas Ostap, mais c'est un brave.

Il fut décidé que l'armée marcherait tout droit sur la ville de Doubno, où, d'après le bruit public, les habitants avaient renfermé beaucoup de richesses. L'intervalle fut parcouru en un jour et demi, et les Zaporogues parurent inopinément devant la place. Les habitants avaient résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, préférant mourir sur le seuil de leurs demeures que laisser entrer l'ennemi dans leurs murs. Une haute muraille en terre entourait toute la ville; là où elle était trop basse, s'élevait un parapet en pierre, ou une maison crénelée, ou une forte palissade en pieux de chêne. La garnison était nombreuse, et sentait toute l'importance de son devoir. A leur arrivée, les Zaporogues attaquèrent vigoureusement les ouvrages extérieurs ; mais ils furent reçus par la mi-

traille. Les bourgeois, les habitants ne voulaient pas non plus rester oisifs, et se tenaient en armes sur les remparts. On pouvait voir à leur contenance qu'ils se préparaient à une résistance désespérée. Les femmes même prenaient part à la défense; des pierres, des sacs de sable, des tonneaux de résine enflammée tombaient sur la tête des assaillants. Les Zaporogues n'aimaient pas avoir affaire aux forteresses ; ce n'étaient pas dans les assauts qu'ils brillaient. Le *kochévoï* ordonna donc la retraite en disant:

—Ce n'est rien, seigneurs frères, décidons-nous à reculer. Mais que je sois un maudit Tatar, et non pas un chrétien, si nous laissons sortir un seul habitant. Qu'ils meurent tous de faim comme des chiens.

Après avoir battu en retraite, l'armée bloqua étroitement la place, et n'ayant rien autre chose à faire, les Cosaques se mirent à ravager les environs, à brûler les villages et les meules de blé, à lancer leurs chevaux dans les moissons encore sur pied, et qui cette année-là avaient récompensé les soins du laboureur par une riche croissance. Du haut des murailles, les habitants voyaient avec terreur la dévastation de toutes leurs ressources. Cependant les Zaporogues, disposés en *kouréni* comme à la *setch*, avaient entouré la ville d'un double rang de chariots. Ils fumaient leurs pipes, échangeaient entre eux les armes prises à l'ennemi, et jouaient au saute-mouton, à pair et impair, regardant la ville avec un sang-froid désespérant; et, pendant la nuit, les feux s'allumaient; chaque *kourèn* faisait bouillir son gruau dans d'énormes chaudrons de cuivre ; une garde vigilante se succédait auprès des feux. Mais bientôt les Zaporogues commencèrent à s'ennuyer de leur inaction, et surtout de leur sobriété forcée dont nulle action d'éclat ne les dédommageait. Le *kochévoï* ordonna même de doubler la ration de vin, ce qui se faisait quelquefois dans l'armée, quand il n'y avait pas

d'entreprise à tenter. C'était surtout aux jeunes gens, et notamment aux fils de Boulba, que déplaisait une pareille vie. Andry ne cachait pas son ennui :

— Tête sans cervelle, lui disait souvent Tarass, « souffre, Cosaque, tu deviendras *hetman*[1]. » Celui-là n'est pas encore un bon soldat qui garde sa présence d'esprit dans la bataille; mais celui-là est un bon soldat qui ne s'ennuie jamais, qui sait souffrir jusqu'au bout, et, quoi qu'il arrive, finit par faire ce qu'il a résolu.

Mais un jeune homme ne peut avoir l'opinion d'un vieillard, car il voit les mêmes choses avec d'autres yeux.

Sur ces entrefaites, arriva le *polk* de Tarass Boulba amené par Tovkatch. Il était accompagné de deux *ïésaouls*, d'un greffier et d'autres chefs, conduisant une troupe d'environ quatre mille hommes. Dans ce nombre, se trouvaient beaucoup de volontaires, qui, sans être appelés, avaient pris librement du service, dès qu'ils avaient connu le but de l'expédition. Les *ïésaouls* apportaient aux fils de Tarass la bénédiction de leur mère, et à chacun d'eux une petite image en bois de cyprès, prise au célèbre monastère de Mégigorsk à Kiew. Les deux frères se pendirent les saintes images au cou, et devinrent tous les deux pensifs en songeant à leur vieille mère. Que leur prophétisait cette bénédiction? La victoire sur l'ennemi, suivie d'un joyeux retour dans la patrie, avec du butin, et surtout de la gloire digne d'être éternellement chantée par les joueurs de *bandoura*, ou bien....? Mais l'avenir est inconnu ; il se tient devant l'homme, semblable à l'épais brouillard d'automne qui s'élève des marais. Les oiseaux le traversent éperdument, sans se reconnaître, la colombe sans voir l'épervier, l'épervier sans voir la co-

1. Phrase proverbiale en Russie.

lombe, et pas un d'eux ne sait s'il est près ou loin de sa fin.

Après la réception des images, Ostap s'occupa de ses affaires de chaque jour, et se retira bientôt dans son *kourèn*. Pour Andry, il ressentait involontairement un serrement de cœur. Les Cosaques avaient déjà pris leur souper. Le soir venait de s'éteindre; une belle nuit d'été remplissait l'air. Mais Andry ne rejoignait pas son *kourèn*; et ne pensait point à dormir. Il était plongé dans la contemplation du spectacle qu'il avait sous les yeux. Une innombrable quantité d'étoiles jetaient du haut du ciel une lumière pâle et froide. La plaine, dans une vaste étendue, était couverte de chariots dispersés que chargeaient les provisions et le butin, et sous lesquels pendaient les seaux à porter le goudron. Autour et sous les chariots, se voyaient des groupes de Zaporogues étendus dans l'herbe. Ils dormaient dans toutes sortes de positions. L'un avait mis un sac sous sa tête, l'autre son bonnet; celui-ci s'appuyait sur le flanc de son camarade. Chacun portait à sa ceinture un sabre, un mousquet, une petite pipe en bois, un briquet et des poinçons. Les bœufs pesants étaient couchés, les jambes pliées, en troupes blanchâtres, et ressemblaient de loin à de grosses pierres immobiles éparses dans la plaine. De tous côtés s'élevaient les sourds ronflements des soldats endormis, auxquels répondaient par des hennissements sonores les chevaux qu'indignaient leurs entraves.

Cependant, une lueur solennelle et lugubre ajoutait encore à la beauté de cette nuit de juillet; c'était le reflet de l'incendie des villages d'alentour. Ici, la flamme s'étendait large et paisible sur le ciel; là, trouvant un aliment faible, elle s'élançait en minces tourbillons jusque sous les étoiles; des lambeaux enflammés se détachaient pour se traîner et s'éteindre au loin. De ce côté, un monastère aux

murs noircis par le feu, se tenait sombre et grave comme un moine encapuchonné, montrant à chaque reflet sa lugubre grandeur ; de cet autre, brûlait le grand jardin du couvent. On croyait entendre le sifflement des arbres que tordait la flamme, et quand, au sein de l'épaisse fumée, jaillissait un rayon lumineux, il éclairait de sa lueur violâtre des masses de prunes mûries, et changeait en or de ducats des poires qui jaunissaient à travers le sombre feuillage. D'une et d'autre part, pendait aux créneaux ou aux branches quelque moine ou quelque malheureux juif dont le corps se consumait avec tout le reste. Une quantité d'oiseaux s'agitaient devant la nappe de feu, et, de loin, semblaient autant de petites croix noires. La ville dormait, dégarnie de défenseurs. Les flèches des temples, les toits des maisons, les créneaux des murs et les pointes des palissades s'enflammaient silencieusement du reflet des incendies lointains. Andry parcourait les rangs des Cosaques. Les feux, autour desquels s'asseyaient les gardes, ne jetaient plus que de faibles clartés, et les gardes eux-mêmes se laissaient aller au sommeil, après avoir largement satisfait leur appétit cosaque. Il s'étonna d'une telle insouciance, pensant qu'il était fort heureux qu'on n'eût pas d'ennemi dans le voisinage. Enfin, il s'approcha lui-même de l'un des chariots, grimpa sur la couverture, et se coucha, le visage en l'air, en mettant ses mains jointes sous sa tête ; mais il ne put s'endormir, et demeura longtemps à regarder le ciel. L'air était pur et transparent ; les étoiles qui forment la voie lactée étincelaient d'une lumière blanche et confuse. Par moments, Andry s'assoupissait, et le premier voile du sommeil lui cachait la vue du ciel, qui reparaissait de nouveau. Tout à coup, il lui sembla qu'une étrange figure se dessinait rapidement devant lui. Croyant que c'était

une image créée par le sommeil, et qui allait se dissiper, il ouvrit les yeux davantage. Il aperçut effectivement une figure pâle, exténuée, qui se penchait sur lui et le regardait fixement dans les yeux. Des cheveux longs et noirs comme du charbon s'échappaient en désordre d'un voile sombre négligemment jeté sur la tête, et l'éclat singulier du regard, le teint cadavéreux du visage pouvaient bien faire croire à une apparition. Andry saisit à la hâte son mousquet, et s'écria d'une voix altérée :

—Qui es-tu? Si tu es un esprit malin, disparais. Si tu es un être vivant, tu as mal pris le temps de rire, je vais te tuer.

Pour toute réponse, l'apparition mit le doigt sur ses lèvres, semblant implorer le silence. Andry déposa son mousquet, et se mit à la regarder avec plus d'attention. A ses longs cheveux, à son cou, à sa poitrine demi-nue, il reconnut une femme. Mais ce n'était pas une Polonaise; son visage hâve et décharné avait un teint olivâtre; les larges pommettes de ses joues s'avançaient en saillie, et les paupières de ses yeux étroits se relevaient aux angles extérieurs. Plus il contemplait les traits de cette femme, plus il y trouvait le souvenir d'un visage connu.

— Dis-moi, qui es-tu? s'écria-t-il enfin; il me semble que je t'ai vue quelque part.

— Oui, il y a deux ans, à Kiew.

— Il y a deux ans, à Kiew! répéta Andry, en repassant dans sa mémoire tout ce que lui rappelait sa vie d'étudiant. Il la regarda encore une fois avec une profonde attention, puis il s'écria tout à coup :

— Tu es la Tatare, la servante de la fille du vaïvode.

— Chut! dit-elle, en croisant ses mains avec une angoisse suppliante, tremblante de peur et regardant de tous côtés si le cri d'Andry n'avait réveillé personne.

Digitized by Google

— Réponds : comment, et pourquoi es-tu ici? disait Andry, d'une voix basse et haletante. Où est la demoiselle ? est-elle en vie ?

— Elle est dans la ville.

— Dans la ville! reprit Andry, retenant à peine un cri de surprise, et sentant que tout son sang lui refluait au cœur. Pourquoi dans la ville?

— Parce que le vieux seigneur y est lui-même. Voilà un an et demi qu'il a été fait vaïvode de Doubno.

— Est-elle mariée?... Mais parle donc, parle donc.

— Voilà deux jours qu'elle n'a rien mangé.

— Comment !...

— Il n'y a plus un morceau de pain dans la ville ; depuis plusieurs jours les habitants ne mangent que de la terre.

Andry fut pétrifié.

— La demoiselle t'a vue du parapet, avec les autres Zaporogues. Elle m'a dit : Va, dis au chevalier, s'il se souvient de moi, qu'il vienne me trouver ; sinon, qu'il te donne au moins un morceau de pain pour ma vieille mère, car je ne veux pas la voir mourir sous mes yeux. Prie-le, embrasse ses genoux ; il a aussi une vieille mère ; qu'il te donne du pain pour l'amour d'elle.

Une foule de sentiments divers s'éveillèrent dans le cœur du jeune Cosaque.

— Mais comment as-tu pu venir ici ?

— Par un passage souterrain.

— Y a-t-il donc un passage souterrain ?

— Oui.

— Où ?

— Tu ne nous trahiras pas, chevalier?

— Non, je le jure sur la sainte croix.

— En descendant le ravin, et en traversant le ruisseau à la place où croissent des joncs.

— Et ce passage aboutit dans la ville?

— Tout droit au monastère.

— Allons, allons sur-le-champ.

— Mais, au nom du Christ et de sa sainte mère, un morceau de pain.

— Bien, je vais t'en apporter. Tiens-toi près du chariot, ou plutôt couche-toi dessus. Personne ne te verra, tous dorment. Je reviens à l'instant.

Et il se dirigea vers les chariots où se trouvaient les provisions de son *kourèn*. Le cœur lui battait avec violence. Tout ce qu'avait effacé sa vie rude et guerrière de Cosaque, tout le passé renaquit aussitôt, et le présent s'évanouit à son tour. Alors reparut à la surface de sa mémoire une image de femme avec ses beaux bras, sa bouche souriante, ses épaisses nattes de cheveux. Non, cette image n'avait jamais disparu pleinement de son âme; mais elle avait laissé place à d'autres pensées plus mâles, et souvent encore elle troublait le sommeil du jeune Cosaque.

Il marchait, et ses battements de cœur devenaient de plus en plus forts à l'idée qu'il la verrait bientôt, et ses genoux tremblaient sous lui. Arrivé près des chariots, il oublia pourquoi il était venu, et se passa la main sur le front en cherchant à se rappeler ce qui l'amenait. Tout à coup il tressaillit, plein d'épouvante à l'idée qu'elle se mourait de faim. Il s'empara de plusieurs pains noirs; mais la réflexion lui rappela que cette nourriture, bonne pour un Zaporogue, serait pour elle trop grossière. Il se souvint alors que, la veille, le *kochévoï* avait reproché aux cuisiniers de l'armée d'avoir employé à faire du gruau toute la farine de blé noir qui restait, tandis qu'elle devait suffire pour trois jours. Assuré donc qu'il trouverait du gruau tout préparé dans les grands chaudrons, Andry prit une petite casserole de voyage appartenant à son père, et

alla trouver le cuisinier de son *kourèn*, qui dormait étendu entre deux marmites sous lesquelles fumait encore la cendre chaude. A sa grande surprise, il les trouva vides l'une et l'autre. Il avait fallu des forces surhumaines pour manger tout ce gruau, car son *kourèn* comptait moins d'hommes que les autres. Il continua l'inspection des autres marmites, et ne trouva rien nulle part. Involontairement il se rappela le proverbe : « Les Zaporogues sont comme les enfants ; s'il y a peu ils s'en contentent ; s'il y a beaucoup ils ne laissent rien. » Que faire? Il y avait sur le chariot de son père un sac de pains blancs qu'on avait pris au pillage d'un monastère. Il s'approcha du chariot, mais le sac n'y était plus. Ostap l'avait mis sous sa tête, et ronflait étendu par terre. Andry saisit le sac d'une main et l'enleva brusquement; la tête d'Ostap frappa sur le sol, et lui-même, se dressant à demi éveillé, s'écria sans ouvrir les yeux :

— Arrêtez, arrêtez le Polonais du diable; attrapez son cheval.

— Tais-toi, ou je te tue, s'écria Andry plein d'épouvante, en le menaçant de son sac.

Mais Ostap s'était tu déjà; il retomba sur la terre, et se remit à ronfler de manière à agiter l'herbe que touchait son visage. Andry regarda avec terreur de tous côtés. Tout était tranquille; une seule tête à la touffe flottante s'était soulevée dans le *kourèn* voisin; mais après avoir jeté de vagues regards, elle s'était reposée sur la terre. Au bout d'une courte attente, il s'éloigna, emportant son butin. La Tatare était couchée, respirant à peine.

— Lève-toi, lui dit-il ; allons, tout le monde dort, ne crains rien. Es-tu en état de soulever un de ces pains, si je ne puis les emporter tous moi-même ?

Il mit le sac sur son dos, en prit un second, plein de millet, qu'il enleva d'un autre chariot, saisit dans ses mains les pains qu'il avait voulu donner à la Tatare, et, courbé sous ce poids, il passa intrépidement à travers les rangs des Zaporogues endormis.

— Andry! dit le vieux Boulba, au moment où son fils passa devant lui.

Le cœur du jeune homme se glaça. Il s'arrêta, et, tout tremblant, répondit à voix basse :

— Eh bien, quoi?

— Tu as une femme avec toi. Sur ma parole, je te rosserai demain matin d'importance. Les femmes ne te mèneront à rien de bon.

Après avoir dit ces mots, il souleva sa tête sur sa main, et considéra attentivement la Tatare enveloppée dans son voile.

Andry se tenait immobile, plus mort que vif, sans oser regarder son père en face. Quand il se décida à lever enfin les yeux, il reconnut que Boulba s'était endormi, la tête sur la main.

Il fit le signe de la croix; son effroi se dissipa plus vite qu'il n'était venu. Quand il se retourna pour s'adresser à la Tatare, il la vit devant lui, immobile comme une sombre statue de granit, perdue dans son voile, et le reflet d'un incendie lointain éclaira tout à coup ses yeux, hagards comme ceux d'un moribond. Il la secoua par la manche, et tous deux s'éloignèrent en regardant fréquemment derrière eux. Ils descendirent dans un ravin, au fond duquel se traînait paresseusement un ruisseau bourbeux, tout couvert de joncs croissant sur des mottes de terre. Une fois au fond du ravin, la plaine avec le *tabor* des Zaporogues disparut à leurs regards; en se retournant, Andry ne vit plus rien qu'une côte escarpée, au sommet

de laquelle se balançaient quelques herbes sèches et fines, et par-dessus brillait la lune, semblable à une faucille d'or. Une brise légère, soufflant de la steppe, annonçait la prochaine venue du jour. Mais nulle part on n'entendait le chant d'un coq. Depuis longtemps on ne l'avait entendu, ni dans la ville, ni dans les environs dévastés. Ils franchirent une poutre posée sur le ruisseau, et devant eux se dressa l'autre bord, plus haut encore et plus escarpé. Cet endroit passait sans doute pour le mieux fortifié de toute l'enceinte par la nature, car le parapet en terre qui le couronnait était plus bas qu'ailleurs, et l'on n'y voyait pas de sentinelles. Un peu plus loin s'élevaient les épaisses murailles du couvent. Toute la côte devant eux était couverte de bruyères ; entre elle et le ruisseau s'étendait un petit plateau où croissaient des joncs de hauteur d'homme. La Tatare ôta ses souliers, et s'avança avec précaution en soulevant sa robe, parce que le sol mouvant était imprégné d'eau. Après avoir conduit péniblement Andry à travers les joncs, elle s'arrêta devant un grand tas de branches sèches. Quand ils les eurent écartées, ils trouvèrent une espèce de voûte souterraine dont l'ouverture n'était pas plus grande que la bouche d'un four. La Tatare y entra la première, la tête basse ; Andry la suivit, en se courbant aussi bas que possible pour faire passer ses sacs et ses pains, et bientôt tous deux se trouvèrent dans une complète obscurité.

VI

Andry s'avançait péniblement dans l'étroit et sombre souterrain, précédé de la Tatare et courbé sous ses sacs de provisions.

— Bientôt nous pourrons voir, lui dit sa conductrice; nous approchons de l'endroit où j'ai laissé ma lumière.

En effet, les noires murailles du souterrain commencèrent à s'éclairer peu à peu. Ils atteignirent une petite plate-forme qui semblait être une chapelle, car à l'un des murs était adossée une table en forme d'autel, surmontée d'une vieille image noircie de la Madone catholique. Une petite lampe en argent, suspendue devant cette image, l'éclairait de sa lueur pâle. La Tatare se baissa, ramassa de terre son chandelier de cuivre dont la tige longue et mince était entourée de chaînettes auxquelles pendaient des mouchettes, un éteignoir et un poinçon. Elle le prit et alluma la chandelle au feu de la lampe. Tous deux continuèrent leur route, à demi dans une vive lumière, à demi dans une ombre noire, comme les personnages d'un tableau de Gérard *delle notti*. Le visage du jeune chevalier, où brillaient la santé et la force, formait un frappant

contraste avec celui de la Tatare, pâle et exténué. Le passage devint insensiblement plus large et plus haut, de manière qu'Andry put relever la tête. Il se mit à considérer attentivement les parois en terre du passage où il cheminait. Comme aux souterrains de Kiew, on y voyait des enfoncements que remplissaient tantôt des cercueils, tantôt des ossements épars que l'humidité avait rendus mous comme de la pâte. Là aussi gisaient de saints anachorètes qui avaient fui le monde et ses séductions. L'humidité était si grande en certains endroits, qu'ils avaient de l'eau sous les pieds. Andry devait s'arrêter souvent, pour donner du repos à sa compagne dont la fatigue se renouvelait sans cesse. Un petit morceau de pain qu'elle avait dévoré causait une vive douleur à son estomac déshabitué de nourriture, et fréquemment elle s'arrêtait sans pouvoir quitter la place. Enfin une petite porte en fer apparut devant eux.

— Grâce à Dieu, nous sommes arrivés, dit la Tatare d'une voix faible ; et elle leva la main pour frapper, mais la force lui manqua.

A sa place, Andry frappa vigoureusement sur la porte, qui retentit de manière à montrer qu'il y avait par derrière un large espace vide ; puis le son changea de nature comme s'il se fût prolongé sous de hauts arceaux. Deux minutes après, on entendit bruire un trousseau de clefs et quelqu'un qui descendait les marches d'un escalier tournant. La porte s'ouvrit. Un moine, qui se tenait debout, la clef dans une main, une lumière dans l'autre, leur livra passage. Andry recula involontairement à la vue d'un moine catholique, objet de mépris et de haine pour les Cosaques, qui les traitaient encore plus inhumainement que les juifs. Le moine, de son côté, recula de quelques pas en voyant un Zaporogue ; mais un mot que

lui dit la Tatare à voix basse le tranquillisa. Il referma la porte derrière eux, les conduisit par l'escalier, et bientôt ils se trouvèrent sous les hautes et sombres voûtes de l'église.

Devant l'un des autels, tout chargé de cierges, se tenait un prêtre à genoux, qui priait à voix basse. A ses côtés étaient agenouillés deux jeunes diacres en chasubles violettes ornées de dentelles blanches, et des encensoirs dans les mains. Ils demandaient un miracle, la délivrance de la ville, l'affermissement des courages ébranlés, le don de la patience, la fuite du tentateur qui les faisait murmurer, qui leur inspirait des idées timides et lâches. Quelques femmes, semblables à des spectres, étaient agenouillées aussi, laissant tomber leurs têtes sur les dossiers des bancs de bois et des prie-Dieu. Quelques hommes restaient appuyés contre les pilastres dans un silence morne et découragé. La longue fenêtre aux vitraux peints qui surmontait l'autel s'éclaira tout à coup des lueurs rosées de l'aube naissante, et des rosaces rouges, bleues, de toutes couleurs, se dessinèrent sur le sombre pavé de l'église. Tout le chœur fut inondé de jour, et la fumée de l'encens, immobile dans l'air, se peignit de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. De son coin obscur, Andry contemplait avec admiration le miracle opéré par la lumière. Dans cet instant, le mugissement solennel de l'orgue emplit tout à coup l'église entière[1]. Il enfla de plus en plus les sons, éclata comme le roulement du tonnerre, puis monta sous les nefs en sons argentins comme des voix de jeunes filles, puis répéta son mugissement sonore et se tut brusquement. Longtemps après les vibrations

1. Il n'y a point d'orgues dans les églises du rite grec; c'était chose nouvelle pour un Cosaque.

firent trembler les arceaux, et Andry resta dans l'admiration de cette musique solennelle. Quelqu'un le tira par le pan de son caftan.

— Il est temps, dit la Tatare.

Tous deux traversèrent l'église sans être aperçus, et sortirent sur une grande place. Le ciel s'était rougi des feux de l'aurore, et tout présageait le lever du soleil. La place, en forme de carré, était complétement vide. Au milieu d'elle se trouvaient dressées nombre de tables en bois, qui indiquaient que là avait été le marché aux provisions. Le sol, qui n'était point pavé, portait une épaisse couche de boue desséchée, et toute la place était entourée de petites maisons bâties en briques et en terre glaise, dont les murs étaient soutenus par des poutres et des solives entrecroisées. Leurs toits aigus étaient percés de nombreuses lucarnes. Sur un des côtés de la place, près de l'église, s'élevait un édifice différent des autres, et qui paraissait être l'hôtel-de-ville. La place entière semblait morte. Cependant Andry crut entendre de légers gémissements. Jetant un regard autour de lui, il aperçut un groupe d'hommes couchés sans mouvement, et les examina, doutant s'ils étaient endormis ou morts. A ce moment il trébucha sur quelque chose qu'il n'avait pas vu devant lui. C'était le cadavre d'une femme juive. Elle paraissait jeune, malgré l'horrible contraction de ses traits. Sa tête était enveloppée d'un mouchoir de soie rouge; deux rangs de perles ornaient les attaches pendantes de son turban; quelques mèches de cheveux crépus tombaient sur son cou décharné; près d'elle était couché un petit enfant qui serrait convulsivement sa mamelle, qu'il avait tordue à force d'y chercher du lait. Il ne criait ni ne pleurait plus; ce n'était qu'au mouvement intermittent de son ventre qu'on reconnaissait qu'il n'avait pas encore

rendu le dernier soupir. Au tournant d'une rue, ils furent arrêtés par une sorte de fou furieux qui, voyant le précieux fardeau que portait Andry, s'élança sur lui comme un tigre, en criant :

— Du pain ! du pain !

Mais ses forces n'étaient pas égales à sa rage ; Andry le repoussa, et il roula par terre. Mais, ému de compassion, le jeune Cosaque lui jeta un pain, que l'autre saisit et se mit à dévorer avec voracité ; et, sur la place même, cet homme expira dans d'horribles convulsions. Presqu'à chaque pas ils rencontraient des victimes de la faim. A la porte d'une maison était assise une vieille femme, et l'on ne pouvait dire si elle était morte ou vivante, se tenant immobile, la tête penchée sur sa poitrine. Du toit de la maison voisine pendait au bout d'une corde le cadavre long et maigre d'un homme qui, n'ayant pu supporter jusqu'au bout ses souffrances, y avait mis fin par le suicide. A la vue de toutes ces horreurs, Andry ne put s'empêcher de demander à la Tatare :

— Est-il donc possible qu'en un si court espace de temps, tous ces gens n'aient plus rien trouvé pour soutenir leur vie ? En de telles extrémités, l'homme peut se nourrir des substances que la loi défend.

— On a tout mangé, répondit la Tatare, toutes les bêtes ; on ne trouverait plus un cheval, plus un chien, plus une souris, dans la ville entière. Nous n'avons jamais rassemblé de provisions ; l'on amenait tout de la campagne.

— Mais, en mourant d'une mort si cruelle, comment pouvez-vous penser encore à défendre la ville ?

— Peut-être que le vaïvode l'aurait rendue ; mais, hier matin, le *polkovnik* qui se trouve à Boujany a envoyé un faucon porteur d'un billet où il disait qu'on se défendit encore, qu'il s'avançait pour faire lever le siége, et qu'il n'at-

tendait plus que l'arrivée d'un autre *polk* afin d'agir ensemble. Maintenant, nous attendons leur secours à toute minute. Mais nous voici devant la maison.

Andry avait déjà vu de loin une maison qui ne ressemblait pas aux autres, et qui paraissait avoir été construite par un architecte italien. Elle était en briques, et à deux étages. Les fenêtres du rez-de-chaussée s'encadraient dans des ornements de pierre très en relief; l'étage supérieur se composait de petits arceaux formant galerie; entre les piliers et aux encoignures, se voyaient des grilles en fer portant les armoiries de la famille. Un large escalier en briques peintes descendait jusqu'à la place. Sur les dernières marches étaient assis deux gardes, qui soutenaient d'une main leurs hallebardes, de l'autre leurs têtes, et ressemblaient plus à des statues qu'à des êtres vivants. Ils ne firent nulle attention à ceux qui montaient l'escalier, au haut duquel Andry et son guide trouvèrent un chevalier couvert d'une riche armure tenant en main un livre de prières. Il souleva lentement ses paupières alourdies; mais la Tatare lui dit un mot, et il les laissa retomber sur les pages de son livre. Ils entrèrent dans une salle assez spacieuse qui semblait servir aux réceptions. Elle était remplie de soldats, d'échansons, de chasseurs, de valets, de toute la domesticité que chaque seigneur polonais croyait nécessaire à son rang. Tous se tenaient assis et silencieux. On sentait la fumée d'un cierge qui venait de s'éteindre, et deux autres brûlaient encore sur d'immenses chandeliers de la grandeur d'un homme, bien que le jour éclairât depuis longtemps la large fenêtre à grillage. Andry allait s'avancer vers une grande porte en chêne, ornée d'armoiries et de ciselures; mais la Tatare l'arrêta, et lui montra une petite porte découpée dans le mur de côté. Ils entrèrent dans un corridor, puis dans une chambre qu'An-

dry examina avec attention. Le mince rayon du jour qui s'introduisait par une fente des contrevents posait une raie lumineuse sur un rideau d'étoffe rouge, sur une corniche dorée, sur un cadre de tableau. La Tatare dit à Andry de rester là; puis elle ouvrit la porte d'une autre chambre où brûlait de la lumière. Il entendit le faible chuchotement d'une voix qui le fit tressaillir. Au moment où la porte s'était ouverte, il avait aperçu la svelte figure d'une jeune femme. La Tatare revint bientôt, et lui dit d'entrer. Il passa le seuil, et la porte se referma derrière lui. Deux cierges étaient allumés dans la chambre, ainsi qu'une lampe devant une sainte image, sous laquelle, suivant l'usage catholique, se trouvait un prie-Dieu. Mais ce n'était point là ce que cherchaient ses regards. Il tourna la tête d'un autre côté et vit une femme qui semblait s'être arrêtée au milieu d'un mouvement rapide. Elle s'élançait vers lui, mais se tenait immobile. Lui-même resta cloué sur sa place. Ce n'était pas la personne qu'il croyait revoir, celle qu'il avait connue. Elle était devenue bien plus belle. Naguère, il y avait en elle quelque chose d'incomplet, d'inachevé : maintenant, elle ressemblait à la création d'un artiste qui vient de lui donner la dernière main; naguère c'était une jeune fille espiègle, maintenant c'était une femme accomplie, et dans toute la splendeur de sa beauté. Ses yeux levés n'exprimaient plus une simple ébauche du sentiment, mais le sentiment complet. N'ayant pas eu le temps de sécher, ses larmes répandaient sur son regard un vernis brillant. Son cou, ses épaules et sa gorge avaient atteint les vraies limites de la beauté développée. Une partie de ses épaisses tresses de cheveux étaient retenues sur la tête par un peigne; les autres tombaient en longues ondulations sur ses épaules et ses bras. Non seulement sa grande pâleur n'altérait pas sa beauté,

mais elle lui donnait au contraire un charme irrésistible. Andry ressentait comme une terreur religieuse ; il continuait à se tenir immobile. Elle aussi restait frappée à l'aspect du jeune Cosaque qui se montrait avec les avantages de sa mâle jeunesse. La fermeté brillait dans ses yeux couverts d'un sourcil de velours ; la santé et la fraîcheur sur ses joues hâlées. Sa moustache noire luisait comme la soie.

— Je n'ai pas la force de te rendre grâce, généreux chevalier, dit-elle d'une voix tremblante. Dieu seul peut te récompenser.....

Elle baissa les yeux, que couvrirent ses blanches paupières, garnies de longs cils sombres. Toute sa tête se pencha, et une légère rougeur colora le bas de son visage. Andry ne savait que lui répondre. Il aurait bien voulu lui exprimer tout ce que ressentait son âme, et l'exprimer avec autant de feu qu'il le sentait, mais il ne put y parvenir. Sa bouche semblait fermée par une puissance inconnue ; le son manquait à sa voix. Il reconnut que ce n'était pas à lui, élevé au séminaire, et menant depuis une vie guerrière et nomade, qu'il appartenait de répondre, et il s'indigna contre sa nature de Cosaque.

A ce moment, la Tatare entra dans la chambre. Elle avait eu déjà le temps de couper en morceaux le pain qu'avait apporté Andry, et elle le présenta à sa maîtresse sur un plateau d'or. La jeune femme la regarda, puis regarda le pain, puis arrêta enfin ses yeux sur Andry. Ce regard, ému et reconnaissant, où se lisait l'impuissance de s'exprimer avec la langue, fut mieux compris d'Andry que ne l'eussent été de longs discours. Son âme se sentit légère ; il lui sembla qu'on l'avait déliée. Il allait parler, quand tout à coup la jeune femme se tourna vers sa suivante, et lui dit avec inquiétude :

— Et ma mère? lui as-tu porté du pain?

— Elle dort.

— Et à mon père?

— Je lui en ai porté. Il a dit qu'il viendrait lui-même remercier le chevalier.

Rassurée, elle prit le pain et le porta à ses lèvres. Andry la regardait avec une joie inexprimable rompre ce pain et le manger avidement, quand tout à coup il se rappela ce fou furieux qu'il avait vu mourir pour avoir dévoré un morceau de pain. Il pâlit, et la saisissant par le bras :

— Assez, lui dit-il, ne mange pas davantage. Il y a si longtemps que tu n'as pris de nourriture que le pain te ferait mal.

Elle laissa aussitôt retomber son bras, et, déposant le pain sur le plateau, elle regarda Andry comme eût fait un enfant docile.

— O ma reine! s'écria Andry avec transport, ordonne ce que tu voudras. Demande-moi la chose la plus impossible qu'il y ait au monde; je courrai t'obéir. Dis-moi de faire ce que ne ferait nul homme, je le ferai; je me perdrai pour toi. Ce me serait si doux, je le jure par la sainte croix, que je ne saurais te dire combien ce me serait doux. J'ai trois villages; la moitié des troupeaux de chevaux de mon père m'appartient; tout ce que ma mère lui a donné en dot, et tout ce qu'elle lui cache, tout cela est à moi. Personne de nos Cosaques n'a des armes pareilles aux miennes. Pour la seule poignée de mon sabre, on me donne un grand troupeau de chevaux et trois mille moutons. Eh bien! j'abandonnerai tout cela, je le brûlerai, j'en jetterai la cendre au vent, si tu me dis une seule parole, si tu fais un seul mouvement de ton sourcil noir! Peut-être tout ce que je dis n'est que folies et sottises; je sais bien qu'il ne m'appartient pas, à moi qui ai passé ma

vie dans la *setch*, de parler comme on parle là où se trouvent les rois, les princes, et les plus nobles parmi les chevaliers. Je vois bien que tu es une autre créature de Dieu que nous autres, et que les autres femmes et filles des seigneurs restent loin derrière toi.

Avec une surprise croissante, sans perdre un mot, et toute à son attention, la jeune fille écoutait ces discours pleins de franchise et de chaleur, où se montrait une âme jeune et forte. Elle pencha son beau visage en avant, ouvrit la bouche, et voulut parler; mais elle se retint brusquement, en songeant que ce jeune chevalier tenait à un autre parti, et que son père, ses frères, ses compatriotes, restaient des ennemis farouches; en songeant que les terribles Zaporogues tenaient la ville bloquée de tous côtés, vouant les habitants à une mort certaine. Ses yeux se remplirent de larmes. Elle prit un mouchoir brodé en soie, et s'en couvrant le visage pour lui cacher sa douleur, elle s'assit sur un siége, où elle resta longtemps immobile, la tête renversée, et mordant sa lèvre inférieure de ses dents d'ivoire, comme si elle eût ressenti la piqûre d'une bête venimeuse.

— Dis-moi une seule parole, reprit Andry, la prenant par sa main douce comme la soie; mais elle se taisait, sans se découvrir le visage, et restait immobile.

— Pourquoi cette tristesse, dis-moi? Pourquoi tant de tristesse?

Elle ôta son mouchoir de ses yeux, écarta les cheveux qui lui couvraient le visage, et laissa échapper ses plaintes d'une voix affaiblie, qui ressemblait au triste et léger bruissement des joncs qu'agite le vent du soir:

— Ne suis-je pas digne d'une éternelle pitié? La mère qui m'a mise au monde n'est-elle pas malheureuse? Mon sort n'est-il pas bien amer? O mon destin, n'es-tu pas

mon bourreau ? Tu as conduit à mes pieds les plus dignes gentilshommes, les plus riches seigneurs, des comtes et des barons étrangers, et toute la fleur de notre noblesse. Chacun d'eux aurait considéré mon amour comme la plus grande des félicités. Je n'aurais eu qu'à faire un choix, et le plus beau, le plus noble serait devenu mon époux. Pour aucun d'eux, ô mon cruel destin, tu n'as fait parler mon cœur; mais tu l'as fait parler, ce faible cœur, pour un étranger, pour un ennemi, sans égard aux meilleurs chevaliers de ma patrie. Pourquoi, pour quel péché, pour quel crime, m'as-tu persécutée impitoyablement, ô sainte mère de Dieu ? Mes jours se passaient dans l'abondance et la richesse. Les mets les plus recherchés, les vins les plus précieux, faisaient mon habituelle nourriture. Et pourquoi? pour me faire mourir enfin d'un mort horrible, comme ne meurt aucun mendiant dans le royaume! et c'est peu que je sois condamnée à un sort si cruel; c'est peu que je sois obligée de voir, avant ma propre fin, mon père et ma mère expirer dans d'affreuses souffrances, eux pour qui j'aurais cent fois donné ma vie. C'est peu que tout cela. Il faut, avant ma mort, que je le revoie, et que je l'entende; il faut que ses paroles me déchirent le cœur, que mon sort redouble d'amertume, qu'il me soit encore plus pénible d'abandonner ma jeune vie, que ma mort devienne plus épouvantable, et qu'en mourant je vous fasse encore plus de reproches, à toi, mon destin cruel, et à toi (pardonne mon péché), ô sainte mère de Dieu.

Quand elle se tut, une expression de douleur et d'abattement se peignit sur son visage, sur son front tristement penché et sur ses joues sillonnées de larmes.

— Non, il ne sera pas dit, s'écria Andry, que la plus belle et la meilleure des femmes ait à subir un sort si lamentable, quand elle est née pour que tout ce qu'il y a de plus

élevé au monde s'incline devant elle comme devant une sainte image. Non, tu ne mourras pas, je le jure par ma naissance et par tout ce qui m'est cher, tu ne mourras pas! Mais si rien ne peut conjurer ton malheureux sort, si rien ne peut te sauver, ni la force, ni la bravoure, ni la prière, nous mourrons ensemble, et je mourrai avant toi, devant toi, et ce n'est que mort qu'on pourra me séparer de toi.

— Ne t'abuse pas, chevalier, et ne m'abuse pas moi-même, lui répondit-elle en secouant lentement la tête. Je ne sais que trop bien qu'il ne t'est pas possible de m'aimer; je connais ton devoir. Tu as un père, des amis, une patrie qui t'appellent, et nous sommes tes ennemis.

— Eh! que me font mes amis, ma patrie, mon père? reprit Andry, en relevant fièrement le front, et redressant sa taille droite et svelte comme un jonc du Dniepr. Si tu crois cela, voilà ce que je vais te dire : Je n'ai personne, personne, personne, répéta-t-il obstinément, et faisant ce geste de la main par lequel un Cosaque exprime un parti pris et une volonté irrévocable. Qui m'a dit que l'Ukraine est ma patrie? Qui me l'a donnée pour patrie? La patrie est ce que notre âme désire, révère, ce qui nous est plus cher que tout. Ma patrie, c'est toi. Et cette patrie-là, je ne l'abandonnerai plus tant que je serai vivant, je la porterai dans mon cœur. Qu'on vienne l'en arracher!

Immobile un instant, elle le regarda droit aux yeux, et soudain, avec toute l'impétuosité dont est capable une femme qui ne vit que par les élans du cœur, elle se jeta à son cou, le serra dans ses bras, et se mit à sangloter. Dans ce moment la rue retentit de cris confus, de trompettes et de tambours. Mais Andry ne les entendait pas; il ne sentait rien autre chose que la tiède respiration de la jeune fille qui lui caressait la joue, que ses larmes

qui lui baignaient le visage, que ses longs cheveux qui lui enveloppaient la tête d'un réseau soyeux et odorant.

Tout à coup la Tatare entra dans la chambre en jetant des cris de joie.

— Nous sommés sauvés, disait-elle toute hors d'elle-même ; les nôtres sont entrés dans la ville, amenant du pain, de la farine, et des Zaporogues prisonniers.

Mais ni l'un ni l'autre ne fit attention à ce qu'elle disait. Dans le délire de sa passion, Andry posa ses lèvres sur la bouche qui effleurait sa joue, et cette bouche ne resta pas sans réponse.

Et le Cosaque fut perdu, perdu pour toute la chevalerie cosaque. Il ne verra plus ni la *setch*, ni les villages de ses pères, ni le temple de Dieu. Et l'Ukraine non plus ne reverra pas l'un des plus braves de ses enfants. Le vieux Tarass s'arrachera une poignée de ses cheveux gris, et il maudira le jour et l'heure où il a, pour sa propre honte, donné naissance à un tel fils.

VII

Le tabor des Zaporogues était rempli de bruit et de mouvement. D'abord personne ne pouvait exactement expliquer comment un détachement de troupes royales avait pénétré dans la ville. Ce fut plus tard qu'on s'aperçut que tout le *kourèn* de Peréiaslav, placé devant une des portes de la ville, était resté la veille ivre mort; il n'était donc pas étonnant que la moitié des Cosaques qui le composaient eût été tuée et l'autre moitié prisonnière, sans qu'ils eussent eu le temps de se reconnaître. Avant que les *kouréni* voisins, éveillés par le bruit, eussent pu prendre les armes, le détachement entrait déjà dans la ville, et ses derniers rangs soutenaient la fusillade contre les Zaporogues mal éveillés qui se jetaient sur eux en désordre. Le *kochévoï* fit rassembler l'armée, et lorsque tous les soldats réunis en cercle, le bonnet à la main, eurent fait silence, il leur dit :

— Voilà donc, seigneurs frères, ce qui est arrivé cette nuit; voilà jusqu'où peut conduire l'ivresse; voilà l'injure que nous a faite l'ennemi ! Il paraît que c'est là votre habitude : si l'on vous double la ration, vous êtes prêts à

vous soûler de telle sorte que l'ennemi du nom chrétien peut non seulement vous ôter vos pantalons, mais même vous éternuer au visage, sans que vous y fassiez attention.

Tous les Cosaques tenaient la tête basse, sentant bien qu'ils étaient coupables. Le seul *ataman* du *kourèn* de Nésamaïko [1], Koukoubenko, éleva la voix :

— Arrête, père, lui dit-il ; quoiqu'il ne soit pas écrit dans la loi qu'on puisse faire quelque observation quand le *kochévoï* parle devant toute l'armée, cependant, l'affaire ne s'étant point passée comme tu l'as dit, il faut parler. Tes reproches ne sont pas complétement justes. Les Cosaques eussent été fautifs et dignes de la mort s'ils s'étaient enivrés pendant la marche, la bataille, ou un travail important et difficile ; mais nous étions là sans rien faire, à nous ennuyer devant cette ville. Il n'y avait ni carême, ni aucune abstinence ordonnée par l'Église. Comment veux-tu donc que l'homme ne boive pas quand il n'a rien à faire ? il n'y a point de péché à cela. Mais nous allons leur montrer maintenant ce que c'est que d'attaquer des gens inoffensifs. Nous les avons bien battus auparavant ; nous allons maintenant les battre de manière qu'ils n'emportent pas leurs talons à la maison.

Le discours du *kourennoï* plut aux Cosaques. Ils relevèrent leurs têtes baissées, et beaucoup d'entre eux firent un signe de satisfaction, en disant :

— Koukoubenko a bien parlé.

Et Tarass Boulba, qui se tenait non loin du *kochévoï*, ajouta :

— Il parait, *kochévoï*, que Koukoubenko a dit la vérité. Que répondras-tu à cela ?

— Ce que je répondrai ? je répondrai : Heureux le père

1. Mot composé de *nesamaï*, « ne me touche pas. »

qui a donné naissance à un pareil fils! Il n'y a pas une grande sagesse à dire un mot de reproche; mais il y a une plus grande sagesse à dire un mot qui, sans se moquer du malheur de l'homme, le ranime, lui rende du courage, comme les éperons rendent du courage à un cheval que l'abreuvoir a rafraîchi. Je voulais moi-même vous dire ensuite une parole consolante; mais Koukoubenko m'a prévenu.

— Le *kochévoï* a bien parlé! s'écria-t-on dans les rangs des Zaporogues.

— C'est une bonne parole, disaient les autres.

Et même les plus vieux, qui se tenaient là comme des pigeons gris, firent avec leurs moustaches une grimace de satisfaction, et dirent :

— Oui, c'est une parole bien dite.

— Maintenant, écoutez-moi, seigneurs, continua le *kochévoï*. Prendre une forteresse, en escalader les murs, ou bien y percer des trous à la manière des rats, comme font les *maîtres* allemands (qu'ils voient le diable en songe!), c'est indécent et nullement l'affaire des Cosaques. Je ne crois pas que l'ennemi soit entré dans la ville avec de grandes provisions. Il ne menait pas avec lui beaucoup de chariots. Les habitants de la ville sont affamés, ce qui veut dire qu'ils mangeront tout d'une fois; et quant au foin pour les chevaux, ma foi, je ne sais guère où ils en trouveront, à moins que quelqu'un de leurs saints ne leur en jette du haut du ciel..... Mais ceci, il n'y a que Dieu qui le sache, car leurs prêtres ne sont forts qu'en paroles. Pour cette raison ou pour une autre, ils finiront par sortir de la ville. Qu'on se divise donc en trois corps, et qu'on les place devant les trois portes : cinq *kouréni* devant la principale, et trois *kouréni* devant chacune des deux autres. Que le *kourén* de Diadniv et celui de Korsoun

se mettent en embuscade; le *polkovnik* Tarass Boulba, avec tout son *polk*, aussi en embuscade. Les *kouréni* de Titareff et de Tounnocheff, en réserve du côté droit; ceux de Tcherbinoff et de Stéblikiv, du côté gauche. Et vous, sortez des rangs, jeunes gens qui vous sentez les dents aiguës pour insulter, pour exciter l'ennemi. Le Polonais n'a pas de cervelle; il ne sait pas supporter les injures, et peut-être qu'aujourd'hui même ils passeront les portes. Que chaque *ataman* fasse la revue de son *kourén*, et, s'il ne le trouve pas au complet, qu'il prenne du monde dans les débris de celui de Péréiaslav. Visitez bien toutes choses; qu'on donne à chaque Cosaque un verre de vin pour le dégriser, et un pain. Mais je crois qu'ils sont assez rassasiés de ce qu'ils ont mangé hier, car, en vérité, ils ont tellement bâfré toute la nuit, que, si je m'étonne d'une chose, c'est qu'ils ne soient pas tous crevés. Et voici encore un ordre que je donne : Si quelque cabaretier juif s'avise de vendre un seul verre de vin à un seul Cosaque, je lui ferai clouer au front une oreille de cochon, et je le ferai pendre la tête en bas. A l'œuvre, frères! à l'œuvre!

C'est ainsi que le *kochévoï* distribua ses ordres. Tous le saluèrent en se courbant jusqu'à la ceinture, et, prenant la route de leurs chariots, ils ne remirent leurs bonnets qu'arrivés à une grande distance. Tous commencèrent à s'équiper, à essayer leurs lances et leurs sabres, à remplir de poudre leurs poudrières, à préparer leurs chariots et à choisir leurs montures.

En rejoignant son campement, Tarass se mit à penser, sans le deviner toutefois, à ce qu'était devenu Andry. L'avait-on pris et garrotté, pendant son sommeil, avec les autres? Mais non, Andry n'est pas homme à se rendre vivant. On ne l'avait pas non plus trouvé parmi les morts.

Tout pensif, Tarass cheminait devant son *polk*, sans entendre que quelqu'un l'appelait depuis longtemps par son nom.

— Qui me demande? dit-il enfin en sortant de sa rêverie.

Le Juif Yankel était devant lui.

— Seigneur *polkovnik*, seigneur *polkovnik*, disait-il d'une voix brève et entrecoupée, comme s'il voulait lui faire part d'une nouvelle importante; j'ai été dans la ville, seigneur *polkovnik*.

Tarass regarda le juif d'un air ébahi :

— Qui diable t'a mené là?

— Je vais vous le raconter, dit Yankel. Dès que j'entendis du bruit au lever du soleil et que les Cosaques tirèrent des coups de fusil, je pris mon caftan, et, sans le mettre, je me mis à courir. Ce n'est qu'en route que je passai les manches; car je voulais savoir moi-même la cause de ce bruit, et pourquoi les Cosaques tiraient de si bonne heure. J'arrivai aux portes de la ville au moment où entrait la queue du convoi. Je regarde, et que vois-je? L'officier Galandowitch. C'est un homme que je connais; il me doit cent ducats depuis trois ans. Et moi, je me mis à le suivre comme pour réclamer ma créance, et voilà comment je suis entré dans la ville.

— Eh quoi! tu es entré dans la ville, et tu voulais encore lui faire payer sa dette? lui dit Boulba. Comment donc ne t'a-t-il pas fait pendre comme un chien?

— Certes, il voulait me faire pendre, répondit le juif; ses gens m'avaient déjà passé la corde au cou. Mais je me mis à supplier le seigneur; je lui dis que j'attendrais le payement de ma créance aussi longtemps qu'il le voudrait, et je promis de lui prêter encore de l'argent s'il voulait m'aider à me faire rendre ce que me doivent d'au-

tres chevaliers; car, à dire vrai, le seigneur officier n'a pas un ducat dans la poche, tout comme s'il était Cosaque, quoiqu'il ait des villages, des maisons, quatre châteaux et des steppes qui s'étendent jusqu'à Chklov. Et maintenant, si les juifs de Breslav ne l'eussent pas équipé, il n'aurait pas pu aller à la guerre. C'est aussi pour cela qu'il n'a point paru à la diète.

— Qu'as-tu donc fait dans la ville? as-tu vu les nôtres?

— Comment donc! il y en a beaucoup des nôtres : Itska, Rakhoum, Khaïvalkh, l'intendant....

— Qu'ils périssent tous, les chiens! s'écria Tarass en colère. Que viens-tu me mettre sous le nez ta maudite race de juifs? je te parle de nos Zaporogues.

— Je n'ai pas vu nos Zaporogues; mais j'ai vu le seigneur Andry.

— Tu as vu Andry! dit Boulba. Eh bien! quoi? comment? où l'as-tu vu? dans une fosse, dans une prison, attaché, enchaîné?

— Qui aurait osé attacher le seigneur Andry? c'est à présent l'un des plus grands chevaliers. Je ne l'aurais presque pas reconnu. Les brassards sont en or, la ceinture est en or, il n'y a que de l'or sur lui. Il est tout étincelant d'or, comme quand au printemps le soleil reluit sur l'herbe. Et le vaïvode lui a donné son meilleur cheval; ce cheval seul coûte deux cents ducats.

Boulba resta stupéfait :

— Pourquoi donc a-t-il mis une armure qui ne lui appartient pas?

— Parce qu'elle était meilleure que la sienne; c'est pour cela qu'il l'a mise. Et maintenant, il parcourt les rangs, et d'autres parcourent les rangs, et il enseigne, et on l'enseigne, comme s'il était le plus riche des seigneurs polonais.

— Qui donc le force à faire tout cela?

— Je ne dis pas qu'on l'ait forcé. Est-ce que le seigneur Tarass ne sait pas qu'il est passé dans l'autre parti par sa propre volonté?

— Qui a passé?

— Le seigneur Andry.

— Où a-t-il passé?

— Il a passé dans l'autre parti; il est maintenant des leurs.

— Tu mens, oreille de cochon.

— Comment est-il possible que je mente? Suis-je un sot, pour mentir contre ma propre tête? Est-ce que je ne sais pas qu'on pend un juif comme un chien, s'il ose mentir devant un seigneur?

— C'est-à-dire que, d'après toi, il a vendu sa patrie et sa religion?

— Je ne dis pas qu'il ait vendu quelque chose; je dis seulement qu'il a passé dans l'autre parti.

— Tu mens, juif du diable; une telle chose ne s'est jamais vue sur la terre chrétienne. Tu mens, chien.

— Que l'herbe croisse sur le seuil de ma maison, si je mens. Que chacun crache sur le tombeau de mon père, de ma mère, de mon beau-père, de mon grand-père et du père de ma mère, si je mens. Si le seigneur le désire, je vais lui dire pourquoi il a passé.

— Pourquoi?

— Le vaïvode a une fille qui est si belle, mon saint Dieu, si belle!...

Ici le juif essaya d'exprimer par ses gestes la beauté de cette fille, en écartant les mains, en clignant des yeux, et en relevant le coin de la bouche comme s'il goûtait quelque chose de doux.

— Eh bien, quoi? Après...

— C'est pour elle qu'il a passé de l'autre côté. Quand un homme devient amoureux, il est comme une semelle qu'on met tremper dans l'eau pour la plier ensuite comme on veut.

Boulba se mit à réfléchir profondément. Il se rappela que l'influence d'une faible femme était grande; qu'elle avait déjà perdu bien des hommes forts, et que la nature d'Andry était fragile par ce côté. Il se tenait immobile, comme planté à sa place.

—Écoute, seigneur; je raconterai tout au seigneur, dit le juif. Dès que j'entendis le bruit du matin, dès que je vis qu'on entrait dans la ville, j'emportai avec moi, à tout événement, une rangée de perles, car il y a des demoiselles dans la ville; et s'il y a des demoiselles, me dis-je à moi-même, elle achèteront mes perles, n'eussent-elles rien à manger. Et dès que les gens de l'officier polonais m'eurent lâché, je courus à la maison du vaïvode, pour y vendre mes perles. J'appris tout d'une servante tatare; elle m'a dit que la noce se ferait dès qu'on aurait chassé les Zaporogues. Le seigneur Andry a promis de chasser les Zaporogues.

— Et tu ne l'as pas tué sur la place, ce fils du diable? s'écria Boulba.

— Pourquoi le tuer? Il a passé volontairement. Où est la faute de l'homme? il est allé là où il se trouvait mieux?

— Et tu l'as vu en face?

— En face, certainement. Quel superbe guerrier! il est plus beau que tous les autres. Que Dieu lui donne bonne santé! Il m'a reconnu à l'instant même, et quand je m'approchais de lui, il m'a dit...

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il m'a dit! .. c'est-à-dire il a commencé par me faire

un signe du doigt, et puis il m'a dit : «Yankel ! » Et moi : « Seigneur Andry ! » Et lui : « Yankel, dis à mon père, à mon frère, aux Cosaques, aux Zaporogues, dis à tout le monde que mon père n'est plus mon père, que mon frère n'est plus mon frère, que mes camarades ne sont plus mes camarades, et que je veux me battre contre eux tous, contre eux tous. »

— Tu mens, Judas ! s'écria Tarass hors de lui ; tu mens, chien. Tu as crucifié le Christ, homme maudit de Dieu. Je te tuerai, Satan. Sauve-toi, si tu ne veux pas rester mort sur le coup.

En disant cela, Tarass tira son sabre. Le juif épouvanté se mit à courir de toute la rapidité de ses sèches et longues jambes ; et longtemps il courut, sans tourner la tête, à travers les chariots des Cosaques, et longtemps encore dans la plaine, quoique Tarass ne l'eût pas poursuivi, réfléchissant qu'il était indigne de lui de s'abandonner à sa colère contre un malheureux qui n'en pouvait mais.

Boulba se souvint alors qu'il avait vu, la nuit précédente, Andry traverser le tabor menant une femme avec lui. Il baissa sa tête grise, et cependant il ne voulait pas croire encore qu'une action aussi infâme eût été commise, et que son propre fils eût pu vendre ainsi sa religion et son âme.

Enfin il conduisit son *polk* à la place qui lui était désignée, derrière le seul bois que les Cosaques n'eussent pas encore brûlé. Cependant les Zaporogues à pied et à cheval se mettaient en marche dans la direction des trois portes de la ville. L'un après l'autre défilaient les divers *kouréni* composant l'armée. Il ne manquait que le seul *kourèn* de Péréiaslav ; les Cosaques qui le composaient avaient bu la veille tout ce qu'ils devaient boire en leur vie. Tel s'était réveillé garrotté dans les mains des

ennemis; tel avait passé endormi de la vie à la mort, et leur *ataman* lui-même, Khlib, s'était trouvé sans pantalon et sans vêtement supérieur au milieu du camp polonais.

On s'aperçut dans la ville du mouvement des Cosaques. Toute la population accourut sur les remparts, et un tableau animé se présenta aux yeux des Zaporogues. Les chevaliers polonais, plus richement vêtus l'un que l'autre, occupaient la muraille. Leurs casques en cuivre, surmontés de plumes blanches comme celles du cygne, étincelaient au soleil; d'autres portaient de petits bonnets roses ou bleus, penchés sur l'oreille, et des caftans aux manches flottantes, brodés d'or ou de soieries. Leurs sabres et leurs mousquets, qu'ils achetaient à grand prix, étaient, comme tout leur costume, chargés d'ornements. Au premier rang, se tenait plein de fierté, portant un bonnet rouge et or, le colonel de la ville de Boudjak. Plus grand et plus gros que tous les autres, il était serré dans son riche caftan. Plus loin, près d'une porte latérale, se tenait un autre colonel, petit homme maigre et sec. Ses petits yeux vifs lançaient des regards perçants sous leurs sourcils épais. Il se tournait avec vivacité, en désignant les postes de sa main effilée, et distribuant des ordres. On voyait que, malgré sa taille chétive, c'était un homme de guerre. Près de lui se trouvait un officier long et fluet, portant d'épaisses moustaches sur un visage rouge. Ce seigneur aimait les festins et l'hydromel capiteux. Derrière eux étaient groupés une foule de petits gentillâtres qui s'étaient armés, les uns à leurs propres frais, les autres aux frais de la couronne, ou avec l'aide de l'argent des juifs auxquels ils avaient engagé tout ce que contenaient les petits castels de leurs pères. Il y avait encore une foule de ces clients parasites que les sénateurs menaient avec eux pour leur faire cor-

tége, qui, la veille, volaient du buffet ou de la table quelque coupe d'argent, et, le lendemain, montaient sur le siége de la voiture pour servir de cochers. Enfin, il y avait là de toutes espèces de gens. Les rangs des Cosaques se tenaient silencieusement devant les murs; aucun d'entre eux ne portait d'or sur ses habits; on ne voyait briller, par-ci par-là, les métaux précieux que sur les poignées des sabres ou les crosses des mousquets. Les Cosaques n'aimaient pas à se vêtir richement pour la bataille; leurs caftans et leurs armures étaient fort simples, et l'on ne voyait, dans tous les escadrons, que de longues files bigarrées de bonnets noirs à la pointe rouge.

Deux Cosaques sortirent des rangs des Zaporogues. L'un était tout jeune, l'autre un peu plus âgé; tous deux avaient, selon leur façon de dire, de bonnes dents pour mordre, non seulement en paroles, mais encore en action. Ils s'appelaient Okhrim Nach et Mikita Golokopitenko. Démid Popovitch les suivait, vieux Cosaque qui hantait depuis longtemps la *setch*, qui était allé jusque sous les murs d'Andrinople, et qui avait souffert bien des traverses en sa vie. Une fois, en se sauvant d'un incendie, il était revenu à la *setch* avec la tête toute goudronnée, toute noircie, et les cheveux brûlés. Mais depuis lors, il avait eu le temps de se refaire et d'engraisser; sa longue touffe de cheveux entourait son oreille, et ses moustaches avaient repoussé noires et épaisses. Popovitch était renommé pour sa langue bien affilée.

— Toute l'armée a des *joupans* rouges, dit-il; mais je voudrais bien savoir si la valeur de l'armée est rouge aussi [1].

1. Le mot russe *krasnoi* veut dire rouge, et beau, brillant, éclatant.

— Attendez, s'écria d'en haut le gros colonel; je vais vous garrotter tous. Rendez, esclaves, rendez vos mousquets et vos chevaux. Avez-vous vu comme j'ai déjà garrotté les vôtres? Qu'on amène les prisonniers sur le parapet.

Et l'on amena les Zaporogues garrottés. Devant eux marchait leur *ataman* Khlib, sans pantalon et sans vêtement supérieur, dans l'état où on l'avait saisi. Et l'*ataman* baissa la tête, honteux de sa nudité et de ce qu'il avait été pris en dormant, comme un chien.

— Ne t'afflige pas, Khlib, nous te délivrerons, lui criaient d'en bas les Cosaques.

— Ne t'afflige pas, ami, ajouta l'*ataman* Borodaty, ce n'est pas ta faute si l'on t'a pris tout nu; cela peut arriver à chacun. Mais honte à eux, qui t'exposent ignominieusement sans avoir, par décence, couvert ta nudité.

— Il paraît que vous n'êtes braves que quand vous avez affaire à des gens endormis, dit Golokopitenko, en regardant le parapet.

— Attendez, attendez, nous vous couperons vos touffes de cheveux, lui répondit-on d'en haut.

— Je voudrais bien voir comment ils nous couperaient nos touffes, disait Popovitch en tournant devant eux sur son cheval. Et puis il ajouta, en regardant les siens : Mais peut-être que les Polonais disent la vérité, si ce gros-là les amène, ils seront bien défendus.

— Pourquoi crois-tu qu'ils seront bien défendus? répliquèrent les Cosaques, sûrs d'avance que Popovitch allait lâcher un bon mot.

— Parce que toute l'armée peut se cacher derrière lui, et qu'il serait fort difficile d'attraper quelqu'un avec la lance par delà son ventre.

Tous les Cosaques se mirent à rire, et, longtemps après, beaucoup d'entre eux secouaient encore la tête, en répétant :

— Ce diable de Popovitch ! s'il s'avise de décocher un mot à quelqu'un, alors...

Et les Cosaques n'achevèrent pas de dire ce qu'ils entendaient par alors...

— Reculez, reculez ! s'écria le *kochévoï*.

Car les Polonais semblaient ne pas vouloir supporter une pareille bravade, et le colonel avait fait un signe de la main. En effet, à peine les Cosaques s'étaient-ils retirés, qu'une décharge de mousqueterie retentit sur le haut du parapet. Un grand mouvement se fit dans la ville ; le vieux vaïvode apparut lui-même, monté sur son cheval. Les portes s'ouvrirent, et l'armée polonaise en sortit A l'avant-garde, marchaient les hussards[1], bien alignés, puis les cuirassiers avec des lances, tous portant des casques en cuivre. Derrière eux chevauchaient les plus riches gentilshommes, habillés chacun selon son caprice. Ils ne voulaient pas se mêler à la foule des soldats, et celui d'entre eux qui n'avait pas de commandement, s'avançait seul à la tête de ses gens. Puis venaient d'autres rangs, puis l'officier fluet, puis d'autres rangs encore, puis le gros colonel, et le dernier qui quitta la ville fut le colonel sec et maigre.

— Empêchez-les, empêchez-les d'aligner leurs rangs, criait le *kochévoï*. Que tous les *kouréni* attaquent à la fois. Abandonnez les autres portes. Que le *kourèn* de Titareff

1. Mot pris aux Hongrois pour désigner la cavalerie légère. En langue madgyare il signifie *vingtième*, parce que, dans les guerres contre les Turcs, chaque village devait fournir, sur vingt hommes, un homme équipé.

attaque par son côté, et le *kourèn* de Diadkoff par le sien. Koukoubenko et Palivoda, tombez sur eux par derrière. Divisez-les, confondez-les.

Et les Cosaques attaquèrent de tous les côtés. Ils rompirent les rangs polonais, les mêlèrent et se mêlèrent avec eux, sans leur donner le temps de tirer un coup de mousquet. On ne faisait usage que des sabres et des lances. Dans cette mêlée générale, chacun eut l'occasion de se montrer. Démid Popovitch tua trois fantassins, et culbuta deux gentilshommes à bas de leurs chevaux, en disant :

— Voilà de bons chevaux ; il y a longtemps que j'en désirais de pareils.

Et il les chassa devant lui dans la plaine, criant aux autres Cosaques de les attraper ; puis, il retourna dans la mêlée, attaqua les seigneurs qu'il avait démontés, tua l'un d'eux, jeta son *arkan*[1] au cou de l'autre, et le traina à travers la campagne, après lui avoir pris son sabre à la riche poignée et sa bourse pleine de ducats. Kobita, bon Cosaque encore jeune, en vint aux mains avec un des plus braves de l'armée polonaise, et ils combattirent longtemps corps à corps. Le Cosaque finit par triompher; il frappa le Polonais dans la poitrine avec un couteau turc; mais ce fut en vain pour son salut; une balle encore chaude l'atteignit à la tempe. Le plus noble des seigneurs polonais l'avait ainsi tué, le plus beau des chevaliers et d'ancienne extraction princière; celui-ci se portait partout, sur son vigoureux cheval bai-clair, et s'était déjà signalé par maintes prouesses. Il avait sabré deux Zaporogues, renversé un bon Cosaque, Fédor Korj, et l'avait percé de sa lance après avoir abattu son cheval d'un coup de pistolet. Il venait encore de tuer Kobita.

1. Nom tatare d'une longue corde terminée par un nœud coulant.

— C'est avec celui-là que je voudrais essayer mes forces, s'écria l'*ataman* du *kourèn* de Nésamaïko, Koukoubenko.

Il donna de l'éperon à son cheval, et s'élança sur le Polonais, en criant d'une voix si forte que tous ceux qui se trouvaient proche tressaillirent involontairement. Le Polonais eut l'intention de tourner son cheval pour faire face à ce nouvel ennemi; mais l'animal ne lui obéit point. Épouvanté par ce terrible cri, il avait fait un bond de côté, et Koukoubenko put frapper d'une balle dans le dos le Polonais qui tomba de son cheval. Même alors, le Polonais ne se rendit pas; il tâcha encore de percer l'ennemi, mais sa main affaiblie laissa retomber son sabre. Koukoubenko prit à deux mains sa lourde épée, lui en enfonça la pointe entre ses lèvres pâlies. L'épée lui brisa les dents, lui coupa la langue, lui traversa les vertèbres du cou, et pénétra profondément dans la terre où elle le cloua pour toujours. Le sang rosé jaillit de la blessure, ce sang de gentilhomme, et lui teignit son caftan jaune brodé d'or. Koukoubenko abandonna le cadavre, et se jeta avec les siens sur un autre point.

— Comment peut-on laisser là une si riche armure sans la ramasser? dit l'*ataman* du *kourèn* d'Oumane, Borodaty.

Et il quitta ses gens pour s'avancer vers l'endroit où le gentilhomme gisait à terre.

— J'ai tué sept seigneurs de ma main, mais je n'ai trouvé sur aucun d'eux une aussi belle armure.

Et Borodaty, entraîné par l'ardeur du gain, se baissa pour enlever cette riche dépouille. Il lui ôta son poignard turc orné de pierres précieuses, lui enleva sa bourse pleine de ducats, lui détacha du cou un petit sachet qui

contenait, avec du linge fin, une boucle de cheveux donnée par une jeune fille en souvenir d'amour. Borodaty n'entendit pas que l'officier au nez rouge arrivait sur lui par derrière, celui-là même qu'il avait déjà renversé de la selle, après l'avoir marqué d'une balafre au visage. L'officier leva son sabre et lui asséna un coup terrible sur son cou penché. L'amour du butin n'avait pas mené à une bonne fin l'*ataman* Borodaty. Sa tête puissante roula par terre d'un côté, et son corps de l'autre, arrosant l'herbe de son sang. A peine l'officier vainqueur avait-il saisi par sa touffe de cheveux la tête de l'*ataman* pour la pendre à sa selle, qu'un vengeur s'était déjà levé.

Ainsi qu'un épervier qui, après avoir tracé des cercles avec ses puissantes ailes, s'arrête tout à coup immobile dans l'air, et fond comme la flèche sur une caille qui chante dans les blés près de la route, ainsi le fils de Tarass, Ostap, s'élança sur l'officier polonais, et lui jeta son nœud coulant autour du cou. Le visage rouge de l'officier rougit encore quand le nœud coulant lui serra la gorge. Il saisit convulsivement son pistolet, mais sa main ne put le diriger, et la balle alla se perdre dans la plaine. Ostap détacha de la selle du Polonais un lacet en soie dont il se servait pour lier les prisonniers, lui garrotta les pieds et les bras, attacha l'autre bout du lacet à l'arçon de sa propre selle, et le traîna à travers champs, en criant aux Cosaques d'Oumane d'aller rendre les derniers devoirs à leur *ataman*. Quand les Cosaques de ce *kourèn* apprirent que leur *ataman* n'était plus en vie, ils abandonnèrent le combat pour relever son corps, et se concertèrent pour savoir qui il fallait choisir à sa place.

— Mais, à quoi bon tenir de longs conseils, dirent-ils enfin ; il est impossible de choisir un meilleur *kourennoï*

qu'Ostap Boulba. Il est vrai qu'il est plus jeune que nous tous; mais il a de l'esprit et du sens comme un vieillard.

Ostap, ôtant son bonnet, remercia ses camarades de l'honneur qu'ils lui faisaient, mais sans prétexter ni sa jeunesse, ni son manque d'expérience, car, en temps de guerre, il n'est pas permis d'hésiter. Ostap les conduisit aussitôt contre l'ennemi, et leur prouva que ce n'était pas à tort qu'ils l'avaient choisi pour *ataman*. Les Polonais sentirent que l'affaire devenait trop chaude; ils reculèrent et traversèrent la plaine pour se rassembler de l'autre côté. Le petit colonel fit signe à une troupe de quatre cents hommes qui se tenaient en réserve près de la porte de la ville, et ils firent une décharge de mousqueterie sur les Cosaques. Mais ils n'atteignirent que peu de monde. Quelques balles allèrent frapper les bœufs de l'armée, qui regardaient stupidement le combat. Épouvantés, ces animaux poussèrent des mugissements, se ruèrent sur le tabor des Cosaques, brisèrent des chariots et foulèrent aux pieds beaucoup de monde. Mais Tarass, en ce moment, s'élançant avec son *polk* de l'embuscade où il était posté, leur barra le passage, en faisant jeter de grands cris à ses gens. Alors tout le troupeau furieux, éperdu, se retourna sur les régiments polonais qu'il mit en désordre.

— Grand merci, taureaux! criaient les Zaporogues; vous nous avez bien servis pendant la marche, maintenant, vous nous servez à la bataille!

Les Cosaques se ruèrent de nouveau sur l'ennemi. Beaucoup de Polonais périrent, beaucoup de Cosaques se distinguèrent, entre autres Metelitza, Chilo, les deux Pissarenko, Vovtousenko. Se voyant pressés de toutes parts, les Polonais élevèrent leur bannière en signe de

ralliement, et se mirent à crier qu'on leur ouvrît les portes de la ville. Les portes ferrées s'ouvrirent en grinçant sur leurs gonds et reçurent les cavaliers fugitifs, harassés, couverts de poussière, comme la bergerie reçoit les brebis. Beaucoup de Zaporogues voulaient les poursuivre jusque dans la ville, mais Ostap arrêta les siens en leur disant :

— Éloignez-vous, seigneurs frères, éloignez-vous des murailles ; il n'est pas bon de s'en approcher.

Ostap avait raison, car, dans le moment même, une décharge générale retentit du haut des remparts. Le *kochévoï* s'approcha pour féliciter Ostap.

— C'est encore un jeune *ataman*, dit-il, mais il conduit ses troupes comme un vieux chef.

Le vieux Tarass tourna la tête pour voir quel était ce nouvel *ataman* ; il aperçut son fils Ostap à la tête du *kourèn* d'Oumane, le bonnet sur l'oreille, la massue d'*ataman* dans sa main droite.

— Voyez-vous le drôle ! se dit-il tout joyeux.

Et il remercia tous les Cosaques d'Oumane pour l'honneur qu'ils avaient fait à son fils.

Les Cosaques reculèrent jusqu'à leur tabor ; les Polonais parurent de nouveau sur le parapet, mais, cette fois, leurs riches *joupans* étaient déchirés, couverts de sang et de poussière.

— Holà ! Hé ! Avez-vous pansé vos blessures ? leur criaient les Zaporogues.

— Attendez ! attendez ! répondait d'en haut le gros colonel en agitant une corde dans ses mains.

Et longtemps encore, les soldats des deux partis échangèrent des menaces et des injures.

Enfin, ils se séparèrent. Les uns allèrent se reposer des fatigues du combat ; les autres se mirent à appliquer de la

terre sur leurs blessures et déchirèrent les riches habits qu'ils avaient enlevés aux morts pour en faire des bandages. Ceux qui avaient conservé le plus de forces s'occupèrent à rassembler les cadavres de leurs camarades et à leur rendre les derniers honneurs. Avec leurs épées et leurs lances, ils creusèrent des fosses dont ils emportaient la terre dans les pans de leurs habits; ils y déposèrent soigneusement les corps des Cosaques, et les recouvrirent de terre fraîche pour ne pas les laisser en pâture aux oiseaux. Les cadavres des Polonais furent attachés par dizaine aux queues des chevaux, que les Zaporogues lancèrent dans la plaine en les chassant devant eux à grands coups de fouet. Les chevaux furieux coururent longtemps à travers champs, traînant derrière eux les cadavres ensanglantés qui roulaient et se heurtaient dans la poussière.

Le soir venu, tous les *kouréni* s'assirent en rond et se mirent à parler des hauts faits de la journée. Ils veillèrent longtemps ainsi. Le vieux Tarass se coucha plus tard que tous les autres; il ne comprenait pas pourquoi Andry ne s'était pas montré parmi les combattants. Le Judas avait-il eu honte de se battre contre ses frères? Ou bien le juif l'avait-il trompé, et Andry se trouvait-il en prison? Mais Tarass se souvint que le cœur d'Andry avait toujours été accessible aux séductions des femmes, et, dans sa désolation, il se mit à maudire la Polonaise qui avait perdu son fils, à jurer qu'il en tirerait vengeance. Il aurait tenu son serment, sans être touché par la beauté de cette femme; il l'aurait traînée par ses longs cheveux à travers tout le camp des Cosaques; il aurait meurtri et souillé ses belles épaules, aussi blanches que la neige éternelle qui couvre le sommet des hautes montagnes; il aurait mis en pièces son beau corps. Mais Boulba ne savait pas lui-même ce

que Dieu lui préparait pour le lendemain... Il finit par s'endormir, tandis que la garde vigilante et sobre se tint toute la nuit près des feux, regardant avec attention de tous côtés dans les ténèbres.

Digitized by Google

VIII

Le soleil n'était pas encore arrivé à la moitié de sa course dans le ciel, que tous les Zaporogues se réunissaient en assemblée. De la *setch* était venue la terrible nouvelle que les Tatars, pendant l'absence des Cosaques, l'avaient entièrement pillée; qu'ils avaient déterré le trésor que les Cosaques conservaient mystérieusement sous la terre; qu'ils avaient massacré ou fait prisonniers tous ceux qui restaient, et qu'emmenant tous les troupeaux, tous les haras, ils s'étaient dirigés en droite ligne sur Pérékop. Un seul Cosaque, Maxime Golodoukha, s'était échappé en route des mains des Tatars; il avait poignardé le mirza, enlevé son sac rempli de sequins, et, sur un cheval tatar, en habits tatars, il s'était soustrait aux poursuites par une course de deux jours et de deux nuits. Son cheval était mort de fatigue; il en avait pris un autre, l'avait encore tué, et sur le troisième enfin, il était arrivé dans le camp des Zaporogues, ayant appris en route qu'ils assiégeaient Doubno. Il ne put qu'annoncer le malheur qui était arrivé; mais comment était-il arrivé ce malheur? Les Cosaques demeurés à la *setch* s'étaient-ils en-

ivrés selon la coutume zaporogue, et rendus prisonniers dans l'ivresse? Comment les Tatars avaient-ils découvert l'endroit où était enterré le trésor de l'armée? Il n'en put rien dire. Le Cosaque était harassé de fatigue; il arrivait tout enflé; le vent lui avait brûlé le visage, il tomba sur la terre, et s'endormit d'un profond sommeil.

En pareil cas, c'était la coutume zaporogue de se lancer aussitôt à la poursuite des ravisseurs, et de tâcher de les atteindre en route, car autrement les prisonniers pouvaient être transportés sur les bazars de l'Asie-Mineure, à Smyrne, à l'île de Crète, et Dieu sait tous les endroits où l'on aurait vu les têtes à longue tresse des Zaporogues. Voilà pourquoi les Cosaques s'étaient assemblés. Tous, du premier au dernier, se tenaient debout, le bonnet sur la tête, car ils n'étaient pas venus pour entendre l'ordre du jour de l'*ataman*, mais pour se concerter comme égaux entre eux.

— Que les anciens donnent d'abord leur conseil! criait-on dans la foule.

— Que le *kochévoï* donne son conseil! disaient les autres.

Et le *kochévoï*, ôtant son bonnet, non plus comme chef des Cosaques, mais comme leur camarade, les remercia de l'honneur qu'ils lui faisaient, et leur dit :

— Il y en a beaucoup parmi nous qui sont plus anciens que moi, et plus sages dans les conseils; mais puisque vous m'avez choisi pour parler le premier, voici mon opinion : camarades, sans perdre le temps, mettons-nous à la poursuite du Tatar; car vous savez vous-même quel homme c'est, le Tatar. Il n'attendra pas votre arrivée avec les biens qu'il a enlevés; mais il les dissipera sur-le-champ, si bien qu'on n'en trouvera plus la trace. Voici donc mon conseil : en route! nous nous sommes assez promenés

par ici ; les Polonais savent ce que sont les Cosaques. Nous avons vengé la religion autant que nous avons pu ; quant au butin, il ne faut pas attendre grand'chose d'une ville affamée. Ainsi donc mon conseil est de partir.

— Partons!

Ce mot retentit dans les *kouréni* des Zaporogues. Mais il ne fut pas du goût de Tarass Boulba, qui abaissa, en les fronçant, ses sourcils mêlés de blanc et de noir, semblables aux buissons qui croissent sur le flanc nu d'une montagne, et dont les cimes ont blanchi sous le givre hérissé du nord.

— Non, ton conseil ne vaut rien, *kochévoï*, dit-il ; tu ne parles pas comme il faut. Il paraît que tu as oublié que ceux des nôtres qu'ont pris les Polonais demeurent prisonniers. Tu veux donc que nous ne respections pas la première des saintes lois de la fraternité, que nous abandonnions nos compagnons, pour qu'on les écorche vivants, ou bien pour que, après avoir écartelé leurs corps de Cosaques, on en promène les morceaux par les villes et les campagnes comme ils ont déjà fait du *hetman* et des meilleurs chevaliers de l'Ukraine. Et sans cela, n'ont-ils pas assez insulté à tout ce qu'il y a de saint? Que sommes-nous donc? je vous le demande à tous. Quel Cosaque est celui qui abandonne son compagnon dans le danger, qui le laisse comme un chien périr sur la terre étrangère? Si la chose en est venue au point que personne ne révère plus l'honneur cosaque, et permet qu'on lui crache sur sa moustache grise, ou qu'on l'insulte par d'outrageantes paroles, ce n'est pas moi du moins qu'on insultera. Je reste seul.

Tous les Zaporogues qui l'entendirent furent ébranlés.

— Mais as-tu donc oublié, brave *polkovnik*, dit alors le *kochévoï*, que nous avons aussi des compagnons dans les

mains des Tatars, et que si nous ne les délivrons pas maintenant, leur vie sera vendue aux païens pour un esclavage éternel, pire que la plus cruelle des morts. As-tu donc oublié qu'ils emportent tout notre trésor acquis au prix du sang chrétien?

Tous les Cosaques restèrent pensifs, ne sachant que dire. Aucun d'eux ne voulait mériter une mauvaise renommée. Alors s'avança hors des rangs le plus ancien par les années de l'armée zaporogue, Kassian Bovdug. Il était vénéré de tous les Cosaques. Deux fois on l'avait élu *kochévoï*, et, à la guerre aussi, c'était un bon Cosaque. Mais il avait vieilli. Depuis longtemps il n'allait plus en campagne, et s'abstenait de donner des conseils. Seulement, il aimait, le vieux, à rester couché sur le flanc près des groupes de Cosaques, écoutant les récits des aventures d'autrefois et des campagnes de ses jeunes compagnons. Jamais il ne se mêlait à leurs discours, mais il les écoutait en silence, écrasant du pouce la cendre de sa courte pipe, qu'il n'ôtait jamais de ses lèvres, et il restait longtemps couché, fermant à demi les paupières, et les Cosaques ne savaient s'il était endormi ou s'il les écoutait encore. Pendant toutes les campagnes, il gardait la maison; mais cette fois pourtant, le vieux s'était laissé prendre; et faisant le geste de décision propre aux Cosaques, il avait dit :

— A la grâce de Dieu! je vais avec vous. Peut-être serai-je utile en quelque chose à la chevalerie cosaque.

Tous les Cosaques se turent quand il parut devant l'assemblée, car depuis longtemps ils n'avaient entendu un mot de sa bouche. Chacun voulait savoir ce qu'allait dire Bovdug.

— Mon tour est venu de dire un mot, seigneurs frères, commença-t-il; enfants, écoutez donc le vieux. Le *kochévoï* a bien parlé, et comme chef de l'armée cosaque, obligé

d'en prendre soin et de conserver le trésor de l'armée, il ne pouvait rien dire de plus sage. Voilà! que ceci soit mon premier discours; et maintenant écoutez ce que dira mon second. Et voilà ce que dira mon second discours : C'est une grande vérité qu'a dite aussi le *polkovnik* Tarass; que Dieu lui donne longue vie, et qu'il y ait beaucoup de pareils *polkovniks* dans l'Ukraine! Le premier devoir et le premier honneur du Cosaque, c'est d'observer la fraternité. Depuis le long temps que je vis dans le monde, je n'ai pas ouï dire, seigneurs frères, qu'un Cosaque eût jamais abandonné ou vendu de quelque manière son compagnon; et ceux-ci, et les autres, sont nos compagnons. Qu'il y en ait plus, qu'il y en ait moins, tous sont nos compagnons, tous sont nos frères. Voici donc mon discours : Que ceux à qui sont chers les Cosaques faits prisonniers par les Tatars, aillent poursuivre les Tatars; et que ceux à qui sont chers les Cosaques faits prisonniers par les Polonais, et qui ne veulent pas abandonner la bonne cause, restent ici. Le *kochévoï*, suivant son devoir, mènera la moitié de nous à la poursuite des Tatars, et l'autre moitié se choisira un *ataman* de circonstance. Et d'être *ataman* de circonstance, si vous en croyez une tête blanche, cela ne va mieux à personne qu'à Tarass Boulba. Il n'y en a pas un seul parmi nous qui lui soit égal en vertu guerrière.

Ainsi dit Bovdug, et il se tut; et tous les Cosaques se réjouirent de ce que le vieux les avait ainsi mis dans la bonne voie. Tous jetèrent leurs bonnets en l'air, en s'écriant :

— Merci, père! il s'est tu, il s'est tu longtemps; et voilà qu'enfin il a parlé. Ce n'est pas en vain qu'au moment de se mettre en campagne, il disait qu'il serait utile à la chevalerie cosaque. Il l'a fait comme il l'avait dit.

— Eh bien! consentez-vous à cela? demanda le *kochévoï*.

— Nous consentons tous! crièrent les Cosaques.

— Ainsi l'assemblée est finie?

— L'assemblée est finie! crièrent les Cosaques.

— Écoutez-donc maintenant l'ordre militaire, enfants, dit le *kochévoï*.

Il s'avança, mit son bonnet, et tous les Zaporogues ôtant leurs bonnets, demeurèrent tête nue, les yeux baissés vers la terre, comme cela se faisait toujours parmi les Cosaques, lorsqu'un ancien se préparait à parler.

— Maintenant, seigneurs frères, divisez-vous. Que celui qui veut partir, passe du côté droit; que celui qui veut rester, passe du côté gauche. Où ira la majeure partie d'un *kourèn*, tout le reste suivra; mais si la moindre partie persiste, qu'elle s'incorpore à d'autres *kouréni*.

Et ils commencèrent à passer, l'un à droite, l'autre à gauche. Quand la majeure partie d'un *kourèn* passait d'un côté, l'*ataman* du *kourèn* passait aussi; quand c'était la moindre partie, elle s'incorporait aux autres *kourèn*. Et souvent il s'en fallut peu que les deux moitiés ne fussent égales. Parmi ceux qui voulurent demeurer, se trouva presque tout le *kourèn* de Nésamaïko, une grande moitié du *kourèn* de Popovitcheff, tout le *kourèn* d'Oumane, tout le *kourèn* de Kaneff, une grande moitié du *kourèn* de Steblikoff, une grande moitié du *kourèn* de Fimocheff. Tout le reste préféra aller à la poursuite des Tatars. Des deux côtés il y avait beaucoup de bons et braves Cosaques. Parmi ceux qui s'étaient décidés à se mettre à la poursuite des Tatars, il y avait Tchérévety, le brave vieux Cosaque Pokotipolé, et Lémich, et Procopovitch, et Choma. Démid Popovitch était passé avec eux, car c'était un Cosaque du caractère le plus turbulent; il ne pouvait rester

longtemps à une même place; ayant essayé ses forces contre les Polonais, il eut envie de les essayer contre les Tatars. Les *atamans* des *kourèn* étaient Nostugan, Pokrychka, Nevymsky; et bien d'autres fameux et braves Cosaques encore avaient eu envie d'essayer leur sabre et leurs bras puissants dans une lutte avec les Tatars. Il n'y avait pas moins de braves et de bien braves Cosaques parmi ceux qui voulurent rester, tels que les *atamans* Demytrovitch, Koukoubenko, Vertichvist, Balan, Boulbenko, Ostap. Après eux, il y avait encore beaucoup d'autres illustres et puissants Cosaques : Vovtousenko, Tchénitchenko, Stepan Gouska, Ochrim Gouska, Mikola Gousty, Zadorojny, Métélitza, Ivan Zakroutygouba, Mosy Chilo, Degtarenko, Sydorenko, Pisarenko, puis un second Pisarenko, puis encore un Pisarenko, et encore une foule d'autres bons Cosaques. Tous avaient beaucoup marché à pied, beaucoup monté à cheval; ils avaient vu les rivages de l'Anatolie, les steppes salées de la Crimée, toutes les rivières grandes et petites qui se versent dans le Dniepr, toutes les anses et toutes les îles de ce fleuve. Ils avaient foulé la terre moldave, illyrienne et turque; ils avaient sillonné toute la mer Noire sur leurs bateaux cosaques à deux gouvernails; ils avaient attaqué avec cinquante bateaux de front les plus riches et les plus puissants vaisseaux; ils avaient coulé à fond bon nombre de galères turques, et enfin brûlé beaucoup de poudre en leur vie. Plus d'une fois ils avaient déchiré, pour s'en faire des bas, de précieuses étoffes de Damas; plus d'une fois ils avaient rempli de sequins en or pur les larges poches de leurs pantalons. Quant aux richesses que chacun d'eux avait dissipées à boire et à se divertir, et qui auraient pu suffire à la vie d'un autre homme, il n'eût pas été possible d'en dresser le compte. Ils avaient tout dis-

sipé à la cosaque, fêtant le monde entier, et louant des musiciens pour faire danser tout l'univers. Même alors il y en avait bien peu qui n'eussent quelque trésor, coupes et vases d'argent, agrafes et bijoux, enfouis sous les joncs des îles du Dniepr, pour que le Tatar ne pût les trouver, si, par malheur, il réussissait à tomber à l'improviste sur la *setch*. Mais il eût été difficile au Tatar de dénicher le trésor, car le maître du trésor lui-même commençait à oublier en quel endroit il l'avait caché. Tels étaient les Cosaques qui avaient voulu demeurer pour venger sur les Polonais leurs fidèles compagnons et la religion du Christ. Le vieux Cosaque Bovdug avait aussi préféré rester avec eux en disant :

— Maintenant mes années sont trop lourdes pour que j'aille courir le Tatar ; ici, il y a une place où je puis m'endormir de la bonne mort du Cosaque. Depuis longtemps j'ai demandé à Dieu, s'il faut terminer ma vie, que je la termine dans une guerre pour la sainte cause chrétienne. Il m'a exaucé. Nulle part une plus belle mort ne viendra pour le vieux Cosaque.

Quand ils se furent tous divisés et rangés sur deux files, par *kourèn*, le *kochévoï* passa entre les rangs, et dit :

— Eh bien, seigneurs frères, chaque moitié est-elle contente de l'autre ?

— Tous sont contents, père, répondirent les Cosaques.

— Embrassez-vous donc, et dites-vous adieu l'un à l'autre, car Dieu sait s'il vous arrivera de vous revoir en cette vie. Obéissez à votre *ataman*, et faites ce que vous savez vous-mêmes ; vous savez ce qu'ordonne l'honneur cosaque.

Et tous les Cosaques, autant qu'il y en avait, s'embrassèrent réciproquement. Ce furent les deux *atamans* qui

commencèrent; après avoir fait glisser dans les doigts leurs moustaches grises, ils se donnèrent l'accolade sur les deux joues; puis, se prenant les mains avec force, ils voulurent se demander l'un à l'autre :

— Eh bien, seigneur frère, nous reverrons-nous, ou non?

Mais ils se turent, et les deux têtes grises s'inclinèrent pensives. Et tous les Cosaques, jusqu'au dernier, se dirent adieu, sachant qu'il y aurait beaucoup de besogne à faire pour les uns et pour les autres. Mais ils résolurent de ne pas se séparer à l'instant même, et d'attendre l'obscurité de la nuit pour ne pas laisser voir à l'ennemi la diminution de l'armée. Cela fait, ils allèrent dîner, groupés par *kouréni*. Après dîner, tous ceux qui devaient se mettre en route se couchèrent et dormirent d'un long et profond sommeil, comme s'ils eussent pressenti que c'était peut-être le dernier dont ils jouiraient aussi librement. Ils dormirent jusqu'au coucher du soleil; et quand le soir fut venu, ils commencèrent à graisser leurs chariots. Quand tout fut prêt pour le départ, ils envoyèrent les bagages en avant; eux-mêmes, après avoir encore une fois salué leurs compagnons de leurs bonnets, suivirent lentement les chariots; la cavalerie marchant en ordre, sans crier, sans siffler les chevaux, piétina doucement à la suite des fantassins, et bientôt ils disparurent dans l'ombre. Seulement le pas des chevaux retentissait sourdement dans le lointain, et quelquefois aussi le bruit d'une roue mal graissée qui criait sur l'essieu.

Longtemps encore les Zaporogues restés devant la ville leur faisaient signe de la main, quoiqu'ils les eussent perdus de vue; et lorsqu'ils furent revenus à leur campement, lorsqu'ils virent à la clarté des étoiles que la moitié des chariots manquaient, et un nombre égal de

leurs frères, leur cœur se serra, et tous, devenant pensifs involontairement, baissèrent vers la terre leurs têtes turbulentes.

Tarass voyait bien que, dans les rangs mornes de ses Cosaques, la tristesse, peu convenable aux braves, commençait à incliner doucement toutes les têtes. Mais il se taisait ; il voulait leur donner le temps de s'accoutumer à la peine que leur causaient les adieux de leurs compagnons ; et cependant il se préparait en silence à les éveiller tout à coup par le *hourra* du Cosaque, pour rallumer avec une nouvelle puissance le courage dans leur âme. C'est une qualité propre à la race slave, race grande et forte, qui est aux autres races ce que la mer profonde est aux humbles rivières. Quand l'orage éclate, elle devient tonnerre et rugissements, elle soulève et fait tourbillonner les flots, comme ne le peuvent les faibles rivières ; mais quand il fait doux et calme, plus sereine que les rivières au cours rapide, elle étend son incommensurable nappe de verre, éternelle volupté des yeux.

Tarass ordonna à ses serviteurs de déballer un des chariots, qui se trouvait à l'écart. C'était le plus grand et le plus lourd de tout le camp cosaque ; ses fortes roues étaient doublement cerclées de fer, il était puissamment chargé, couvert de tapis et d'épaisses peaux de bœuf, et étroitement lié par des cordes enduites de poix. Ce chariot portait toutes les outres et tous les barils du vieux bon vin, qui se conservait depuis longtemps dans les caves de Tarass. Il avait mis ce chariot en réserve pour le cas solennel, où, s'il venait un moment de crise et s'il se présentait une affaire digne d'être transmise à la postérité, chaque Cosaque, jusqu'au dernier, pût boire une gorgée de ce vin précieux, afin que, dans ce grand moment, un grand sentiment s'éveillât aussi dans chaque homme. Sur

l'ordre du *polkovnik*, les serviteurs coururent aux chariots, coupèrent avec leurs sabres les fortes attaches, enlevèrent les lourdes peaux de bœuf, et descendirent les outres et les barils.

— Prenez tous, dit Boulba, tous tant que vous êtes, prenez ce que vous avez pour boire ; que ce soit une coupe, ou une cruche pour abreuver vos chevaux, que ce soit un gant ou un bonnet ; ou bien même étendez vos deux mains.

Et tous les Cosaques, tant qu'il y en avait, présentèrent l'un une coupe, l'autre la cruche qui lui servait à abreuver son cheval ; celui-ci un gant, celui-là un bonnet ; d'autres enfin présentèrent leurs deux mains rapprochées. Les serviteurs de Tarass passaient entre les rangs, et leur versaient les outres et les barils. Mais Tarass ordonna que personne ne bût avant qu'il eût fait signe à tous de boire d'un seul trait. On voyait qu'il avait quelque chose à dire. Tarass savait bien que si fort que soit par lui-même un bon vieux vin, et si capable de fortifier le cœur de l'homme, cependant une bonne parole qu'on y joint double la force du vin et du cœur.

— C'est moi qui vous régale, seigneurs frères, dit Tarass Boulba ; non pas pour vous remercier de l'honneur de m'avoir fait votre *ataman*, quelque grand que soit cet honneur, ni pour faire honneur aux adieux de nos compagnons ; non, l'une et l'autre chose seront plus convenables dans un autre temps que celui où nous nous trouvons à cette heure. Devant nous est une besogne de grande sueur, de grande vaillance cosaque. Buvons donc, compagnons, buvons d'un seul trait ; d'abord et avant tout, à la sainte religion orthodoxe, pour que le temps vienne enfin où la même sainte religion se répande sur le monde entier, où tout ce qu'il y a de païens rentrent dans le giron du Christ. Buvons aussi

du même coup à la *setch*, afin qu'elle soit longtemps debout pour la ruine de tous les païens, afin que chaque année il en sorte une foule de héros plus grands les uns que les autres; et buvons en même temps à notre propre gloire, afin que nos neveux et les fils de nos neveux disent qu'il y eut autrefois des Cosaques qui n'ont pas fait honte à la fraternité, et qui n'ont pas livré leurs compagnons. Ainsi donc, à la religion, seigneurs frères, à la religion!

— A la religion! crièrent de leurs voix puissantes tous ceux qui remplissaient les rangs voisins. A la religion! répétèrent les plus éloignés; et, jeunes et vieux, tous les Cosaques burent à la religion.

— A la *setch!* dit Tarass, en élevant sa coupe au-dessus de sa tête, le plus haut qu'il put.

— A la *setch!* répondirent les rangs voisins. A la *setch!* dirent d'une voix sourde les vieux Cosaques, en retroussant leurs moustaches grises; et s'agitant comme de jeunes faucons qui secouent leurs ailes, les jeunes Cosaques répétèrent : A la *setch!* Et la plaine entendit au loin les Cosaques boire à leur *setch*.

— Maintenant, un dernier coup, compagnons : à la gloire, et à tous les chrétiens qui vivent en ce monde.

Et tous les Cosaques, jusqu'au dernier, burent un dernier coup à la gloire, et à tous les chrétiens qui vivent en ce monde. Et longtemps encore, on répétait dans tous les rangs de tous les *kouréni* : A tous les chrétiens qui vivent dans ce monde!

Dejà les coupes étaient vides, et les Cosaques demeuraient toujours les mains élevées. Quoique leurs yeux, animés par le vin, brillassent de gaieté, pourtant ils étaient pensifs. Ce n'était pas au butin de guerre qu'ils songeaient, ni au bonheur de trouver des ducats, des armes précieuses, des habits chamarrés et des chevaux

circassiens; mais ils étaient devenus pensifs comme des aigles posés sur les cimes des montagnes rocheuses d'où l'on voit au loin s'étendre la mer immense, avec les vaisseaux, les galères, les navires de toutes sortes qui couvrent son sein, avec ses rivages perdus dans un lointain vaporeux et couronnés de villes qui paraissent des mouches et de forêts aussi basses que l'herbe. Comme des aigles, ils regardaient la plaine à l'entour, et leur destin qui s'assombrissait à l'horizon. Toute cette plaine, avec ses routes et ses sentiers tortueux, sera jonchée de leurs ossements blanchis; elle s'abreuvera largement de leur sang cosaque; elle se couvrira de débris de chariots, de lances rompues, de sabres brisés; au loin rouleront des têtes à touffes de cheveux, dont les tresses sont emmêlées par le sang caillé, et dont les moustaches tomberont sur le menton. Les aigles viendront en arracher les yeux. Mais il est beau ce camp de la mort, si librement et si largement étendu. Pas une belle action ne périra, et la gloire cosaque ne se perdra point comme un grain de poudre tombé du bassinet. Il viendra, il viendra quelque joueur de *bandoura,* à la barbe grise descendant sur la poitrine, ou peut-être quelque vieillard, encore plein de courage viril, mais à la tête blanchie, à l'âme inspirée, qui dira d'eux une parole grave et puissante. Et leur renommée s'étendra dans l'univers entier, et tout ce qui viendra dans le monde après eux parlera d'eux; car une parole puissante se répand au loin semblable à la cloche de bronze dans laquelle le fondeur a versé beaucoup de pur et précieux argent, afin que, par les villes et les villages, les châteaux et les chaumières, la voix sonore appelle tous les chrétiens à la sainte prière.

IX

Personne, dans la ville assiégée, ne s'était douté que la moitié des Zaporogues eût levé le camp pour se mettre à la poursuite des Tatars. Du haut du beffroi de l'hôtel-de-ville, les sentinelles avaient seulement vu disparaître une partie des bagages derrière les bois voisins. Mais ils avaient pensé que les Cosaques se préparaient à dresser une embuscade. L'ingénieur français était du même avis. Cependant les paroles du *kochévoï* n'avaient pas été vaines; la disette se faisait de nouveau sentir parmi les habitants. Selon l'usage des temps passés, la garnison n'avait pas calculé ce qu'il lui fallait de vivres. On avait essayé de faire une nouvelle sortie; mais la moitié de ces audacieux était tombée sous les coups des Cosaques, et l'autre moitié refoulée dans la ville sans avoir réussi. Néanmoins, les juifs avaient mis à profit la sortie; ils avaient flairé et dépisté tout ce qu'il leur importait d'apprendre, à savoir pourquoi les Zaporogues étaient partis et vers quel endroit ils se dirigeaient, avec quels chefs, avec quels *kouréni*, combien étaient partis, combien étaient restés, et ce qu'ils pensaient faire. En un mot, au bout de quelques minutes,

on savait tout dans la ville. Les colonels reprirent courage et se préparèrent à livrer bataille. Tarass devinait leurs préparatifs au mouvement et au bruit qui se faisaient dans la place; il se préparait de son côté : il rangeait ses troupes, donnait des ordres, divisait les *kouréni* en trois corps, et les entourait de bagages comme d'un rempart, espèce de combat où les Zaporogues étaient invincibles. Il ordonna à deux *kouréni* de se mettre en embuscade; il couvrit une partie de la plaine de pieux aigus, de débris d'armes, de tronçons de lances, afin qu'à l'occasion il pût y jeter la cavalerie ennemie. Quand tout fut ainsi disposé, il fit un discours aux Cosaques, non pour les ranimer et leur donner du courage, il les savait fermes de cœur, mais parce que lui-même avait besoin d'épancher le sien.

— J'ai envie de vous dire, mes seigneurs, ce qu'est notre fraternité. Vous avez appris de vos pères et de vos aïeux en quel honneur ils tenaient tous notre terre. Elle s'est fait connaître aux Grecs, elle a pris des pièces d'or à Tzargrad[1]; elle a eu des villes somptueuses, et des temples, et des *kniaz*[2]; des *kniaz* de sang russe, et des *kniaz* de son sang, mais non pas de catholiques hérétiques. Les païens ont tout pris, tout est perdu. Nous seuls sommes restés, mais orphelins, et, comme une veuve qui a perdu un puissant époux, de même que nous, notre terre est restée orpheline. Voilà dans quel temps, compagnons, nous nous sommes donné la main en signe de fraternité. Voilà sur quoi se base notre fraternité; il n'y a pas de lien plus sacré que celui de la fraternité. Le père aime son enfant, la mère aime son enfant, l'enfant aime son père et sa mère; mais qu'est-ce que cela, frères? la bête féroce aime

1. Ville impériale, Byzance.
2. Princes.

aussi son enfant. Mais s'apparenter par la parenté de l'âme, non par celle du sang, voilà ce que peut l'homme seul. Il s'est rencontré des compagnons sur d'autres terres; mais des compagnons comme sur la terre russe, nulle part. Il est arrivé, non à l'un de vous, mais à plusieurs, de s'égarer en terre étrangère. Eh bien! vous l'avez vu : là aussi il y a des hommes; là aussi, des créatures de Dieu; et vous leur parlez comme à l'un d'entre vous. Mais quand on vient au point de dire un mot parti du cœur, vous l'avez vu, ce sont des hommes d'esprit, et pourtant ils ne sont pas des vôtres. Ce sont des hommes, mais pas les mêmes hommes. Non, frères, aimer comme aime un cœur russe, aimer, non par l'esprit seulement, mais par tout ce que Dieu a donné à l'homme, par tout ce qu'il y a en vous, ah!... dit Tarass, avec son geste de décision, en secouant sa tête grise, et relevant le coin de sa moustache, non, personne ne peut aimer ainsi. Je sais que maintenant de lâches coutumes se sont introduites dans notre terre; ils ne songent qu'à leurs meules de blé, à leurs tas de foin, à leurs troupeaux de chevaux; ils ne veillent qu'à ce que leurs hydromels cachetés se conservent bien dans leurs caves; ils imitent le diable sait quels usages païens; ils ont honte de leur langage; le frère ne veut pas parler avec son frère, le frère vend son frère comme on vend au marché un être sans âme; la faveur d'un roi étranger, pas même d'un roi, la pauvre faveur d'un magnat polonais qui, de sa botte jaune, leur donne des coups sur le museau, leur est plus chère que toute fraternité. Mais, chez le dernier des lâches, se fût-il souillé de boue et de servilité, chez celui-là, frères, il y a encore un grain de sentiment russe; et un jour il se réveillera, et il frappera, le malheureux! des deux poings sur les basques de son juste au-corps. Il se prendra la tête des deux mains et il

maudira sa lâche existence, prêt à racheter par le supplice une ignoble vie. Qu'ils sachent donc tous ce que signifie sur la terre russe la fraternité. Et si le moment est déjà venu de mourir, certes, aucun d'eux ne mourra comme nous; aucun d'eux, aucun. Ce n'est pas donné à leur nature de souris.

Ainsi parlait l'*ataman*; et, son discours fini, il secouait encore sa tête qui s'était argentée dans des exploits de Cosaques. Tous ceux qui l'écoutaient furent vivement émus par ce discours qui pénétra jusqu'au fond des cœurs. Les plus anciens dans les rangs demeurèrent immobiles, inclinant leurs têtes grises vers la terre. Une larme brillait sous les vieilles paupières; ils l'essuyèrent lentement avec la manche, et tous, comme s'ils se fussent donné le mot, firent à la fois leur geste d'usage [1], pour exprimer un parti pris, et secouèrent résolument leurs têtes chargées d'années. Tarass avait touché juste.

Déjà, l'on voyait sortir de la ville l'armée ennemie, faisant sonner les trompettes et les clairons, ainsi que les seigneurs polonais, la main sur la hanche, entourés de nombreux serviteurs. Le gros colonel donnait des ordres. Ils s'avancèrent rapidement sur les Cosaques, les menaçant de leurs regards et de leurs mousquets, abrités sous leurs brillantes cuirasses d'airain. Dès que les Cosaques virent qu'ils s'étaient avancés à portée, tous déchargèrent leurs longs mousquets de six pieds, et continuèrent à tirer sans interruption. Le bruit de leurs décharges s'étendit au loin dans les plaines environnantes, comme un roulement continu. Le champ de bataille était couvert de fumée, et les Zaporogues tiraient toujours sans relâche. Ceux des

1. Non seulement ce geste a son nom particulier, mais on en a formé le verbe, l'adverbe, l'adjectif, etc.

derniers rangs se bornaient à charger les armes qu'ils tendaient aux plus avancés, étonnant l'ennemi qui ne pouvait comprendre comment les Cosaques tiraient sans recharger leurs mousquets. Dans les flots de fumée grise qui enveloppaient l'une et l'autre armée, on ne voyait plus comment tantôt l'un, tantôt l'autre manquait dans les rangs; mais les Polonais surtout sentaient que les balles pleuvaient épaisses, et lorsqu'ils reculèrent pour sortir des nuages de fumée et pour se reconnaître, ils virent bien des vides dans leurs escadrons. Chez les Cosaques, trois hommes au plus avaient péri; et ils continuaient incessamment leur feu de mousqueterie. L'ingénieur étranger s'étonna lui-même de cette tactique qu'il n'avait jamais vu employer, et il dit à haute voix :

— Ce sont des braves, les Zaporogues! Voilà comment il faut se battre dans tous les pays.

Il donna le conseil de diriger les canons sur le camp fortifié des Cosaques. Les canons de bronze rugirent sourdement par leurs larges gueules; la terre trembla au loin, et toute la plaine fut encore noyée sous des flots de fumée. L'odeur de la poudre s'étendit sur les places et dans les rues des villes voisines et lointaines; mais les canonniers avaient pointé trop haut. Les boulets rougis décrivirent une courbe trop grande; ils volèrent, en sifflant, pardessus la tête des Cosaques, et s'enfoncèrent profondément dans le sol en labourant au loin la terre noire. A la vue d'une pareille maladresse, l'ingénieur français se prit par les cheveux et pointa lui-même les canons, quoique les Cosaques fissent pleuvoir les balles sans relâche.

Tarass avait vu de loin le péril qui menaçait les *kouréni* de Nesamaïkoff et de Stéblikoff, et s'était écrié de toute sa voix :

— Quittez vite, quittez les chariots; et que chacun monte à cheval!

Mais les Cosaques n'auraient eu le temps d'exécuter ni l'un ni l'autre de ces ordres, si Ostap ne s'était porté droit sur le centre de l'ennemi. Il arracha les mèches aux mains de six canonniers; à quatre autres seulement, il ne put les prendre. Les Polonais le refoulèrent. Alors, l'officier étranger prit lui-même une mèche pour mettre le feu à un canon énorme, tel que les Cosaques n'en avaient jamais vu. Il ouvrait une large gueule béante par laquelle regardaient mille morts. Lorsqu'il tonna, et trois autres après lui, qui, de leur quadruple coup, ébranlèrent sourdement la terre, ils firent un mal affreux. Plus d'une vieille mère cosaque pleurera son fils et se frappera la poitrine de ses mains osseuses; il y aura plus d'une veuve à Gloukhoff, Némiroff, Tchernigoff et autres villes. Elle courra, la veuve éplorée, tous les jours au bazar; elle se cramponnera à tous les passants, les regardant aux yeux pour voir s'il ne se trouvera pas parmi eux le plus cher des hommes. Mais il passera par la ville bien des troupes de toutes espèces, sans que jamais il se trouve parmi elles le plus cher de tous les hommes.

La moitié du *kourèn* de Nésamaïkoff n'existait plus. Comme la grêle abat tout un champ de blé, où chaque épi se balance semblable à un ducat de poids, ainsi le canon balaie et couche les rangs cosaques.

En revanche, comme les Cosaques s'élancèrent! comme tous se ruèrent sur l'ennemi! comme l'*ataman* Koukoubenko bouillonna de rage, quand il vit que la moitié de son *kourèn* n'existait plus! Il entra avec les restes des gens de Nésamaïkoff au centre même des rangs ennemis, hacha comme du chou, dans sa fureur, le premier qui se trouva sous sa main, désarma plusieurs cavaliers, frappant de sa

lance homme et cheval, parvint jusqu'à la batterie et s'empara d'un canon. Il regarde, et déjà l'*ataman* du *kourèn* d'Oumane l'a précédé, et Stepan Gouska a pris la pièce principale. Leur cédant alors la place, il se tourne avec les siens contre une autre masse d'ennemis. Où les gens de Nésamaïkoff ont passé, il y a une rue; où ils tournent, un carrefour. On voyait s'éclaircir les rangs ennemis, et les Polonais tomber comme des gerbes. Près des chariots mêmes, se tient Vovtousenko ; devant lui, Tchérévitchenko; au-delà des chariots, Degtarenko, et, derrière lui, l'*ataman* du *kourèn*, Vertikhvist. Déjà Degtarenko a soulevé deux Polonais sur sa lance ; mais il en rencontre un troisième moins facile à vaincre. Le Polonais était souple et fort, et magnifiquement équipé ; il avait amené à sa suite plus de cinquante serviteurs. Il fit plier Degtarenko, le jeta par terre, et, levant son sabre sur lui, s'écria :

— Il n'y a pas un seul de vous, chiens de Cosaques, qui osât me résister!

— Si pourtant, il y en a, dit Mosy Chilo ; et il s'avança.

C'était un fort Cosaque, qui avait plus d'une fois commandé sur mer, et passé par bien des épreuves. Les Turcs l'avaient pris avec toute sa troupe à Trébisonde, et les avaient tous emmenés sur leurs galères, les fers aux pieds et aux mains, les privant de riz pendant des semaines entières, et leur faisant boire l'eau salée. Les pauvres gens avaient tout souffert, tout supporté, plutôt que de renier leur religion orthodoxe. Mais l'*ataman* Mosy Chilo n'eut pas le courage de souffrir ; il foula aux pieds la sainte loi, entoura d'un turban odieux sa tête pécheresse, entra dans la confiance du pacha, devint magasinier du vaisseau et chef de la chiourme. Cela fit une grande peine aux pauvres prisonniers ; ils savaient que si l'un des leurs vendait sa religion et passait au parti des oppresseurs, il était plus

pénible et plus amer d'être sous sa main. C'est ce qui arriva. Mosy Chilo leur mit à tous de nouveaux fers, en les attachant trois à trois, les lia de cordes jusqu'aux os, les assomma de coups sur la nuque; et lorsque les Turcs, satisfaits d'avoir trouvé un pareil serviteur, commencèrent à se réjouir, et s'enivrèrent sans respect pour les lois de leur religion, il apporta les soixante-quatre clefs des fers aux prisonniers afin qu'ils pussent ouvrir les cadenas, jeter leurs liens à la mer, et les échanger contre des sabres pour frapper les Turcs. Les Cosaques firent un grand butin, et revinrent glorieusement dans leur patrie, où, pendant longtemps, les joueurs de *bandoura* glorifièrent Mosy Chilo. On l'eût bien élu *kochévoï*; mais c'était un étrange Cosaque. Quelquefois il faisait une action que le plus sage n'aurait pas imaginée; d'autres fois, il tombait dans une incroyable bêtise. Il but et dissipa tout ce qu'il avait acquis, s'endetta près de tous à la *setch*, et, pour combler la mesure, il se glissa, la nuit, comme un voleur des rues, dans un *kourèn* étranger, enleva tous les harnais, et les mit en gage chez le cabaretier. Pour une action si honteuse, on l'attacha à un poteau sur la place du bazar, et l'on mit près de lui un gros bâton afin que chacun, selon la mesure de ses forces, pût lui en asséner un coup. Mais, parmi les Zaporogues, il ne se trouva pas un seul homme qui levât le bâton sur lui, se souvenant des services qu'il avait rendus. Tel était le Cosaque Mosy Chilo.

— Si, pourtant, il y en a pour vous rosser, chiens, dit-il en s'élançant sur le Polonais. Aussi, comme ils se battirent! Cuirasses et brassarts se plièrent sous leurs coups à tous deux. Le Polonais lui déchira sa chemise de fer, et lui atteignit le corps de son sabre. La chemise du Cosaque rougit, mais Chilo n'y fit nulle attention. Il leva sa main; elle était lourde sa main noueuse, et il étourdit son adver-

saire d'un coup sur la tête. Son casque de bronze vola en éclats; le Polonais chancela, et tomba de la selle; et Chilo se mit à sabrer en croix l'ennemi renversé. Cosaque, ne perds pas ton temps à l'achever, mais retourne-toi plutôt!... Il se ne retourna point, le Cosaque, et l'un des serviteurs du vaincu le frappa de son couteau dans le cou. Chilo fit volte-face, et déjà il atteignait l'audacieux, mais celui-ci disparut dans la fumée de la poudre. De tous côtés résonnait un bruit de mousqueterie. Chilo chancela, et sentit que sa blessure était mortelle. Il tomba, mit la main sur la plaie, et se tournant vers ses compagnons :

— Adieu, seigneurs frères camarades, dit-il; que la terre russe orthodoxe reste debout pour l'éternité, et qu'il lui soint rendu un honneur éternel.

Il ferma ses yeux éteints, et son âme cosaque quitta sa farouche enveloppe.

Déjà Zadorojni s'avançait à cheval, et l'*ataman* de *kourèn* Vertikhvist et Balaban s'avançaient aussi.

— Dites-moi, seigneurs, s'écria Tarass, en s'adressant aux *atamans* de *kouréni*; y a-t-il encore de la poudre dans les poudrières? La force cosaque ne s'est-elle pas affaiblie? Les nôtres ne plient-ils pas encore ?

— Père, il y a encore de la poudre dans les poudrières; la force cosaque n'est pas affaiblie, et les nôtres ne plient pas encore.

Et les Cosaques firent une vigoureuse attaque. Ils rompirent les rangs ennemis. Le petit colonel fit sonner la retraite et hisser huit drapeaux peints pour rassembler les siens qui s'étaient dispersés dans la plaine. Tous les Polonais accoururent aux drapeaux; mais ils n'avaient pas encore reformé leurs rangs que déjà l'*ataman* Koukoubenko faisait avec ses gens de Nésamaïkoff une charge en plein centre, et tombait sur le colonel ventru. Le colonel

ne soutint pas le choc, et, tournant son cheval, il s'enfuit à toute bride. Koukoubenko le poursuivit longtemps à travers champs, sans le laisser rejoindre les siens. Voyant cela du *kourèn* voisin, Stépan Gouska se mit de la partie, son *arkan* à la main; courbant la tête sur le cou de son cheval, et, saisissant l'instant favorable, il lui jeta du premier coup son *arkan* à la gorge. Le colonel devint tout rouge, et saisit la corde des deux mains, en s'efforçant de la rompre. Mais déjà un coup puissant lui avait enfoncé dans sa large poitrine la lame meurtrière. Gouska, toutefois, n'aura pas longtemps à se réjouir. Les Cosaques se retournaient à peine que déjà Gouska était soulevé sur quatre piques. Le pauvre *ataman* n'eut que le temps de dire :

— Périssent tous les ennemis, et que la terre russe se réjouisse dans la gloire pendant des siècles éternels!

Et il exhala le dernier soupir. Les Cosaques tournèrent la tête, et déjà, d'un côté, le Cosaque Mételitza faisait fête aux Polonais en assommant tantôt l'un, tantôt l'autre, et, d'un autre côté, l'*ataman* Névilitchki s'élançait à la tête des siens. Près d'un carré de chariots, Zakroutigouba retourne l'ennemi comme du foin, et le repousse, tandis que, devant un carré plus éloigné, le troisième Pisarenko a refoulé une troupe entière de Polonais, et près du troisième carré, les combattants se sont saisis à bras-le-corps, et luttent sur les chariots mêmes.

— Dites-moi, seigneurs, s'écria l'*ataman* Tarass, en s'avançant au-devant des chefs; y a-t-il encore de la poudre dans les poudrières? La force cosaque n'est-elle pas affaiblie? Les Cosaques ne commencent-ils pas à plier?

— Père, il y a encore de la poudre dans les poudrières; la force cosaque n'est pas affaiblie; les Cosaques ne plient pas encore.

Déjà Bovdug est tombé du haut d'un chariot. Une balle

l'a frappé sous le cœur. Mais, rassemblant toute sa vieille âme, il dit :

— Je n'ai pas de peine à quitter le monde. Dieu veuille donner à chacun une fin pareille, et que la terre russe soit glorifiée jusqu'à la fin des siècles!

Et l'âme de Bovdug s'éleva dans les hauteurs pour aller raconter aux vieillards morts depuis longtemps comment on sait combattre sur la terre russe, et mieux encore comment on y sait mourir pour la sainte religion.

Bientôt après, tomba aussi Balaban, *ataman* de *kourèn*. Il avait reçu trois blessures mortelles, de balle, de lance, et d'un lourd sabre droit. Et c'était un des plus vaillants Cosaques. Il avait fait, comme *ataman*, une foule d'expéditions maritimes, dont la plus glorieuse fut celle des rivages d'Anatolie. Ses gens avaient ramassé beaucoup de sequins, d'étoffes de Damas et de riche butin turc. Mais ils essuyèrent de grands revers à leur retour. Les malheureux durent passer sous les boulets turcs. Quand le vaisseau ennemi fit feu de toutes ses pièces, une moitié de leurs bateaux sombra en tournoyant, et il périt dans les eaux plus d'un Cosaque; mais les bottes de joncs attachées aux flancs des bateaux les sauvèrent d'une commune noyade. Pendant toute la nuit, les Cosaques enlevèrent l'eau des barques submergées avec des pelles creuses et leurs bonnets, en réparant les avaries. De leurs larges pantalons cosaques, ils firent des voiles, et filant avec promptitude, ils échappèrent au plus rapide des vaisseaux turcs. Et c'était peu qu'ils fussent arrivés sains et saufs à la *setch*; ils rapportèrent une chasuble brodée d'or à l'archimandrite du couvent de Méjigorsk à Kiew, et des ornements d'argent pur pour l'image de la Vierge, dans le *zaporojié* même. Et longtemps après les joueurs de *bandoura* glorifiaient l'habile réussite des Cosaques. A cette heure,

Balaban inclina sa tête, sentant les poignantes approches de la mort, et dit d'une voix faible :

— Il me semble, seigneurs frères, que je meurs d'une bonne mort. J'en ai sabré sept, j'en ai traversé neuf de ma lance, j'en ai suffisamment écrasé sous les pieds de mon cheval, et je ne sais combien j'en ai atteint de mes balles. Fleurisse donc éternellement la terre russe!

Et son âme s'envola.

Cosaques, Cosaques, ne livrez pas la fleur de votre armée. Déjà l'ennemi a cerné Koukoubenko. Déjà, il ne reste autour de lui que sept hommes du *kourèn* de Nésamaïkoff, et ceux-là se défendent plus qu'il ne leur reste de force; déjà les vêtements de leur chef sont rougis de son sang. Tarass lui-même, voyant le danger qu'il court, s'élance à son aide; mais les Cosaques sont arrivés trop tard. Une lance a pu s'enfoncer sous son cœur avant que l'ennemi qui l'entoure ait été repoussé. Il s'inclina doucement sur les bras des Cosaques qui le soutenaient, et son jeune sang jaillit comme une source, semblable à un vin précieux que des serviteurs maladroits apportent de la cave dans un vase de verre, et qui le brisent à l'entrée de la salle en glissant sur le parquet. Le vin se répand sur la terre, et le maître du logis accourt, en se prenant la tête dans les mains, lui qui l'avait réservé pour la plus belle occasion de sa vie, afin que, si Dieu la lui donnait, il pût dans sa vieillesse fêter un compagnon de ses jeunes années, et se réjouir avec lui au souvenir d'un temps où l'homme savait autrement et mieux se réjouir. Koukoubenko promena son regard autour de lui, et murmura :

— Je remercie Dieu de m'avoir accordé de mourir sous vos yeux, compagnons. Qu'après nous, on vive mieux que nous, et que la terre russe, aimée du Christ, soit éternelle dans sa beauté!

Et sa jeune âme s'envola. Les anges la prirent sous les bras, et l'emportèrent aux cieux : elle sera bien là-bas. « Assieds-toi à ma droite, Koukoubenko, lui dira le Christ, tu n'as pas trahi la fraternité, tu n'as pas fait d'action honteuse, tu n'as pas abandonné un homme dans le danger. Tu as conservé et défendu mon Église. » La mort de Koukoubenko attrista tout le monde ; et cependant les rangs cosaques s'éclaircissaient à vue d'œil ; beaucoup de braves avaient cessé de vivre. Mais les Cosaques tenaient bon.

— Dites-moi, seigneurs, cria Tarass aux *kouréni* restés debout, y a-t-il encore de la poudre dans les poudrières? les sabres ne sont-ils pas émoussés? la force cosaque ne s'est-elle pas affaiblie? les Cosaques ne plient-ils pas encore?

— Père, il y a encore assez de poudre ; les sabres sont encore bons ; la force cosaque n'est pas affaiblie ; les Cosaques n'ont pas plié.

Et les Cosaques s'élancèrent de nouveau comme s'ils n'eussent éprouvé aucune perte. Il ne reste plus vivants que trois *ataman* de *kourèn*. Partout coulent des ruisseaux rouges ; des ponts s'élèvent, formés de cadavres des Cosaques et des Polonais. Tarass regarda le ciel, et vit s'y déployer une longue file de vautours. Ah! quelqu'un donc se réjouira! Déjà, là-bas, on a soulevé Métélitza sur le fer d'une lance ; déjà la tête du second Pisarenko a tournoyé dans l'air en clignant des yeux ; déjà Okhrim Gouska, sabré de haut et en travers, est tombé lourdement.

— Soit! dit Tarass, en faisant signe de son mouchoir.

Ostap comprit le geste de son père ; et, sortant de son embuscade, chargea vigoureusement la cavalerie polonaise. L'ennemi ne soutint pas la violence du choc ; et lui, le poursuivant à outrance, le rejeta sur la place où

l'on avait planté des pieux et jonché la terre de tronçons de lances. Les chevaux commencèrent à broncher, à s'abattre, et les Polonais à rouler par-dessus leurs têtes. Dans ce moment, les Cosaques de Korsoun, qui se tenaient en réserve derrière les chariots, voyant l'ennemi à portée de mousquet, firent une décharge soudaine. Les Polonais, perdant la tête, se mirent en désordre, et les Cosaques reprirent courage :

— La victoire est à nous! crièrent de tous côtés les voix zaporogues.

Les clairons sonnèrent, et on hissa le drapeau de la victoire. Les Polonais, défaits, fuyaient en tous sens.

— Non, non, la victoire n'est pas encore à nous, dit Tarass, en regardant les portes de la ville.

Il avait dit vrai.

Les portes de la ville s'étaient ouvertes, et il en sortit un régiment de hussards, la fleur des régiments de cavalerie. Tous les cavaliers montaient des *argamaks*[1] bai-brun. En avant des escadrons, galopait un chevalier, le plus beau, le plus hardi de tous. Ses cheveux noirs se déroulaient sous son casque de bronze; son bras était entouré d'une écharpe brodée par les mains de la plus séduisante beauté. Tarass demeura stupéfait quand il reconnut Andry. Et lui, cependant, enflammé par l'ardeur du combat, avide de mériter le présent qui ornait son bras, se précipita comme un jeune lévrier, le plus beau, le plus rapide, et le plus jeune de la meute. « *Atou*[2]! crie le vieux chasseur, » et le lévrier se précipite, lançant ses jambes en droite ligne dans les airs, penché de tout son corps sur le flanc, soulevant la neige de ses

1. Chevaux persans.
2. Mot russe pour exciter les chiens.

ongles, et devançant dix fois le lièvre lui-même dans la chaleur de sa course. Le vieux Tarass s'arrête; il regarde comment Andry s'ouvrait un passage, frappant à droite et à gauche, et chassant les Cosaques devant lui. Tarass perd patience.

— Comment, les tiens! les tiens! s'écrie-t-il; tu frappes les tiens, fils du diable!

Mais Andry ne voyait pas qui se trouvait devant lui, si c'étaient les siens ou d'autres. Il ne voyait rien. Il voyait des boucles de cheveux, de longues boucles ondoyantes, une gorge semblable au cygne de la rivière, un cou de neige et de blanches épaules, et tout ce que Dieu créa pour des baisers insensés.

— Holà! camarades, attirez-le-moi, attirez-le-moi seulement dans le bois, cria Tarass.

Aussitôt se présentèrent trente des plus rapides Cosaques pour attirer Andry vers le bois. Redressant leurs hauts bonnets, ils lancèrent leurs chevaux pour couper la route aux hussards, prirent en flanc les premiers rangs, les culbutèrent, et les ayant séparés du gros de la troupe, sabrèrent les uns et les autres. Alors Golokopitenko frappa Andry sur le dos du plat de son sabre droit, et tous, à l'instant, se mirent à fuir de toute la rapidité cosaque. Comme Andry s'élança! comme son jeune sang bouillonna dans toutes ses veines! Enfonçant ses longs éperons dans les flancs de son cheval, il vola à perte d'haleine sur les pas des Cosaques, sans se retourner, et sans voir qu'une vingtaine d'hommes seulement avaient pu le suivre. Et les Cosaques, fuyant de toute la célérité de leurs chevaux, tournaient vers le bois. Andry, lancé ventre à terre, atteignait déjà Golokopitenko, lorsque tout à coup une main puissante arrêta son cheval par la bride. Andry tourna la tête; Tarass était devant lui. Il trembla

de tout son corps, et devint pâle comme un écolier surpris en maraude par son maître. La colère d'Andry s'éteignit comme si elle ne se fût jamais allumée. Il ne voyait plus devant lui que son terrible père.

— Eh bien! qu'allons-nous faire maintenant? dit Tarass, en le regardant droit entre les deux yeux.

Andry ne put rien répondre, et resta les yeux baissés vers la terre.

— Eh bien, fils, tes Polonais t'ont-ils été d'un grand secours?

Andry demeurait muet.

— Ainsi trahir, vendre la religion, vendre les tiens... Attends, descends de cheval.

Obéissant comme un enfant docile, Andry descendit de cheval, et s'arrêta, ni vif ni mort, devant Tarass.

— Reste là, et ne bouge plus. C'est moi qui t'ai donné la vie, c'est moi qui te tuerai, dit Tarass; et, reculant d'un pas, il ôta son mousquet de dessus son épaule. Andry était pâle comme un linge. On voyait ses lèvres remuer, et prononcer un nom. Mais ce n'était pas le nom de sa patrie, ni de sa mère, ni de ses frères, c'était le nom de la belle Polonaise.

Tarass fit feu.

Comme un épi de blé coupé par la faucille, Andry inclina la tête, et tomba sur l'herbe sans prononcer un mot.

Le meurtrier de son fils, immobile, regarda longtemps le cadavre inanimé. Il était beau, même dans la mort. Son visage viril, naguère brillant de force et d'une irrésistible séduction, exprimait encore une merveilleuse beauté. Ses sourcils, noirs comme un velours de deuil, ombrageaient ses traits pâlis.

— Que lui manquait-il pour être un Cosaque? dit Boulba. Il était de haute taille, il avait des sourcils noirs, un vi-

sage de gentilhomme, et sa main était forte dans le combat. Et il a péri, péri sans gloire, comme un chien lâche.

— Père, qu'as-tu fait? c'est toi qui l'as tué? dit Ostap, qui arrivait en ce moment.

Tarass fit de la tête un signe affirmatif.

Ostap regarda fixement le mort dans les yeux. Il regretta son frère, et dit :

— Père, livrons-le honorablement à la terre, afin que les ennemis ne puissent l'insulter, et que les oiseaux de proie n'emportent pas les lambeaux de sa chair.

— On l'enterrera bien sans nous, dit Tarass; et il aura des pleureurs et des pleureuses.

Et pendant deux minutes, il pensa :

— Faut-il le jeter aux loups qui rôdent sur la terre humide, ou bien respecter en lui la vaillance du chevalier, que chaque brave doit honorer en qui que ce soit.

Il regarde, et voit Golokopitenko galoper vers lui.

— Malheur! *ataman*. Les Polonais se sont fortifiés; il leur est venu un renfort de troupes fraîches.

— Golokopitenko n'a pas achevé que Vovtousenko accourt :

— Malheur! *ataman*. Encore une force nouvelle qui fond sur nous.

Vovtousenko n'a pas achevé que Pisarenko arrive en courant, mais sans cheval :

— Où es-tu, père? les Cosaques te cherchent. Déjà l'*ataman* de *kourèn* Névilitchki est tué; Zadorojni est tué; Tchérévitchenko est tué; mais les Cosaques tiennent encore; ils ne veulent pas mourir, sans t'avoir vu une dernière fois dans les yeux; ils veulent que tu les regardes à l'heure de la mort.

— A cheval, Ostap! dit Tarass.

Et il se hâta pour trouver encore debout les Cosaques

pour savourer leur vue une dernière fois, et pour qu'ils pussent regarder leur *ataman* avant de mourir. Mais il n'était pas sorti du bois avec les siens, que les forces ennemies avaient cerné le bois de tous côtés, et que partout, à travers les arbres, se montraient des cavaliers armés de sabres et de lances.

Ostap! Ostap! tiens ferme, cria Tarass.

Et lui-même, tirant son sabre, se mit à écharper les premiers qui lui tombèrent sous la main. Déja six Polonais se sont à la fois rués sur Ostap; mais il paraît qu'ils ont mal choisi le moment. A l'un, la tête a sauté des épaules; l'autre fait la culbute en arrière; le troisième reçoit un coup de lance dans les côtes; le quatrième, plus audacieux, a évité la balle d'Ostap en baissant la tête, et la balle brûlante a frappé le cou de son cheval qui, furieux, se cabre, roule à terre, et écrase sous lui son cavalier.

— Bien, fils, bien, Ostap! criait Tarass; voici que je viens à toi.

Lui-même repoussait les assaillants. Tarass multiplie son sabre; il distribue des cadeaux sur la tête de l'un et sur celle de l'autre; et, regardant toujours Ostap, il le voit luttant corps à corps avec huit ennemis à la fois.

— Ostap! Ostap! tiens ferme.

Mais déjà Ostap a le dessous; déjà on lui a jeté un *arkan* autour de la gorge; déjà on saisit, déjà on garrotte Ostap.

— Aïe! Ostap, Ostap! criait Tarass en s'ouvrant un passage vers lui, et en hachant comme du chou tout ce qui les séparait; aïe! Ostap, Ostap!...

Mais, en ce moment, il fut frappé comme d'une lourde pierre; tout tournoya devant ses yeux. Un instant brillèrent, mêlées dans son regard, des têtes, des lances, la fumée

du canon, les étincelles de la mousqueterie et les branches d'arbres avec leurs feuilles. Il tomba sur la terre comme un chêne abattu, et un épais brouillard couvrit ses yeux.

X

— Il paraît que j'ai longtemps dormi, dit Tarass en s'éveillant comme du pénible sommeil d'un homme ivre, et en s'efforçant de reconnaître les objets qui l'entouraient.

Une terrible faiblesse avait brisé ses membres. Il avait peine à distinguer les murs et les angles d'une chambre inconnue. Enfin il s'aperçut que Tovkatch était assis auprès de lui, et qu'il paraissait attentif à chacune de ses respirations.

— Oui, pensa Tovkatch ; tu aurais bien pu t'endormir pour l'éternité.

Mais il ne dit rien, le menaça du doigt et lui fit signe de se taire.

— Mais, dis-moi donc, où suis-je, à présent? reprit Tarass en rassemblant ses esprits, et en cherchant à se rappeler le passé.

— Tais-toi donc ! s'écria brusquement son camarade. Que veux-tu savoir de plus? Ne vois-tu pas que tu es tout couvert de blessures? Voici deux semaines que nous cou-

rons à cheval à perdre haleine, et que la fièvre et la chaleur te font divaguer. C'est la première fois que tu as dormi tranquillement. Tais-toi donc, si tu ne veux pas te faire de mal toi-même.

Cependant Tarass s'efforçait toujours de mettre ordre à ses idées, et de se souvenir du passé.

— Mais j'ai donc été pris et cerné par les Polonais?... Mais il m'était impossible de me faire jour à travers leurs rangs?...

— Te tairas-tu encore une fois, fils de Satan! s'écria Tovkatch en colère, comme une bonne poussée à bout par les cris d'un enfant gâté. Qu'as-tu besoin de savoir de quelle manière tu t'es sauvé? il suffit que tu te sois sauvé. Il s'est trouvé des amis qui ne t'ont pas planté là; c'est assez. Il nous reste encore plus d'une nuit à courir ensemble. Tu crois qu'on t'a pris pour un simple Cosaque? non; ta tête a été estimée deux mille ducats.

— Et Ostap? s'écria tout à coup Tarass, qui essaya de se mettre sur son séant en se rappelant soudain comment on s'était emparé d'Ostap sous ses yeux, comment on l'avait garrotté, et comment il se trouvait aux mains des Polonais.

Alors, la douleur s'empara de cette vieille tête. Il arracha et déchira les bandages qui couvraient ses blessures; il les jeta loin de lui; il voulut parler à haute voix, mais ne dit que des choses incohérentes. Il était de nouveau en proie à la fièvre, au délire, et des paroles insensées s'échappaient sans lien et sans ordre de ses lèvres. Pendant ce temps, son fidèle compagnon se tenait debout devant lui, l'accablant de cruels reproches et d'injures. Enfin, il le saisit par les pieds, par les mains, l'emmaillota comme on fait d'un enfant, replaça tous les bandages, l'enveloppa dans une peau de bœuf, l'assujettit avec des cordes à la

selle d'un cheval, et s'élança de nouveau sur la route avec lui.

— Fusses-tu mort, je te ramènerai dans ton pays. Je ne permettrai pas que les Polonais insultent à ton origine cosaque, qu'ils mettent ton corps en lambeaux, et qu'ils les jettent dans la rivière. Si l'aigle doit arracher les yeux à ton cadavre, que ce soit l'aigle de nos steppes, non l'aigle polonais, non celui qui vient des terres de la Pologne. Fusses-tu mort, je te ramènerai en Ukraine.

Ainsi parlait son fidèle compagnon, fuyant jour et nuit, sans trêve ni repos. Il le ramena enfin, privé de sentiment, dans la *setch* même des Zaporogues. Là, il se mit à le traiter au moyen de simples et de compresses; il découvrit une femme juive, habile dans l'art de guérir, qui, pendant un mois, lui fit prendre divers remèdes; enfin Tarass se sentit mieux. Soit que l'influence du traitement fût salutaire, soit que sa nature de fer eût pris le dessus, au bout d'un mois et demi, il était sur pied. Ses plaies s'étaient fermées, et les cicatrices faites par le sabre témoignaient seules de la gravité des blessures du vieux Cosaque. Pourtant, il était devenu visiblement morose et chagrin. Trois rides profondes avaient creusé son front, où elles restèrent désormais. Quand il jeta les yeux autour de lui, tout lui parut nouveau dans la *setch*. Tous ses vieux compagnons étaient morts; il n'en restait pas un de ceux qui avaient combattu pour la sainte cause, pour la foi et la fraternité.

Ceux-là aussi qui, à la suite du *kochévoï*, s'étaient mis à la poursuite des Tatars, n'existaient plus; tous avaient péri : l'un était tombé au champ d'honneur; un autre était mort de faim et de soif au milieu des steppes salées de la Crimée; un autre encore s'était éteint dans la captivité, n'ayant pu supporter sa honte. L'ancien *kochévoï*

aussi n'était plus dès longtemps de ce monde, ni aucun de ses vieux compagnons, et déjà l'herbe du cimetière avait poussé sur les restes de ces Cosaques autrefois bouillonnants de courage et de vie. Tarass entendait seulement qu'autour de lui il y avait une grande orgie, une orgie bruyante : toute la vaisselle avait volé en éclats ; il n'était pas resté une goutte de vin ; les hôtes et les serviteurs avaient emporté toutes les coupes, tous les vases précieux, et le maître de la maison, demeuré solitaire et morne, pensait que mieux eût valu qu'il n'y eût pas de fête. On s'efforçait en vain d'occuper et de distraire Tarass ; en vain les vieux joueurs de *bandoura* à la barbe grise défilaient par deux et par trois devant lui, chantant ses exploits de Cosaque ; il contemplait tout d'un œil sec et indifférent ; une douleur inextinguible se lisait sur ses traits immobiles et sa tête penchée ; il disait à voix basse :

— Mon fils Ostap !

Cependant les Zaporogues s'étaient préparés à une expédition maritime. Deux cents bateaux avaient été lancés sur le Dniepr, et l'Asie-Mineure avait vu ces Cosaques à la tête rasée, à la tresse flottante, mettre à feu et à sang ses rivages fleuris ; elle avait vu les turbans musulmans, pareils aux fleurs innombrables de ses campagnes, dispersés dans ses plaines sanglantes ou nageant auprès du rivage. Elle avait vu quantité de larges pantalons cosaques tachés de goudron, quantité de bras musculeux armés de fouets noirs. Les Zaporogues avaient détruit toutes les vignes et mangé tout le raisin ; ils avaient laissé des tas de fumier dans les mosquées ; ils se servaient, en guise de ceintures, des châles précieux de la Perse, et en ceignaient leurs caftans salis. Longtemps après on trouvait encore sur les lieux qu'ils avaient foulés les petites

pipes courtes des Zaporogues. Tandis qu'ils s'en retournaient gaiement, un vaisseau turc de dix canons s'était mis à leur poursuite, et une salve générale de son artillerie avait dispersé leurs bateaux légers comme une troupe d'oiseaux. Un tiers d'entre eux avait péri dans les profondeurs de la mer ; le reste avait pu se rallier pour gagner l'embouchure du Dniepr, avec douze tonnes remplies de sequins. Tout cela n'occupait plus Tarass. Il s'en allait dans les champs, dans les steppes, comme pour la chasse ; mais son arme demeurait chargée ; il la déposait près de lui, plein de tristesse, et s'arrêtait sur le rivage de la mer. Il restait longtemps assis, la tête baissée, et disant toujours :

— Mon Ostap, mon Ostap !

Devant lui brillait et s'étendait au loin la nappe de la mer Noire ; dans les joncs lointains on entendait le cri de la mouette, et sur sa moustache blanchie des larmes tombaient l'une suivant l'autre.

A la fin Tarass n'y tint plus :

— Qu'il en soit ce que Dieu voudra, dit-il, j'irai savoir ce qu'il est devenu. Est-il vivant? est-il dans la tombe? ou bien n'est-il même plus dans la tombe? Je le saurai à tout prix, je le saurai.

Et une semaine après, il était déjà dans la ville d'Oumane, à cheval, la lance en main, le sabre au côté, le sac de voyage pendu au pommeau de la selle ; un pot de gruau, des cartouches, des entraves de cheval et d'autres munitions complétaient son équipage. Il marcha droit à une chétive et sale masure dont les fenêtres ternies se voyaient à peine ; le tuyau de la cheminée était bouché par un torchon, et la toiture, percée à jour, toute couverte de moineaux ; un tas d'ordures s'étalait devant la porte d'entrée. A la fenêtre apparaissait la tête d'une juive en bonnet orné de perles noircies.

— Ton mari est-il à la maison? dit Boulba en descendant de cheval, et en passant la bride dans un anneau de fer scellé au mur.

— Il y est, dit la juive, qui s'empressa aussitôt de sortir avec une corbeille de froment pour le cheval et un broc de bière pour le cavalier.

— Où donc est ton juif?

— Dans l'autre chambre, à faire ses prières, murmura la juive en saluant Boulba, et en lui souhaitant une bonne santé au moment où il approcha le broc de ses lèvres.

— Reste ici, donne à boire et à manger à mon cheval : j'irai seul lui parler. J'ai affaire à lui.

Ce juif était le fameux Yankel. Il s'était fait à la fois fermier et aubergiste. Ayant peu à peu pris en main les affaires de tous les seigneurs et hobereaux des environs, il avait insensiblement sucé tout leur argent et fait sentir sa présence de juif sur tout le pays. A trois milles à la ronde, il ne restait plus une seule maison qui fût en bon état. Toutes vieillissaient et tombaient en ruines ; la contrée entière était devenue déserte comme après une épidémie ou un incendie général. Si Yankel l'eût habitée une dixaine d'années de plus, il est probable qu'il en eût expulsé jusqu'aux autorités. Tarass entra dans la chambre.

Le juif priait, la tête couverte d'un long voile assez malpropre, et il s'était retourné pour cracher une dernière fois, selon le rite de sa religion, quand tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur Boulba qui se tenait derrière lui. Avant tout brillèrent à ses regards les deux mille ducats offerts pour la tête du Cosaque; mais il eut honte de sa cupidité, et s'efforça d'étouffer en lui-même l'éternelle pensée de l'or, qui, semblable à un ver, se replie autour de l'âme d'un juif.

— Écoute, Yankel, dit Tarass au juif, qui s'était mis en devoir de le saluer et qui alla prudemment fermer la porte, afin de n'être vu de personne; je t'ai sauvé la vie — les Cosaques t'auraient déchiré comme un chien — à ton tour maintenant, rends-moi un service.

Le visage du juif se rembrunit légèrement.

— Quel service? si c'est quelque chose que je puisse faire, pourquoi ne le ferais-je pas?

— Ne dis rien. Mène-moi à Varsovie.

— A Varsovie?... Comment! à Varsovie? dit Yankel; et il haussa les sourcils et les épaules d'étonnement.

— Ne réponds rien. Mène-moi à Varsovie. Quoi qu'il en arrive, je veux le voir encore une fois, lui dire ne fût-ce qu'une parole...

— A qui, dire une parole?

— A lui, à Ostap, à mon fils.

— Est-ce que ta seigneurie n'a pas entendu dire que déjà...

— Je sais tout, je sais tout; on offre deux mille ducats pour ma tête. Les imbéciles savent ce qu'elle vaut. Je t'en donnerai cinq mille, moi. Voici deux mille ducats comptant (Boulba tira deux mille ducats d'une bourse en cuir), et le reste quand je reviendrai.

Le juif saisit aussitôt un essuie-main et en couvrit les ducats.

— Ah! la belle monnaie! ah! la bonne monnaie! s'écria-t-il, en retournant un ducat entre ses doigts et en l'essayant avec les dents; je pense que l'homme à qui ta seigneurie a enlevé ces excellents ducats n'aura pas vécu une heure de plus dans ce monde, mais qu'il sera allé tout droit à la rivière, et s'y sera noyé, après avoir eu de si beaux ducats.

— Je ne t'en aurais pas prié, et peut-être aurais-je trouvé

moi-même le chemin de Varsovie. Mais je puis être reconnu et pris par ces damnés Polonais; car je ne suis pas fait pour les inventions. Mais vous autres, juifs, vous êtes créés pour cela. Vous tromperiez le diable en personne : vous connaissez toutes les ruses. C'est pour cela que je suis venu te trouver. D'ailleurs, à Varsovie, je n'aurais non plus rien fait par moi-même. Allons, mets vite les chevaux à ta charrette, et conduis-moi lestement.

— Et ta seigneurie pense qu'il suffit tout bonnement de prendre une bête à l'écurie, de l'attacher à une charrette, et — allons, marche en avant! — Ta seigneurie pense qu'on peut la conduire ainsi sans l'avoir d'abord bien cachée.

— Eh bien, cache-moi, cache-moi comme tu sais le faire; dans un tonneau vide, n'est-ce pas?

— Ouais! ta seigneurie pense qu'on peut la cacher dans un tonneau? Est-ce qu'elle ne sait pas que chacun croira qu'il y a de l'eau-de-vie dans ce tonneau?

— Eh bien! qu'ils croient qu'il y a de l'eau-de-vie!

— Comment! qu'ils croient qu'il y a de l'eau-de-vie! s'écria le juif, qui saisit à deux mains ses longues tresses pendantes, et les leva vers le ciel.

— Qu'as-tu donc à t'ébahir ainsi?

— Est-ce que ta seigneurie ignore que le bon Dieu a créé l'eau-de-vie pour que chacun puisse en faire l'essai? Ils sont là-bas un tas de gourmands et d'ivrognes. Le premier gentillâtre venu est capable de courir cinq verstes après le tonneau, d'y faire un trou, et, quand il verra qu'il n'en sort rien, il dira aussitôt : « Un juif ne conduirait pas un tonneau vide; à coup sûr il y a quelque chose là dessous. Qu'on saisisse le juif, qu'on garrotte le juif, qu'on enlève tout son argent au juif, qu'on mette le juif en prison! — parce que tout ce qu'il y a de mauvais

retombe toujours sur le juif; parce que chacun traite le juif de chien; parce qu'on se dit qu'un juif n'est pas un homme.

— Eh bien, alors, mets-moi dans un chariot à poisson!

— Impossible, Dieu le voit, c'est impossible : maintenant, en Pologne, les hommes sont affamés comme des chiens : on voudra voler le poisson, et on découvrira ta seigneurie.

— Eh bien, conduis-moi au diable, mais conduis-moi.

— Écoute, écoute, mon seigneur, dit le juif en abaissant ses manches sur les poignets et en s'approchant de lui les mains écartées : voici ce que nous ferons : maintenant on bâtit partout des forteresses et des citadelles; il est venu de l'étranger des ingénieurs français; et l'on mène par les chemins beaucoup de briques et de pierres. Que ta seigneurie se couche au fond de ma charrette, et j'en couvrirai le dessus avec des briques. Ta seigneurie est robuste, bien portante : aussi ne s'inquiétera-t-elle pas beaucoup du poids à porter; et moi, je ferai une petite ouverture par en bas, afin de pouvoir te nourrir.

— Fais ce que tu veux, seulement conduis-moi.

Et au bout d'une heure, un chariot chargé de briques et attelé de deux rosses sortait de la ville d'Oumane. Sur l'une d'elles, Yankel était juché, et ses longues tresses bouclées voltigeaient par-dessous sa cape de juif, tandis qu'il sautillait sur sa monture, long comme un poteau de grande route.

XI

A l'époque où se passait cette histoire, il n'y avait encore, sur la frontière, ni employés de la douane, ni inspecteurs (ce terrible épouvantail des hommes entreprenants), et chacun pouvait transporter ce que bon lui semblait. Si, d'ailleurs, quelque individu s'avisait de faire la visite ou l'inspection des marchandises, c'était, la plupart du temps, pour son propre plaisir, surtout lorsque des objets agréables venaient frapper ses regards et que sa main avait un poids et une puissance dignes de respect. Mais les briques n'excitaient l'envie de personne; elles entrèrent donc sans obstacle par la porte principale de la ville. Boulba, de sa cage étroite, pouvait seulement entendre le bruit des chariots et les cris des conducteurs, mais rien de plus. Yankel, sautillant sur son petit cheval couvert de poussière, entra, après avoir fait quelques détours, dans une petite rue étroite et sombre, qui portait en même temps les noms de Boueuse et de Juiverie, parce qu'en effet, c'est là que se trouvaient réunis tous les juifs de Varsovie. Cette rue ressemblait étonnamment à l'intérieur retourné d'une basse-cour. Il semblait que le soleil n'y

pénétrât jamais. Des maisons en bois, devenues entièrement noires, avec de longues perches sortant des fenêtres, augmentaient encore les ténèbres. On voyait, par ci par là, quelques murailles en briques rouges, devenues noires aussi en beaucoup d'endroits. De loin en loin un lambeau de muraille, plâtré par en haut, brillait aux rayons du soleil d'un insupportable éclat. Là, tout présentait des contrastes frappants : des tuyaux de cheminée, des haillons, des morceaux de marmites. Chacun jetait dans la rue tout ce qu'il avait d'inutile et de sale, offrant aux passants l'occasion d'exercer leurs divers sentiments à propos de ces guenilles. Un homme à cheval pouvait toucher avec la main les perches étendues à travers la rue, d'une maison à l'autre, le long desquelles pendaient des bas à la juive, des culottes courtes et une oie fumée. Quelquefois un assez gentil visage de juive, entouré de perles noircies, se montrait à une fenêtre délabrée. Un tas de petits juifs, sales, déguenillés, aux cheveux crépus, criaient et se vautraient dans la boue.

Un juif aux cheveux roux, et le visage bigarré de taches de rousseur, qui le faisaient ressembler à un œuf de moineau, mit la tête à la fenêtre. Il entama aussitôt avec Yankel une conversation dans leur langage baroque, et Yankel entra dans la cour. Un autre juif qui passait dans la rue s'arrêta, prit part au colloque, et, lorsque enfin Boulba fut parvenu à sortir de dessous les briques, il vit les trois juifs qui discouraient entre eux avec chaleur.

Yankel se tourna vers lui, et lui dit que tout serait fait suivant son désir, que son Ostap était enfermé dans la prison de ville, et que, quelque difficile qu'il fût de gagner les gardiens, il espérait pourtant lui ménager une entrevue.

Boulba entra avec les trois juifs dans une chambre.

Les juifs recommencèrent à parler leur langage incompréhensible. Tarass les examinait tour à tour. Il semblait que quelque chose l'eût fortement ému; sur ses traits rudes et insensibles brilla la flamme de l'espérance, de cette espérance qui visite quelquefois l'homme au dernier degré du désespoir; son vieux cœur palpita violemment, comme s'il eût été tout à coup rajeuni.

— Ecoutez, juifs, leur dit-il, et son accent témoignait de l'exaltation de son âme, vous pouvez faire tout au monde, vous trouveriez un objet perdu au fond de la mer, et le proverbe dit qu'un juif se volera lui-même, pour peu qu'il en ait l'envie. Délivrez-moi mon Ostap! donnez-lui l'occasion de s'échapper des mains du diable. J'ai promis à cet homme douze mille ducats; j'en ajouterai douze encore, tous mes vases précieux, et tout l'or enfoui par moi dans la terre, et ma maison, et mes derniers vêtements. Je vendrai tout, et je vous ferai encore un contrat pour la vie, par lequel je m'obligerai à partager avec vous tout ce que je puis acquérir à la guerre!

— Oh! impossible, cher seigneur, impossible! dit Yankel avec un soupir.

— Impossible! dit un autre juif.

Les trois juifs se regardèrent en silence.

— Si l'on essayait pourtant, dit le troisième, en jetant sur les deux autres des regards timides, peut-être, avec l'aide de Dieu....

Les trois juifs se remirent à causer dans leur langue. Boulba, quelque attention qu'il leur prêtât, ne put rien deviner; il entendit seulement prononcer souvent le nom de Mardochée et rien de plus.

— Écoute, mon seigneur! dit Yankel, il faut d'abord consulter un homme, tel qu'il n'a pas encore eu son pareil dans le monde, c'est un homme sage comme Salo-

mon, et si celui-là ne fait rien, personne au monde ne peut rien faire. Reste ici, voici la clef, et ne laisse entrer personne.

Les juifs sortirent dans la rue.

Tarass ferma la porte, et regarda par la petite fenêtre dans cette sale rue de la Juiverie. Les trois juifs s'étaient arrêtés dans la rue et parlaient entre eux avec vivacité. Ils furent bientôt rejoints par un quatrième, puis par un cinquième. Boulba entendit de nouveau répéter le nom de Mardochée ! Mardochée ! Les juifs tournaient continuellement leurs regards vers l'un des côtés de la rue. Enfin, à l'un des angles, apparut, derrière une sale masure, un pied chaussé d'un soulier juif, et flottèrent les pans d'un caftan court. Ah ! Mardochée ! Mardochée ! crièrent tous les juifs d'une seule voix. Un juif maigre, moins long que Yankel, mais beaucoup plus ridé, et remarquable par l'énormité de sa lèvre supérieure, s'approcha de la foule impatiente. Alors tous les juifs s'empressèrent à l'envi de lui faire leur narration, pendant laquelle Mardochée tourna plusieurs fois ses regards vers la petite fenêtre, et Tarass put comprendre qu'il s'agissait de lui. Mardochée gesticulait des deux mains, écoutait, interrompait les discours des juifs, crachait souvent de côté, et, soulevant les pans de sa robe, fourrait ses mains dans les poches pour en tirer des espèces de castagnettes, opération qui permettait de remarquer ses hideuses culottes. Enfin les juifs se mirent à crier si fort, qu'un des leurs qui faisait la garde fut obligé de leur faire signe de se taire, et Tarass commençait à craindre pour sa sûreté ; mais il se tranquillisa, en pensant que les juifs pouvaient bien converser dans la rue, et que le diable lui-même ne saurait comprendre leur baragouin.

Deux minutes après, les juifs entrèrent tous à la fois

dans sa chambre. Mardochée s'approcha de Tarass, lui frappa sur l'épaule, et dit :

— Quand nous voudrons faire quelque chose ce sera fait comme il faut.

Tarass examina ce Salomon, qui n'avait pas son pareil dans le monde, et conçut quelque espoir. Effectivement, sa vue pouvait inspirer une certaine confiance. Sa lèvre supérieure était un véritable épouvantail; il était hors de doute qu'elle n'était parvenue à ce développement de grosseur que par des raisons indépendantes de la nature. La barbe du Salomon n'était composée que de quinze poils; encore ne poussaient-ils que du côté gauche. Son visage portait les traces de tant de coups, reçus pour prix de ses exploits, qu'il en avait sans doute perdu le compte depuis longtemps, et s'était habitué à les regarder comme des taches de naissance.

Mardochée s'éloigna bientôt avec ses compagnons, remplis d'admiration pour sa sagesse. Boulba demeura seul. Il était dans une situation étrange, inconnue; et pour la première fois de sa vie, il ressentait de l'inquiétude; son âme éprouvait une excitation fébrile. Ce n'était plus l'ancien Boulba inflexible, inébranlable, puissant comme un chêne; il était devenu pusillanime; il était faible maintenant. Il frissonnait à chaque léger bruit, à chaque nouvelle figure de juif, qui apparaissait au bout de la rue. Il demeura toute la journée dans cette situation; il ne but, ni ne mangea, et ses yeux ne se détachèrent pas un instant de la petite fenêtre qui donnait dans la rue. Enfin le soir, assez tard, arrivèrent Mardochée et Yankel. Le cœur de Tarass défaillit.

— Eh bien! avez-vous réussi? demanda-t-il avec l'impatience d'un cheval sauvage.

Mais, avant que les juifs eussent rassemblé leur cou-

rage pour lui répondre, Tarass avait déjà remarqué qu'il manquait à Mardochée sa dernière tresse de cheveux, laquelle, bien qu'assez malpropre, s'échappait autrefois en boucle par dessous sa cape. Il était évident qu'il voulait dire quelque chose; mais il balbutia d'une manière si étrange que Tarass n'y put rien comprendre. Yankel aussi portait souvent la main à sa bouche, comme s'il eût souffert d'une fluxion.

— O cher seigneur! dit Yankel, c'est tout à fait impossible à présent. Dieu le voit! c'est impossible! Nous avons affaire à un si vilain peuple qu'il faudrait lui cracher sur la tête. Voilà Mardochée qui dira la même chose. Mardochée a fait ce que nul homme au monde ne ferait; mais Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Il y a trois mille hommes de troupes dans la ville, et demain on les mène tous au supplice.

Tarass regarda les juifs entre les deux yeux, mais déjà sans impatience et sans colère.

— Et si ta seigneurie veut une entrevue, il faut y aller demain de bon matin, avant que le soleil ne soit levé. Les sentinelles consentent, et j'ai la promesse d'un Leventar. Seulement je désire qu'ils n'aient pas de bonheur dans l'autre monde. *Ah weh mir!* quel peuple cupide! même parmi nous il n'y en a pas de pareils; j'ai donné cinquante ducats à chaque sentinelle et au Leventar....

— C'est bien. Conduis-moi près de lui, dit Tarass résolument, et toute sa fermeté rentra dans son âme. Il consentit à la proposition que lui fit Yankel, de se déguiser en costume de comte étranger, venu d'Allemagne; le juif prévoyant avait déjà préparé les vêtements nécessaires. Il faisait nuit. Le maître de la maison (ce même juif à cheveux roux et couvert de taches de rousseur), apporta un maigre matelas, couvert d'une espèce de natte, et l'éten-

dit sur un des bancs pour Boulba. Yankel se coucha par terre sur un matelas semblable.

Le juif aux cheveux roux but une tasse d'eau-de-vie, puis ôta son demi-caftan, ne conservant que ses souliers et ses bas qui lui donnaient beaucoup de ressemblance avec un poulet, et il s'en fut se coucher à côté de sa juive dans quelque chose qui ressemblait à une armoire. Deux petits juifs se couchèrent par terre auprès de l'armoire, comme deux chiens domestiques. Mais Tarass ne dormait pas : il demeurait immobile, frappant légèrement la table de ses doigts. Sa pipe à la bouche, il lançait des nuages de fumée qui faisaient éternuer le juif endormi et l'obligeaient à se fourrer le nez sous la couverture. A peine le ciel se fut-il coloré d'un pâle reflet de l'aurore, qu'il poussa Yankel du pied.

— Debout, juif, et donne-moi ton costume de comte.

Il s'habilla en une minute ; il se noircit les moustaches et les sourcils, se couvrit la tête d'un petit chapeau brun, et s'arrangea de telle sorte qu'aucun de ses Cosaques les plus proches n'eût pu le reconnaître. A le voir, on ne lui aurait pas donné plus de trente ans. Les couleurs de sa santé brillaient sur ses joues, et ses cicatrices mêmes lui donnaient un certain air d'autorité. Ses vêtements chamarrés d'or lui seyaient à merveille.

Les rues dormaient encore. Pas le moindre marchand ne se montrait dans la ville, une corbeille à la main. Boulba et Yankel atteignirent un édifice qui ressemblait à un héron au repos. C'était un bâtiment bas, large, lourd, noirci par le temps, et à l'un de ses angles s'élançait, comme le cou d'une cigogne, une longue tour étroite, couronnée d'un lambeau de toiture. Cet édifice servait à beaucoup d'emplois divers. Il renfermait des casernes, une prison et même un tribunal criminel. Nos voyageurs en-

trèrent dans le bâtiment et se trouvèrent au milieu d'une vaste salle ou plutôt d'une cour fermée par en haut. Près de mille hommes y dormaient ensemble. En face d'eux se trouvait une petite porte, devant laquelle deux sentinelles jouaient à un jeu qui consistait à se frapper l'un l'autre sur les mains avec les doigts. Ils firent peu d'attention aux arrivants et ne tournèrent la tête que lorsque Yankel leur eut dit :

— C'est nous, entendez-vous bien, mes seigneurs ? c'est nous.

— Allez, dit l'un d'eux, ouvrant la porte d'une main et tendant l'autre à son compagnon, pour recevoir les coups obligés.

Ils entrèrent dans un corridor étroit et sombre, qui les mena dans une autre salle pareille avec de petites fenêtres en haut.

— Qui vive ! crièrent quelques voix, et Tarass vit un certain nombre de soldats armés de pied en cap.

— Il nous est ordonné de ne laisser entrer personne.

— C'est nous ! criait Yankel ; Dieu le voit, c'est nous, mes seigneurs !

Mais personne ne voulait l'écouter. Par bonheur, en ce moment s'approcha un gros homme, qui paraissait être le chef, car il criait plus fort que les autres.

— Mon seigneur, c'est nous ; vous nous connaissez déjà, et le seigneur comte vous témoignera encore sa reconnaissance...

— Laissez-les passer ; que mille diables vous serrent la gorge ! mais ne laissez plus passer qui que ce soit ! Et qu'aucun de vous ne détache son sabre, et ne se couche par terre...

Nos voyageurs n'entendirent pas la suite de cet ordre éloquent.

— C'est nous, c'est moi, c'est nous-mêmes ! disait Yankel à chaque rencontre.

— Peut-on maintenant? demanda-t-il à l'une des sentinelles, lorsqu'ils furent enfin parvenus à l'endroit où finissait le corridor.

— On peut : seulement je ne sais pas si on vous laissera entrer dans sa prison même. Yan n'y est plus maintenant ; on a mis un autre à sa place, répondit la sentinelle.

— Aïe, aïe, dit le juif à voix basse. Voilà qui est mauvais, mon cher seigneur.

— Marche, dit Tarass avec entêtement.

Le juif obéit.

A la porte pointue du souterrain, se tenait un heiduque orné d'une moustache à triple étage. L'étage supérieur montait aux yeux, le second allait droit en avant, et le troisième descendait sur la bouche, ce qui lui donnait une singulière ressemblance avec un matou.

Le juif se courba jusqu'à terre, et s'approcha de lui presque plié en deux. Votre seigneurie! mon illustre seigneur !

— Juif, à qui dis-tu cela?

— A vous, mon illustre seigneur.

— Hum !... Je ne suis pourtant qu'un simple heiduque ! dit le porteur de moustaches à trois étages, et ses yeux brillèrent de contentement.

— Et moi, Dieu me damne, je croyais que c'était le colonel en personne. Aïe, aïe, aïe... En disant ces mots le juif secoua la tête et écarta les doigts des mains. Aïe, quel aspect imposant ! Vrai Dieu, c'est un colonel, tout à fait un colonel. Un seul doigt de plus, et c'est un colonel. Il faudrait mettre mon seigneur à cheval sur un étalon rapide comme une mouche, pour qu'il fît manœuvrer le régiment.

Le heiduque retroussa l'étage inférieur de sa moustache, et ses yeux brillèrent d'une complète satisfaction.

— Mon Dieu, quel peuple martial! continua le juif : *oh weh mir,* quel peuple superbe! Ces galons, ces plaques dorées, tout cela brille comme un soleil; et les jeunes filles, dès qu'elles voient ces militaires... aïe, aïe!

Le juif secoua de nouveau la tête.

Le heiduque retroussa l'étage supérieur de sa moustache, et fit entendre entre ses dents un son à peu près semblable au hennissement d'un cheval.

— Je prie mon seigneur de nous rendre un petit service, dit le juif. Le prince que voici arrive de l'étranger, et il voudrait voir les Cosaques. De sa vie il n'a encore vu quelle espèce de gens sont les Cosaques.

La présence de comtes et de barons étrangers en Pologne était assez ordinaire; ils étaient souvent attirés par la seule curiosité de voir ce petit coin presque à demi asiatique de l'Europe. Quant à la Moscovie et à l'Ukraine, ils regardaient ces pays comme faisant partie de l'Asie même. C'est pourquoi le heiduque, après avoir fait un salut assez respectueux, jugea convenable d'ajouter quelques mots de son propre chef.

— Je ne sais, dit-il, pourquoi votre excellence veut les voir. Ce sont des chiens, et non pas des hommes. Et leur religion est telle, que personne n'en fait le moindre cas.

— Tu mens, fils du diable! dit Boulba; tu es un chien toi-même! Comment oses-tu dire qu'on ne fait pas cas de notre religion! C'est de votre religion hérétique qu'on ne fait pas cas!

— Eh, eh! dit le heiduque, je sais, l'ami, qui tu es maintenant. Tu es toi-même de ceux qui sont là sous ma garde. Attends, je vais appeler les nôtres.

Tarass vit son imprudence, mais l'entêtement et le dé-

pit l'empêchèrent de songer à la réparer. Par bonheur, à l'instant même, Yankel parvint à se glisser entre eux.

— Mon seigneur! Comment serait-il possible que le comte fût un Cosaque! Mais s'il était un Cosaque, où aurait-il pris un pareil vêtement et un air si noble?

— Va toujours!

Et le heiduque ouvrait déjà sa large bouche pour crier.

— Royale Majesté, taisez-vous, taisez-vous! au nom de Dieu, s'écria Yankel, taisez-vous! Nous vous payerons comme personne n'a été payé de sa vie; nous vous donnerons deux ducats en or.

— Hé! hé! deux ducats! Deux ducats ne me font rien. Je donne deux ducats à mon barbier pour qu'il me rase seulement la moitié de ma barbe. Cent ducats, juif!

Ici le heiduque retroussa sa moustache supérieure.

— Si tu ne me donnes pas à l'instant cent ducats, je crie à la garde.

— Pourquoi donc tant d'argent? dit piteusement le juif, devenu tout pâle, en détachant les cordons de sa bourse de cuir.

Mais, heureusement pour lui, il n'y avait pas davantage dans sa bourse, et le heiduque ne savait pas compter au-delà de cent.

— Mon seigneur, mon seigneur! partons au plus vite. Vous voyez quelles mauvaises gens cela fait, dit Yankel, après avoir observé que le heiduque maniait l'argent dans ses mains, comme s'il eût regretté de n'en avoir pas demandé davantage.

— Hé bien, allons donc, heiduque du diable! dit Boulba : tu as pris l'argent, et tu ne songes pas à nous faire voir les Cosaques? Non, tu dois nous les faire voir. Puisque tu as reçu l'argent, tu n'es plus en droit de nous refuser.

— Allez, allez au diable ! sinon, je vous dénonce à l'instant, et alors.... tournez les talons, vous dis-je, et déguerpissez au plus tôt.

— Mon seigneur, mon seigneur ! allons-nous-en, au nom de Dieu, allons-nous-en. Fi sur eux ! Qu'ils voient en songe une telle chose, qu'il leur faille cracher ! criait le pauvre Yankel.

Boulba, la tête baissée, s'en revint lentement, poursuivi par les reproches de Yankel, qui se sentait dévoré de chagrin à l'idée d'avoir perdu pour rien ses ducats.

— Mais aussi, pourquoi le payer ? Il fallait laisser gronder ce chien. Ce peuple est ainsi fait, qu'il ne peut pas ne pas gronder. *Oh weh mir!* quels bonheurs Dieu envoie aux hommes ! Voyez ; cent ducats, seulement pour nous avoir chassés ! Et un pauvre juif ! on lui arrachera ses boucles de cheveux, et de son museau l'on fera une chose impossible à regarder, et personne ne lui donnera cent ducats ! O mon Dieu ! ô Dieu de miséricorde !

Mais l'insuccès de leur tentative avait eu sur Boulba une toute autre influence ; on en voyait l'effet dans la flamme dévorante dont brillaient ses yeux.

— Marchons, dit-il tout à coup, en secouant une espèce de torpeur : allons sur la place publique. Je veux voir comment on le tourmentera.

— O mon seigneur, pourquoi faire ? Là, nous ne pouvons pas le secourir.

— Marchons, dit Boulba avec résolution, et le juif, comme une bonne d'enfant, le suivit avec un soupir.

Il n'était pas difficile de trouver la place où devait avoir lieu le supplice ; le peuple y affluait de toutes parts. Dans ce siècle grossier, c'était un spectacle des plus attrayants, non seulement pour la populace, mais encore pour les classes élevées. Nombre de vieilles femmes dévotes,

nombre de jeunes filles peureuses, qui rêvaient ensuite toute la nuit de cadavres ensanglantés, et qui s'éveillaient en criant comme peut crier un hussard ivre, n'en saisissaient pas moins avec avidité l'occasion de satisfaire leur curiosité cruelle. Ah! quelle horrible torture! criaient quelques-unes d'entre elles, avec une terreur fébrile, en fermant les yeux et en détournant le visage; et pourtant elles demeuraient à leur place. Il y avait des hommes qui, la bouche béante, les mains étendues convulsivement, auraient voulu grimper sur les têtes des autres pour mieux voir. Au milieu de figures étroites et communes, ressortait la face énorme d'un boucher, qui observait toute l'affaire d'un air connaisseur, et conversait en monosyllabes avec un maître d'armes qu'il appelait son compère, parce que, les jours de fête, ils s'enivraient dans le même cabaret. Quelques-uns discutaient avec vivacité, d'autres tenaient même des paris; mais la majeure partie appartenait à ce genre d'individus qui regardent le monde entier et tout ce qui se passe dans le monde, en se grattant le nez avec les doigts. Sur le premier plan, auprès des porteurs de moustaches, qui composaient la garde de la ville, se tenait un jeune gentilhomme campagnard, ou qui paraissait tel, en costume militaire, et qui avait mis sur son dos tout ce qu'il possédait, de sorte qu'il ne lui était resté à la maison qu'une chemise déchirée et de vieilles bottes. Deux chaînes, auxquelles pendait une espèce de ducat, se croisaient sur sa poitrine. Il était venu là avec sa maîtresse Youséfa, et s'agitait continuellement, pour que l'on ne tachât point sa robe de soie. Il lui avait tout expliqué par avance, si bien qu'il était décidément impossible de rien ajouter.

— Ma petite Youséfa, disait-il, tout ce peuple que vous voyez, ce sont des gens qui sont venus pour voir com-

ment on va supplicier les criminels. Et celui-là, ma petite, que vous voyez là-bas, et qui tient à la main une hache et d'autres instruments, c'est le bourreau, et c'est lui qui les suppliciera. Et quand il commencera à tourner la roue et à faire d'autres tortures, le criminel sera encore vivant; mais lorsqu'on lui coupera la tête, alors ma petite, il mourra aussitôt. D'abord il criera et se débattra, mais dès qu'on lui aura coupé la tête, il ne pourra plus ni crier, ni manger, ni boire, parce que alors, ma petite, il n'aura plus de tête.

Et Youséfa écoutait tout cela avec terreur et curiosité. Les toits des maisons étaient couverts de peuple. Aux fenêtres des combles apparaissaient d'étranges figures à moustaches, coiffées d'une espèce de bonnet. Sur les balcons, abrités par des baldaquins, se tenait l'aristocratie. La jolie main, brillante comme du sucre blanc, d'une jeune fille rieuse, reposait sur la grille du balcon. De nobles seigneurs, doués d'un embonpoint respectable, contemplaient tout cela d'un air majestueux. Un valet, en riche livrée, les manches rejetées en arrière, faisait circuler des boissons et des rafraîchissements. Souvent une jeune fille espiègle, aux yeux noirs, saisissant de sa main blanche des gâteaux ou des fruits, les jetait au peuple. La cohue des chevaliers affamés s'empressaient de tendre leurs chapeaux, et quelque long hobereau, qui dépassait la foule de toute sa tête, vêtu d'un *kountousch* autrefois écarlate, et tout chamarré de cordons en or noircis par le temps, saisissait les gâteaux au vol, grâce à ses longs bras, baisait la proie qu'il avait conquise, l'appuyait sur son cœur, et puis la mettait dans sa bouche. Un faucon, suspendu au balcon dans une cage dorée, figurait aussi parmi les spectateurs; le bec tourné de travers et la patte levée, il examinait aussi le peuple avec attention. Mais la foule

s'émut tout à coup, et de toutes parts retentirent les cris : les voilà, les voilà ! ce sont les Cosaques !

Ils marchaient la tête découverte, leurs longues tresses pendantes; tous avaient laissé pousser leur barbe. Ils s'avançaient sans crainte et sans tristesse, avec une certaine tranquillité fière. Leurs vêtements, de drap précieux, s'étaient usés et flottaient autour d'eux en lambeaux; ils ne regardaient ni ne saluaient le peuple. Le premier de tous marchait Ostap.

Que sentit le vieux Tarass, lorsqu'il vit son Ostap? Que se passa-t-il alors dans son cœur?... Il le contemplait du milieu de la foule sans perdre un seul de ses mouvements. Les Cosaques étaient déjà parvenus au lieu du supplice. Ostap s'arrêta. A lui le premier appartenait de vider cet amer calice. Il jeta un regard sur les siens, leva une de ses mains au ciel, et dit à haute voix :

— Fasse Dieu que tous les hérétiques qui sont ici rassemblés n'entendent pas, les infidèles, de quelle manière est torturé un chrétien ! Qu'aucun de nous ne prononce une parole.

— Cela dit, il s'approcha de l'échafaud.

— Bien, fils, bien ! dit Boulba doucement, et il inclina vers la terre sa tête grise.

Le bourreau arracha les vieux lambeaux qui couvraient Ostap ; on lui mit les pieds et les mains dans une machine faite exprès pour cet usage, et.... Nous ne troublerons pas l'âme du lecteur par le tableau de tortures infernales dont la seule pensée ferait dresser les cheveux sur la tête. C'était le produit de temps grossiers et barbares, alors que l'homme menait encore une vie sanglante, consacrée aux exploits guerriers, et qu'il y avait endurci toute son âme sans nulle idée d'humanité. En vain quelques hommes isolés, faisant exception à leur siècle, se montraient les

adversaires de ces horribles coutumes ; en vain le roi et plusieurs chevaliers d'intelligence et de cœur représentaient qu'une semblable cruauté dans les châtiments ne servait qu'à enflammer la vengeance de la nation cosaque. La puissance du roi et des sages opinions ne pouvait rien contre le désordre, contre la volonté audacieuse des magnats polonais, qui, par une absence inconcevable de tout esprit de prévoyance, et par une vanité puérile, n'avaient fait de leur diète qu'une satire du gouvernement.

Ostap supportait les tourments et les tortures avec un courage de géant. L'on n'entendait pas un cri, pas une plainte, même lorsque les bourreaux commencèrent à lui briser les os des pieds et des mains, lorsque leur terrible broiement fut entendu au milieu de cette foule muette par les spectateurs les plus éloignés, lorsque les jeunes filles détournèrent les yeux avec effroi. Rien de pareil à un gémissement ne sortit de sa bouche; son visage ne trahit pas la moindre émotion. Tarass se tenait dans la foule, la tête inclinée, et levant de temps en temps les yeux avec fierté, il disait seulement d'un ton approbateur :

— Bien, fils, bien!..

Mais quand on l'eut approché des dernières tortures et de la mort, sa force d'âme parut faiblir. Il tourna les regards autour de lui : Dieu! rien que des visages inconnus, étrangers! Si du moins quelqu'un de ses proches eût assisté à sa fin! Il n'aurait pas voulu entendre les sanglots et la désolation d'une faible mère, ou les cris insensés d'une épouse, s'arrachant les cheveux et meurtrissant sa blanche poitrine; mais il aurait voulu voir un homme ferme, qui le rafraîchît par une parole sensée et le consolât à sa dernière heure. Sa constance succomba, et il s'écria dans l'abattement de son âme :

— Père! où es-tu? entends-tu tout cela?

— Oui, j'entends !

Ce mot retentit au milieu du silence universel, et tout un million d'âmes frémirent à la fois. Une partie des gardes à cheval s'élancèrent pour examiner scrupuleusement les groupes du peuple. Yankel devint pâle comme un mort, et lorsque les cavaliers se furent un peu éloignés de lui, il se retourna avec terreur pour regarder Boulba; mais Boulba n'était plus à son côté. Il avait disparu sans laisser de trace.

XII

La trace de Boulba se retrouva bientôt. Cent vingt mille hommes de troupes cosaques parurent sur les frontières de l'Ukraine. Ce n'était plus un parti insignifiant, un détachement venu dans l'espoir du butin, ou envoyé à la poursuite des Tatars. Non ; la nation entière s'était levée, car sa patience était à bout. Ils s'étaient levés pour venger leurs droits insultés, leurs mœurs ignominieusement tournées en moquerie, la religion de leurs pères et leurs saintes coutumes outragées, les églises livrées à la profanation ; pour secouer les vexations des seigneurs étrangers, l'oppression de l'union catholique, la honteuse domination de la juiverie sur une terre chrétienne, en un mot pour se venger de tous les griefs qui nourrissaient et grossissaient depuis longtemps la haine sauvage des Cosaques.

L'*hetman* Ostranitza, guerrier jeune, mais renommé par son intelligence, était à la tête de l'innombrable armée des Cosaques. Près de lui se tenait Gouma, son vieux compagnon, plein d'expérience. Huit *polkovniks* conduisaient des *polks* de douze mille hommes. Deux *iesaoul-*

Digitized by Google

généraux et un *bountchouy*, ou général à queue, venaient à la suite de l'*hetman*. Le porte-étendard général marchait devant le premier drapeau; bien des enseignes et d'autres drapeaux flottaient au loin; les compagnons des *bountchougs* portaient des lances ornées de queues de cheval. Il y avait aussi beaucoup d'autres dignitaires d'armée, beaucoup de greffiers de *polks* suivis par des détachements à pied et à cheval. On comptait presque autant de Cosaques volontaires que de Cosaques de ligne et de front. Ils s'étaient levés de toutes les contrées, de Tchiguirine, de Péréïeslav, de Batourine, de Gloukhoff, des rivages inférieurs du Dniepr, de ses hauteurs et de ses îles. D'innombrables chevaux et des masses de chariots armés serpentaient dans les champs. Mais parmi ces nuées de Cosaques, parmi ces huit *polks* réguliers, il y avait un *polk* supérieur à tous les autres; et à la tête de ce *polk* était Tarass Boulba. Tout lui donnait l'avantage sur le reste des chefs, et son âge avancé et sa longue expérience, et sa science de faire mouvoir les troupes, et sa haine des ennemis, plus forte que chez tout autre. Même aux Cosaques sa férocité implacable et sa cruauté sanguinaire paraissaient exagérées. Sa tête grise ne condamnait qu'au feu et à la potence, et son avis dans le conseil de guerre ne respirait que ruine et dévastation.

Il n'est pas besoin de décrire tous les combats que livrèrent les Cosaques, ni la marche progressive de la campagne; tout cela est écrit sur les feuillets des annales. On sait quelle est, dans la terre russe, une guerre soulevée pour la religion. Il n'est pas de force plus forte que la religion. Elle est implacable, terrible, comme un roc dressé par les mains de la nature au milieu d'une mer éternellement orageuse et changeante. Du milieu des profondeurs de l'Océan, il lève vers le ciel ses murailles inébran-

lables, formées d'une seule pierre, entière et compacte. De toutes parts on l'aperçoit, et de toutes parts il regarde fièrement les vagues qui fuient devant lui. Malheur au navire qui vient le choquer! ses fragiles agrès volent en pièces; tout ce qu'il porte se noie ou se brise, et l'air d'alentour retentit des cris plaintifs de ceux qui périssent dans les flots.

Sur les feuillets des annales on lit d'une manière détaillée comment les garnisons polonaises fuyaient des villes reconquises; comment l'on pendait les fermiers juifs sans conscience; comment l'*hetman* de la couronne, Nicolas Potocki, se trouva faible, avec sa nombreuse armée, devant cette force irrésistible; comment, défait et poursuivi, il noya dans une petite rivière la majeure partie de ses troupes; comment les terribles *polks* cosaques le cernèrent dans le petit village de Polonnoï, et comment, réduit à l'extrémité, l'*hetman* polonais promit sous serment, au nom du roi et des magnats de la couronne, une satisfaction entière, ainsi que le rétablissement de tous les anciens droits et priviléges. Mais les Cosaques n'étaient pas hommes à se laisser prendre à cette promesse; ils savaient ce que valaient à leur égard les serments polonais. Et Potocki n'eût plus fait le beau sur son *argamak* de six mille ducats, attirant les regards des illustres dames et l'envie de la noblesse; il n'eût plus fait de bruit aux assemblées, ni donné de fêtes splendides aux sénateurs, s'il n'avait été sauvé par le clergé russe qui se trouvait dans ce village. Lorsque tous les prêtres sortirent, vêtus de leurs brillantes robes dorées, portant les images et la croix, et, à leur tête, l'archevêque lui-même, la crosse en main et la mitre en tête, tous les Cosaques plièrent le genou et ôtèrent leurs bonnets. En ce moment ils n'eussent respecté personne, pas même le roi; mais ils n'osèrent point agir contre leur

Église chrétienne, et s'humilièrent devant leur clergé. L'*hetman* et les *polkovniks* consentirent d'un commun accord à laisser partir Potocki, après lui avoir fait jurer de laisser désormais en paix toutes les églises chrétiennes, d'oublier les inimitiés passées et de ne faire aucun mal à l'armée cosaque. Un seul *polkovnik* refusa de consentir à une paix pareille; c'était Tarass Boulba. Il arracha une mèche de ses cheveux, et s'écria :

— *Hetman, hetman!* et vous, *polkovniks*, ne faites pas cette action de vieille femme; ne vous fiez pas aux Polonais; ils vous trahiront, les chiens!

Et lorsque le greffier du *polk* eut présenté le traité de paix, lorsque l'*hetman* y eut apposé sa main toute-puissante, Boulba détacha son précieux sabre turc, en pur damas du plus bel acier, le brisa en deux, comme un roseau, et en jeta au loin les tronçons dans deux directions opposées.

— Adieu donc! s'écria-t-il. De même que les deux moitiés de ce sabre ne se réuniront plus et ne formeront jamais une même arme, de même, nous aussi, compagnons, nous ne nous reverrons plus en ce monde! N'oubliez donc pas mes paroles d'adieu.

Alors, sa voix grandit, s'éleva, acquit une puissance étrange, et tous s'émurent en écoutant ses accents prophétiques.

— A votre heure dernière, vous vous souviendrez de moi. Vous croyez avoir acheté le repos et la paix ; vous croyez que vous n'avez plus qu'à vous donner du bon temps? Ce sont d'autres fêtes qui vous attendent. *Hetman*, on t'arrachera la peau de la tête, on l'emplira de graine de riz, et, pendant longtemps, on la verra colportée à toutes les foires! Vous non plus, seigneurs, vous ne conserverez pas vos têtes. Vous pourrirez dans de froids caveaux, ensevelis sous des murs de pierre, à

moins qu'on ne vous rôtisse tout vivants dans des chaudières, comme des moutons.

Et vous, camarades, continua-t-il en se tournant vers les siens, qui de vous veut mourir de sa vraie mort? Qui de vous veut mourir, non pas sur le poêle de sa maison, ni sur une couche de vieille femme, non pas ivre-mort sous une treille, près du cabaret, comme une charogne, mais de la belle mort d'un Cosaque, tous sur un même lit, comme le fiancé avec la fiancée? A moins pourtant que vous ne veuillez retourner dans vos maisons, devenir à demi hérétiques, et promener sur vos dos les seigneurs polonais?

— Avec toi, seigneur *polkovnik*, avec toi! s'écrièrent tous ceux qui faisaient partie du *polk* de Tarass.

Et ils furent rejoints par une foule d'autres.

— Eh bien! puisque c'est avec moi, avec moi donc! dit Tarass.

Il enfonça fièrement son bonnet, jeta un regard terrible à ceux qui étaient demeurés, s'affermit sur son cheval et cria aux siens :

— Personne, du moins, ne nous humiliera par une parole offensante. Allons, camarades, en visite chez les catholiques!

Il piqua des deux, et, à sa suite, se mit en marche une compagnie de cent chariots, qu'entouraient beaucoup de cavaliers et de fantassins cosaques; et, se retournant, il bravait d'un regard plein de mépris et de colère tous ceux qui n'avaient pas voulu le suivre. Personne n'osa les retenir. A la vue de toute l'armée, un *polk* s'en allait, et, longtemps encore, Tarass se retourna et menaça du regard.

L'*hetman* et les autres *polkovniks* étaient troublés; tous demeurèrent pensifs, silencieux, comme oppressés par un

pénible pressentiment. Tarass n'avait pas fait une vaine prophétie. Tout se passa comme il l'avait prédit. Peu de temps après la trahison de *Kaneff*, la tête de l'*hetman* et celles de beaucoup d'entre les principaux chefs furent plantées sur les pieux.

Et Tarass?... Tarass se promenait avec son *polk* à travers toute la Pologne ; il brûla dix-huit villages, prit quarante églises, et s'avança jusqu'auprès de Cracovie. Il massacra bien des gentilshommes ; il pilla les meilleurs et les plus riches châteaux. Ses Cosaques défoncèrent et répandirent les tonnes d'hydromel et de vins séculaires qui se conservaient avec soin dans les caves des seigneurs ; ils déchirèrent à coups de sabre et brûlèrent les riches étoffes, les vêtements de parade, les objets de prix qu'ils trouvaient dans les garde-meubles.

— N'épargnez rien! répétait Tarass.

Les Cosaques ne respectèrent ni les jeunes femmes aux noirs sourcils, ni les jeunes filles à la blanche poitrine, au visage rayonnant ; elles ne purent trouver de refuge même dans les temples. Tarass les brûlait avec les autels. Plus d'une main blanche comme la neige s'éleva du sein des flammes vers les cieux, au milieu de cris plaintifs qui auraient ému la terre humide elle-même, et qui auraient fait tomber de pitié sur le sol l'herbe des steppes. Mais les cruels Cosaques n'entendaient rien, et soulevant les jeunes enfants sur la pointe de leurs lances, ils les jetaient aux mères dans les flammes.

— Ce sont là, Polonais détestés, les messes funèbres d'Ostap! disait Tarass.

Et de pareilles messes, il en célébrait dans chaque village ; jusqu'au moment où le gouvernement polonais reconnut que ses entreprises avaient plus d'importance qu'un simple brigandage, et où ce même

Potocki fut chargé, à la tête de cinq régiments, d'arrêter Tarass.

Six jours durant, les Cosaques parvinrent à échapper aux poursuites, en suivant des chemins détournés. Leurs chevaux pouvaient à peine supporter cette course incessante et sauver leurs maîtres. Mais, cette fois, Potocki se montra digne de la mission qu'il avait reçue : il poursuivit l'ennemi sans relâche, et l'atteignit sur les rives du Dniestr, où Boulba venait de faire halte dans une forteresse abandonnée et tombant en ruines.

On la voyait à la cime d'un roc qui dominait le Dniestr, avec les restes de ses glacis déchirés et de ses murailles détruites. Le sommet du roc était tout jonché de pierres, de briques, de débris, toujours prêts à se détacher et à voler dans l'abîme. Ce fut là que l'*hetman* de la couronne Potocki cerna Boulba par les deux côtés qui donnaient accès sur la plaine. Pendant quatre jours, les Cosaques luttèrent et se défendirent à coups de briques et de pierres. Mais leurs munitions, comme leurs forces, finirent par s'épuiser, et Tarass résolut de se frayer un chemin à travers les rangs ennemis. Déjà ses Cosaques s'étaient ouvert un passage, et peut-être leurs chevaux rapides les auraient-ils sauvés encore une fois, quand tout à coup Tarass s'arrêta au milieu de sa course :

— Halte! s'écria-t-il, j'ai perdu ma pipe et mon tabac ; je ne veux pas que ma pipe même tombe aux mains des Polonais détestés.

Et le vieux *Polkovnik* se pencha pour chercher dans l'herbe sa pipe et sa bourse à tabac, ses deux inséparables compagnons, sur mer et sur terre, dans les combats et à la maison. Pendant ce temps, arrive une troupe ennemie, qui le saisit par ses puissantes épaules. Il essaie de se

dégager; mais les heiduques qui l'avaient saisi ne roulèrent plus à terre, comme autrefois.

— Oh! vieillesse! vieillesse! dit-il amèrement; et le vieux Cosaque pleura.

Mais ce n'était pas à la vieillesse qu'était la faute; la force avait vaincu la force. Près de trente hommes s'étaient suspendus à ses pieds, à ses bras.

— Le corbeau est pris! criaient les Polonais. Il ne reste plus qu'à trouver la manière de lui faire honneur, à ce chien.

Et on le condamna, du consentement de l'*hetman*, à être brûlé vif en présence de tout le corps d'armée. Il y avait près de là un arbre nu dont le sommet avait été brisé par la foudre. On attacha Tarass avec des chaînes en fer au tronc de l'arbre; puis on lui cloua les mains, après l'avoir hissé aussi haut que possible, afin que le Cosaque fût vu de loin et de partout; puis, apportant des branches, les Polonais se mirent à dresser un bûcher au pied de l'arbre. Mais ce n'était pas le bûcher que contemplait Tarass; ce n'était pas aux flammes qui allaient le dévorer que songeait son âme intrépide. Il regardait, l'infortuné, du côté où combattaient ses Cosaques. De la hauteur où il était placé, il voyait tout comme sur la paume de la main.

— Camarades, criait-il, gagnez, gagnez au plus vite la montagne qui est derrière le bois; là, ils ne vous atteindront plus!

Mais le vent emporta ses paroles.

— Ils vont périr, ils vont périr pour rien! s'écriait-il avec désespoir.

Et il regarda au-dessous de lui, à l'endroit où étincelait le Dniestr. Un éclair de joie brilla dans ses yeux. Il vit quatre proues à demi cachées par les buissons; alors,

rassemblant toutes ses forces, il s'écria de sa voix puissante :

— Au rivage ! au rivage, camarades ! descendez par le sentier à gauche ! Il y a des bateaux sur la rive ; prenez-les tous, pour qu'on ne puisse vous poursuivre.

Cette fois le vent souffla favorablement, et toutes ses paroles arrivèrent aux Cosaques. Mais il fut récompensé de ce bon conseil par un coup de massue asséné sur la tête qui fit tournoyer tous les objets devant ses yeux.

Les Cosaques s'élancent de toute leur vitesse sur la pente du sentier ; mais ils sont poursuivis l'épée dans les reins. Ils regardent ; le sentier tourne, serpente, fait mille détours.

— Allons, camarades, à la grâce de Dieu ! s'écrient tous les Cosaques.

Ils s'arrêtent un instant, lèvent leurs fouets, sifflent, et leurs chevaux tatars, se détachant du sol, se déroulant dans l'air comme des serpents, volent par-dessus l'abîme et tombent droit au milieu du Dniestr. Deux seulement d'entre eux n'atteignirent pas le fleuve ; ils se fracassèrent sur les rochers, et y périrent avec leurs chevaux sans même pousser un cri. Déjà les Cosaques nageaient à cheval dans la rivière et détachaient les bateaux. Les Polonais s'arrêtèrent devant l'abîme, s'étonnant de l'exploit inouï des Cosaques, et se demandant s'il fallait ou non sauter à leur suite. Un jeune colonel au sang vif et bouillant, le propre frère de la belle Polonaise qui avait enchanté le pauvre Andry, s'élança sans réfléchir à la poursuite des Cosaques. Il tourna trois fois en l'air avec son cheval, et retomba sur les rocs aigus. Les pierres anguleuses le déchirèrent en lambeaux, le précipice l'engloutit, et sa cervelle, mêlée de sang, souilla

les buissons qui croissaient sur les pentes inégales du glacis.

Lorsque Tarass se réveilla du coup qui l'avait étourdi, lorsqu'il regarda le Dniestr, les Cosaques étaient déjà dans les bateaux et s'éloignaient à force de rames. Les balles pleuvaient sur eux de la hauteur, mais sans les atteindre. Et les yeux du vieux *polkovnik* brillaient du feu de la joie.

— Adieu, camarades! leur cria-t-il d'en haut; souvenez-vous de moi, revenez ici au printemps prochain, et faites une belle tournée! Qu'avez-vous gagné, Polonais du diable? Croyez-vous qu'il y ait au monde une chose qui fasse peur à un Cosaque? Attendez un peu, le temps viendra bientôt où vous apprendrez ce que c'est que la religion russe orthodoxe. Dès à présent les peuples voisins et lointains le pressentent : un tzar s'élèvera de la terre russe, et il n'y aura pas dans le monde de puissance qui ne se soumette à lui!...

Déjà le feu s'élevait au-dessus du bûcher, atteignait les pieds de Tarass, et se déroulait en flamme le long du tronc d'arbre.... Mais se trouvera-t-il au monde un feu, des tortures, une puissance, capables de dompter la force cosaque!

Ce n'est pas un petit fleuve que le Dniestr; il a beaucoup d'anses, beaucoup d'endroits sans fond, et d'épais joncs croissent sur ses rivages. Le miroir du fleuve est brillant; il retentit du cri sonore des cygnes, et le superbe *gogol* [1] se laisse emporter par son rapide courant. Des nuées de courlis, de bécassines au rougeâtre plumage, et d'autres oiseaux de toutes espèces s'agitent dans ses joncs et sur les plages de ses rives. Les Cosaques vo-

1. Espèce de canard sauvage, approchant du cygne.

guaient rapidement sur d'étroits bateaux à deux gouvernails; ils ramaient avec ensemble, évitaient prudemment les bas-fonds, et, effrayant les oiseaux qui s'envolaient à leur approche, ils parlaient de leur *ataman*.

FIN DE TARASS BOULBA.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

MÉMOIRES D'UN FOU.

Digitized by Google

L'intelligence de cette nouvelle exige une explication préliminaire. Pierre le Grand a créé, sous le nom de *tchin*, une hiérarchie commune et générale qui renferme tous les employés de l'État (*tchinovniks*) à quelque branche de service et d'administration qu'ils appartiennent. Le *tchin* se compose de quatorze classes, dont voici les noms, auxquels il ne faut attacher d'autre sens que le rang même qu'ils indiquent dans cette hiérarchie générale des employés.

14e classe. *Registrateurs de collége.*
13e — (Manque. Elle n'est employée que dans les forêts et les mines).
12e — *Secrétaires de gouvernement.*
11e — (Manque).
10e — *Secrétaires de collége.*
9e — *Conseillers titulaires.*
8e — *Assesseurs de collége* (cette classe confère la noblesse à ceux qui ne l'ont point déjà).
7e — *Conseillers de cour.*
6e — *Conseillers de collége.*
5e — *Conseillers d'État.*
4e — *Conseillers d'État actuels* (avec le titre d'Excellence et le grade de général).
3e — *Conseillers privés.*
2e — *Conseillers privés actuels* (avec le titre de haute Excellence).
1re — *Conseillers privés actuels de la 1re classe* (très rarement conféré, et correspondant au grade de feld-maréchal).

Le rang dans la hiérarchie est indépendant de la fonction qu'on occupe ; mais il y a certaines fonctions qui exigent un certain rang dans le *tchin*. Par exemple, on ne peut être ministre sans appartenir au moins à la classe des conseillers privés. Tout noble dont le père et le grand-père n'ont point servi l'État dans le *tchin*, et qui n'est pas lui-même *tchinovnik*, est déchu de la noblesse.

LES

MÉMOIRES D'UN FOU

---

3 octobre.

Aujourd'hui, il est arrivé un événement extraordinaire. Je me suis levé ce matin assez tard, et quand Mavra[1] m'apporta mes bottes propres, je lui ai demandé :

— Quelle heure est-il ?

Elle m'a répondu qu'il était plus de dix heures, et je me suis mis à m'habiller. Il faut convenir que je n'avais pas la moindre envie d'aller au département[2], car je savais d'avance quelle désagréable figure me ferait mon chef de bureau. Il y a déjà longtemps qu'il me dit :

— Quel désordre as-tu donc dans la tête, mon frère[3] ?

1. Féminin de Maurice.

2. Chaque ministère se divise en *départements* (qui sont nos divisions), chaque département, en *divisions* (qui sont nos bureaux), et chaque division en *tables*.

3. Expression d'un supérieur à son inférieur.

Digitized by Google

Souvent tu te jettes à droite et à gauche comme un homme asphyxié par la chaleur du poêle ; tu embrouilles les papiers de façon que le diable lui-même ne s'y retrouverait plus ; tu mets de petites lettres en tête des actes ; tu oublies d'indiquer la date et le numéro.

Maudite grue ! Je suis sûr qu'il me porte envie de ce que je me tiens dans le cabinet du directeur, et de ce que je taille des plumes à Son Excellence. En un mot, je ne serais pas allé au département si je n'eusse eu l'espérance d'y voir le caissier, et d'arracher peut-être à ce juif quelque avance sur mes appointements. Voilà encore une créature ! N'ayez garde qu'il donne jamais à personne de l'argent un mois d'avance... Ah ! mon Dieu ! plutôt arriverait le jour du jugement dernier. Priez-le, implorez-le, soyez dans la plus grande détresse du monde, il ne vous lâchera pas un kopek, le vieux diable. Et, dans son logis, sa propre cuisinière lui donne des soufflets. C'est connu de toute l'Europe. Je ne comprends pas quel profit on trouve à servir au département. Il n'y a pas là la moindre ressource. Ah ! par exemple, dans la direction du gouvernement [1], dans les chambres civiles [2], ou dans celles de la couronne [3], c'est toute autre chose. Là vous voyez, par exemple, quelqu'un qui se serre humblement dans un coin ; il griffonne sous son nez ; il porte un petit frac étriqué ; il a un visage à cracher contre ; et regardez pourtant de quelle maison de campagne il est locataire. Ne vous avisez pas de lui porter une tasse en porcelaine dorée, il vous dirait que c'est un cadeau bon pour un docteur. Mais

1. En Russie, un gouvernement est une province. La direction du gouvernement est une espèce de conseil de préfecture.

2. Tribunaux.

3. Bureaux de finances.

donnez-lui une paire de chevaux alezans, ou un droschki, ou un collet en castor de trois cents roubles. Il a une apparence si modeste ! il vous dit si délicatement : « Auriez-vous la complaisance de me donner un petit canif pour me tailler une petite plume? » Et en même temps il vous taillera de façon à ne vous laisser qu'une chemise sur le corps. A la vérité, notre service est très noble. Tout est propre chez nous, plus que dans aucune direction de gouvernement. Nos tables sont de bois d'acajou, et tous nos chefs disent « Vous » à leurs employés. Oui, cela est vrai, et n'était la noblesse du service, il y a longtemps déjà que j'aurais quitté mon département.

Je mis un vieux manteau, et pris mon parapluie, car il tombait une pluie battante. Il n'y avait personne dans la rue. Cependant je rencontrai beaucoup de femmes qui se couvraient la tête avec le pan de leurs jupes, quelques marchands russes, sous des parapluies, et des cochers de place. Quant aux nobles, on ne rencontrait que des employés qui marchaient l'oreille basse. J'en vis un dans un carrefour. Dès que je l'aperçus, je me dis à moi-même : « Eh! eh, mon petit pigeon, tu ne vas pas au département, mais tu cours après cette fille qui marche devant toi, et tu lui regardes la jambe sous ses jupes qu'elle relève. Quel gaillard qu'un employé! parole d'honneur, il ne le cédera à aucun officier de l'armée. Qu'une femme passe devant lui en chapeau, il ne manquera pas de la pousser du coude. » Tandis que je pensais tout cela, je vis une voiture s'approcher d'un magasin devant lequel je passais. Je la reconnus sur-le-champ; c'était la voiture de notre directeur. « Mais il n'a rien à faire dans ce magasin, pensai-je aussitôt; ce doit être sa fille. » Je me serrai contre la muraille. Le laquais ouvrit la portière, et elle s'élança de la voiture comme un oiseau de sa cage. Quand

elle regarda de côté et d'autre, quand ses yeux rencontrèrent les miens... Ah! mon Dieu, mon Dieu, je suis perdu, tout à fait perdu... Et pourquoi s'avisait-elle de sortir par un si mauvais temps? Qu'on dise après cela que les femmes n'ont pas une grande passion pour tous ces chiffons de modistes. Elle ne me reconnut pas, et moi-même je tâchai de m'envelopper le plus possible, car mon manteau était fort sale et fait à la vieille mode. On porte aujourd'hui des manteaux avec un long collet, tandis que j'avais au mien une quantité de collets très courts appliqués l'un sur l'autre. Et puis le drap de mon manteau n'était pas décati. Sa petite chienne, à qui l'on avait fermé la porte du magasin, resta dans la rue. Je connais cette petite chienne; on la nomme Medgi. A peine avais-je eu le temps de rester une minute devant la porte que j'entendis une voix très fine dire:

— Bonjour, Medgi.

Que diable! qui est-ce qui parle? je tournai la tête et vis deux dames sous un parapluie, l'une vieille, l'autre jeune. Mais elles passèrent, et de nouveau j'entendis près de moi ces paroles:

— Comment n'as-tu pas honte, Medgi?

Que diable! je vis que Medgi se flairait avec une autre petite chienne qui suivait ces deux dames.

Eh, eh! me dis-je à moi-même; mais ne suis-je pas ivre? Cela m'arrive rarement.

— Non, Fidèle, tu as tort de me faire des reproches.

Pour le coup, je vis moi-même que c'était Medgi qui parlait.

— Haff, haff, j'ai été haff, haff, haff, très malade.

Ah! petite coquine de chienne! Il faut convenir que je m'étonnai beaucoup en l'entendant parler comme une personne. Mais après y avoir réfléchi mûrement, je cessai de m'étonner. En effet, il y a déjà beaucoup d'exemples

de pareils événements dans le monde. J'ai ouï dire qu'en Angleterre un poisson s'est approché du rivage, et a prononcé deux mots dans une langue tellement étrangère, que voilà déjà trois années que tous les savants tâchent de la désigner sans avoir pu rien découvrir jusqu'à présent. J'ai lu aussi dans les gazettes que deux vaches sont venues un jour dans un magasin demander une livre de thé. Mais il faut convenir que je m'étonnai bien davantage quand Medgi ajouta :

— Je t'ai écrit, Fidèle ; sans doute Polkan ne t'a pas porté ma lettre.

Que je ne touche pas mes appointements, si j'ai jamais entendu dire qu'un chien pût écrire ! Ceci, par exemple, m'a fort étonné. Il faut dire que, depuis quelque temps, je commence à voir et à entendre des choses que je n'avais jamais vues ni entendues jusqu'alors.

— J'irai, me dis-je à moi-même, je suivrai cette chienne ; je saurai qui elle est, et ce qu'elle pense.

J'ouvris mon parapluie, et me mis à suivre les deux dames. Elles entrèrent dans la rue Gorokhovaya, puis dans la rue Metschanskaya, puis dans la rue Stalarnaya, puis enfin elles gagnèrent le pont Kokouschkine, et s'arrêtèrent devant une grande maison.

— Je connais cette maison, me dis-je à moi-même ; c'est la maison Sverkoff. Quelle immense machine ! et quelle foule de monde l'habite ! combien de cuisinières, combien d'étrangers ! et les employés de ma sorte y sont comme des fourmis, l'un sur l'autre. Il y a un de mes amis qui joue fort bien de la trompette.

Les dames montèrent au cinquième étage.

— Bien, pensai-je, je n'irai pas maintenant, mais je marquerai l'endroit, et je profiterai de ma découverte à la première occasion.

4 octobre.

C'est aujourd'hui mercredi. Voilà pourquoi je me suis rendu dans le cabinet de mon chef. Je suis venu exprès un peu plus tôt que de coutume; je lui ai taillé toutes ses plumes. Notre directeur doit être un homme de beaucoup d'esprit; tout son cabinet est garni d'armoires pleines de livres. J'ai lu les titres de quelques-uns. Quelle science! quelle science! elle est telle qu'un homme comme moi ne peut pas même l'imaginer. Et puis, tout cela est en français ou en allemand. Et si vous le regardez en face; oh! quelle majesté brille dans ses regards! je ne lui ai jamais entendu prononcer une parole de trop. Seulement, quand on lui présente ses papiers le matin, il vous demande:

— Quel temps fait-il?

— Il fait humide, Votre Excellence.

Oh oui! ce n'est pas un de mes pareils; c'est un véritable homme d'État. J'ai remarqué cependant qu'il m'aime beaucoup. Si sa fille... ah! j'en perdrais la tête!... mais rien, rien, silence.

J'ai lu l'*Abeille du Nord*[1]. Quel sot peuple que ces Français! Ma parole d'honneur, je les ferais tous prendre et tous fouetter. J'ai lu aussi une très agréable description d'un bal, écrite par un gentilhomme de Koursk. Les gentilshommes de Koursk écrivent bien. Ensuite je me suis aperçu qu'il était déjà midi et demi, et le Nôtre[2] n'était pas encore sorti de sa chambre à coucher. Mais à une heure et demie, il est arrivé un événement qu'aucune

1. Le plus important et le plus répandu des journaux russes.
2. Notre chef.

plume n'est en état de décrire. La porte s'ouvrit; je crus que c'était le directeur, et me levai de ma chaise avec mes papiers. Mais non, c'était elle, elle-même... O saints du paradis! comme elle était habillée! sa robe était blanche comme un cygne, et si bouffante!... Quand elle me regarda, c'était, j'en jure Dieu, c'était un soleil. Elle salua, et me dit :

— Papa n'est pas encore venu?

Aïe, aïe, aïe, quelle voix! un canari, un vrai canari.

— Votre Excellence, avais-je l'intention de lui répondre, ne me faites pas couper la tête[1], ou bien, si vous voulez me faire couper la tête, faites-le vous-même, avec votre main de fille de général.

Mais, que diable! ma langue tourna dans ma bouche, et je ne dis que ces mots :

— Non, mademoiselle.

Elle me regarda, regarda les livres, et laissa tomber son mouchoir. Je m'élançai aussitôt pour le ramasser, mais je glissai sur ce maudit parquet, et manquai de me casser le nez. Je repris toutefois l'équilibre, et lui présentai son mouchoir. O saints du paradis! quel mouchoir! un mouchoir de batiste, et si fin! de l'ambre, de l'ambre véritable. Il sent son général. Elle remercia, et sourit légèrement, en remuant à peine ses lèvres de sucre; puis, elle s'en alla. Moi, je restai encore assis pendant une heure, quand un laquais vint et me dit :

— Allez-vous-en, Axenti Ivanowitch, le maître est déjà parti.

Je ne puis pas souffrir les laquais. Ils sont toujours là,

1. Allusion à l'ancienne formule de supplique qu'on employait en parlant aux tzars : « N'ordonnez pas de me couper la tête, mais permettez-moi de parler. »

étalés dans l'antichambre, et ne se donnent pas même la peine de saluer par un petit signe de tête. C'est peu encore. Une fois, l'un de ces coquins s'avisa de m'offrir du tabac sans se lever de sa place.

— Mais sais-tu bien, sot esclave, que je suis un employé, que je suis de noble extraction?

Cependant, je pris mon chapeau, je posai moi-même mon manteau sur mes épaules, car ces messieurs ne daigneront jamais vous rendre ce service, et m'en allai. A la maison, je restai la plus grande partie du temps couché sur mon lit; puis je copiai de fort jolis petits vers :

N'ayant pas vu mon âme pendant une heure,
Je croyais déjà qu'il y avait une année;
Je me mis à détester mon existence,
Et je dis : M'est-il possible de vivre?

Ce doit être de Pouschkine. Le soir, je m'enveloppai dans mon manteau, j'allai jusqu'au perron de l'hôtel de Son Excellence, et j'attendis longtemps.

— Ne sortira-t-elle pas en voiture, pour que je la voie encore une pauvre petite fois?

Mais non, elle ne sortit point.

6 novembre.

Mon chef de bureau m'a mis hors de moi. Quand j'arrivai au département, il me fit appeler, et me parla de la sorte :

— Mais, dis-moi un peu, que fais-tu?

— Comment! ce que je fais! je ne fais rien, répondis-je.

— Mais, pense-s-y, pense-s-y bien; tu as déjà plus de

quarante ans. Il est temps de devenir sage. Qu'est-ce que tu t'imagines? crois-tu que je ne connaisse pas toutes tes folies? tu fais la cour à la fille du directeur. Mais regarde-toi; pense un peu qui tu es. Tu n'es qu'un zéro, tu n'es rien, tu n'as pas un sou vaillant. Et regarde ta figure dans un miroir. Comment peux-tu seulement penser à cela?

Que diable! parce qu'il a, lui, une figure qui ressemble à un flacon d'apothicaire, et qu'il a sur sa tête un petit toupet frisé, et qu'il y met de la pommade, il croit que lui seul peut tout faire. Je comprends, je comprends pourquoi il se fâche. Il m'envie; il a remarqué sans doute quelques signes de préférence qui s'adressaient à moi. Mais je lui crache dessus. Voyez un peu; quelle grande chose c'est qu'un conseiller de cour[1]! Il s'est accroché une chaîne d'or à sa montre, il se fait faire des bottes à trente roubles; mais, que le diable l'emporte! Et moi, est-ce que je suis le fils d'un tailleur ou d'un bas-officier? Je suis gentilhomme, je puis parvenir aussi. D'ailleurs, je n'ai que quarante-deux ans. C'est le temps, à vrai dire, où le service ne fait que commencer. Attends, mon ami, je deviendrai colonel, et peut-être, si Dieu le permet, quelque chose de mieux. Nous nous ferons une réputation encore plus propre que la tienne. Tu t'es mis dans la tête qu'excepté toi, il n'y a pas un homme comme il faut. Eh bien! donne-moi un frac de Routch[2] et une cravate comme celles que tu portes; tu ne seras pas bon à me servir de semelle. Mais je n'ai pas d'argent, voilà le malheur.

1. Septième rang dans le *tchin*.
2. Célèbre tailleur d'il y a dix ans.

8 novembre.

J'ai été au théâtre. On y donnait *le Filatka*[1]. J'ai beaucoup ri. On jouait aussi un vaudeville avec des couplets très drôles sur les procureurs, et principalement sur un *registrateur de collége*[1], des couplets très librement écrits, de sorte que je m'étonnais que la censure les eût laissé passer. Quant aux marchands, il est dit tout bonnement qu'ils trompent le public, et que leurs fils sont des débauchés qui veulent devenir gentilshommes. Il se trouve aussi un couplet très drôle à propos des journalistes. On y dit qu'ils aiment à tout critiquer, et que l'auteur prie le public de le défendre contre eux. Les auteurs écrivent aujourd'hui des pièces bien drôles. J'aime à aller au théâtre; dès que j'ai un kopek dans ma poche, je ne puis me retenir d'y aller. Mais, parmi mes confrères, par exemple, il y a de tels ladres! Pour rien au monde ces paysans n'iraient au théâtre. Il faudrait qu'on leur donnât des billets gratis. Une actrice a fort bien chanté; elle m'a rappelé celle qui... Oh! ma tête!... rien, rien, silence.

9 novembre.

Je suis allé au département à huit heures. Le chef de bureau a fait la mine, comme s'il ne remarquait pas mon arrivée. Moi, de mon côté, j'ai fait comme si de rien n'était. J'ai compulsé quelques papiers. Je suis sorti à quatre heures. J'ai passé devant le logement du directeur, mais

1. Personnage du sot qui a l'esprit de s'enrichir, et qui se moque à la fin de ceux qui d'abord s'étaient moqués de lui.

2. Dernière classe du *tchin*.

je n'y ai vu personne. Après dîner, je suis resté la plupart du temps sur mon lit.

11 novembre.

Aujourd'hui, je suis entré dans le cabinet de notre directeur. J'ai taillé vingt-trois plumes pour lui, et pour son... aïe, aïe, aïe, pour Son Excellence mademoiselle sa fille, quatre plumes. Il aime qu'il y ait beaucoup de plumes sur sa table. Oh! quelle tête ce doit être. Il se tait toujours, mais, en même temps, je crois qu'il réfléchit, qu'il réfléchit .. profondément. Je voudrais bien savoir à quoi il pense le plus, et ce qui se passe dans cette tête. J'aurais bien voulu voir de près la vie de tous ces messieurs, et toutes ces histoires de cour ; comment ils sont, ce qu'ils font dans leur cercle, voilà ce que j'aurais voulu savoir. Plusieurs fois, j'ai eu l'intention d'en parler à Son Excellence, mais, que diable! ma langue ne m'obéit jamais. Je ne saurai jamais dire autre chose que : il fait froid, ou il fait chaud dehors, et rien de plus. J'aurais bien voulu jeter un coup d'œil sur le salon de réception, que j'ai seulement entrevu par la porte à demi ouverte, et puis encore dans une autre chambre plus loin. Quel riche ameublement! quelles glaces et quelles porcelaines! J'aurais aussi voulu jeter un regard dans la chambre de Son Excellence mademoiselle. Voilà où j'aurais voulu... dans le boudoir, là où se trouvent tous ses petits pots, tous ses petits flacons, des fleurs telles qu'on a peur de les flairer, et, sur un meuble, sa robe qui ressemble plus à l'air qu'à une robe. J'aurais encore voulu jeter un coup d'œil dans sa chambre à coucher. C'est là qu'il doit y avoir des merveilles, c'est là qu'est le paradis! Que j'aurais voulu voir le petit banc sur lequel elle pose, en se levant, son petit

pied, avant de mettre ce petit pied dans un bas de coton blanc comme la neige... Aïe, aïe, aïe, rien, rien, silence.

Aujourd'hui, cependant, une espèce de lumière m'a frappé. Je me suis rappelé le dialogue des deux petits chiens que j'avais entendus parler.

— « Bien, pensai-je, maintenant je saurai tout. Il faut s'emparer de la correspondance de ces maudits petits chiens. Je suis sûr que j'y trouverai beaucoup de choses.

Je conviens qu'une fois j'ai même appelé Medgi, et je lui ai dit bien gentiment :

— Écoute, Medgi, voilà que nous sommes seuls. Si tu veux, je fermerai la porte; personne ne nous verra. Raconte-moi tout ce que tu sais de ta maîtresse, ce qu'elle fait, ce qu'elle pense; je te donne ma parole de n'en rien dire à personne.

Mais la rusée petite chienne serra la queue entre les jambes, baissa la tête et sortit à pas lents de la chambre, comme si elle n'eût rien compris à ce que je venais de lui dire. Je soupçonnais depuis longtemps que le chien a bien plus d'esprit que l'homme. Je suis même sûr qu'il peut parler, mais il y a chez lui un certain entêtement... C'est un très grand politique; il observe tout ce que fait l'homme. Oui, coûte que coûte, demain, j'irai dans la maison Sverkoff, j'interrogerai Fidèle, et, s'il est possible, je m'emparerai de toutes les lettres que lui a écrites Medgi.

12 novembre.

A deux heures, je suis sorti avec l'intention de voir Fidèle et de l'interroger. Je ne puis pas souffrir les choux, dont l'odeur s'échappe de toutes les petites boutiques de la Metschanskaya. Et puis, par-dessous la porte de chaque maison, il sort une odeur tellement infernale que je

me suis mis à courir à toutes jambes en me bouchant le nez. Sans compter que ces infâmes artisans font tant de fumée dans leurs ateliers, qu'il est impossible de se promener dans cette rue. Quand j'arrivai au sixième étage de la maison, et que je tirai la sonnette, il sortit de la chambre une jeune fille qui n'était pas mal, mais qui avait des taches de rousseur. Je la reconnus; c'était la même qui s'était promenée avec la vieille. Elle rougit légèrement, et je me dis à part moi :

— Tu veux un mari, ma petite colombe.

— Que désirez-vous? me dit-elle.

— Je désire parler à votre petite chienne.

Cette jeune fille est une sotte, je m'en aperçus à l'instant même. La petite chienne accourut alors en aboyant. Je voulus la saisir, mais la coquine manqua me mordre au nez. Cependant, j'aperçus sa petite corbeille dans un coin. « Mais voilà précisément ce qu'il me faut. » Je m'en approchai, je fouillai la paille, et, à mon plaisir inexprimable, j'y trouvai un paquet de petits morceaux de papier. Ce que voyant, la maudite petite bête commença par me mordre le gras de la jambe; et puis, quand elle devina que j'avais pris ses papiers, elle se mit à gémir et à me faire des caresses. Mais je lui dis : « Non, mon petit pigeonneau, bonsoir, » et je m'enfuis. Je crois que la jeune fille me prit pour un fou, car elle avait l'air très effrayée. En rentrant à la maison, j'avais l'intention de me mettre sur-le-champ à la besogne, attendu que je vois mal aux lumières. Mais Mavra s'était avisée de laver le plancher. Ces sottes Finnoises sont toujours propres juste quand il ne faudrait pas l'être. Je me mis donc à me promener en pensant à cet événement. Maintenant enfin je saurai toutes les affaires, toutes les pensées, tous les ressorts cachés, tout en un mot. Ces lettres vont tout me décou-

vrir. Les chiens sont une gent spirituelle ; ils connaissent fort bien les rapports politiques, et je suis sûr qu'il y aura tout dans ces lettres, le portrait et les actions de cet homme. Il y aura bien aussi quelque chose de celle.... rien, rien, silence. Je retournai à la maison vers le soir, et la plus grande partie du temps je restai couché sur mon lit.

13 novembre.

Allons, voyons.... l'écriture est assez lisible ; cependant on voit bien que c'est un chien qui écrit. Commençons :

« Ma chère Fidèle, je ne puis encore m'habituer à ton nom bourgeois ; comme si l'on n'avait pu t'en donner un plus distingué. Fidèle, Rose[1], quels noms vulgaires ! Mais laissons cela de côté... Je suis ravie que nous ayons eu l'idée de nous écrire... »

La lettre est fort bien écrite. L'orthographe y est ; la ponctuation et même la lettre *è*[2] sont à leur place. Notre chef de bureau lui-même ne saurait écrire ainsi, bien qu'il ne cesse de redire qu'il a étudié dans une université. Allons plus loin :

« Il me semble que partager ses opinions, ses impressions, ses sentiments avec un autre, est un des plus grands bonheurs qu'on puisse goûter sur la terre. »

1. Ces noms sont conservés en français.

2. Les Russes confondent souvent cette lettre avec l'*e* simple ; elle est d'ailleurs la plus rarement employée des trente-six lettres de leur alphabet, car elle ne se trouve que dans quatre-vingt-dix mots de la langue.

Hum ! hum ! cette idée est extraite d'un livre traduit de l'allemand ; je ne m'en rappelle plus le titre.

« ... Je le dis d'après mon expérience, quoique je n'aie jamais été plus loin que notre porte-cochère. Ma vie se passe dans les plaisirs. Ma maîtresse, que son père nomme Sophie, raffolle de moi. »

Aïe, aïe..., rien, rien, silence.

« Le papa me caresse aussi très souvent ; je prends du thé et du café à la crème. Ah ! ma chère, il faut que je te dise que je ne trouve aucun goût aux gros os à demi rongés que notre Polkan dévore à la cuisine. Il n'y a que les os de gibier qui soient supportables, encore quand personne n'en a sucé la moelle. Ce qui est encore bon, c'est de mêler ensemble plusieurs sauces, mais seulement quand elles sont sans câpres et sans légumes. Au reste, je ne connais pas de plus mauvaise habitude que celle de donner aux chiens des boulettes de mie de pain. Souvent un monsieur assis à table, qui a tenu Dieu sait quoi dans ses mains, se met à pétrir une de ces boulettes, vous appelle et vous la fourre entre les dents. Il serait impoli de refuser ; on mange avec dégoût, mais on mange. »

Que diable est-ce ? quelle bêtise ! comme s'il n'y avait pas de sujets plus intéressants pour écrire. Voyons l'autre page ; ne s'y trouvera-t-il pas quelque chose de plus sérieux ?

« Je suis prête à te faire part de tout ce qui se passe dans notre maison. Je t'ai déjà dit quelques mots du principal personnage, que Sophie appelle papa. C'est un homme très étrange... »

Ah ! enfin, je savais bien qu'ils avaient une manière toute politique de considérer les choses. Voyons, que dit-elle du papa ?

« ... Très étrange. Il se tait presque toujours, et ne parle que très rarement. Mais, il y a de cela une semaine, à chaque instant il se disait à lui-même : La recevrai-je, ou ne la recevrai-je pas ? » Souvent il prenait un papier dans une main, fermait l'autre à vide, et répétait en s'interrogeant : « La recevrai-je, ou ne la recevrai-je pas ? » Une fois même, il m'adressa la même question : Qu'en penses-tu, Medgi ? la recevrai-je, ou ne la recevrai-je pas ? Ne comprenant rien à ce qu'il me demandait, je flairai sa botte, et m'en allai. Voilà qu'une semaine après, ma chère, le papa revient à la maison triomphant et joyeux. Toute la matinée, des messieurs en uniforme vinrent le féliciter. A table, il se montra fort gai, comme je n'ai pas souvenir de l'avoir vu... »

Ah ! ah ! c'est un ambitieux ; voilà qui est bon à savoir.

« Adieu, ma chère, je cours, etc., etc. Demain, je finirai ma lettre.

« Bonjour, de nouveau ; je reviens à toi. Aujourd'hui, ma maîtresse Sophie... »

Ah ! voyons, voyons, que dit-elle de Sophie ?... Oh ! oh !... rien, rien, silence. Continuons.

« Ma maîtresse Sophie a été tout le jour dans une agitation extrême. Elle est allée au bal, et je suis enchantée de pouvoir t'écrire en son absence. Ma Sophie est toujours très contente d'aller au bal, quoiqu'elle se fâche toujours en s'habillant. Moi, je ne comprends pas du tout, ma chère, le plaisir d'aller au bal. Sophie en revient à la maison vers les six heures du matin, et je devine aisément à sa mine pâle et fatiguée qu'on n'a rien donné à manger à la pauvrette. Je conviens que je ne pourrais vivre comme cela. Si l'on ne me donnait pas tous les soirs de la sauce de salmis de gélinottes ou du blanc de poulet, je ne sais pas ce que je deviendrais. Le gruau est aussi une fort bonne

chose, mais jamais personne ne trouvera le moindre goût aux navets, aux betteraves, aux artichauts. »

Quel style inégal ! on voit à l'instant même que ce n'est pas un homme qui écrit. Elle commence comme il faut ; puis elle finit en queue de chien. Voyons une autre lettre. Celle-ci est un peu longue. Hum ! il n'y a pas de date.

« O ma chère, comme l'approche du printemps se fait sentir ! Mon cœur bat comme s'il s'attendait constamment à quelque chose. Les oreilles me tintent sans cesse, de façon que je me tiens souvent des minutes entières, la patte levée, devant la porte, à écouter. Il faut que je te dise que j'ai une foule d'adorateurs. Je me mets souvent à la fenêtre pour les examiner. Ah ! si tu savais quels monstres il y a parmi eux ! Souvent un chien de basse-cour, mal bâti et stupide (la bêtise se lit sur sa figure), passe très gravement dans la rue, s'imaginant qu'il est un personnage d'importance, et que tout le monde l'admire. Pas le moins du monde ; je ne lui accorde pas la moindre attention ; c'est comme si je ne l'avais pas vu. Et quel effroyable dogue s'arrête quelquefois devant ma fenêtre ! S'il se levait sur ses pattes de derrière, ce que le butor ne sait pas faire certainement, il serait de toute la tête plus grand que le papa de ma Sophie, qui est aussi d'assez grande et d'assez grosse taille. Ce sot-là doit être horriblement impertinent. J'ai un peu grondé contre lui ; mais ça lui est parfaitement égal. Il laisse pendre sa langue et ses lourdes oreilles, se plante là, et ne cesse de regarder dans ma fenêtre. Quel paysan ! Mais, crois-tu, ma chère, que mon cœur soit indifférent à toutes les avances ? Oh ! non. Si tu avais vu un beau cavalier qui saute souvent par dessus la haie de la maison voisine, et qui se nomme Trésor... Ah ! ma chère, quel charmant petit museau il a ! »

Au diable tout ce bavardage. Comment peut-on remplir une lettre de pareilles sottises ? Donnez-moi un homme, je veux un homme. Je veux une nourriture qui puisse

alimenter et délecter mon âme ; et, au lieu de cela, l'on me donne de pareilles sornettes. Tournons la page ; peut-être sera-ce mieux.

« Sophie était assise à sa table, et brodait. Je regardais par la fenêtre, car j'aime à examiner les passants. Tout à coup, un laquais entre, et dit : « Téploff. — Faites entrer, faites entrer, » s'écria Sophie ; et la voilà qui se met à m'embrasser. « Ah! Medgi, Medgi, si tu savais qui c'est ! Un beau brun, un gentilhomme de la chambre, et quels yeux il a ! noirs et étincelants comme le feu. » Et Sophie se sauve en courant dans sa chambre. Une minute après, entra un jeune gentilhomme avec des favoris noirs ; il s'approcha de la glace, passa la main dans ses cheveux, et parcourut la chambre du regard. Je grondais un peu, et je gagnai lentement ma place. Sophie revint bientôt, et le salua en souriant. Moi, je continuai à regarder par la fenêtre, sans faire semblant de rien. Cependant je penchai la tête un peu de côté pour tâcher d'entendre leur conversation. Ah ! ma chère, quelles bêtises ils se racontaient !... Qu'une dame, en dansant, avait fait une figure au lieu d'une autre ; qu'un monsieur Boboff, avec son jabot, ressemblait à une grue, et avait manqué choir ; qu'une madame Lidine s'imagine avoir les yeux bleus tandis qu'ils sont verts, et ainsi du reste. Je ne sais, en vérité, ma chère, ce qui lui plait dans ce Téploff. Qu'a-t-elle donc à s'extasier sur son compte ? »

Il me semble à moi-même qu'il y a là-dessous quelque manigance. Impossible que ce Téploff lui ait tourné la tête à ce point. Continuons.

« Ma foi, si ce gentilhomme plaît, je ne vois pas pourquoi cet employé, qui se tient d'ordinaire dans le cabinet du papa, ne plairait pas non plus. Ah ! ma chère, voilà par exemple une horreur. Il a l'air d'une tortue dans un sac. »

Qui pourrait être cet employé ?

Digitized by Google

« Son nom de famille est très étrange. Il est toujours assis, et toujours à tailler des plumes. Ses cheveux ressemblent beaucoup à du foin. Le papa l'envoie toujours au lieu d'un domestique... »

Ah çà! il me semble que c'est de moi que veut parler ce misérable petit chien. Mais.... est-ce que mes cheveux ressemblent à du foin?

« Sophie ne peut jamais s'empêcher de rire quand elle le regarde. »

Tu mens, maudite chienne. Quelle langue infâme! comme si je ne savais pas que c'est de l'envie tout cela! comme si je ne savais pas qui me fait toutes ces avanies! C'est mon chef de bureau. Voilà, par exemple, un homme qui m'a juré une haine éternelle.... et le voilà qui me fait du tort, qui me fait du tort à chaque pas. Voyons cependant une autre lettre. Peut-être que là l'affaire s'éclaircira d'elle-même.

« Ma chère Fidèle, pardonne-moi d'avoir tardé si longtemps à t'écrire. Je nageais dans les délices. Un auteur a dit, avec beaucoup de raison, que l'amour est la seconde vie. Il se fait de grands changements dans notre maison. Le gentilhomme de la chambre nous vient voir maintenant tous les jours. Sophie est folle de lui; papa très content. J'ai déjà entendu dire à notre Grégoire, qui, en balayant les chambres, a l'habitude de parler avec lui-même, que la noce se fera bientôt, car le papa veut absolument marier sa fille à un général, ou bien à un gentilhomme de la chambre, ou bien à un colonel militaire. »

Oh! je n'ai pas la force d'en lire davantage. Toujours un gentilhomme de la chambre ou un général... J'aurais bien voulu devenir général moi-même, non pour obtenir

sa main et le reste ; non, j'aurais voulu le devenir seulement pour voir comment ils m'auraient fait tous deux la cour, et quels jolis compliments j'en aurais reçus ; et puis pour leur dire après : Je crache sur vous deux. Que le diable emporte tout ! J'ai mis en mille pièces les lettres de cette sotte petite chienne.

3 décembre.

C'est impossible, ce sont des folies, la noce n'aura pas lieu. Qu'est-ce que cela fait qu'il soit gentilhomme de la chambre ? Ce n'est rien de plus qu'une dignité ; ce n'est pas une chose visible qu'on puisse tenir à la main. Parce qu'il est gentilhomme de la chambre, il n'a pas un troisième œil au front. Son nez n'est pas d'or, mais de chair, comme chez tout le monde. Je voudrais bien savoir d'où proviennent toutes ces différences. Pourquoi suis-je un conseiller titulaire [1], et par quelle raison ? Peut-être suis-je quelque comte ou quelque général, et je parais n'être qu'un conseiller titulaire. Peut-être ne sais-je pas moi-même qui je suis. Il y a tant d'exemples pareils dans l'histoire ! Voilà quelque homme tout simple, je ne dirai pas même un noble, mais tout bonnement un bourgeois, ou bien même un paysan... et crac, l'on découvre que c'est un grand seigneur, un baron, je ne sais quoi. Si quelque chose de pareil peut sortir d'un paysan, que ne peut-il sortir d'un gentilhomme ? Voilà tout à coup que j'entre dans un uniforme de général ; j'ai une épaulette sur l'épaule droite, une autre sur l'épaule gauche, un cordon bleu sur la poitrine. Alors quoi ? quelle gamme chantera la belle ? que dira le papa directeur ? Oh ! c'est

1. Neuvième classe du *tchin*.

Digitized by Google

un grand ambitieux ; c'est un franc-maçon [1], je suis sûr que c'est un franc-maçon, quoiqu'il fasse semblant d'être ci et d'être ça. Mais j'ai reconnu à l'instant même que c'est un franc-maçon ; s'il donne la main à quelqu'un, il ne lui présente jamais que les deux doigts. Mais est-ce que je ne puis pas être fait d'emblée général-gouverneur, ou intendant, ou quelque chose de ce genre? Vraiment j'aurais bien voulu savoir pourquoi je suis un conseiller titulaire ; pourquoi précisément un conseiller titulaire, et pas autre chose.

5 décembre.

Toute la matinée j'ai lu les gazettes. Il se passe des choses étranges en Espagne ; je ne puis même pas bien les comprendre. On écrit que le trône est vacant, et que les assemblées se trouvent dans une position fort difficile, à cause du choix d'un héritier ; c'est le motif d'une foule de troubles. Cela me semble étrange. Comment un trône peut-il être vacant? On dit qu'une certaine *donna* doit monter sur le trône. Une *donna* ne peut pas monter sur le trône ; non, c'est impossible. Sur le trône doit s'asseoir un roi. On dit qu'il n'y a pas de roi. C'est impossible qu'il n'y ait pas de roi. Un royaume ne peut exister sans roi. Il y a un roi ; seulement il se trouve quelque part *incognito*. Peut-être même se trouve-t-il en Espagne. Mais quelques raisons de famille, ou la crainte des États voisins, comme la France et d'autres terres, le forcent de se cacher. Ou bien il y a d'autres raisons.

1. La franc-maçonnerie est traitée en Russie comme elle le fut naguère en Espagne sous Ferdinand VII.

8 décembre.

J'étais presque décidé ce matin à aller au département ; mais différents motifs et réflexions m'ont retenu. Les affaires de l'Espagne ne veulent pas me sortir de la tête. Comment est-il possible qu'une *donna* devienne reine? On ne le permettra point. En premier lieu, l'Angleterre ne le permettera point. Et puis les affaires politiques de toute l'Europe, l'empereur d'Autriche... J'avoue que tous ces événements m'ont si fort affligé et ébranlé qu'il ne m'a pas été possible de m'occuper de quoi que ce fût pendant toute la journée. Mavra m'a fait la remarque que j'étais fort distrait à table. En effet, dans ma distraction, je crois avoir jeté par terre deux assiettes qui se sont aussitôt brisées. Après dîner, je suis allé voir les montagnes [1] ; je n'ai rien pu en tirer d'instructif. Le reste du temps, je me suis tenu couché sur mon lit, et j'ai réfléchi aux affaires d'Espagne.

L'an 2000, le 43 du mois d'avril.

Le jour d'aujourd'hui est le jour du plus grand triomphe. Il y a un roi en Espagne. Il s'est trouvé, ce roi. C'est moi. Aujourd'hui seulement j'en ai acquis la certitude. J'ai été éclairé, je l'avoue, comme par un éclair. Mais en vérité, je ne conçois pas comment j'avais pu m'imaginer que j'étais un conseiller titulaire; comment une si folle idée avait-elle pu m'entrer dans la tête? Il est fort heureux que personne ne se soit alors avisé de me mettre dans une maison de fous. Maintenant tout est éclairci; je vois tout comme sur la paume de la main, tandis qu'auparavant tout me semblait caché dans une espèce de brouillard. Et je

1. Les montagnes de glace, les montagnes russes.

crois que tout cela provient de ce que les hommes s'imaginent que la cervelle humaine est logée dans la tête. Pas le moins du monde; c'est le vent qui la porte du côté de la mer Caspienne. J'ai commencé par déclarer à Mavra qui j'étais. Quand elle a entendu qu'elle se trouvait devant le roi d'Espagne, elle a frappé dans ses mains et a manqué mourir de peur. La sotte qu'elle est! Elle n'a jamais vu de roi d'Espagne. Je tâchai cependant de la rassurer en lui disant que je ne lui en voulais pas le moins du monde de ce qu'elle m'avait souvent mal ciré mes bottes. Elle appartient à la plèbe; on ne peut lui parler de choses élevées. Elle s'est épouvantée de la sorte, parce qu'elle croyait que tous les rois d'Espagne ressemblent à Philippe II. Mais je lui ai bien expliqué qu'entre Philippe et moi il n'y a pas la moindre ressemblance. Je ne suis pas allé au département; que le diable l'emporte! Non, mes amis, maintenant vous ne m'y reprendrez plus; je ne veux plus copier vos misérables paperasses.

Le 86 martobre, entre le jour et la nuit.

Aujourd'hui, notre exécuteur [1] est venu me dire qu'il fallait que j'allasse au département, et qu'il y a plus de trois semaines que je n'ai fait de service. Je suis allé au département, par force. Le chef de bureau pensait peut-être que je le saluerais, que je lui ferais des excuses; mais je le regardais avec calme, sans montrer ni trop de colère, ni trop de bienveillance, et je m'assis à ma table comme si de rien n'était. Je considérais toute cette canaille qui peuplait la chancellerie, et je pensais à part moi : « Si vous saviez qui se trouve parmi vous! » Oh! mon Dieu,

1. Espèce d'économe attaché à chaque département d'un ministère.

quel tumulte aurait éclaté ! le chef de bureau, lui-même, aurait commencé à me saluer de la tête jusqu'à la ceinture, comme il salue maintenant notre directeur. On mit devant moi quelques papiers pour que j'en fisse un extrait; mais je n'y touchai pas même du bout du doigt. Quelques minutes après, tout le département se mit en émoi; on disait que le directeur allait arriver. Beaucoup d'employés se mirent à courir à sa rencontre pour montrer leur zèle. Mais, moi, je ne bougeai de ma place. Quand il traversa notre bureau, tous boutonnèrent leurs fracs; mais moi, absolument rien. Un directeur! que je me lève devant lui! jamais. Et puis, quel directeur est-ce? Ce n'est pas un directeur; c'est un bouchon, un simple bouchon, rien de plus. Voilà un de ces bouchons avec lesquels on bouche les bouteilles. Ce qui me parut le plus ridicule, c'est qu'on me donna des papiers à signer. Ils s'imaginaient que j'écrirais, tout au bas de la page : le chef de table... Ah! vraiment! Au beau milieu de la feuille, là où signe le directeur, j'écrivis : *Ferdinand VIII.* Il aurait fallu voir quel silence respectueux se fit autour de moi. Mais je fis un geste de la main en ajoutant : « Pas de témoignages de respect, » et je sortis.

J'allai de là droit au logis du directeur. Il n'était pas à la maison, et le laquais ne voulait pas me laisser entrer; mais je lui dis quelque chose qui lui fit tomber les bras. Je pénétrai jusqu'à la chambre à coucher. Elle était assise devant son miroir; mais elle se leva et recula à ma vue. Je ne lui dis pas cependant que j'étais le roi d'Espagne. Je lui dis seulement qu'un grand bonheur l'attendait, tel qu'elle ne pouvait pas même se l'imaginer, et que notre union se ferait malgré les embûches de nos ennemis. Je n'ajoutai rien de plus et m'en allai. Oh! que la femme est un être perfide! je n'ai compris qu'aujourd'hui ce que

c'est que la femme. Jusqu'à présent personne n'avait pu découvrir de qui elle est éprise. C'est moi le premier qui l'ai découvert. La femme est amoureuse du diable. Oui, sans plaisanter. Les physiciens qui prétendent le contraire disent des bêtises. Tout cela, c'est de l'ambition, et cette ambition provient de ce qu'il se trouve sous la langue une petite vésicule qui renferme un petit vermisseau de la grosseur d'une tête d'épingle. Et tout cela est confectionné par un coiffeur qui habite maintenant la rue aux Pois. Je ne me rappelle plus son nom; mais il est incontestablement prouvé qu'il s'est associé avec une sage-femme pour répandre le mahométisme sur toute la terre; et voilà pour quelle raison la plus grande partie du peuple en France s'est convertie à la religion de Mahomet.

Pas de date; c'était un jour sans date.

Je me suis promené *incognito* à la Perspective Newski. Cependant je n'ai pas fait voir que j'étais le roi d'Espagne; j'ai pensé qu'il était inconvenant de se dévoiler ainsi devant tout le monde avant de s'être fait présenter à la cour. Une seule chose m'embarrasse : c'est que je n'ai pas de costume national. S'il était possible de trouver un manteau royal quelconque. Je voulais en commander un à un tailleur; mais tous ces tailleurs sont de vrais ânes qui ne prennent pas le moindre souci de leur ouvrage. Ils sont devenus des gens d'affaires, et, pour la plupart, s'occupent de paver les rues. J'ai pris la résolution de faire un manteau royal d'un frac d'employé que je n'ai pas mis trois fois. Mais, pour ne pas donner à ces coquins l'occasion de le gâter, je vais le faire moi-même, en fermant la porte pour que personne ne me voie. Je l'ai

déjà taillé en pièces avec des ciseaux, car il faut que la coupe en soit toute différente.

Je ne me rappelle pas la date ; il n'y avait pas de mois ; le diable sait ce qu'il y avait.

Le manteau est prêt et cousu. Mavra a poussé un cri quand je l'ai mis pour la première fois. Cependant je ne puis encore me décider à me présenter à la cour. Jusqu'à présent il n'est pas venu de députation de l'Espagne. Se présenter à la cour sans députés, ce serait inconvenant. Ma dignité n'aurait pas le moindre poids. Je les attends d'heure en heure.

Date I.

La lenteur des députés m'étonne prodigieusement. Quelle raison peut les retenir? Serait-ce la France? Oui, c'est l'État le plus hostile. Je suis allé m'informer à la poste si les députés d'Espagne n'étaient pas arrivés. Mais le directeur de la poste, qui est extrêmement bête, n'a pas entendu parler d'eux.

— Non, m'a-t-il dit, il n'y a pas ici de députés d'Espagne; mais si vous voulez écrire une lettre, nous la recevrons d'après le tarif.

— Que le diable t'emporte! qu'est-ce qu'une lettre? Toute lettre est une bêtise... il n'y a que les apothicaires qui écrivent des lettres...

Madrid, le 30 februarius.

Me voilà en Espagne, et c'est arrivé si vite qu'à peine j'ai eu le temps de le remarquer. Ce matin les députés d'Espagne se sont présentés chez moi, et je me suis assis en voiture au milieu d'eux. La rapidité prodigieuse de

notre voyage m'a fort surpris. Nous sommes allés si vite, qu'en une demi-heure nous étions aux frontières d'Espagne. Du reste, il y a maintenant partout en Europe des chemins de fer et des bateaux à vapeur. L'Espagne est un pays bien extraordinaire. En entrant dans la première chambre, j'aperçus une foule d'hommes avec la tête rasée. Je devinai cependant à l'instant même que ce devaient être des grands... ou des soldats, car les soldats se rasent la tête. Les façons du chancelier d'État qui me conduisait par la main sont vraiment fort singulières. Il m'a poussé dans une petite chambre, en me disant :

— Reste là, et si tu t'avises encore de te nommer le roi Ferdinand, je te rosserai jusqu'à ce que l'envie t'en passe.

Mais moi, qui savais bien que ce n'était qu'une épreuve, je répondis négativement, ce qui m'attira du chancelier deux coups de bâton sur le dos. Ils me firent si mal que je manquai crier : mais je me retins, en me rappelant que c'est un usage chevaleresque auquel doivent se soumettre tous ceux qui sont promus à de hautes dignités, car ces usages chevaleresques existent encore en Espagne. Resté seul, je m'occupai des affaires d'État. Je découvris alors que la Chine et l'Espagne sont le même État ; il n'y a que des ignorants qui les prennent pour deux États distincts. Je conseille à tout le monde d'écrire sur un morceau de papier le mot *Espagne;* il deviendra *Chine.* Mais ce qui m'affligeait beaucoup, c'est un événement qui doit avoir lieu demain. Demain, à sept heures, il arrivera une chose étrange : la terre s'asseira sur la lune. Le célèbre chimiste anglais Wellington a écrit là-dessus. J'avoue que je ressentis une angoisse au cœur quand je m'imaginai la mollesse extraordinaire et le peu de solidité de la lune. La lune se fait ordinairement à Hambourg, et elle s'y fait très

mal. Je m'étonne que l'Angleterre n'y ait pas fait attention jusqu'à présent. C'est un tonnelier boiteux qui la fabrique, et l'on voit que cet imbécile n'a pas la moindre idée de ce que c'est que la lune. Il y met des câbles goudronnés et un peu d'huile d'olive ; c'est pour cela qu'il règne une si grande puanteur sur toute la terre que tout le monde doit se boucher le nez. Et voilà pourquoi la lune est un globe tellement tendre et mou que les hommes ne peuvent pas y vivre, et qu'il n'y vit que des nez. Et voilà pourquoi nous ne pouvons pas voir nos nez; ils se trouvent tous dans la lune. Et quand je me rappelai que la terre est une masse lourde, et qu'elle peut, en s'asseyant sur la lune, broyer tous nos nez, une si grande inquiétude me saisit que je me hâtai, après avoir mis mes bas et mes souliers, de me rendre dans la salle du conseil d'État pour donner l'ordre à la police d'empêcher la terre de s'asseoir sur la lune. Les grands rasés, que je trouvai en grand nombre dans cette salle, étaient tous des hommes de beaucoup de sens. Et quand je leur dis :

— Messieurs, sauvons la lune, car la terre veut s'asseoir sur elle;

Tout le monde, à l'instant même, se mit à l'œuvre pour satisfaire à mon désir royal. Plusieurs d'entre eux commencèrent à grimper aux murailles avec l'intention de monter à la lune. Mais en ce moment parut le grand chancelier. A sa vue, tous s'enfuirent. Moi, en qualité de roi, je tins ferme. Mais le chancelier, à ma grande surprise, me donna un coup de bâton, et me chassa dans ma chambre.

Voyez quelle puissance ont encore en Espagne les vieilles coutumes nationales !

Le janvier de la même année
qui est venu après le février.

Je ne puis comprendre jusqu'à présent quel pays est l'Espagne. Les usages populaires et l'étiquette de la cour sont tout à fait bizarres. Je ne comprends rien, je ne comprends rien, je ne comprends absolument rien. Aujourd'hui on m'a rasé la tête, quoique j'aie crié de toutes mes forces que je ne voulais pas être moine. Mais je ne saurais exprimer ce que j'ai ressenti quand on s'est mis à me verser, goutte à goutte, de l'eau froide sur la tête. Je n'ai jamais éprouvé un pareil enfer. J'étais prêt à devenir furieux; de façon qu'on ne m'a retenu qu'à grand'peine. Je ne comprends pas du tout la signification d'une pareille coutume. C'est une coutume sotte, stupide, insensée. Je ne comprends pas non plus la folie des rois qui ne l'ont pas abolie jusqu'à présent. Je commence à croire que je suis tombé dans les mains de l'inquisition, et que celui que je prenais pour le chancelier n'est autre chose que le grand-inquisiteur lui-même. Mais je ne puis comprendre comment un roi peut être soumis à l'Inquisition. Cependant il serait possible que la France en fût cause, et surtout Polignac. Oh! ce coquin de Polignac! il m'a juré une haine mortelle, et le voilà qui me poursuit, qui me poursuit.... Mais je sais ton affaire, camarade; ce sont les Anglais qui te font aller. Les Anglais sont de grands politiques; ils se fourrent partout. Le monde entier sait que quand l'Angleterre prend du tabac, c'est la France qui éternue.

Aujourd'hui, le grand-inquisiteur est venu dans ma chambre. Dès que j'entendis le bruit de ses pas, je m'empressai de me cacher sous une chaise. Ne me voyant pas, il se mit à m'appeler. Il commença par dire :

— Popritchine!

Moi, motus. Puis :

— Axenti Ivanoff[1]!... Conseiller titulaire!... Gentilhomme!...

Je me tais toujours.

— Ferdinand VIII, roi d'Espagne!...

J'eus un moment l'intention de sortir ma tête de dessous la chaise; mais je dis en moi-même :

— Non, tu ne me tromperas pas, nous te connaissons; tu me ferais encore verser de l'eau froide sur la tête.

Cependant il m'aperçut, et me chassa de ma retraite à coups de bâton. Ce maudit bâton bat de manière à faire bien mal. Du reste, une nouvelle découverte que j'ai faite aujourd'hui m'a récompensé de toutes mes souffrances. Je me suis convaincu que chaque coq avait une Espagne, et qu'il la portait sous ses ailes. Le grand-inquisiteur me quitta tout furieux, en me menaçant d'une punition; mais je méprisai complétement sa colère impuissante, car je sais bien qu'il n'agit que comme un instrument des Anglais.

Da 34 te, ms, néena, février, 349.

Non, je n'ai plus la force de souffrir. Mon Dieu, que font-ils de moi? Ils me versent de l'eau froide sur la tête. Ils ne veulent pas m'écouter, ni voir mes souffrances. Que leur ai-je fait? Pourquoi me tourmentent-ils? Que veulent-ils de moi, pauvre infortuné que je suis? Que puis-je leur donner? Je n'ai rien... Je ne puis, non je ne puis plus supporter mes tourments. Ma tête brûle, tout tourne devant mes yeux. Ah! sauvez-moi, prenez-moi, donnez-

1. Pour Ivanowitch; manière méprisante de changer le nom patronimique.

moi un *troïka* [1] de chevaux rapides comme le vent. Assieds-toi, mon postillon; tinte, ma clochette; élancez-vous, mes chevaux, et emportez-moi loin de cette terre. . Plus loin, plus loin, pour qu'on ne voie plus rien, plus rien... Un ciel agité se déroule devant moi; une petite étoile brille au firmament. Une forêt d'arbres sombres, et la lune au dessus, passent rapidement devant mes yeux; une vapeur bleue s'étend sous mes pieds; une corde vibre au fond de cette vapeur... D'un côté c'est la mer, de l'autre l'Italie... Voilà qu'on aperçoit aussi de petites chaumières russes. Oh! est-ce ma maison qui bleuit dans le lointain? est-ce ma mère qui est assise sous la fenêtre?... O ma mère, sauve ton pauvre enfant! laisse tomber une larme sur ma tête malade! vois comme on le tourmente! oh! serrè sur ton cœur ton pauvre orphelin délaissé! il n'a pas de place dans ce monde. On le persécute... Ma mère, ma mère, prends pitié de moi.... A propos, savez-vous que le dey d'Alger a une verrue sur le nez?

1. Attelage de trois chevaux attachés de front.

FIN DES MÉMOIRES D'UN FOU.

Digitized by Google

UN

MÉNAGE D'AUTREFOIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN

MÉNAGE D'AUTREFOIS.

J'aime beaucoup la vie modeste et solitaire de ces propriétaires campagnards qu'on a l'habitude d'appeler en Petite-Russie les *gens d'autrefois* (starosvetskie); ils sont semblables à ces vieilles maisonnettes pittoresques qui vous plaisent par leur simplicité, et par le contraste qu'elles présentent avec les constructions modernes, propres, élégantes, dont les murs ne portent pas encore les traces de la pluie, dont les toits ne sont pas encore couverts de mousse verdâtre, et dont le perron, nouvellement badigeonné, ne laisse pas encore voir ses briques rouges. J'aime à descendre quelquefois, pour un instant, dans la sphère de cette vie si calme et si paisible, où jamais un vœu n'a franchi la haie qui enferme la petite cour et le verger entouré de chaumières en bois, penchées sur le flanc, et perdues dans un fouillis de saules, de sureaux et de poiriers. La vie de leurs habitants est si tranquille

Digitized by Google

qu'on s'oublie avec eux, pour un instant, et qu'on est prê à penser que les passions, les vains désirs, tous les en fants du malin esprit qui troublent le monde, n'existen point, et qu'ils ne vous sont apparus que dans un song pénible et agité. Je vois d'ici la petite maison, entouré d'une galerie que soutiennent de minces colonnettes e bois noirci, et qui fait le tour entier du bâtiment, afi qu'on puisse, pendant l'orage, fermer les volets des fenê tres sans être mouillé par la pluie; derrière la maison des mûriers en fleurs, puis de longues rangées de petit arbres fruitiers noyés dans le vif écarlate des cerises e dans une mer bleuâtre de prunes au duvet plombé; pui un large et vieux hêtre, sous l'ombre duquel est étend un tapis pour le repos; devant la maison, une cour spa cieuse avec une herbe courte et verdoyante, avec deu petits sentiers qui conduisent de la grange à la cuisine et de la cuisine au logis du seigneur; une oie au lon cou, qui boit de l'eau dans une flaque, entourée de se oisillons, d'un jaune tendre et soyeux; une longue haie à laquelle pendent des liasses de poires et de pommes sé chées, et des tapis mis à l'air; un chariot chargé de me lons, près de la grange; à côté, un bœuf dételé et rum nant, paresseusement couché. Tout cela a pour moi u charme inexprimable; peut-être parce que je n'en aura plus jamais le spectacle, et que toute chose dont nou sommes séparés nous est chère. Par quelque raison qu ce fût, dès que ma briska s'approchait du perron de cett maisonnette, mon âme éprouvait un délicieux sentimen de calme et de bien-être. Les chevaux arrivaient gaiemen devant la porte, où ils s'arrêtaient d'eux-mêmes; le co cher descendait lentement du siége, et se mettait à bour rer sa pipe, comme s'il eût été devant sa propre maison Même l'aboiement flegmatique des chiens de la basse

cour avait quelque chose d'amical et de bienveillant. Mais ce qui me plaisait le plus dans ces modestes réduits, c'étaient leurs propriétaires, de bonnes vieilles gens qui s'empressaient avec tant de cordialité à la rencontre de leurs hôtes. Leurs bonnes figures se représentent quelquefois à mon esprit, même au milieu du bruit du monde; et une douce rêverie me saisit, et je me rappelle mon passé. Il y a tant de bonté, de franchise, de bienveillance sur leur visage, qu'on renonce avec joie, au moins pour quelques instants, à toute pensée téméraire, et qu'on passe insensiblement tout entier dans cette humble vie champêtre.

Je ne puis oublier deux vieillards du siècle passé; ils ne sont plus au monde à présent; mais mon âme se remplit d'une tristesse pieuse en pensant que j'irai quelque jour dans leur habitation maintenant déserte, que je trouverai la maison à demi ruinée, le jardin abandonné et l'étang changé en marécage. Oui, je suis triste seulement d'y penser. Mais commençons notre récit.

Athanase Ivanovitch Tovstogoub et Pulchérie Ivanovna Tovstogoubikha [1], comme l'appelaient les paysans de la contrée, étaient ces deux vieillards dont je viens de parler. Si j'étais peintre et que j'eusse à représenter Philémon et Baucis, je ne choisirais pas d'autres modèles. Athanase Ivanovitch avait soixante ans, Pulchérie Ivanovna, cinquante-cinq. Athanase Ivanovitch était de haute taille; il portait constamment une petite pelisse en peau de mouton (*touloup*), recouverte de camelotte; il aimait à se tenir

1. On sait qu'*Ivanovitch* et *Ivanovna* veulent dire *fils d'Ivan* et *fille d'Ivan*. En Russie, ces noms patronimiques, formés avec le prénom du père, sont inséparables du prénom de la personne qui les porte, et servent bien plus souvent à la désigner, soit qu'on lui parle, soit qu'on parle d'elle, que son nom même de famille.

assis, courbé, et souriait toujours, soit qu'il racontât lui-même, soit qu'il écoutât un autre parler. Pulchérie Ivanovna était sérieuse, au contraire, et riait rarement. Mais il y avait tant de bonté dans ses yeux et sur tout son visage, on y lisait si clairement le plaisir qu'elle éprouvait à vous donner ce qu'elle avait de meilleur, que vous auriez trouvé qu'un sourire de plus eût rendu trop doucereuse sa bonne physionomie. Les rides de leurs visages étaient disposées avec tant de grâce qu'un peintre eût fait son profit à les copier. Il semblait qu'on y pouvait lire toute leur vie honnête et calme, une vie comme la mènent les anciennes bonnes familles de la Petite-Russie, qui forment le plus frappant contraste avec ces vils Petits-Russiens qui, de colporteurs et de marchands de goudron qu'ils étaient, deviennent des employés de l'État, se jettent, comme des sauterelles, sur toutes les charges des cours de justice, arrachent le dernier kopek à leurs propres compatriotes, accumulent un capital, et ajoutent solennellement à la terminaison *o* de leur nom de famille la lettre *w* pour en faire un nom russe. Non, ils ne ressemblaient pas, mes deux vieillards, à ces méprisables créatures, pas plus que ces familles de la vieille roche qu'on trouve encore dans la Petite-Russie. L'on ne pouvait voir, sans en être touché, leur mutuelle affection ; ils ne se disaient jamais *toi*, mais toujours *vous* :

— Vous, Athanase Ivanovitch ; vous, Pulchérie Ivanovna.

— Est-ce vous, Athanase Ivanovitch, qui avez défoncé cette chaise de paille ?

— Ce n'est rien, ne vous fâchez pas, Pulchérie Ivanovna, c'est moi-même.

Ils n'avaient jamais eu d'enfants, de sorte que toute leur affection s'était concentrée de l'un sur l'autre. Dans

sa jeunesse, Athanase Ivanovitch avait servi à l'armée; mais il y avait de cela si longtemps, si longtemps, qu'il n'en faisait plus mention lui-même. Athanase Ivanovitch s'était marié à l'âge de trente ans, alors qu'il était encore beau garçon et qu'il portait une courte pelisse brodée (camzôl, du mot français camisole). Il avait même enlevé avec assez d'adresse Pulchérie Ivanovna dont les parents ne le voulaient pas pour gendre. Mais c'est à peine s'il se rappelait cette aventure; du moins il n'en parlait jamais. A tous ces événements anciens et extraordinaires avaient succédé depuis longtemps une vie paisible, retirée, et des rêveries douces et solitaires, semblables à celles qui vous surprennent quand vous êtes assis sur une terrasse dominant un jardin, tandis qu'une fertile pluie d'été tombe à larges gouttes sur les feuilles des arbres, formant à leurs pieds de petits ruisseaux dont le bruit invite au sommeil, et que l'arc-en-ciel, glissant au dessus du feuillage, étale sur le ciel ses pâles nuances, ou tandis que, bercé dans une calèche qui plonge entre de larges buissons verts, aux cris éclatants de la caille des steppes, vous sentez chatouiller vos mains et votre visage par les épis des hauts blés et des tiges des grandes fleurs champêtres qui s'introduisent dans la voiture en escaladant les portes.

Athanase Ivanovitch écoutait avec un sourire gracieux les personnes qui venaient le visiter; il interrogeait les autres plutôt qu'il ne parlait lui-même, et n'était pas de ces vieillards qui vous fatiguent à force de louer le temps passé et de gourmander le temps présent. Dans ses questions, il montrait prendre un grand intérêt à toutes les circonstances de votre propre vie, à vos succès, à vos revers, bien que la curiosité de ces bons vieillards ressemblât un peu à celle d'un enfant qui, pendant qu'il vous parle, examine avec une profonde attention le ca-

chet de votre montre. Alors, on pouvait dire que son visage respirait la bonté. Les chambres de la maisonnette occupée par ces deux vieux époux étaient petites et basses, comme elles le sont d'ordinaire chez les gens d'autrefois. Dans chaque chambre, il y avait un immense poêle qui en remplissait presque le tiers. La maison était extrêmement chaude, car Athanase Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna aimaient beaucoup la chaleur. Toutes les portes des poêles aboutissaient à l'antichambre, constamment remplie de paille, qui, dans la Petite-Russie, remplace le bois à brûler. Le feu pétillant et clair de la paille rendait cette antichambre très agréable dans les soirées d'hiver, lorsqu'un jeune et bouillant garçon, tout transi d'avoir couru sur les traces d'une fillette du village, y rentrait en courant et en battant des mains pour se réchauffer. Les murs de la chambre principale étaient ornés de quelques tableaux et gravures enfermées dans de vieux cadres étroits. Je suis sûr que les maîtres de la maison eux-mêmes ignoraient depuis longtemps ce qu'ils avaient représenté, et n'auraient pu s'apercevoir qu'on en eût emporté quelques-uns. Il y avait, entre autres, deux grands portraits peints à l'huile; l'un représentait un archevêque, l'autre, Pierre III. Parmi les gravures, se trouvait une duchesse de La Vallière, toute salie par les mouches. Autour des fenêtres et au-dessus des portes, étaient collées d'autres petites gravures noirâtres, qu'on n'examinait pas d'habitude, car on les prenait pour des taches sur la muraille. Le plancher, dans toutes les chambres, était de terre glaise, mais très bien construit, et tellement propre, qu'aucun parquet de grand seigneur, paresseusement balayé par un monsieur en livrée à demi réveillé, n'aurait pu soutenir la comparaison. La chambre de Pulchérie Ivanovna était toute remplie de coffres et de

boîtes, de petits coffres et de petites boîtes. Une quantité de sachets que remplissaient des graines de fleurs, de pastèques, de concombres, étaient pendus aux murailles. Tous les intervalles et tous les recoins que formaient les coffres amoncelés étaient encombrés de pelotons de laine, de chiffons, de friperies datant d'un demi-siècle. Pulchérie Ivanovna était une grande ménagère; elle ramassait tout, sans savoir souvent elle-même à quoi cela pourrait servir. Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans la maison, c'était le cri des portes. Dès le matin, il retentissait du haut en bas. Je ne saurais dire pourquoi les portes criaient ainsi. Est-ce parce que les gonds en étaient rouillés? ou bien le menuisier qui les avait faites y avait-il caché quelque secret mécanisme? Je ne sais, mais le plus étrange, c'est que chaque porte avait son chant particulier. Celle de la chambre à coucher avait une voix aigre et pointue; celle de la salle à manger, une voix basse et rauque. Quant à celle qui fermait l'antichambre, elle rendait un son bizarre, tremblotant et plaintif; tellement qu'en écoutant avec attention, l'on discernait clairement ces mots : « J'ai froid, j'ai froid, je gèle[1] ! » Je sais que nombre de personnes n'aiment pas le cri des portes; moi je l'aime beaucoup. Et quand il m'arrive quelquefois à Saint-Pétersbourg d'entendre une porte crier, je me transporte en idée à la campagne, dans une petite chambre basse, éclairée d'une lumière plantée sur un vieux chandelier. Le souper est déjà sur la table, près de la fenêtre ouverte, par laquelle une belle nuit de mai regarde dans la chambre; un rossignol remplit des éclats de sa voix le jardin, la maison, et jusqu'à la rivière qui miroite dans le

1. C'est naturellement dans les mots russes qu'est la ressemblance avec le cri de la porte.

sombre lointain; les arbres bruissent faiblement... O mon Dieu, quelle longue file de souvenirs passent devant mon imagination!... Les chaises de ce vieux ménage étaient en bois, et massives, comme on les faisait jadis; elles avaient toutes de très hauts dossiers, travaillés au tour, sans couleur, sans vernis. Elles n'étaient pas même rembourrées, et ressemblaient aux siéges sur lesquels s'asseoient nos archevêques. De petites tables dans les coins; d'autres tables carrées devant le sofa et devant la glace entourée d'un cadre en feuillage doré; un tapis avec des oiseaux qui ressemblent à des fleurs, et des fleurs qui ressemblent à des oiseaux; voilà tout l'ameublement de la maisonnette occupée par mes deux vieux époux. La chambre des servantes était toujours remplie de filles jeunes et vieilles en robes rayées. Pulchérie Ivanovna leur donnait quelquefois à coudre des bagatelles, ou à nettoyer des fruits; la plupart d'entre elles dormaient dans la cuisine... Pulchérie Ivanovna croyait nécessaire de les tenir toutes sous la clef de la maison, et de surveiller sévèrement leurs mœurs; mais, à sa grande suprise, il ne se passait pas de mois que la taille de quelqu'une de ces filles ne devînt plus ample qu'à l'ordinaire; et cela semblait d'autant plus étrange qu'il n'y avait pas dans toute la maison un seul homme non marié, excepté cependant un jeune garçon de service qui portait toujours un frac en drap gris, avec les pieds nus, et qui dormait tout le temps qu'il ne mangeait pas. Dans ces occasions, Pulchérie Ivanovna grondait la coupable et lui enjoignait que cela n'arrivât plus. Sur les vitres des fenêtres tintait incessamment une immense quantité de mouches, et parmi leur bruit confus s'entendait quelquefois le bourdonnement grave d'un frelon, ou le sifflement aigu d'une guêpe. Mais dès qu'on apportait les lumières, toute cette foule

allait dormir et cachait le plafond sous son épais nuage noir.

Athanase Ivanovitch s'occupait fort peu de ses affaires; cependant il allait quelquefois visiter aux champs ses faucheurs ou ses moissonneurs, et les regardait faire avec une attention curieuse. Tout le poids de l'administration domestique reposait sur Pulchérie Ivanovna; ce qui consistait à ouvrir et fermer perpétuellement la chambre aux provisions, à cuire, sécher, saler toutes sortes de fruits et de légumes. Sa maison ressemblait à un laboratoire de chimiste. Il y avait toujours un feu allumé sous un pommier du jardin; un trépied en fer portait une casserolle de rosette où cuisaient sans cesse des confitures, des gelées, des *pastilas*[1] au sucre et au miel. Sous quelque autre arbre, un cocher s'occupait à distiller de l'eau-de-vie avec des feuilles de pêcher, des fleurs de mûrier et des noyaux de cerises; et à la fin de l'opération, il ne pouvait plus remuer la langue, ou bien il disait de telles sottises que Pulchérie Ivanovna, n'y pouvant rien comprendre, l'envoyait dormir à la cuisine. Il se cuisait, se séchait et se salait une telle quantité de ces ingrédients qu'ils auraient fini par inonder les greniers et les caves (car Pulchérie Ivanovna aimait à faire des provisions bien au-delà des besoins), si la plus grande partie de ces friandises n'eût été dévorée par les servantes, qui, une fois introduites dans le garde-manger, s'en bourraient à tel point qu'elles se plaignaient en gémissant, tout le reste du jour, de maux d'estomac. Pulchérie Ivanovna n'avait pas trop la possibilité d'entrer dans les détails de l'administration des terres; l'intendant, d'accord avec le *starosta*[2], la pillait d'une

1. Espèce de conserves.
2. Chef des paysans, mais paysan lui-même.

façon impitoyable. Ils avaient l'habitude de couper dans les bois de leur seigneur comme si c'eût été leur propre bien; ils y faisaient fabriquer une foule de traîneaux qu'ils envoyaient vendre à la plus prochaine foire; ils vendaient aussi tous les gros chênes aux meuniers du voisinage. Une fois seulement, Pulchérie Ivanovna exprima le désir de faire l'inspection de ses bois. On lui attela un *droschki*, qu'enveloppaient d'énormes tabliers de cuir, et qui, dès que le cocher agitait ses lèvres pour faire mouvoir de vieux chevaux qui avaient servi dans la milice, commençait à remplir l'air de bruits étranges où l'on croyait entendre tout à coup le son d'une flûte ou d'un tambourin; chaque clou, en effet, chaque écrou résonnait de façon que, du moulin, à deux verstes de distance, on entendait que la dame quittait son château. Pulchérie Ivanovna ne pouvait pas manquer d'apercevoir l'extermination de ses bois et l'enlèvement des chênes que, dans sa jeunesse, elle avait connus déjà séculaires.

— Pourquoi donc, Nitchipor, dit-elle à son intendant qui l'accompagnait, pourquoi donc les chênes sont-ils devenus si clair-semés? prends garde que tes cheveux ne deviennent aussi clair-semés.

— Pourquoi clair-semés? répondit l'intendant; ils ont disparu, tout à fait disparu. La foudre est tombée sur eux, les vers les ont mangés; enfin ils ont disparu, madame, ils ont disparu.

Pulchérie Ivanovna fut complétement satisfaite par cette réponse; et, rentrée à la maison, elle donna seulement l'ordre de doubler la garde autour des cerisiers d'Espagne et des grands poiriers d'hiver. Ses dignes régisseurs, l'intendant et le *starosta*, trouvèrent ensuite qu'il était entièrement inutile d'amener toute la farine jusqu'aux greniers de leurs seigneurs, et que ceux-ci pou-

vaient bien se contenter de la moitié. Ils finirent même par choisir cette moitié parmi la farine gâtée ou mouillée, et qu'on refusait à la foire. Mais, en dépit des vols effrontés de ces deux coquins, malgré la voracité de tous les êtres habitant la maison, depuis la femme de charge jusqu'aux cochons qui engloutissaient une foule de prunes et de pommes, poussant eux-mêmes les arbres avec leur grouin pour en faire tomber une pluie de fruits, malgré le pillage des moineaux et des corneilles, malgré les cadeaux que faisaient à leurs parents et connaissances les gens de la maison, qui poussaient l'effronterie jusqu'à dérober les toiles de chanvre et de lin dont le prix allait se verser au cabaret; malgré les rapines des visiteurs, des cochers flegmatiques et des laquais fainéants, cette terre fertile et bénie produisait tout en telle abondance, Athanase Ivanovitch et Pulchérie Ivanovna avaient si peu de besoins, que tant de déprédations ne pouvaient faire aucune brèche à leur bien-être.

Les deux bons vieillards, d'après l'habitude des *gens d'autrefois*, aimaient un peu les plaisirs de la bouche. Dès que pointait l'aurore (ils se levaient toujours de grand matin), dès que les portes commençaient leur concert discordant, ils s'attablaient et prenaient leur café. Après ce premier repas, Athanase Ivanovitch sortait sur le perron, et criait, en tenant son mouchoir comme un fouet :

— *Kich! kich!* sauvez-vous, oies, sauvez-vous d'ici.

D'ordinaire il rencontrait son intendant au milieu de la cour. Il avait l'habitude d'entrer en conversation avec lui, de l'interroger en détail sur les travaux des champs, et de lui communiquer des remarques ou de lui donner des ordres, tels que chacun eût été surpris de ses connaissances profondes en économie domestique, et qu'un novice n'eût pas même eu la pensée qu'on pouvait voler un

maître si clairvoyant. Mais son intendant était un vieux renard habitué au feu, qui savait fort bien comment il fallait répondre et mieux encore comment il fallait agir. Ensuite, Athanase Ivanovitch rentrait dans son appartement, et disait, en s'approchant de Pulchérie Ivanovna :

— Dites donc, Pulchérie Ivanovna, il serait temps peut-être de manger un morceau ?

— Mais, Athanase Ivanovitch, que pourrait-on manger maintenant ? à moins pourtant que ce ne soient des petits pâtés au lard ou à la graine de pavots, ou bien encore des champignons salés.

— Va pour les champignons ou pour les petits pâtés, répondait Athanase Ivanovitch.

Et aussitôt la table se couvrait de petits pâtés et de champignons.

Une heure avant le dîner, Athanase Ivanovitch déjeunait encore, prenait un verre d'eau-de-vie dans une ancienne tasse d'argent, et faisait passer l'eau-de-vie en avalant des champignons, de petits poissons séchés et quelques autres bagatelles. On dînait à midi. Outre les plats et les saucières, la table était chargée d'une quantité de petits pots hermétiquement bouchés, afin que les appétissants produits de la cuisine antique ne pussent s'évaporer. A table, la conversation roulait habituellement sur des sujets intimement liés à la grande affaire du dîner.

— Il me paraît que ce gruau, disait Athanase Ivanovitch, est un peu brûlé ; que vous en semble, Pulchérie Ivanovna?

— Non, Athanase Ivanovitch ; mettez un peu plus de beurre ; alors il ne vous paraîtra plus brûlé, et versez par-dessus de cette sauce aux champignons.

— Soit, répondait Athanase Ivanovitch, en lui passant son assiette ; voyons ce qui en résultera.

Après le dîner, Athanase Ivanovitch allait reposer pendant une heure; puis Pulchérie Ivanovna apportait une pastèque découpée, et disait :

— Voyez un peu, Athanase Ivanovitch, comme cette pastèque est bonne.

— Mais ne vous fiez pas trop, Pulchérie Ivanovna, à sa belle couleur rouge, répondait Athanase Ivanovitch, en prenant une grosse tranche; il y en a qui sont rouges, et qui ne valent rien.

Cependant la pastèque avait bientôt disparu. Ensuite, Athanase Ivanovitch mangeait encore quelques poires, et allait faire un tour de jardin avec Pulchérie Ivanovna. Rentrée à la maison, la bonne dame vaquait à ses affaires, et le mari, s'asseyant sous la toile d'un balcon qui donnait sur la cour, s'amusait à regarder comment la chambre aux provisions ne faisait que montrer et cacher son intérieur, et comment les servantes, se poussant l'une l'autre, apportaient et remportaient un tas de vieilleries jetées pêle-mêle dans des coffres, des corbeilles, des tamis. Peu après, il envoyait chercher Pulchérie Ivanovna, ou bien allait la trouver lui-même, et lui disait :

— Que faudrait-il donc manger, Pulchérie Ivanovna?

— Mais quoi donc, répliquait-elle, à moins que je ne fasse venir des gâteaux aux groseilles que j'ai fait garder exprès pour vous?

— Va pour les gâteaux aux groseilles, répondait Athanase Ivanovitch.

— Peut-être auriez-vous préféré un peu de *kissel* [1]?

— Ce ne serait pas mal, en effet, reprenait Athanase Ivanovitch.

Et aussitôt on apportait les gâteaux et le kissel, qui dis-

1. Espèce de gelée aux fruits.

paraissaient ensemble. Avant le souper, Athanase Ivanovitch faisait encore une petite collation. A neuf heures et demie, le souper était servi. Aussitôt après on allait dormir, et le calme le plus profond régnait dans ce petit coin de terre, si actif et si tranquille à la fois. La chambre où couchait Pulchérie Ivanovna était si chaude que peu de personnes eussent pu y rester quelques heures; mais Athanase Ivanovitch, pour avoir encore plus chaud, dormait sur un poêle russe, dont la haute température le forçait quelquefois à se lever pendant la nuit et à se promener dans la chambre. En se promenant ainsi, il poussait de petits gémissements.

— Qu'avez-vous donc à gémir? lui demandait Pulchérie Ivanovna.

— Dieu le sait, répondait-il; on dirait que j'ai un peu mal à l'estomac.

— Peut-être mangeriez-vous bien quelque chose, Athanase Ivanovitch?

— Je ne sais si ce serait bon, Pulchérie Ivanovna; mais, au reste, que manger?

— Du lait caillé ou des poires tapées.

— Eh bien, essayons, disait Athanase Ivanovitch.

Une servante, à moitié endormie, allait fouiller dans les armoires; Athanase Ivanovitch mangeait une pleine assiettée, après quoi il disait ordinairement :

— Il me semble que je vais un peu mieux.

Quelquefois, quand le temps était serein et que l'appartement était bien chaud, Athanase Ivanovitch entrait en gaieté et se plaisait à railler un peu Pulchérie Ivanovna.

— Dites donc, Pulchérie Ivanovna, si notre maison brûlait, que deviendrions-nous?

— Dieu nous en garde! répondait Pulchérie Ivanovna, en faisant le signe de la croix.

— Mais enfin, supposons que notre maison soit brûlée, où irions-nous loger?

— Dieu sait ce que vous dites, Athanase Ivanovitch; comment notre maison pourrait-elle brûler? Dieu ne le permettra pas.

— Mais cependant, si elle brûlait?

— Eh, bien! nous passerions dans le bâtiment de la cuisine; vous pourriez prendre la petite chambre qu'occupe la femme de charge.

— Mais si la cuisine brûlait aussi.

— Dieu nous préserve d'un tel malheur, que la maison et la cuisine brûlent en même temps! Eh bien, nous passerions dans le bâtiment du magasin aux provisions, jusqu'à ce que nous ayons eu le temps de bâtir une maison neuve.

— Mais si le magasin aux provisions brûlait également?

— Dieu sait ce que vous dites; je ne veux plus vous écouter. C'est un péché de dire ces choses, et Dieu nous punit pour de telles pensées.

Et Athanase Ivanovitch, satisfait de s'être un peu moqué de Pulchérie Ivanovna, souriait assis dans sa chaise.

Ces bonnes gens me plaisaient surtout quand ils recevaient des visites. Alors, tout changeait d'aspect dans leur maison. Ils ne vivaient plus, on peut le dire, que pour leurs hôtes. On apportait tout ce qu'il y avait de meilleur, ils offraient avec empressement tout ce que produisait leur terre. Et ce qui me touchait le plus, c'est que, dans cet empressement, il n'y avait rien d'affecté. Le contentement qu'ils éprouvaient à vous combler de leurs offres se peignait si clairement sur leur visage qu'il était presque impossible de refuser. Ce n'était pas cette obséquiosité que met à vous recevoir un employé parvenu de la chambre des finances, qui vous appelle son bienfaiteur et qui rampe

à vos pieds. Jamais aucun visiteur n'eut la permission de partir le jour même de son arrivée. Il fallait absolument qu'il passât la nuit.

— Comment peut-on se mettre en route si tard pour aller si loin, disait dans ces occasions Pulchérie Ivanovna (notez que le visiteur habitait d'ordinaire à trois ou quatre verstes de distance).

— Certainement, ajoutait Athanase Ivanovitch, on ne prévoit jamais ce qui peut arriver. Des voleurs peuvent vous attaquer, ou l'on peut rencontrer d'autres mauvais sujets.

— Dieu nous garde des voleurs! disait Pulchérie Ivanovna. Pourquoi raconter de pareilles histoires quand il fait nuit? Ce ne sont pas les voleurs qu'il faut craindre; mais le temps est sombre, et il ne fait pas bon voyager. Et puis votre cocher, je connais votre cocher, il est si petit, si faible... Et puis je suis sûr que maintenant qu'il a du vin dans la tête, et qu'il dort dans un coin....

Et le visiteur était bien forcé de rester. Mais, du reste, la soirée passée dans une petite chambre bien chaude, une conversation amicale, douce, calmante et disposant au sommeil, le fumet fort appétissant des plats du souper, tout cela payait largement la complaisance du visiteur. Il me semble voir Athanase Ivanovitch, courbé dans sa chaise, et écoutant, son sourire éternel sur les lèvres, les discours de son hôte, non seulement avec attention, mais avec une véritable jouissance. Le visiteur, qui, lui-même, ne quittait presque pas sa maison de campagne, faisait une foule de suppositions politiques, racontait avec un air effaré et une expression mystérieuse que les Français et les Anglais s'étaient secrètement concertés pour envoyer de nouveau Bonaparte en Russie, et il se mettait à discourir sur la guerre qui allait éclater. Alors Athanase

Ivanovitch avait coutume de dire, en affectant de ne point regarder Pulchérie Ivanovna :

— J'ai moi-même l'intention d'aller à la guerre; pourquoi n'irais-je pas à la guerre?

— Allons, le voilà parti, s'écriait Pulchérie Ivanovna. Ne croyez pas un mot de ce qu'il dit, ajoutait-elle en s'adressant à l'étranger. Comment pourrait-il, vieux comme il est, aller à la guerre? le premier soldat venu le tuerait, oui, bien sûr, le tuerait. Il le coucherait en joue, et le tuerait.

— Ou bien, répliquait Athanase Ivanovitch, c'est moi qui le tuerais.

— Écoutez, écoutez ce qu'il dit, reprenait Pulchérie Ivanovna; comment peut-il aller à la guerre? ses pistolets sont rouillés depuis longtemps, et montés au grenier. Si vous les voyiez... Ils éclateraient certainement, et lui se blesserait les mains, le visage; il serait défiguré le reste de ses jours.

— Eh bien, disait Athanase Ivanovitch, je m'achèterais de nouvelles armes, je prendrais un sabre ou une lance de Cosaque.

— Folies que tout cela! ne voilà-t-il pas qu'il se coiffe de cette belle idée et commence à parler, disait Pulchérie Ivanovna avec un certain dépit; je sais bien qu'il plaisante, mais cependant c'est désagréable à entendre. On écoute, on écoute, et on finit par avoir peur.

Et Athanase Ivanovitch, content d'avoir un peu effrayé Pulchérie Ivanovna, souriait assis dans sa chaise.

J'aimais aussi à considérer Pulchérie Ivanovna, quand elle engageait un visiteur à déjeuner.

— Voilà, disait-elle en ôtant le bouchon d'une carafe, voilà de l'eau-de-vie faite avec de la menthe; elle est très bonne pour les maux de reins. En voilà une autre faite avec de la centaurée; celle-ci est très efficace contre

les tintements d'oreilles et les boutons au visage. En voilà une autre encore faite avec des noyaux de pêches ; tenez, prenez un petit verre, voyez quelle bonne odeur ! Si quelqu'un, en se levant le matin du lit, donne du front contre l'angle d'une armoire, et qu'il se fasse une bosse, il n'a qu'à prendre un petit verre avant dîner, et tout passera comme s'il ne se fût jamais frappé.

C'est ainsi qu'elle recommandait toutes ses liqueurs, qui avaient chacune quelque vertu curative. Après avoir bourré son hôte de toute cette pharmacie, elle le conduisait près d'une table toute chargée d'une quantité de petites assiettes.

— Voilà des champignons au poivre ; en voilà d'autres au clou de girofle, et aux avelines ; c'est une femme turque qui m'a appris à les saler, dans le temps que nous avions des prisonniers turcs. C'était vraiment une bien bonne femme, et l'on ne s'apercevait pas le moins du monde qu'elle fût de la religion turque. Elle faisait toute chose comme nous ; seulement elle s'abstenait de manger de la viande de cochon, disant que c'était défendu par sa loi.

Voilà des champignons aux feuilles de cassis et à la muscade ; en voilà d'autres encore que j'ai fait mariner pour la première fois. Je ne sais s'ils seront bons. C'est le père Ivan qui m'a enseigné à les faire. Il faut prendre un petit baril, y mettre d'abord des feuilles de chêne, puis du poivre et du salpêtre, puis ensuite des fleurs de *nitchouiveter*[1] qu'on range les queues en l'air. Voici des petits pâtés au fromage ; en voilà d'autres aux choux et au blé noir qu'Athanase Ivanovitch aime beaucoup.

— Oui, ajoutait Athanase Ivanovitch, je les aime beaucoup ; ils sont tendres et un peu aigrelets.

1. Plante odorante des steppes.

En général, Pulchérie Ivanovna était de très bonne humeur quand elle avait du monde chez elle. J'aimais beaucoup à lui rendre visite, et, quoique je dusse manger jusqu'à me donner des indigestions, j'y retournais avec plaisir. Du reste, je crois que l'air même, en Petite-Russie, a la faculté d'aider au travail de l'estomac; car si quelqu'un s'avisait ici de manger autant, il se trouverait bientôt couché sur la table [1], au lieu de l'être dans son lit.

O mes bons vieillards !... Mais mon récit approche maintenant d'un événement fort triste, qui changea à jamais la vie et les habitudes de cette tranquille retraite. Il semblera extraordinaire quand on verra quel futile motif le produisit. Par le bizarre arrangement des choses d'ici-bas, souvent d'imperceptibles causes amènent de grands événements, tandis que de vastes entreprises se terminent par d'insignifiants résultats.

Un conquérant rassemble toutes les forces de son empire, fait la guerre pendant plusieurs années, ses généraux se couvrent de gloire, et tout se termine par l'acquisition d'un lambeau de terre où l'on ne pouvait pas même semer des navets; d'autres fois, au contraire, deux faiseurs de saucisses se battent pour quelque misère, et leur querelle embrase les villages, les villes, les États. Mais laissons ces réflexions; elles ne sont pas à leur place, et je n'aime pas les réflexions qui ne sont que des réflexions.

Pulchérie Ivanovna avait une petite chatte grise qui se tenait presque toujours à ses pieds, couchée en rond. Elle aimait à la caresser, à lui chatouiller le cou, que le petit animal gâté élevait à la rencontre de sa main. On ne pouvait dire que Pulchérie Ivanovna aimât beaucoup cette chatte, mais elle s'y était attachée par habitude de la voir

1. Mort, et exposé.

constamment. Athanase Ivanovitch la raillait souvent de cette affection.

— Je ne sais, Pulchérie Ivanovna, lui disait-il, ce que vous trouvez dans un chat. A quoi est-il bon? Ah! si vous aviez un chien, ce serait une autre affaire. Un chien peut aller à la chasse ; mais un chat!

— Taisez-vous, taisez-vous, Athanase Ivanovitch, répliquait Pulchérie Ivanovna, vous n'aimez qu'à parler. Un chien n'est pas propre, un chien casse et gâte tout; mais un chat est une créature tranquille qui ne fait de mal à personne.

Du reste, chien ou chat importait peu à Athanase Ivanovitch; il ne disait cela que pour contrarier un peu sa moitié.

Derrière le jardin, se trouvait un grand bois que l'intendant spéculateur avait complétement ménagé, sans doute parce que le bruit de la hache serait arrivé jusqu'aux oreilles de Pulchérie Ivanovna. Ce bois restait abandonné, sauvage, touffu, et les vieux troncs d'arbres étaient garnis de jeunes pousses, ce qui les faisait ressembler à des jambes de pigeons pattus. Il était habité par des chats sauvages, qu'il ne faut pas confondre avec les matous qu'on voit courir sur les toits des maisons. Pour ceux-ci, le séjour de la ville adoucit un peu leur rudesse naturelle; ils sont bien plus civilisés que les habitants des forêts, engeance sombre et farouche, au contraire; ces derniers sont toujours maigres, efflanqués; leur miaulement est rude et triste; ils font des trous souterrains pour pénétrer dans les garde-manger et y voler des pièces de lard. Ils s'introduisent même brusquement par la fenêtre dans les cuisines quand ils s'aperçoivent de l'absence du cuisinier. Aucun sentiment généreux ne leur est connu; ils ne vivent que de rapines, de brigandage; ils dévorent les petits

Digitized by Google

moineaux dans leur nid. Ces chats vinrent flairer longtemps, par les soupiraux des caves, la bonne petite chatte de Pulchérie Ivanovna, et finirent par séduire la pauvrette, comme une troupe de soldats séduit une sotte villageoise. Dès qu'elle remarqua la disparition de sa chatte, Pulchérie Ivanovna la fit chercher partout; mais on ne la trouva nulle part. Trois jours se passèrent. La bonne dame regretta sa chatte, mais finit par l'oublier. Un jour qu'ayant fait l'inspection de son potager, elle retournait à la maison, portant des concombres verts qu'elle avait cueillis de sa main pour Athanase Ivanovitch, son oreille fut frappée d'un miaulement plaintif. Sans y trop penser, elle prononça : *kis, kis* [1], et tout à coup sortit des broussailles sa petite chatte grise, maigre et demi-morte. On voyait bien que depuis quelques jours elle n'avait rien mangé. Pulchérie Ivanovna continuait à l'appeler; mais la chatte se tenait devant elle, sans oser approcher, tant elle était devenue sauvage depuis sa fuite. La dame se remit en marche, tout en appelant sa chatte, qui la suivit d'un pas craintif jusqu'à la haie, et qui enfin, apercevant des lieux connus, se décida à entrer dans la chambre. Pulchérie Ivanovna lui fit bien vite apporter du lait et de la viande, s'assit devant elle et se mit à jouir de la voracité de sa favorite qui grossit visiblement, et cessa de manger avec le même appétit. Pulchérie Ivanovna étendit la main pour la caresser; mais l'ingrate, qui, selon toute apparence, s'était habituée à la société des chats sauvages, et s'était imbue de l'opinion romanesque que la pauvreté avec l'amour vaut mieux que les richesses, sauta par la fenêtre, et aucun des gens de la maison ne put l'attraper.

1. Cri pour appeler les chats.

La vieille tomba dans la rêverie.

— C'est ma mort qui est venue me prendre, se dit-elle à elle-même, et rien ne put la distraire de cette pensée fatale.

Elle fut triste tout le jour : en vain Athanase Ivanovitch fit ses plaisanteries ordinaires, et voulut savoir pourquoi elle était devenue tout à coup si pensive ; Pulchérie Ivanovna ne répondit rien, ou répondit de façon à ne pas tranquilliser Athanase Ivanovitch. Dès le lendemain, elle avait beaucoup maigri.

— Qu'avez-vous, Pulchérie Ivanovna? N'êtes-vous pas malade?

— Non, je ne suis pas malade, Athanase Ivanovitch, mais il faut que je vous fasse une déclaration ; je sais que je dois mourir cet été : ma mort est déjà venue me prendre.

Les lèvres d'Athanase Ivanovitch se contractèrent douloureusement. Il voulut cependant vaincre le pressentiment lugubre qui s'élevait dans son âme, et dit en souriant :

— Dieu sait ce que vous venez de dire, Pulchérie Ivanovna ; probablement, au lieu de la décoction que vous prenez d'habitude, vous aurez bu un peu d'eau-de-vie aux pêches.

— Non, Athanase Ivanovitch, je n'ai point bu d'eau-de-vie, dit Pulchérie Ivanovna ; et Athanase Ivanovitch sentit un remords de s'être raillé de sa femme. Il la regarda en silence, et une larme humecta sa paupière.

— Je vous prie, Athanase Ivanovitch, lui dit-elle, de remplir ma volonté. Quand je serai morte, faites-moi enterrer près de l'enceinte de l'église ; mettez-moi ma robe grise, vous savez, celle qui a de petites fleurs brunes. Ne me mettez pas ma robe de satin à raies rouges ; une

morte n'a plus besoin de vêtements ; à quoi bon? cette robe pourra encore vous servir. Vous en ferez une robe de chambre de parade, pour que vous puissiez recevoir convenablement les visites.

— Dieu sait ce que vous dites, Pulchérie Ivanovna, répondit Athanase Ivanovitch ; Dieu sait quand la mort viendra, et voilà que vous commencez à m'épouvanter par de telles paroles.

— Si fait, Athanase Ivanovitch, je sais bien que je dois mourir. Mais vous, ne vous chagrinez pas trop; je suis déjà vieille, j'ai assez vécu. Vous êtes vieux vous-même, et nous nous reverrons bientôt dans l'autre monde.

Et Athanase Ivanovitch se mit à sangloter comme un enfant.

— Ne pleurez pas, Athanase Ivanovitch, c'est un péché. Ne péchez pas, et ne fâchez pas Dieu par votre tristesse. Je ne regrette pas ma mort, je ne regrette qu'une chose (elle s'interrompit par un soupir)... je regrette de ne pas savoir à qui je vais vous confier. Qui aura soin de vous quand je serai morte? Vous êtes comme un petit enfant ; il faut que ceux qui vous servent vous aiment.

En disant ces mots, une pitié si tendre et si profonde se peignit sur son visage, que personne en ce moment n'eût pu la regarder de sang-froid.

— Écoute, Iavdoka, dit-elle en s'adressant à la femme de charge qu'elle avait fait appeler exprès ; quand je serai morte, prends soin de ton seigneur comme de ton œil, comme de ton propre enfant. Fais bien attention qu'on ne lui prépare que les plats qu'il aime ; que son linge et ses habits soient toujours propres ; s'il vient des visites, habille-le comme il faut, pour qu'il n'aille pas à leur rencontre dans une vieille robe de chambre, car il commence à ne plus distinguer les jours de fête des jours ordinaires.

Ne le quitte pas des yeux, Iavdoka ; je prierai pour toi dans l'autre vie, et Dieu te récompensera. N'oublie pas ce que je te dis, Iavdoka ; tu es déjà vieille, tu n'as plus longtemps à vivre ; ne mets pas de péchés sur ton âme. Mais si tu ne prends pas bien soin de lui, tu n'auras pas de bonheur dans ce monde ; je prierai moi-même Dieu qu'il ne t'accorde pas une bonne fin. Toi-même tu seras malheureuse, et tes enfants seront malheureux, et toute ta famille n'aura jamais en rien la bénédiction de Dieu.

Pauvre vieille ! elle ne pensait alors ni au solennel moment qu'elle allait bientôt passer, ni à son âme, ni à la vie future. Elle ne pensait qu'à son pauvre compagnon du voyage de cette vie, qu'elle laissait ainsi seul et comme orphelin. Avec beaucoup d'ordre et de lucidité, elle régla toutes ses affaires, de façon qu'Athanase Ivanovitch ne pût pas se ressentir de son absence. La conviction qu'elle avait de mourir bientôt était si forte, et son âme y était tellement disposée, qu'en effet, peu de jours après, elle dut se mettre au lit, et l'appétit lui manqua. Athanase Ivanovitch se montra plein d'attentions, et ne quitta plus son chevet.

— Ne voudriez-vous pas manger quelque chose, Pulchérie Ivanovna? ne cessait-il de lui répéter avec une inquiétude douloureuse.

Mais Pulchérie Ivanovna ne répondait rien. Enfin, un jour, après un long silence, Pulchérie Ivanovna se souleva faiblement, remua les lèvres comme si elle eût voulu parler, et son dernier souffle s'exhala.

Athanase Ivanovitch était anéanti. Cette mort lui semblait tellement étrange qu'il ne pleura point. Il regardait la morte avec des yeux ternes et stupides, comme s'il n'eût pas compris que c'était un cadavre. On la déposa sur une table, on l'habilla de la robe qu'elle-même avait

désignée, on lui croisa les bras sur la poitrine, on lui mit entre les doigts un petit cierge. Il regardait faire tout cela dans une complète insensibilité. Une foule de gens remplirent la cour, et beaucoup de visiteurs vinrent à l'enterrement. On dressa devant la maison de longues tables couvertes de *koutia*[1], de pâtés, de flacons d'eau-de-vie. Les convives parlaient, pleuraient, contemplaient la morte, vantaient ses bonnes qualités, et regardaient Athanase Ivanovitch. Il parcourait toute cette foule d'un air hébété. On emporta enfin le corps ; tout le monde se mit en marche, et lui avec les autres. Le soleil était éclatant ; les prêtres portaient leurs chasubles dorées ; les nourrissons pleuraient sur les bras de leurs mères ; les alouettes chantaient ; de petits enfants en chemise jouaient et couraient sur la route. On finit par placer le cercueil au-dessus de la fosse qu'on lui avait préparée dans le cimetière. Alors Athanase Ivanovitch fut invité à s'approcher de la morte, et à l'embrasser pour la dernière fois. Il s'approcha, il l'embrassa, des larmes roulèrent dans ses yeux, mais des larmes insensibles. On descendit le cercueil ; le prêtre prit une bêche et jeta la première pelletée de terre ; le diacre et ses deux aides se mirent à chanter le *vetchnaïa pamiat* (mémoire éternelle) d'une voix basse et traînante qui se perdit au loin sous le ciel pur et sans nuages. Les fossoyeurs prirent leurs bêches, et la terre eut bientôt rempli et recouvert la fosse. En ce moment s'avança Athanase Ivanovitch. Tout le monde lui fit place, désireux de connaître son intention. Il leva les yeux, jeta autour de lui un regard troublé, et dit :

— Voilà donc que vous l'avez enterrée. Pourquoi....

1. Mets composé de riz, de sucre, de raisin sec, et spécialement préparé pour les enterrements.

Il s'arrêta, et ne put achever sa phrase.

Mais quand il fut de retour à la maison, quand il vit que sa chambre était vide et qu'on avait emporté jusqu'au fauteuil sur lequel s'asseyait Pulchérie Ivanovna, il se mit à sangloter amèrement, inconsolablement, et les larmes coulaient, coulaient comme deux sources de ses yeux ternis.

Cinq années s'écoulèrent depuis cette époque. Quelle souffrance le temps n'emporte-t-il pas? quelle passion peut ne pas succomber dans la lutte inégale qu'il lui livre? J'ai connu un homme à la fleur de son âge, rempli de bonnes qualités; il était épris tendrement, passionnément, follement. Et devant moi, presque sous mes yeux, celle qu'il aimait, créature angélique, fut emportée par l'insatiable mort. Je n'ai jamais vu d'aussi terribles transports de douleur, une angoisse aussi insensée, un désespoir aussi poignant que ceux de mon malheureux ami. Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût se créer un pareil enfer, où ne perçait pas la moindre lueur d'espérance. On le gardait à vue; on lui enleva toutes les armes dont il pouvait faire usage pour se détruire. Quinze jours plus tard, il finit par se vaincre; il se mit à plaisanter, à rire; on lui rendit la liberté, et le premier usage qu'il en fit fut de s'acheter un pistolet. Un beau jour, une explosion d'arme à feu épouvante sa famille. On entre dans sa chambre, et on le trouve par terre, la tête fracassée et sanglante. Un médecin célèbre, que le hasard avait amené dans la maison, reconnut en lui quelques restes de vie, et, à la surprise générale, il guérit. On redoubla de surveillance; on lui ôtait jusqu'aux couteaux de table. Mais bientôt après il trouva une nouvelle occasion de mort, et se jeta sous les roues d'un équipage qui passait. Il eut le bras et le pied cassés; mais il guérit encore. Une année

après, je le rencontrai dans un salon du grand monde. Il était assis à une table de boston, disait gaiement :

— Petite misère.

Et derrière lui, appuyée sur le dos de sa chaise, se tenait sa jeune et belle femme, qui jouait avec les jetons de son panier.

Cinq années après la mort de Pulchérie Ivanovna, je me trouvais par hasard dans le voisinage du domaine d'Athanase Ivanovitch, et j'allai faire une visite à mon bon vieillard, chez lequel j'avais passé tant d'agréables journées et mangé tant d'excellentes friandises. La maison me parut deux fois plus vieille ; les chaumières du village s'étaient tout à fait penchées sur le côté, comme avaient aussi fait sans doute leurs habitants. La clôture qui jadis entourait la cour était complétement détruite, et je vis de mes propres yeux la cuisinière en tirer des pieux, tandis qu'elle n'avait qu'à faire deux pas de plus pour atteindre à un tas de fagots. Je m'approchai tristement du perron ; les mêmes chiens, mais aveugles ou les pattes cassées, se mirent à aboyer en soulevant leurs queues touffues et garnies de chardons. Le vieillard sortit à ma rencontre. Oui, c'était lui, je le reconnus à l'instant même ; mais il était deux fois plus courbé qu'auparavant. Il me reconnut aussi, et m'aborda avec son sourire habituel. Je le suivis dans la maison. Au premier coup d'œil, tout semblait être dans le même état. Mais j'eus bientôt remarqué partout un désordre étrange, les traces visibles d'une absence. En un mot, je ressentis l'émotion qui vient nous saisir quand nous entrons pour la première fois dans l'habitation d'un homme veuf, que nous avions toujours connu inséparable d'une compagne. On apercevait en tout le manque de la bonne ménagère. Un des couteaux qu'on mit sur la table n'avait pas de manche.

Les plats n'étaient plus préparés avec le même soin. J'évitais moi-même de parler des choses du ménage.....

Quand nous prîmes place à table, une servante vint attacher une serviette sous le menton d'Athanase Ivanovitch, et fit bien, car, sans cette précaution, il aurait sali toute sa robe de chambre. Je tâchais de le distraire, je lui racontais différentes anecdotes. Il m'écoutait avec le même sourire; mais parfois son regard devenait complétement inanimé; on voyait qu'il ne pensait plus à rien. Souvent il portait la cuillère à son nez au lieu de la porter à sa bouche; au lieu d'enfoncer sa fourchette dans un morceau de volaille, il en frappait une carafe; alors la servante le prenait par la main pour donner à ses mouvements la direction convenable. Il nous arrivait d'attendre pendant quelques minutes le plat suivant. Athanase Ivanovitch s'en apercevait lui-même.

— Pourquoi, disait-il, reste-t-on si longtemps sans nous donner à manger?

Mais je voyais, à travers les fentes de la porte, que le garçon qui nous servait dormait tranquillement, assis sur un banc et la tête baissée.

— C'est ce plat-ci..., me dit Athanase Ivanovitch quand on nous présenta de petits gâteaux appelés *mnichkis*; c'est ce plat-ci..., continua-t-il, et je remarquai que sa voix commençait à trembler et qu'une larme était prête à jaillir de ses yeux plombés, quoiqu'il fît effort pour la retenir; c'est ce plat-ci que la dé... dé... fun...

Et tout à coup il fondit en larmes; sa main tomba sur l'assiette, et l'assiette par terre; la sauce le couvrit tout entier. Mais il était assis, insensible; insensible, il tenait sa cuillère, et ses pleurs, comme une fontaine intarissable, coulaient, coulaient, coulaient sur la serviette qui couvrait sa poitrine.

Mon Dieu! pensai-je en le regardant... cinq années du temps qui extermine tout, un vieillard déjà glacé, dont toute la vie semblait n'avoir jamais reçu l'ébranlement d'une vive émotion, qui passait tout son temps à rester assis dans une grande chaise, à manger des poires et des poissons séchés, et à raconter de petites anecdotes, — et pourtant une douleur si longue et si poignante! Qui donc a plus d'empire sur nous, de la passion ou de l'habitude? La fougue de nos désirs et de nos passions ne nous semble-t-elle donc si forte et si terrible que parce que nous sommes jeunes? Toutes nos souffrances de jeunesse me parurent en ce moment de vrais enfantillages comparées à l'immortelle puissance d'une telle habitude. Plusieurs fois il s'efforça de prononcer le nom de la défunte, mais toujours, au milieu du mot, son visage s'altérait convulsivement, et des sanglots d'enfant venaient me frapper au cœur. Non, ce n'étaient point là les larmes des vieillards qui se plaignent à tout propos de leur triste position et de leurs infortunes; ce n'étaient pas non plus celles qu'ils versent quelquefois si facilement après un verre de punch; non, c'étaient des larmes qui coulaient d'elles-mêmes, sans la volonté, sans la permission de pleurer, qui débordaient d'un cœur déjà froid, mais ulcéré par les pointes d'une douleur sans remède.

Athanase Ivanovitch ne survécut pas longtemps à ma visite. J'ai récemment appris qu'il n'était plus. Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que les particularités de sa mort lui donnèrent quelque ressemblance avec celle de Pulchérie Ivanovna. Un jour, Athanase Ivanovitch se promenait dans son jardin; il marchait lentement, le long d'un sentier, avec son insouciance accoutumée et sans avoir aucune idée dans la tête, lorsqu'il entendit tout à coup quelqu'un prononcer derrière lui, d'une voix fort distincte :

— Athanase Ivanovitch !

Il se retourna vivement, personne n'était là. Il regarda de tous côtés, et ne vit rien. Le temps était serein, le soleil brillait. Il réfléchit un instant ; son visage s'anima, et il finit par dire :

— C'est Pulchérie Ivanovna qui m'appelle.

Il vous est sans doute arrivé, mon lecteur, d'entendre une voix vous appeler par votre nom. Nos paysans expliquent cela en disant que c'est une âme qui languit du désir de revoir la personne qu'elle nomme, et que la mort finit infailliblement un pareil appel. Je me souviens que, dans ma jeunesse, cela m'est arrivé souvent ; j'entendais quelqu'un prononcer distinctement mon nom derrière moi ; c'était d'ordinaire par un jour de soleil, paisible et beau. Pas une seule feuille ne remuait aux arbres ; les grillons même cessaient de crier ; il n'y avait âme qui vive au jardin, où régnait un silence de mort. Mais je conviens que la nuit la plus noire et la plus orageuse, me surprenant dans un bois impraticable, m'aurait moins effrayé que cette voix solennelle retentissant dans ce profond silence, par une journée calme et sereine. Je me mettais alors à courir, tout éperdu, tout haletant, et ne m'arrêtais qu'après avoir rencontré quelqu'un dont la vue pût dissiper l'effroi qui me serrait le cœur. Athanase Ivanovitch se pénétra de l'idée que Pulchérie Ivanovna l'avait appelé ; il se soumit à son sort comme un enfant docile. Il se mit à maigrir, à tousser, à fondre comme un cierge, et s'éteignit enfin dès qu'il ne resta plus rien pour alimenter sa débile flamme. « Qu'on m'enterre près de Pulchérie Ivanovna, » furent ses dernières paroles. On remplit son désir. Il y eut bien moins de visiteurs à son convoi, mais non moins de paysans et de pauvres. La maisonnette seigneuriale devint tout à fait vide. L'intendant spéculateur, d'accord avec le

starosta, emportèrent chez eux toutes les nippes que la femme de charge n'avait pas eu le temps d'enlever. Bientôt arriva, on ne sait d'où, l'héritier, parent éloigné qui avait eu le grade de lieutenant dans je ne sais quel corps de l'armée, et très grand réformateur. Il s'aperçut aussitôt du désordre qui régnait dans les affaires de la maison; il se décida à changer tout cela, en introduisant l'ordre le plus parfait. Il commença par acheter une demi-douzaine de belles faucilles anglaises, fit peindre un numéro à chaque maison de paysan, et, en somme, s'arrangea de telle sorte qu'au bout de six mois, son bien fut mis sous le sequestre. La sage tutelle, confiée à un employé retraité et à un capitaine en second dont l'uniforme avait blanchi au soleil, extermina dans un court espace de temps jusqu'aux œufs et aux poules. Les chaumières, qui étaient déjà fort penchées, tombèrent tout à fait en ruine. Les paysans s'habituèrent à boire, et s'enfuirent presque tous. Le propriétaire lui-même, qui, du reste, vivait en fort bons termes avec ses tuteurs, et buvait du punch en leur compagnie, ne venait que fort rarement dans son village, et pour fort peu de temps. Jusqu'à présent, il fréquente toutes les foires de la Petite-Russie, s'informe minutieusement du prix des denrées qui ne se vendent qu'en gros, comme le blé, le chanvre, le miel; mais il n'achète que des bagatelles, telles que pierres à feu, poinçons à nettoyer la pipe, et généralement tout ce qui ne dépasse pas la valeur d'un rouble.

FIN D'UN MÉNAGE D'AUTREFOIS.

LA CALÈCHE.

LA CALÈCHE.

La ville de B... était devenue très animée depuis que le régiment de cavalerie de *** y avait pris ses quartiers. Jusqu'à cette époque, on s'y était ennuyé mortellement. Quand il vous arrive de traverser cette bourgade, et que vous jetez un coup d'œil sur ses petites maisonnettes en terre glaise à l'air incroyablement rechigné, la plume se refuse à exprimer ce qu'on éprouve. Vous ressentez un malaise horrible, comme si vous veniez de perdre tout votre argent au jeu, ou de dire en société une lourde bêtise. La chaux qui recouvre les maisons, détrempée par la pluie, s'est détachée en maints endroits des murailles, qui, de blanches qu'elles étaient, sont devenues toutes bigarrées, et ce sont de vieux joncs qui servent de toitures.

D'après un usage très répandu dans nos villes du midi,

le *gorodnitchi* [1] a dès longtemps fait couper tous les jardins, pour embellir la vue. On ne rencontre personne dans la ville, si ce n'est pourtant quelque coq qui traverse gravement la rue, toute rembourrée de poussière et molle comme un coussin. A la moindre pluie, cette poussière se transforme en boue, et alors tous les passages de la ville se remplissent de ces gros animaux que le farceur de *gorodnitchi* appelle des *français*. Étalant à tous les regards leurs graves physionomies, ils poussent de tels grognements, que les voyageurs n'ont plus rien à faire qu'à lancer leurs chevaux pour s'en débarrasser au plus vite. Alors quelque gentillâtre des environs, possesseur de onze paysans, vient à passer assis sur une voiture qui forme comme un compromis entre le *briska* et la *téléga*, entouré de sacs de farine, et fouettant sa jument baie qu'accompagne son poulain. L'aspect de la place du marché est assez triste. La maison du tailleur s'avance très sottement, non de face, mais par un de ses angles. Vis-à-vis s'élève une maison en brique, à deux fenêtres, inachevée depuis quinze ans, et plus loin se trouve un grand bazar en bois, tout isolé, et peint d'une couleur qui ressemble à la boue. Ce bazar, qui devait servir de modèle aux autres, fut construit par le *gorodnitchi* dans le temps de sa jeunesse, avant qu'il eût pris l'habitude de dormir aussitôt après dîner, et de boire tous les soirs une espèce de décoction de groseilles sèches. Partout ailleurs on ne voit que des haies. Mais, au beau milieu de la place, s'élèvent de petites échoppes, où l'on aperçoit invariablement une liasse de gâteaux ronds, une grosse femme en habits rouges, un pain de savon, quelques livres d'amandes amères, du plomb, du demi-coton, et deux commis marchands qui,

1. Chef de police.

tout le long de la journée, jouent à la *svaïka*[1].

Mais, à l'arrivée du régiment de cavalerie, tout changea. Les rues devinrent plus animées et prirent un aspect tout nouveau. Souvent, de leurs petites maisonnettes, les habitants virent passer un officier grand et bien fait, avec une touffe de plumes sur son chapeau, qui allait chez quelqu'un de ses camarades pour y discuter les chances d'avancement ou les qualités d'un nouveau tabac, ou bien encore pour risquer au jeu son *drochki*, qu'on pouvait appeler le *drochki* du régiment, car, sans jamais en sortir, cet équipage appartenait à tour de rôle à tous les officiers. Aujourd'hui c'était le major qui se promenait dessus; demain il apparaissait dans la remise du lieutenant, et, huit jours après, on voyait de nouveau le domestique du major en graisser les roues. Les longues haies qui séparaient les maisonnettes du pays se couvrirent tout à coup de bonnets de soldats, exposés au soleil; des manteaux de gros drap gris furent suspendus aux portes cochères, et l'on rencontra dans toutes les rues des moustaches dures et hérissées comme des brosses d'habits. Ces moustaches-là se montraient partout, mais surtout au marché, derrière les épaules des femmes de la ville qui s'y rendaient de tous côtés pour faire leurs emplettes. Les officiers animèrent beaucoup la société de B... Elle s'était composée jusque-là du juge, qui vivait avec la femme d'un diacre, et du *gorodnitchi*, homme fort sensé, mais qui dormait toute la sainte journée, du dîner jusqu'au soir, et du soir jusqu'au dîner.

Cette animation générale ne fit que s'accroître, lorsque la ville de B.... fut devenue la résidence du général com-

1. Jeu qui consiste à lancer un gros coin en fer de façon à ce qu'il entre dans un anneau rivé à terre.

mandant la brigade, à laquelle appartenait le régiment de***. Beaucoup de gentilshommes du voisinage, dont personne n'avait même soupçonné l'existence, commencèrent à venir en ville avec l'intention de faire des visites à messieurs les officiers, ou bien de jouer à la banque, dont ils avaient eu jusque-là une idée très confuse, occupés qu'ils étaient de leurs récoltes, des commissions de leurs femmes et de chasses au lièvre. Je regrette beaucoup de ne pouvoir me rappeler à propos de quoi le général résolut un beau jour de donner un grand dîner. Les préparatifs en furent immenses; le tapage des couteaux de cuisine s'entendait jusqu'aux portes de la ville. Tout le marché fut mis à contribution, tellement que le juge et la femme du diacre se virent obligés, ce jour-là, de se contenter de *kissel*[1] et de petits gâteaux de farine. La petite cour de la maison occupée par le général était toute encombrée de calèches et de *drochkis*. La société ne se composait que d'hommes, officiers et gentilshommes du voisinage.

Parmi ces derniers se distinguait surtout Pythagore Pythagorovitch Tchertokoutski, l'un des principaux aristocrates du district de B..., le plus fougueux orateur aux élections de la noblesse[2], et possesseur d'un équipage très élégant. Il avait servi dans un régiment de cavalerie; il y avait même passé pour un des officiers les plus accomplis, s'étant constamment montré à tous les bals et soirées partout où son régiment avait pris ses quartiers. Du reste, on peut demander de ses nouvelles à toutes les demoiselles des gouvernements de Tamboff et de Simbirsk. Il aurait très probablement répandu sa renommée dans d'autres

1. Bouillie.

2. La noblesse russe élit un maréchal par district, et un maréchal par gouvernement.

gouvernements, s'il n'avait dû quitter le service à la suite d'un de ces cas qui portent le nom d'*histoire désagréable*. Avait-il reçu ou donné un soufflet ? Je ne saurais le dire avec certitude ; mais ce qui est indubitable, c'est qu'on le pria de demander son congé. Cependant cet accident n'eut aucune influence fâcheuse sur la considération dont il avait joui jusqu'alors. M. Tchertokontski portait constamment un habit à taille très haute, à la façon des uniformes militaires, des éperons aux bottes et des moustaches sous le nez, pour ne pas donner lieu aux gentilshommes de penser qu'il avait servi dans l'infanterie, arme à laquelle il prodiguait les dénominations les plus méprisantes. Il fréquentait les nombreuses foires, où afflue toute la population de la Russie méridionale, composée de bonnes d'enfants, de grandes filles et de gros gentilshommes, qui s'y rendant en *britchkas*, en *tarantass* et autres véhicules, d'un aspect si étrange, que personne n'en a jamais vu de pareils, même en rêve. Il devinait au flair l'endroit où se trouvait un régiment de cavalerie, et ne manquait jamais d'aller se présenter à messieurs les officiers. En les apercevant, il s'élançait avec beaucoup de grâce et d'adresse de son léger phaéton et faisait très vite connaissance avec eux. Aux dernières élections il donna un grand dîner à toute la noblesse, pendant lequel il déclara qu'il mettrait tous les gentilshommes sur le meilleur pied, s'il était fait maréchal. D'habitude, il se conduisait en grand seigneur ; il avait pris pour femme une assez jolie personne, avec une dot de 200 paysans et quelques milliers de roubles. Cet argent fut aussitôt employé à l'achat de six beaux chevaux, de serrures en bronze doré et d'un singe apprivoisé. Il loua de plus un maître d'hôtel français. Les deux cents paysans de madame, ainsi que deux autres centaines de paysans appartenant à monsieur, furent mis en gage à la banque.

En un mot, c'était un seigneur comme il faut, un véritable seigneur. Outre lui, plusieurs autres gentilshommes étaient du nombre des invités du général, mais ce n'est pas la peine d'en parler. Les officiers du régiment de ***, parmi lesquels se trouvaient le colonel et le gros major, formaient la majorité des convives. Le général lui-même était assez gros; du reste bon chef, au dire de ses subordonnés. Il possédait une voix de basse assez grave.

Le dîner fut splendide; on y mangea des esturgeons, de la *bélouga*[1], des *sterlettes*[2], des outardes, des asperges, des cailles, des perdrix, des champignons. La saveur de tous ces plats fournit une preuve irrécusable de la sobriété du cuisinier pendant les vingt-quatre heures qui précédèrent le dîner; quatre soldats qu'on lui avait donnés en aide, n'avaient cessé de travailler toute la nuit, le couteau à la main, au confectionnement des ragoûts et des gelées. L'immense quantité de bouteilles au long cou, avec du Laffitte au cou raccourci, avec du madère; une belle journée d'été, les fenêtres grandes ouvertes, les assiettes chargées de glace sur la table; les chemisettes chiffonnées des messieurs à frac, une conversation bruyante et animée, tantôt dominée par la voix du général et tantôt arrosée de champagne, tout, en un mot, s'était trouvé en parfaite harmonie. Les convives se levèrent de table avec une agréable pesanteur dans l'estomac, et après avoir allumé chacun une pipe, longue ou courte, ils sortirent tous, leurs tasses de café à la main, sur le perron.

— On peut la voir maintenant, dit le général. Écoute, mon cher, ajouta-t-il en s'adressant à son aide-de-camp,

1. Grand esturgeon.

2. Poisson qui ne se trouve qu'en Russie.

jeune homme assez leste et bien tourné; fais amener ici la jument baie; vous verrez vous-mêmes, messieurs.

A ces mots, le général aspira une bonne bouffée de tabac.

— Elle n'est pas encore tout à fait remise; il n'y a pas d'écurie passable dans cette maudite petite ville. Mais elle n'est pas mal... pouff, pouff... (le général lâcha la fumée qu'il avait retenue dans sa bouche) cette jument.

— Y a-t-il longtemps que Votre Excellence... pouff, pouff, pouff... a daigné [1] l'acheter? demanda Tchertokontski.

— Pouff, pouff, pouff, pou... ou.. ou.. ouff... pas très longtemps; il y a deux ans que je l'ai prise au haras.

— Et avez-vous daigné la recevoir toute dressée, ou bien avez-vous daigné la faire dresser ici vous-même?

— Pouff, pouff, pou... pou, pou.. ou.. ou.. ou.. ou..ff... ici.

En disant ces mots, le général disparut derrière des flots de fumée.

Dans ce moment, un soldat s'élança en sautant hors de l'écurie. On entendit le piétinement d'un cheval, et un autre soldat à moustaches énormes, vêtu d'une longue redingote blanche, apparut, menant par la bride la jument toute effarouchée, toute frissonnante, qui, se calmant tout à coup, souleva de terre le soldat avec ses moustaches.

— Voyons... voyons, Agrafena Ivanovna, lui disait-il en l'amenant vers le perron.

1. En Russie, quand un inférieur parle des actions de son supérieur, il y ajoute toujours le verbe *izwolit*, qui signifie à peu près *daigner*. On a entendu des domestiques dire que leur maître *avait daigné mourir*.

La jument se nommait Agrafena Ivanovna; puissante et hardie comme une beauté du Sud, elle retomba tout à coup sur ses quatre pieds et resta immobile.

Le général se mit à la considérer avec satisfaction, et cessa de fumer; le colonel lui-même descendit l'escalier, et prit Agrafena Ivanovna par la tête; le major lui caressa la jambe; tous les autres officiers firent claquer leur langue.

Tchertokontski quitta le perron pour se placer derrière la jument. Le soldat, qui la tenait par la bride, se roidissait sur ses jambes et regardait fixement les convives, comme s'il eût voulu leur sauter dans les yeux.

— Elle est bonne, très bonne, dit Tchertokontski; c'est un cheval qui a de belles formes : permettez-moi de savoir, Votre Excellence, — va-t-elle bien?

— Son pas est bon; seulement, que le diable l'emporte! ce sot de médecin lui a donné des pilules qui la font éternuer depuis deux jours.

— Elle est très bien, mais très bien. Votre Excellence a-t-elle un équipage qui réponde à ce cheval?

— Un équipage... mais c'est un cheval de selle.

— Je le sais bien; mais j'ai fait cette question, Votre Excellence, pour savoir si vous avez un équipage qui réponde à vos autres chevaux?

— Non, je n'en ai pas trop, d'équipages... Je dois convenir que je désire depuis longtemps acheter une calèche, comme celles qu'on fait aujourd'hui. J'ai écrit à ce sujet à mon frère, qui se trouve maintenant à Saint-Pétersbourg, mais je ne sais s'il pourra m'en envoyer une.

— Il me semble, Votre Excellence, observa le colonel, qu'il n'y pas de meilleures calèches que celles de Vienne.

— Vous avez raison.... pouff, pouff, pouff.

— J'ai une excellentissime calèche, Votre Excellence, une véritable calèche de Vienne, dit Tchertokontski.

— Celle dans laquelle vous êtes venu ?

— Oh non ! je me sers de celle-ci pour faire mes courses ; mais l'autre... c'est quelque chose d'extraordinaire ; elle est légère comme une plume ; et si vous vous asseyez dedans, il vous semble, avec la permission de Votre Excellence, que votre bonne vous balance dans un berceau.

— Elle est donc commode ?

— Extrêmement commode ; les coussins, les ressorts, tout y est comme sur une gravure.

— C'est bien.

— Et quelle quantité de choses on peut y emballer ! Je n'en ai jamais vu de semblable, Votre Excellence ! Quand j'étais encore au service, il y avait assez de place dans les caisses de ma calèche, pour y mettre dix bouteilles de rhum, vingt livres de tabac, six uniformes, tout mon linge et deux pipes, Votre Excellence, les plus longues pipes qu'on pût voir ; et dans les poches, à l'intérieur, vous pouvez emballer un bœuf tout entier.

— C'est bien.

— Je l'ai payée quatre mille roubles, Votre Excellence.

— Elle doit être bonne, à en juger par le prix ; l'avez-vous achetée vous-même ?

— Non, Votre excellence, je l'ai eue par hasard. Cette calèche a été achetée par un de mes amis, un camarade d'enfance, un homme rare, qui vous aurait convenu parfaitement ; nous sommes de grands amis. Ce qui est à moi est à lui, et ce qui est à lui est à moi. Je la lui ai gagnée aux cartes. Votre Excellence n'aurait-elle pas l'obligeance de me faire l'honneur de dîner chez moi demain ? vous verriez ma calèche.

— Je ne sais que vous dire. Seul, je ne saurais... Mais

si vous vouliez me permettre de venir avec messieurs les officiers...

— Je prie messieurs les officiers de venir aussi. Messieurs, je tiendrai à grand honneur d'avoir le plaisir de vous voir chez moi.

Le colonel, le major et les autres officiers remercièrent M. Tchertokontski en le saluant avec politesse.

— Je suis moi-même de l'opinion, Votre Excellence, que, si l'on achète une chose, il faut qu'elle soit bonne; ce n'est pas la peine de s'en procurer une mauvaise. Si vous me faites l'honneur de venir demain chez moi, je vous montrerai quelques améliorations que j'ai introduites dans ma propriété.

Le général le regarda et lâcha une bouffée de tabac.

Tchertokontski était ravi d'avoir invité MM. les officiers; mentalement il commandait déjà toutes sortes de sauces et de ragoûts, regardait en souriant MM. les officiers, qui, de leur côté, semblaient redoubler d'attentions envers lui, ce qu'on pouvait remarquer à l'expression de leurs yeux et aux petits mouvements de tête qu'ils lui adressaient et qui ressemblaient à des demi-saluts. La démarche de Tchertokontski avait pris une certaine désinvolture, et sa voix affaiblie témoignait de son extrême contentement.

— Là, Votre Excellence fera connaissance avec la maîtresse de la maison.

— Cela me sera très agréable, répondit le général en passant sa moustache entre ses doigts.

Tchertokontski avait eu aussitôt la ferme intention de retourner à la maison, pour prendre à temps toutes les mesures nécessaires. Il s'était déjà même emparé de son chapeau; mais un étrange hasard fit qu'il resta encore quelque temps chez le général. On avait déjà dressé

les tables de jeu ; bientôt toute la société se partagea en groupes de quatre personnes, et se dissémina dans tous les coins des chambres. On apporta des lumières. Tchertokontski ne savait s'il devait se mettre à jouer au whist. Mais, comme MM. les officiers l'y invitèrent, il s'imagina que les règles de la bienséance lui faisaient un devoir de ne pas leur refuser. Il s'assit. Je ne sais comment un verre de punch se trouva devant lui ; il le but aussitôt sans y penser. Après avoir joué deux robbers, Tchertokontski trouva de nouveau sous sa main un verre qu'il avala de même, non sans avoir dit cependant :

— Il est temps, messieurs, il est temps que je m'en aille.

Il se mit à jouer une seconde partie. Cependant la conversation, qui s'était établie dans tous les coins de la chambre, prit une tournure toute particulière. Ceux qui jouaient au whist étaient assez silencieux ; mais les autres parlaient beaucoup. Un capitaine en second s'était établi sur un sofa, et, appuyé sur un coussin, la pipe à la bouche, il captivait l'attention du cercle de convives rassemblés autour de lui par la narration éloquente de ses aventures amoureuses. Un très gros gentilhomme, dont les bras étaient si courts qu'ils ressemblaient à deux pommes de terre pendantes, l'écoutait parler avec une expression de figure extrêmement doucereuse, et de temps en temps s'efforçait d'enfoncer un de ses petits bras dans sa poche de derrière pour en tirer sa tabatière. Une discussion assez vive sur les exercices d'escadron s'etait élevée dans un autre coin, et Tchertokontski, auquel il était déjà arrivé deux fois de jeter le valet pour la dame, se mêlait de loin en loin à la conversation des autres, en criant de sa place : « Dans quelle année? » ou :

« De quel régiment ? » sans remarquer que souvent sa question ne s'appliquait à rien. Enfin, quelques instants avant le souper, le whist finit. Mais on continua d'en parler ; toutes les têtes en étaient encore remplies. Tchertokontski se rappela bien qu'il avait beaucoup gagné, mais il ne prit pas l'argent qu'on avait perdu contre lui, et, après s'être levé de table, il se tint longtemps dans la posture d'un homme qui n'a pas de mouchoir dans sa poche. On se mit à souper. Comme de raison, les vins ne faisaient pas défaut, et Tchertokontski dut involontairement s'en verser dans son verre, car il était tout entouré de bouteilles. Une longue conversation s'engagea à table ; mais les convives la menèrent d'une étrange façon. Un colonel, qui avait servi en 1812, raconta une bataille qui n'avait jamais été livrée, et puis personne ne sut jamais pour quelles raisons il prit un bouchon de bouteille et l'enfonça dans un pâté. On commença à se séparer à trois heures du matin. Les cochers furent obligés de prendre plusieurs personnes à bras-le-corps comme si elles eussent été des paquets de provisions, et Tchertokontski lui-même, malgré son orgueil aristocratique, fit à la société des saluts si profonds qu'il rapporta à la maison deux chardons dans ses moustaches.

Le cocher qui l'amena trouva tout le monde endormi ; il parvint avec peine à trouver le valet de chambre qui, après avoir reconduit son maître à travers la salle, le remit aux mains d'une servante. Tchertokontski la suivit tant bien que mal jusqu'à la chambre à coucher, et s'étendit près de sa jeune et belle femme qui dormait dans une robe de nuit blanche comme la neige. La chute de son mari sur le lit l'éveilla ; elle étendit les bras, ouvrit et ferma rapidement les yeux, et les ouvrit enfin tout à fait d'un air à demi fâché ; mais croyant que son mari ne fai-

sait pas la moindre attention à elle, elle se retrouva de l'autre côté, posa sa joue fraîche et rose sur sa main et s'endormit de nouveau.

Il n'était plus de bonne heure — du moins d'après les habitudes de la vie campagnarde — quand la jeune dame se réveilla. Son mari ronflait plus fort que jamais ; elle se rappela qu'il était rentré la veille à quatre heures, et, ne voulant pas l'éveiller, elle se leva seule, mit ses pantoufles, que son mari lui avait fait venir de Saint-Pétersbourg, et une petite mantille blanche qui se drapait sur sa taille comme les ondes d'une fontaine ; puis elle entra dans son boudoir, et, après s'être lavée d'une eau aussi fraîche qu'elle l'était elle-même, elle s'approcha de sa toilette. Elle se regarda à deux reprises dans la glace et se trouva fort jolie ce jour-là. Cette circonstance, fort insignifiante en apparence, la fit rester deux heures de plus qu'à l'ordinaire devant son miroir. Elle s'habilla avec beaucoup de goût et s'en alla au jardin. Le temps était superbe ; il faisait une des plus belles journées d'été. Le soleil, qui s'approchait du point de midi, dardait ses rayons les plus brûlants ; mais une agréable fraîcheur régnait sous les épaisses voûtes des sombres allées, et les fleurs, réchauffées par le soleil, exhalaient de plus suaves parfums. La jolie maîtresse de maison avait complétement oublié qu'il était au moins midi et que son mari dormait encore. Déjà elle commençait à entendre les ronflements sonores de deux cochers et d'un écuyer, qui prenaient leur sieste dans l'écurie, après avoir copieusement dîné. Mais elle continuait à se tenir assise sous une épaisse charmille, d'où l'on pouvait voir la grande route, déserte en ce moment, quand tout à coup son attention fut attirée par un léger nuage de poussière qui s'éleva dans le lointain. Après l'avoir considéré pendant quelques

instants, elle finit par distinguer plusieurs équipages qui se suivaient à la file. La première s'avançait une légère petite calèche à deux places, dans laquelle se trouvait le général, portant ses grosses et étincelantes épaulettes, avec le colonel. Cette première voiture était suivie par une autre à quatre places, qui contenait le capitaine, l'aide-de-camp et deux lieutenants; plus loin se voyait le célèbre *drochki* du régiment, dont le possesseur actuel était le gros major; derrière le *drochki* roulait un *bon voyage*[1], dans lequel s'entassaient cinq officiers, dont l'un se trouvait assis sur les genoux de ses camarades, enfin tout le convoi se terminait par trois officiers qui caracolaient sur trois superbes chevaux bais-pommelés.

— Viennent-ils chez nous? pensa la maîtresse de la maison.

— Ah! mon Dieu oui! ils quittent la grande route. Elle poussa un cri, frappa des mains et courut droit à travers les plates-bandes à sa chambre à coucher, où son mari dormait d'un sommeil de plomb.

— Lève-toi, lève-toi, lève-toi bien vite? lui cria-t-elle en le tirant par le bras.

— Quoi? qu'est-ce? murmura Tchertokontski en s'étirant les membres, et sans ouvrir les yeux.

— Lève-toi, lève-toi... Des visites sont venues; entends-tu? des visites.

— Des visites... quelles visites? Après avoir dit ces paroles, il fit entendre un petit mugissement plaintif, semblable à celui d'un veau qui cherche à teter sa mère... Mmm .. Donne-moi ton cou, que je le baise.

— Ma petite âme, lève-toi bien vite, au nom du ciel,

1. Nom français d'une voiture russe.

le général est arrivé avec tous ses officiers... Ah! mon Dieu! tu as un chardon dans tes moustaches...

— Le général? Est-ce qu'il est déjà venu? Mais pourquoi diable ne m'a-t-on pas réveillé? Et le dîner, le dîner est-il prêt comme il faut?

— Quel dîner?

— Mais n'ai-je pas commandé un dîner?

— Toi? un dîner?.. Tu es arrivé à quatre heures de la nuit et tu n'as absolument rien répondu à toutes mes questions. Je ne t'ai pas réveillé aujourd'hui parce que tu me faisais pitié... tu as si peu dormi! Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix suppliante et langoureuse...

Tchertokontski, les yeux hors de la tête, resta quelques instants immobile comme si la foudre l'eût frappé. Tout à coup il s'élança de son lit, en chemise, sans songer le moins du monde à tout ce qu'une pareille action avait d'indécent... — Cheval que je suis! s'écria-t-il en se frappant le front, je les avais invités à dîner. Que faire? Sont-ils loin?

— Ils vont être ici dans un instant.

— Ma chère amie, cache-toi... Holà, quelqu'un! toi, petite fille, viens donc ici, sotte que tu es, que crains-tu? les officiers vont arriver, dis-leur que Monsieur n'est pas à la maison, dis-leur qu'il ne reviendra pas, qu'il est parti dès le matin, entends-tu? Va vite... et répète à tous mes gens ce que je viens de te dire... Va!

Ayant prononcé ces paroles, il passa à la hâte sa robe de chambre, et courut s'enfermer dans la remise, qu'il jugeait devoir être la cachette la plus sûre. Mais arrivé là, il crut s'apercevoir qu'on pourrait le découvrir dans le coin où il s'était blotti. —Voilà qui sera mieux, se dit-il, en abaissant rapidement le marche-pied de la calèche qui se

trouvait le plus près de lui, il sauta dedans, ferma la portière, et, pour plus de sûreté, se recouvrit avec le tablier de cuir ; puis il se tint coi, plié en deux et enveloppé dans sa robe de chambre.

Pendant ce temps les équipages s'étaient approchés du perron. Le général descendit de voiture et se secoua ; il fut suivi du colonel, qui arrangea de ses mains la touffe de plumes de son chapeau ; après lui descendit du droschki le gros major, son sabre sous le bras ; puis sautèrent à bas du *bon voyage* les lieutenants sveltes et élancés ; enfin les officiers qui se trouvaient à cheval mirent pied à terre.

— Monsieur n'est pas à la maison, dit un domestique en s'avançant sur le perron.

— Comment... pas à la maison ? c'est-à-dire cependant qu'il reviendra pour le dîner.

— Non, il ne reviendra pas. Monsieur est parti pour toute la journée. Il ne retournera à la maison que demain, à cette heure-ci.

— Par exemple ! dit le général..... Mais comment donc ?....

— Ma foi, quelle plaisanterie ! dit le colonel, en riant.

— Mais non, mais non, comment est-il possible de faire de pareilles choses ? continua le général avec mécontentement... Diable... s'il ne peut pas nous recevoir, pourquoi nous engage-t-il ?

— Je ne puis comprendre, Votre Excellence, comment il est possible de faire de pareilles choses, remarqua timidement un jeune officier.

— Quoi ? dit le général, qui avait l'habitude d'employer cette particule interrogative toutes les fois qu'il parlait à un officier au-dessous du rang de capitaine.

— Je disais, Votre Excellence... comment peut-on agir de la sorte?

— Certainement... Si quelque chose lui était arrivé, il aurait dû nous le faire savoir...

— Il n'y a rien à faire, Votre Excellence ; retournons chez nous, dit le colonel.

— Certainement, il n'y a rien à faire. Cependant nous pouvons voir la calèche sans lui. Il ne l'aura pas emmenée probablement.

— Holà ! qui est là?.. viens ici, mon garçon...

— Que désirez-vous?

— Tu es un cocher?

— Un cocher, Votre Excellence ?

— Montre-nous la calèche nouvelle de ton maître.

— Ayez la complaisance d'entrer ici dans la remise.

Le général entra dans la remise, suivi de ses officiers.

— Permettez que je l'avance un peu; il fait assez sombre ici.

— C'est bien, c'est bien, assez!

Le général et ses officiers firent le tour de la calèche et en examinèrent avec attention les roues et les ressorts.

— Il n'y a rien de remarquable, dit le général; c'est une calèche fort ordinaire.

— Sans aucune apparence, ajouta le colonel, il n'y a absolument rien de bon dans cette calèche!

— Il me semble, Votre Excellence, qu'elle ne vaut pas quatre mille roubles, observa un jeune officier.

— Quoi ?

— Je disais, Votre Excellence, que je ne crois pas qu'elle vaille quatre mille roubles.

— Quatre mille !! Elle n'en vaut pas deux. Peut-être cependant que l'intérieur en est bien arrangé... Écoute, mon cher, déboutonne-nous le tablier...

Et aux yeux des officiers apparut Tchertokontski, vêtu de sa robe de chambre et plié en deux d'une façon tout à fait étrange.

— Ah ! vous voilà ! fit le général étonné.

Puis il recouvrit Tchertokontski, et repartit avec messieurs les officiers.

FIN DE LA CALÈCHE.

LE

ROI DES GNOMES.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

ROI DES GNOMES[1].

Dès que la cloche du séminaire, qui était pendue devant la porte du couvent des Frères, à Kiew[2], se mettait en

1. Le titre de la nouvelle originale est *Vii*. C'est le nom que l'on donne, dans la Petite-Russie, au chef des Gnomes, au roi de ce peuple de génies souterrains qui président à la terre et aux métaux, comme les Sylphes à l'air, les Ondins à l'eau, les Salamandres au feu. On croit que le regard du *Vii* est mortel pour tout homme dont les yeux rencontrent les siens.

2. Kiew, capitale de la Petite-Russie, qui a longtemps appartenu aux Polonais, fut, jusqu'à Pierre le Grand, le centre de la civilisation russe. Ce qu'on appelait le séminaire était l'Université; il se divisait en *séminaire* et *bourse*, l'un pour les élèves destinés à la prêtrise, l'autre pour les élèves destinés aux professions laïques. Il n'y a en Russie qu'un seul ordre de religieux, qui se nomment *frères* ou *moines*, sans autre désignation. L'on n'en compte aujourd'hui guère plus de trois mille dans tout l'empire. Ils vivent dans le célibat, tandis que les *popes* doivent être mariés.

branle, on voyait arriver de toutes les parties de la ville des groupes d'écoliers. Les grammairiens, les rhétoriciens, les philosophes et les théologiens se rendaient aux classes avec leurs cahiers sous le bras. Les grammairiens étaient tous encore des enfants ; en marchant, ils se poussaient les uns les autres, et se disaient des injures en voix de fausset. Ils avaient presque tous des habits sales et déchirés, et leurs poches étaient toujours remplies de mille brimborions, comme osselets, sifflets de plume, croûtes de pâtés, et, dans la saison, de jeunes moineaux dont le cri, indiscrètement poussé dans la classe, attirait quelquefois sur leur possesseur des coups de férule ou même les étrivières. Les rhétoriciens marchaient avec plus de gravité ; leurs habits avaient peu de déchirures, mais en revanche ils portaient presque toujours sur leurs visages quelques ornements dans le genre des figures de rhétorique, un œil au beurre noir, ou, pour lèvre, une cloche de brûlure. Ceux-là devisaient entre eux et juraient en voix de ténor. Les philosophes et les théologiens parlaient une octave plus bas, et n'avaient rien dans leurs poches que des bribes de tiges de tabac. Ils ne faisaient jamais de provisions, car ils dévoraient à l'instant tout ce qui leur tombait sous la main. Ils sentaient tous la pipe et l'eau-de-vie, et de si loin que plus d'un ouvrier, allant à sa besogne, s'arrêtait et flairait longtemps l'air comme un limier.

Vers l'heure des classes, la place publique commençait d'ordinaire à se remplir, et les marchandes de petits pains, de gâteaux, de graines de pastèques, de pâtés pétris avec du miel et de la graine de pavots, arrêtaient par le pan d'habit ceux dont les caftans étaient faits de drap ou de coton :

— Messieurs, ici, ici, criaient-elles de tous côtés ; voici des petits pains ; voici des gâteaux de miel. Ils sont bons,

très bons, j'en prends Dieu à témoin ; je les ai faits moi-même.

Une autre criait, en soulevant quelque chose de long et de tordu :

— Voici un saucisson, messieurs ; achetez un saucisson.

— N'achetez rien chez elle, disait la voisine ; voyez qu'elle est laide et quel vilain nez elle a ; ses mains sont malpropres.

Mais toutes ces marchandes n'avaient garde de s'adresser aux philosophes ni aux théologiens, car ces messieurs ne prenaient jamais que pour essayer la marchandise, et toujours à pleines mains.

En arrivant au séminaire, toute cette foule s'éparpillait dans les classes, qui consistaient en de grandes chambres basses, avec de petites fenêtres, de larges portes et de vieux bancs noircis. Toutes les salles se remplissaient de bourdonnements divers et confus. Les répétiteurs faisaient réciter les leçons aux élèves. La voix aigre et perçante d'un grammairien se trouvait au diapason d'une petite vitre brisée dans l'une des fenêtres, et cette vitre lui répondait à l'unisson. Dans un coin marmottait un rhétoricien, que ses lèvres épaisses rendaient au moins digne d'appartenir à la philosophie. Il lisait sa leçon en voix de basse, et, de loin, l'on n'entendait que son murmure en faux-bourdon. Les répétiteurs, tout en écoutant les leçons, regardaient d'un œil par-dessous le banc pour voir s'il ne se trouvait pas dans la poche de leurs écoliers quelque friandise dont ils pussent faire leur profit. Quand toute cette foule savante arrivait d'un peu trop bonne heure, ou quand on savait que les professeurs viendraient plus tard que d'habitude, alors, du consentement de tous, commençait une bataille à laquelle tout le monde devait

prendre part, même les censeurs, dont le devoir était de veiller au bon ordre et aux bonnes mœurs. D'ordinaire, deux théologiens décidaient de quelle manière devait avoir lieu le combat, c'est-à-dire si chaque classe se battrait pour son propre compte, ou si tous les étudiants devaient se diviser en deux grands partis : la *bourse* et le *séminaire*. En tous cas, c'étaient les grammairiens qui commençaient avant les autres, et, dès qu'arrivait le tour des rhétoriciens, ils s'enfuyaient et se juchaient sur les hauteurs pour observer les chances du combat. Puis arrivait la philosophie, avec de longues moustaches noires, puis enfin la théologie dans d'énormes pantalons cosaques. La bataille se terminait presque toujours par une victoire complète de la théologie, et la philosophie s'en allait dans les classes en se frottant les côtes, et s'asseyait sur les bancs pour reprendre haleine. A son entrée, le professeur, qui, dans sa jeunesse, avait pris part lui-même à de pareils combats, devinait aussitôt, sur les figures échauffées de ses auditeurs, que la bataille avait été chaude ; et pendant qu'il administrait des coups de verge sur les doigts de la rhétorique, un autre professeur, dans une autre classe, frappait à tour de bras, avec une pelle de bois, sur les doigts de la philosophie. Quant aux théologiens, on agissait à leur égard d'une façon toute différente ; on leur donnait à chacun, d'après l'expression du professeur de théologie, une *mesure de gros pois*, c'est-à-dire une bonne dose de coups appliqués avec une lanière de cuir.

Aux jours de fête, les *séminaristes* et les *boursiers* s'en allaient dans les maisons de la ville, portant des théâtres de poupées. Quelquefois ils jouaient eux-mêmes une comédie, et dans ce cas, c'était toujours un théologien qui en faisait le héros. Il avait presque la taille du clocher de

Kiew, et représentait à merveille Hérodiade ou la femme de Putiphar. En récompense, ils recevaient un morceau de toile, ou un sac de maïs, ou la moitié d'une oie rôtie, ou quelque chose d'approchant. Tout ce peuple savant, le séminaire et la bourse, que divisait une espèce de haine héréditaire, manquait également de moyens pour se procurer à manger en suffisance ; ce qui ne l'empêchait pas d'être excessivement vorace, à ce point qu'il serait tout à fait impossible de compter combien chacun d'eux mangeait de *galouchkis* [1] à son souper ; de sorte que les cadeaux des riches propriétaires ne pouvaient suffire à leur consommation. Alors le sénat électif et dirigeant, qui se composait de philosophes et de théologiens, envoyait les grammairiens et les rhétoriciens, sous la conduite d'un philosophe, avec des sacs sur les épaules, faire une battue générale dans les potagers de la ville ; et ce soir-là on mangeait au séminaire un riche gruau de citrouilles. Du reste la bourse et le séminaire portaient également de très longues robes à la persane, qui s'étendaient *jusqu'à cette époque*, terme technique pour dire jusqu'aux talons.

Mais de tous les événements de l'année, le plus solennel pour le séminaire, c'étaient les vacances, qui commençaient au mois de juin, quand on renvoyait les écoliers à leurs parents. Alors toutes les grandes routes à la ronde se couvraient de grammairiens, de rhétoriciens, de théologiens et de philosophes. Celui qui n'avait pas de maison paternelle allait chez quelqu'un de ses camarades. Les philosophes et les théologiens cherchaient des *conditions*, c'est-à-dire allaient donner des leçons aux fils des riches campagnards, et recevaient pour prix de leurs soins

1. Petits pâtés de farine qu'on mange trempés dans du lait, du beurre ou du miel.

ou des bottes neuves, ou même un caftan usé seulement à demi. Tout ce troupeau partait ensemble, mangeait et dormait dans les champs. Chacun d'eux portait un sac qui contenait une chemise et une paire de bas. Les théologiens surtout se montraient fort économes. Pour ne pas user leurs bottes, ils les portaient sur les épaules, pendues à un bâton. C'était principalement quand il y avait de la boue; alors ils relevaient leurs larges pantalons jusqu'aux genoux, et pataugeaient intrépidement dans les mares. Dès qu'ils apercevaient un village à l'horizon, ils abandonnaient la grande route, et se plaçant sur une seule file devant la maison de meilleure apparence, ils chantaient à tue-tête une complainte religieuse. Le maître de la maison, quelque vieux Cosaque laboureur, les écoutait longtemps, la tête appuyée sur les deux mains; puis il sanglotait amèrement, et disait à sa femme :

— Femme, ce que les étudiants chantent doit être quelque chose de très édifiant. Donne-leur de la graisse de cochon et tout ce que nous avons en mangeaille.

Aussitôt un grand panier de gâteaux était versé dans le sac des étudiants, accompagné d'une pelotte de saindoux, de pains de seigle, et quelquefois encore d'une poule attachée par les pattes. Après une pareille aubaine, les grammairiens, rhétoriciens, philosophes et théologiens continuaient gaiement leur route. Toutefois, plus ils allaient en avant, plus leur nombre diminuait; tous s'éparpillaient peut à peu; il ne restait de la troupe que ceux dont les maisons paternelles étaient le plus éloignées de la ville.

Une fois, pendant un voyage de cette espèce, trois *boursiers* quittèrent la grande route pour chercher des provisions dans le premier village qu'ils rencontreraient, car depuis longtemps leurs sacs étaient vides. C'étaient

le théologien Haliava, le philosophe Thomas Brutus et le rhétoricien Tibère Gorobetz. Le théologien était un homme de haute taille, à larges épaules et d'un caractère fort singulier. Il avait l'habitude de s'approprier tout ce qui se trouvait sous sa main ; avec cela l'humeur très sombre, et quand il s'enivrait, il allait d'ordinaire se cacher dans les plus épais taillis, où la direction du séminaire avait grand'peine à le retrouver. Le philosophe Thomas Brutus était très gai, tout au contraire, aimait à rester couché, à fumer sa pipe, et il ne manquait pas, après boire, de louer des musiciens et de danser lui-même le *tropak* [1]. Il recevait fréquemment des *mesures de gros pois*, mais avec une stoïque indifférence, disant que ce qui doit arriver arrive. Quant au rhétoricien Tibère Gorobetz, il n'avait pas encore le droit de porter moustaches, de boire le brandevin et de fumer la pipe. Il n'avait sur la tête qu'une courte touffe de cheveux [2], preuve que son caractère n'avait pas encore eu le temps de se développer. Toutefois, à en juger par les grosses bosses au front avec lesquelles il arrivait souvent en classe, on pouvait supposer qu'il deviendrait avec le temps un excellent homme de guerre. Le théologien Haliava et le philosophe Thomas le tiraient souvent par les cheveux, en signe de leur haute protection, et l'employaient pour commissionnaire.

Il était déjà tard quand ils quittèrent le grand chemin. Le soleil venait de se coucher, et la chaleur d'un jour d'été se faisait sentir encore dans l'air assombri. Le théologien et le philosophe marchaient en silence, fumant leurs pipes ; le rhétoricien Tibère abattait à coups de

1. Danse de la Petite-Russie.

2. Les Petits-Russiens se rasent le tour de la tête, et gardent seulement une large touffe au sommet du crâne.

bâton les têtes des chardons qui bordaient la route. Cette route étroite serpentait parmi des touffes de chênes et de noyers disséminées dans la plaine. De petites collines, vertes et rondes comme des coupoles d'église, s'élevaient par-ci par-là. Des champs de blé s'étaient montrés par deux fois, ce qui prouvait qu'on n'était pas loin d'un village. Mais il y avait plus d'une heure que nos étudiants les avaient dépassés, et nulle maison ne se montrait. Le dernier crépuscule assombrissait le ciel, et un petit reste de lueur rougeâtre pâlissait à l'occident.

— Que diable! s'écria enfin le philosophe, il me semblait que nous arrivions à un village.

Le théologien ne dit mot, parcourut d'un regard les environs, remit sa pipe entre ses dents, et tous trois reprirent leur marche silencieuse.

— Par le saint nom de Dieu, dit de nouveau le philosophe en s'arrêtant, on ne voit pas seulement le point du diable.

— Peut-être le trouverons-nous plus loin, dit le théologien sans quitter sa pipe.

Cependant la nuit était venue, et une nuit fort sombre. De légers nuages augmentaient l'obscurité, et, selon toute apparence, on ne pouvait compter ni sur la lune, ni sur les étoiles.

Les boursiers finirent par s'apercevoir qu'ils s'étaient égarés, et que depuis longtemps ils avaient quitté le droit chemin. Après avoir cherché le sentier avec les pieds, le philosophe s'écria tout à coup :

— Mais où donc est le chemin?

Le théologien réfléchit longtemps, et lui répondit :

— Effectivement la nuit est noire.

Le rhétoricien s'en alla de côté et d'autre, se coucha sur le ventre, et se mit à chercher le chemin en ram-

pant; mais ses mains ne rencontrèrent que les terriers creusés par les renards. Autour d'eux ce n'était qu'une immense steppe où jamais personne n'avait laissé des traces de chariot. Les voyageurs firent de nouveaux efforts pour aller en avant. Mais l'endroit devenait de plus en plus sauvage. Le philosophe essaya de crier; sa voix s'étendit et se perdit dans l'air. Seulement, quelques secondes après, ils entendirent comme un léger gémissement qui ressemblait à un lointain hurlement de loup.

— Diable! que faire? dit le philosophe.

— Eh bien, quoi! répondit le théologien, il faut nous arrêter et passer la nuit dans les champs.

Puis il mit la main dans sa poche pour en tirer son briquet et rallumer sa pipe. Mais le philosophe ne pouvait admettre une telle proposition. Il avait coutume de manger, avant de dormir, un demi-*poud*[1] de pain avec quatre livres de sain-doux, et il sentait dans son estomac un vide insupportable. En outre, malgré son caractère jovial, le philosophe craignait un peu les loups.

— Oh! non, Haliava, ce n'est pas possible, dit-il; comment se coucher comme un chien, sans avoir soupé? Essayons encore; peut-être trouverons-nous enfin quelque habitation; peut-être aurons-nous encore la consolation de boire un verre d'eau-de-vie avant de dormir.

Au mot d'eau-de-vie, le théologien cracha de côté, et ajouta :

— C'est vrai, il ne faut pas rester ici.

Les boursiers se remirent donc en marche, et, à leur grande joie, ils entendirent dans l'éloignement l'aboiement d'un chien. Après avoir écouté avec attention d'où venait cette voix amie, ils se dirigèrent avec plus de cou-

1. Vingt livres.

rage de ce côté, et quand ils eurent marché quelque temps encore, ils aperçurent de la lumière.

— Un village! un village! s'écria le philosophe.

Ses conjectures ne le trompaient pas. Au bout de peu d'instants, ils rencontrèrent un petit hameau qui ne se composait que de deux maisons réunies par la même cour. On voyait de la lumière à une fenêtre, et une dizaine de pruniers élevaient leurs tiges au-dessus de la haie. En regardant par les fentes de la porte, les étudiants aperçurent une vaste cour remplie de chariots de *tchoumakis* [1]. En ce moment quelques rares étoiles brillèrent au ciel.

— Eh bien! frères, dit le philosophe, ne restez pas en arrière. Coûte que coûte, il faut qu'on nous laisse entrer.

Les trois savants frappèrent ensemble à la porte, et s'écrièrent tout d'une voix :

— Ouvrez!

La porte cria bientôt sur ses gonds, et les boursiers virent apparaître devant eux une vieille femme vêtue de peau de mouton.

— Qui est là! dit-elle en toussant sourdement.

— Laisse-nous passer la nuit chez toi, bonne femme; nous nous sommes égarés. Il fait aussi mauvais dans les champs que dans un ventre affamé.

— Et quelles gens êtes-vous?

— Des gens inoffensifs, le théologien Haliava, le philosophe Brutus et le rhétoricien Gorobetz.

— Impossible, murmura la vieille; nos chambres sont pleines de monde, et tous les coins de la maison remplis. Où vous mettrai-je? Vous êtes tous si grands et si forts que la maison s'écroulera si je vous y loge. Je connais

1. Colporteurs ambulants.

ces philosophes et ces théologiens; si l'on commence à recevoir de pareils ivrognes, ils nous dévoreront, et briseront tout, par dessus le marché. Allez-vous-en, allez-vous-en, il n'y a pas de place ici pour vous.

— Prends pitié de nous, bonne femme, ne laisse pas périr des âmes chrétiennes. Mets-nous où tu voudras, et si nous faisons... enfin n'importe quoi... que nos mains se dessèchent, et qu'il nous arrive ce que Dieu seul peut savoir.

La vieille parut céder à leurs instances.

— Bien, dit-elle, après un moment de réflexion; je vais vous laisser entrer. Mais je vous placerai tous trois en différents endroits, car je ne serais pas tranquille si je vous savais ensemble.

— Fais ta volonté, nous n'avons rien à redire, répliquèrent les étudiants.

La porte cria de nouveau, et ils entrèrent dans la cour.

— Eh bien, bonne femme, dit le philosophe tout en la suivant, serait-il possible... quelque chose... hein? il me semble qu'on me circule dans le ventre avec des roues de chariot. Je n'ai pas eu, depuis ce matin, une mie de pain dans la bouche.

— Voyez-vous, voyez-vous! s'écria la vieille. Non, je n'ai rien de ce quelque chose, absolument rien. Je n'ai pas chauffé mon poêle d'aujourd'hui.

— Nous aurions payé tout cela demain, reprit le philosophe; comme il faut, argent comptant. Oui certes, se dit-il à voix basse, compte là-dessus...

— Marchez, marchez, et soyez contents de ce que l'on vous donne, grands seigneurs que vous êtes.

En écoutant de telles paroles, le philosophe Thomas devint triste et abattu. Mais tout à coup son nez flaira une odeur de poisson séché. Il jeta un coup d'œil sur les grè-

gues du théologien qui marchait devant lui, et aperçut une énorme queue de poisson qui sortait de sa poche. Le théologien avait eu le temps de voler tout un *carass* [1] dans l'un des chariots de la cour. Il n'avait pas fait ce vol pour manger le poisson, mais seulement par habitude; et comme il avait déjà complétement oublié sa prise, comme il cherchait à découvrir quelque autre chose bonne à prendre, avec l'intention de ne pas laisser même une roue cassée qui se trouvait par là, le philosophe Thomas enfonça sa main dans la poche d'Haliava comme dans la sienne propre, et en tira le poisson. La vieille distribua les écoliers dans leurs gîtes. Elle introduisit le rhétoricien dans la maison, puis elle enferma le théologien dans une petite chambre vide, et le philosophe dans un enclos de moutons, vide aussi.

Resté seul, le philosophe mangea en un instant son poisson sec, parcourant du regard la clôture de son enclos, donna un coup de pied à un cochon curieux qui passait son grouin par une fente, et se coucha sur le côté droit pour dormir comme un mort. Tout à coup la petite porte basse de l'enclos s'ouvrit, et la vieille entra en se courbant.

— Eh bien! que viens-tu faire ici? dit le philosophe.

Mais la vieille allait droit à lui, les bras ouverts.

— Eh, eh, pensa le philosophe; mais non, mon pigeonneau, tu es trop dur.

Il se roula deux pas en arrière. La vieille, sans plus de cérémonie, s'approcha de nouveau.

— Écoute, bonne femme, dit le philosophe, nous sommes en carême, et je suis un tel homme que, pour mille *Slotis*, je ne toucherais de la viande.

1. Gros poisson des lacs et étangs de la Russie intérieure.

Cependant la vieille étendait toujours les bras et tâchait de l'attraper, sans lui dire un mot. Une terreur subite saisit le philosophe, surtout quand il vit les yeux de la vieille étinceler tout à coup.

— Femme, que veux-tu? va-t'en, va-t'en avec Dieu, s'écria-t-il.

Mais elle, toujours sans répondre, le saisit avec les deux mains. Il se lève tout d'une pièce, avec l'idée de fuir. La vieille se place devant la porte, plonge sur lui son regard flamboyant, et recommence de marcher à sa rencontre. Le philosophe veut la repousser; mais, à sa grande surprise, il s'aperçoit que ses mains ne peuvent se lever, ni ses jambes remuer de place. Sa voix même cesse de retentir; il dit des paroles qui n'ont point de son. Seulement, le cœur lui bat avec violence. Il voit la vieille s'approcher de lui, le saisir, lui croiser les deux bras sur la poitrine, lui courber la tête, et s'élancer avec l'agilité d'un chat sur ses épaules; puis elle le frappe avec son balai, et le voilà qui se jette en avant, piaffant comme un cheval.

Tout cela s'était fait avec une telle rapidité que le pauvre philosophe n'avait pas eu le temps de se reconnaître. Il saisit ses genoux à deux mains dans l'intention de les arrêter; mais, ô stupéfaction, ses jambes bondissaient contre sa volonté, et faisaient des courbettes dignes d'un cheval circassien. Ce n'est que lorsqu'ils eurent laissé loin derrière eux le hameau, et qu'une plaine immense se déroula devant leurs yeux, bordée d'un côté par une forêt sombre comme une trace de charbon, ce n'est qu'alors qu'il se dit à lui-même : — Eh! mais, c'est une sorcière?

Le croissant de la lune répandait dans l'air une blanche lueur. La timide lumière de minuit, toute pénétrée de

vapeurs ondoyantes, s'étendait légèrement sur la terre comme un voile diaphane. Les bois, les prairies, les vallons, les collines, tout semblait dormir avec les yeux ouverts. Le vent ne bruissait nulle part. Il y avait quelque chose d'humide et de chaud dans la fraîcheur de la nuit. Les ombres des arbres et des broussailles tombaient longues et aiguës comme des queues de comètes sur la surface unie de la plaine.

Telle était la nuit quand le philosophe Thomas Brutus galopait de la sorte avec un si étranger cavalier sur le dos. Il éprouvait un sentiment inconnu, plein d'angoisse, et doux pourtant, qui glissait sur son cœur ; il baissa la tête, et il lui sembla que l'herbe de la steppe, qui se trouvait presque sous ses pieds, croissait bien loin et bien bas, et qu'au-dessus d'elle s'étendait une nappe d'eau claire comme la source des montagnes. Cette herbe lui apparaissait comme le fond d'une mer limpide et transparente, perdu jusqu'en ses dernières profondeurs. Du moins, il y voyait clairement sa propre image, réfléchie avec celle de la vieille qui chevauchait sur son dos. Il lui semblait qu'au lieu de la lune, un soleil inconnu éclairait les profondeurs de cette mer. Au loin, bien loin, il croyait voir et entendre les petites clochettes bleues qui tintaient en courbant leurs calices. Puis, il aperçoit comme une *roussalka*[1], qui sortait d'une touffe de grands roseaux ; il voit ses épaules et ses jambes, arrondies et fermes, mais toutes formées de tremblottements et d'étincelles. Elle se retourne vers lui, et voilà que son visage, avec des yeux clairs et perçants, avec un chant qui lui entrait dans l'âme, s'approche, atteint presque à la surface de l'eau, et après avoir tremblé d'un rire éclatant, plonge et s'éloi-

1. Ondine ou syrène du Nord.

gne encore. Elle se renverse alors sur le dos, et les contours de sa gorge, blanche comme la porcelaine qui n'est pas encore vernie, semblent transparents aux rayons caressants de ce soleil nocturne. Une foule de petites bulles la couvrent comme autant de perles; elle tremblotte et rit au fond de l'eau.

Voit-il cela, ou ne le voit-il point? Rêve-t-il, ou est-il éveillé? Et là bas, qu'entend-il? Est-ce du vent ou de la musique? Cela résonne, s'approche, et pénètre dans l'âme comme un trille aigu.

— Qu'est-ce que cela veut dire? pensait le philosophe Thomas Brutus, en regardant en bas, et toujours emporté à pleine carrière. Couvert de sueur, il éprouvait une sensation diaboliquement agréable, une espèce de jouissance terrible, qui faisait peur par sa force même. Il lui semblait parfois qu'il n'avait plus de cœur, et il posait avec effroi sa main sur sa poitrine. Éperdu, brisé de fatigue, il tâchait de se rappeler toutes les prières qu'il avait apprises; il répétait tous les exorcismes imaginables. Tout à coup il sentit une espèce de soulagement. Sa marche devenait moins rapide, la sorcière l'étreignait moins fortement; les hautes herbes touchaient déjà ses pieds, et il n'y voyait plus rien de surnaturel. Le croissant de la lune brillait seul au firmament.

— Bien, bien, pensa le philosophe Thomas, et il se mit à réciter à haute voix ses exorcismes. Tout à coup, avec la promptitude de l'éclair, il retire sa tête de dessous les jambes de la vieille, et lui saute à son tour sur le dos. La vieille se mit à courir à tout petits pas, mais avec une rapidité si grande, que son cavalier pouvait à peine respirer. Le sol semblait fuir sous ses pieds. Tout était serein à la lueur imparfaite de la lune; les plaines paraissaient unies, mais tout se confondait devant ses yeux, par la cé-

lérité de sa course. Il saisit au passage un bâton qui se trouvait par terre, et commença à battre la sorcière de toutes ses forces. Celle-ci se mit à pousser de longs gémissements, qui étaient d'abord menaçants et colères, et qui, s'affaiblissant, devinrent de plus en plus doux, purs, agréables; enfin ils retentissaient à peine comme de petites clochettes d'argent. Involontairement il se demanda à lui-même :

— Est-ce bien une vieille?

— Oh! je n'en puis plus, dit-elle, d'une voix brisée par la souffrance; et elle tomba sur la terre, immobile.

Il s'arrêta près d'elle, et lui regarda dans les yeux. L'aurore commençait à poindre, et l'on voyait étinceler dans le lointain les coupoles dorées des églises de Kiew. C'était une belle jeune fille qui se trouvait couchée devant lui, avec de grands cheveux épars et des cils longs et droits comme des flèches. Elle était privée de connaissance, et avait rejeté de côté et d'autre ses bras nus et blancs. Elle gémissait avec effort, en levant au ciel ses yeux remplis de larmes. Thomas se mit à trembler comme une feuille; il ressentait de la pitié, de la terreur, une agitation étrange. Il se mit à courir à toutes jambes; son cœur battait violemment dans sa poitrine, et il ne pouvait s'expliquer les bizarres sentiments qui l'agitaient. Notre philosophe avait perdu l'envie d'aller à la campagne, et il se hâtait de regagner Kiew, en pensant, tout le long du chemin, à une aventure si extraordinaire.

Il n'y avait presque plus d'étudiants dans la ville; tous s'étaient dispersés dans les environs, avec ou sans *conditions*, car il n'est pas difficile de trouver partout, dans les campagnes de la Petite-Russie, des *galouchkis*, du lait, du fromage, et des pâtés gros comme la tête, sans payer un sou d'argent. La grande maison à demi-ruinée où se trou-

vait établi le séminaire était complétement vide; et malgré le soin que mit le philosophe à chercher dans tous les recoins et tous les trous un morceau de sain-doux ou une croûte de pain blanc que les écoliers y cachaient d'ordinaire, il ne put rien découvrir. Cependant il sut bientôt remédier à sa détresse. Il parcourut trois fois, en sifflant, la place du marché, et bientôt se mit d'accord, par un clignement d'œil, avec une jeune veuve, habillée de jaune, qui vendait des rubans, du plomb de chasse et des roues de charrettes. Le premier jour il fut bourré de pâtés, de hachis, de volailles; en un mot, il est impossible d'énumérer tout ce qu'il avait sur sa table, qu'on lui avait dressée dans une maisonnette fort propre, au milieu d'un jardin de cerisiers. Le même soir, on pouvait voir le philosophe établi au cabaret. Il était couché sur un banc, fumant selon son habitude, et il jeta devant tout le monde une pièce d'or au juif cabaretier. Un grand pot d'étain se dressait en face de lui; il regardait les passants d'un air calme, insouciant, et ne pensait plus du tout à son aventure.

A cette époque, le bruit courut partout que la fille d'un des plus riches centeniers [1], dont la terre se trouvait à cinquante verstes de Kiew, était revenue un jour d'une promenade toute battue, rouée de coups, et n'ayant plus la force de marcher. On ajouta qu'elle était à l'agonie, et qu'avant de mourir, elle avait témoigné l'envie que les prières des agonisants, qui se disent d'ordinaire pendant trois jours après la mort, fussent récitées par l'un des étudiants du séminaire de Kiew, nommé Thomas Brutus. Le philosophe apprit cela du recteur lui-même, qui le fit venir dans sa chambre et lui déclara qu'il eût à partir sans

1. Membre de la noblesse militaire.

retard, attendu qu'un riche seigneur avait envoyé tout exprès des hommes, des chevaux et une *kibitka* pour le prendre.

Le philosophe tressaillit, sans savoir précisément pourquoi ; une espèce de pressentiment lui disait tout bas que quelque chose de lugubre et de terrible l'attendait. Il déclara, sans hésiter, qu'il ne voulait pas partir.

— Écoute, *domine* Thomas, lui répondit le recteur (ce digne homme avait l'habitude de parler quelquefois avec politesse à ses subordonnés) ; personne ne songe seulement à te demander ton avis là-dessus. Je me borne à dire que si tu t'avises encore de faire l'esprit fort, je te ferai fouetter le dos et le reste avec de jeunes branches de bouleaux, de telle sorte que tu n'auras plus besoin pour le moment d'aller au bain.

Le philosophe sortit en se grattant légèrement derrière l'oreille, et sans mot dire. Mais il se promettait bien de profiter de la première occasion pour mettre son salut dans ses jambes.

Il descendait tout pensif l'escalier rapide qui menait à la cour entourée de peupliers du séminaire, quand il entendit clairement la voix du recteur qui donnait des ordres à son sommelier et à une autre personne, envoyée sans doute par le centenier.

— Remercie le seigneur pour ses œufs et son gruau d'orge, disait le recteur, et dis-lui que je lui enverrai les livres dont il me parle dans sa lettre, dès qu'ils seront prêts. Je les ai déjà donnés à un écrivain pour qu'il les copie. Et n'oublie pas, mon ami, de rappeler de ma part à ton maître que je sais qu'il y a d'excellents poissons dans ses étangs, surtout de gros esturgeons. Je le prie de m'en envoyer ; ici, au marché, le poisson est cher et mauvais. Et toi, Iavtonkh, donne à ces gens

un verre d'eau-de-vie. Et vous, n'oubliez pas d'attacher le philosophe; sans quoi, il serait bientôt déguerpi.

— Voyez-vous ce fils du diable! se dit le philosophe, qui avait tout entendu; il a mis le nez sur l'affaire, le héron aux longs pieds.

Descendu dans la cour, il aperçut une *kibitka*, qu'il avait prise, dans le premier moment, pour une grange montée sur des roues. Et en vérité, elle était aussi profonde qu'un four à cuire des briques. C'était l'équipage ordinaire de Cracovie, dans lequel voyagent les juifs avec leurs marchandises, par toutes les villes où ils flairent une foire. Six Cosaques, grands et forts, mais un peu vieux déjà, l'attendaient. Leurs caftans de drap fin, ornés de brandebourgs, faisaient voir qu'ils appartenaient à un seigneur riche et puissant. De petites cicatrices montraient aussi qu'ils avaient glorieusement fait la guerre.

— Que faire? se dit le philosophe; ce qui doit arriver arrive.

Et s'adressant aux Cosaques, il leur dit d'une voix forte :

— Bonjour, camarades.

— Bonjour, seigneur philosophe, lui répondirent quelques-uns d'entre eux.

— Eh bien! je dois donc aller avec vous? Quelle belle *kibitka!* poursuivit-il en grimpant sur le marche-pied; il n'y aurait qu'à louer des musiciens, car on pourrait danser là-dedans.

— Oui, c'est un équipage bien proportionné, répondit un des Cosaques en s'asseyant de travers, près du cocher dont la tête était enveloppée d'un torchon, à la place de son bonnet, qu'il avait déjà eu le temps de laisser en gage dans un cabaret.

Les cinq autres s'introduisirent dans les profondeurs de

la *kibitka*, et s'assirent sur des sacs remplis de toutes sortes d'objets qu'ils avaient achetés dans la ville.

— Je serais curieux de savoir, dit le philosophe, si, par exemple, on chargeait cette *kibitka* de quelques marchandises, comme du sel ou du fer, combien il faudrait de chevaux pour la traîner.

— Oui, dit après un long silence le Cosaque qui s'était assis près du cocher, on aurait besoin d'un nombre de chevaux bien proportionné.

Après une réponse aussi péremptoire, le Cosaque se crut en droit de se taire pendant toute la route.

Notre philosophe avait le plus grand désir de savoir qui était ce centenier, quel caractère il avait, et ce qu'était sa fille, revenue à la maison d'une manière si étrange, maintenant à l'article de la mort, et dont l'histoire se trouvait tout à coup mêlée à la sienne propre, enfin ce qui se passait dans leur maison. Mais toutes ces questions, il les faisait en vain; les Cosaques étaient probablement des philosophes comme lui, car ils ne disaient mot et fumaient leurs pipes. Cependant l'un d'eux, s'adressant au cocher :

— Prends garde, Overko, vieux fainéant que tu es, lui dit-il; quand tu approcheras du cabaret qui se trouve sur la route de Tchoukhraïloff, n'oublie pas de t'arrêter et de réveiller moi et les autres, si nous étions endormis.

Cela dit, il se mit à ronfler. Mais sa recommandation était complétement inutile, car à peine la gigantesque *kibitka* fut-elle en vue du cabaret de la route, que tous s'écrièrent à la fois :

— Arrête!

D'ailleurs, les chevaux d'Overko avaient l'habitude de s'arrêter d'eux-mêmes devant chaque bouchon.

Malgré la chaleur accablante d'une journée de juillet,

ils sortirent tous de la *kibitka* et entrèrent dans une sale échoppe. Le juif cabaretier s'élança au-devant d'eux avec des démonstrations de joie, comme à la vue de vieilles connaissances. Il apporta, sous le pan de sa robe, quelques saucissons, et après les avoir étalés sur la table, il détourna la tête de ce mets défendu par le Talmud. Tout le monde se plaça, puis un énorme pot de faïence apparut devant chaque convive. Le philosophe Thomas prit part au banquet général, et comme les Petits-Russiens, lorsqu'ils sont ivres, ont l'habitude de s'embrasser et de pleurer, bientôt toute la chambre retentit de tendres accolades.

— Viens, Spirid, que je t'embrasse.

— Approche-toi, Doroch, que je te serre sur mon cœur.

Un des Cosaques, plus vieux que tous les autres, et portant de longues moustaches grises, posa sa tête sur sa main, et bientôt sanglota à fendre l'âme de ce qu'il n'avait plus ni père ni mère, et de ce qu'il était seul au monde. Un autre, grand raisonneur, ne cessait de le consoler en lui disant :

— Ne pleure pas, je t'en prie, ne pleure pas ; Dieu sait ce que c'est.

Un troisième, celui qui s'appelait Doroch, se montra tout à coup très curieux, et se mit à accabler de questions le philosophe Thomas.

— Je voudrais bien savoir ce qu'on vous enseigne au séminaire. Vous apprend-on la même chose que ce que le diacre nous lit dans l'église, ou bien autre chose ?

— Ne le demande pas, disait le raisonneur d'une voix embarrassée ; que cela soit comme cela est. Dieu sait déjà tout ce qu'il faut ; Dieu sait tout.

— Non, non, disait Dorochi, je veux savoir ce qu'il y a dans leurs livres; peut-être qu'il y a tout à fait autre chose que chez le diacre.

— O mon Dieu, mon Dieu, répétait le raisonneur, pourquoi dire de pareilles choses? C'est déjà la volonté de Dieu; il est impossible de changer ce que Dieu a fait; impossible.

— Je veux savoir tout ce qui est écrit; je veux aller au séminaire; je veux, je veux. Crois-tu que je n'apprendrai pas? Je saurai tout, tout.

— O mon Dieu, mon Dieu, dit le raisonneur; et il laissa tomber sa tête sur la table, car il n'était plus en état de la tenir debout.

Les autres Cosaques parlaient des seigneurs et de la raison pourquoi il y a une lune au ciel.

En voyant cette disposition des esprits, le philosophe Thomas prit le parti d'en profiter pour s'enfuir. Il commença par s'adresser au vieux Cosaque qui se lamentait d'être sans père ni mère.

— Vois-tu, mon oncle, comme tu pleures; et moi aussi je suis orphelin. Laissez-moi sortir, enfants; qu'avez-vous besoin de moi?

— Laissons-le sortir, dirent quelques-uns. C'est un orphelin; qu'il aille où bon lui semble.

— O mon Dieu, mon Dieu, s'écria le consolateur en soulevant un peu la tête, laissez-le, laissez-le partir.

Et les Cosaques voulaient déjà le conduire eux-mêmes dans les champs. Mais celui qui s'était montré si curieux les arrêta.

— Non, dit-il, je veux causer avec lui du séminaire.

Du reste, il est douteux qu'une pareille fuite fût possible, car lorsque le philosophe essaya de se lever de table, il lui sembla que ses pieds étaient de bois, et il aper-

çut une si grande quantité de portes dans la chambre, qu'il lui eût été difficile de trouver la véritable.

C'est seulement vers le soir que toute cette compagnie se rappela qu'elle devait se mettre en route. Après s'être empaquetés dans la *kibitka*, ils partirent en fouettant les chevaux et en chantant à tue-tête une chanson dont il eût été fort difficile de comprendre les paroles et la mélodie. Après avoir erré presque toute la nuit, perdant à chaque instant la route qu'ils auraient dû connaître par cœur, ils descendirent enfin une côte très rapide qui les conduisit dans un vallon; et le philosophe remarqua de l'un et de l'autre côté du chemin des haies derrière lesquelles s'élevaient de petits arbres et des toits de maisons. C'était un grand village qui appartenait au centenier. Il était déjà plus de minuit. Sur un ciel sombre, étincelaient par-ci par-là de petites étoiles. On ne voyait de lumière dans aucune maison. Ils entrèrent dans une grande cour, au bruit des aboiements d'une foule de chiens. De chaque côté, l'on apercevait des granges et des cabanes couvertes en chaume. L'une de ces maisons, qui se trouvait juste en face de la porte d'entrée, était plus grande que les autres, et paraissait être la demeure du centenier. La *kibitka* s'arrêta devant une espèce de grange, et nos voyageurs gagnèrent tous leurs gîtes. Le philosophe avait bien l'intention d'examiner d'abord l'extérieur de la maison seigneuriale; mais il avait beau écarquiller les yeux, il ne voyait rien de clair. La maison devenait un ours, la cheminée le recteur. Thomas, se résignant, laissa tomber son bras, et alla se coucher.

Quand il s'éveilla, toute la maison était dans une agitation extrême. La fille du seigneur était morte pendant la nuit. Les domestiques couraient çà et là tout effarés. Quelques vieilles pleuraient. Une foule de curieux regardaient

par la haie dans la cour, comme s'ils eussent eu quelque chose à voir. Alors le philosophe se mit à examiner les lieux qu'il n'avait pu discerner pendant la nuit. La maison du seigneur était un petit bâtiment très bas, comme on les construisait jadis dans la Petite-Russie. Elle était couverte en chaume. Un petit fronton, haut et pointu, percé d'une fenêtre ronde qui ressemblait à un œil dont le sourcil serait très arqué, était tout badigeonné de fleurs jaunes ou bleues et de croissants rouges. Il était soutenu par de petites colonnes en bois de chêne, rondes jusqu'au milieu, hexagones par le bas et curieusement travaillées au chapiteau. Sous ce fronton se trouvait un petit perron avec des bancs aux deux côtés, et de pareils frontons, sur de pareilles colonnes, mais torses, ornaient les autres faces de la maison, devant laquelle croissait un grand poirier aux feuilles tremblottantes, dont le sommet avait la forme d'une pyramide. Plusieurs granges traversaient la cour et formaient une espèce de large rue qui menait au principal corps de logis. Derrière les granges, près de la porte d'entrée, se trouvaient deux petits caveaux triangulaires, l'un en face de l'autre, aussi couverts en chaume. Chacun de leurs trois pans de mur était percé d'une petite porte, et couvert de différentes peintures. Sur l'un d'eux était représenté un Cosaque assis sur un tonneau, qui tenait au-dessus de sa tête un large broc avec cette inscription :

Je boirai tout cela.

Sur l'autre mur, on voyait une grande bouteille, des flacons, un cheval les pieds en l'air, une pipe, un tambour de basque, et l'inscription :

Le vin est le plaisir du Cosaque.

Par la fenêtre ronde d'une des mansardes, on pouvait

apercevoir un gros tambour et plusieurs trompettes en cuivre. Enfin deux petits canons étaient en batterie près de la porte. Tout cela montrait que le maître de céans aimait à se réjouir, et que sa maison retentissait souvent de cris de fête. Hors de la porte se trouvaient deux moulins à vent. Derrière la maison s'étendaient de vastes jardins, et à travers les cimes des arbres, on ne voyait que les faîtes noircis des cheminées, tandis que les maisons disparaissaient dans la verdure. Tout le village était bâti sur un plateau au milieu du versant de la montagne, qui, très escarpée, finissait précisément derrière la maison seigneuriale. Regardée d'en bas, elle semblait encore d'une pente plus rapide, et tout le long de son sommet croissaient de hautes et maigres bruyères qui tranchaient en noir sur le ciel bleu. Ses flancs nus, en terre glaise, étaient tristes à voir, tout sillonnés par les eaux torrentielles. Le long de ces pentes étaient comme collées deux petites maisonnettes, au-dessus desquelles s'étendaient les branches d'un large pommier, dont les racines étaient entourées de petits pieux, soutenant de la bonne terre. Les pommes qu'abattait le vent roulaient jusque dans la maison du seigneur. Une route serpentait le long de la montagne venant aboutir au village.

Quand le philosophe eut bien mesuré des yeux la rapidité de cette pente, et quand il se rappela le voyage de la veille, il se dit ou que les chevaux du centenier avaient le pied bien sûr, ou que les Cosaques avaient des têtes bien fortes pour se risquer dans de tels précipices.

Le philosophe se trouvait sur le point culminant de la cour, et quand il se retourna pour regarder de l'autre côté, un tout autre paysage s'offrit à ses regards. Le village descendait graduellement jusqu'à la plaine, où des prai-

ries se déroulaient à perte de vue. Leur verdure éclatante s'assombrissait dans le lointain, et une foule de hameaux se marquaient en teintes bleues éparses dans la steppe. Quelques-uns n'étaient pas à moins de vingt verstes de la maison du centenier. Une petite chaîne de collines longeait cette vaste plaine, où le Dniepr étincelait et miroitait comme une plaque d'acier.

— Ah! quel beau pays! se dit le philosophe; voilà où il ferait bon vivre, où il ferait bon pêcher dans le fleuve ou les étangs, et chasser des *strépettes* et des *cronschneps* [1] avec des filets ou le fusil. Du reste, je crois qu'il y a aussi beaucoup de grandes outardes dans les champs. On pourrait également sécher des fruits et les vendre à la ville, ou, mieux encore, en faire de l'eau-de-vie, car l'eau-de-vie de fruits ne peut se comparer à nulle autre. Il ne serait pas mauvais non plus de penser à ma fuite.

Alors il aperçut derrière la haie un petit sentier qui était presque caché sous les hautes herbes. Il y mit le pied machinalement, avec l'intention de faire une petite promenade, et puis, peu à peu, de s'échapper à travers les maisons. Mais il sentit tout à coup sur son épaule une main assez lourde.

Derrière lui se trouvait le même vieux Cosaque qui, la veille au soir, avait tant pleuré la perte de ses parents.

— C'est en vain que tu t'imagines, seigneur philosophe, pouvoir t'enfuir de chez nous, lui dit-il; ce n'est pas notre habitude de laisser échapper quelqu'un; et puis les routes sont mauvaises pour un piéton. Allons plutôt chez le seigneur, où tu es attendu depuis longtemps.

1. Petites outardes et hautes bécasses particulières aux steppes de l'Ukraine.

— Eh bien, quoi ? marchons ; j'irai avec plaisir, dit le philosophe.

Et il suivit le Cosaque.

Le centenier, homme déjà vieux, à moustaches grises et portant sur le visage une morne expression de tristesse, était assis devant une table dans sa chambre, la tête appuyée sur ses deux mains. La douleur dont il portait l'empreinte et une pâleur cadavéreuse montraient que son âme avait été brisée et tuée en un instant, que toute sa gaieté passée, toute sa vie bruyante avaient disparu pour toujours. A l'arrivée de Thomas avec le vieux Cosaque, il écarta une de ses mains, et fit un petit mouvement de tête en réponse à leur profond salut.

Thomas et le Cosaque s'étaient arrêtés respectueusement près de la porte.

— Qui es-tu et d'où viens-tu, brave homme? dit le centenier d'une voix qui n'était ni dure ni affable.

— Je suis un étudiant, le philosophe Thomas Brutus.

— Et qui était ton père?

— Je n'en sais rien, seigneur.

— Et ta mère?

— Je n'en sais rien non plus.... Maintenant que j'ai réfléchi, j'avais certainement une mère; mais qui elle était, d'où elle venait, et quand elle a vécu, je n'en sais rien, devant Dieu.

Le centenier se tut, et sembla réfléchir pendant quelques instants.

— Comment as-tu fait la connaissance de ma fille?

— Je n'ai pas fait sa connaissance, seigneur, je le jure. Je n'ai pas encore eu affaire aux demoiselles depuis ma naissance. Foin des demoiselles, pour ne pas dire quelque chose de plus indécent !

— Pourquoi donc est-ce précisément toi qu'elle a choisi pour lui réciter ses prières?

Le philosophe hocha de l'épaule.

— Dieu sait comment l'expliquer. Il est reconnu que les seigneurs désirent parfois des choses où l'homme le plus savant ne saurait rien comprendre. N'y a-t-il pas un proverbe qui dit : Saute, diable, comme le seigneur l'ordonne?

— Mais ne dis-tu pas des bêtises, seigneur philosophe?

— Que le tonnerre me frappe sur la place si je mens.

— N'eût-elle vécu, hélas! qu'une minute de plus, dit amèrement le centenier, j'aurais certainement tout su. « Ne permets à personne de me lire les prières, mais envoie, papa, au séminaire de Kiew, à l'instant même, et fais amener le boursier Thomas Brutus. Qu'il prie trois nuits pour mon âme pécheresse; il sait... » Mais ce qu'il sait, je n'ai pas pu l'entendre. Elle, pauvre petit pigeon, ne put rien ajouter, et mourut. Toi, brave homme, tu es certainement connu pour la sainteté de ta vie et pour des actions agréables à Dieu; ma fille, peut-être, avait ouï parler de toi.

— Qui! moi? dit le boursier, en reculant de surprise... La sainteté de ma vie? continua-t-il, en regardant droit dans les yeux du centenier. Que Dieu soit avec vous, seigneur; que dites-vous là? Mais moi, quoiqu'il soit indécent de le dire, je suis allé faire une visite à la pâtissière le jeudi-saint.

— Cependant, ce n'est pas pour rien qu'elle l'a dit. Tu vas commencer ton office aujourd'hui même.

— J'aurais à dire à votre seigneurie.... certainement, tout homme éclairé par la sainte Écriture peut à proportion de ses forces.... Seulement, je crois qu'il serait préférable d'appeler un diacre, ou tout au moins un sous-

diacre... ce sont des gens savants, qui connaissent déjà comment tout cela se fait... Mais moi... je n'ai pas de voix. Et puis, regardez-moi ; Dieu sait ce que je suis... je n'ai pas la moindre apparence.

— Tout cela m'est parfaitement égal. Je ferai tout ce que m'a ordonné ma colombe. Rien ne me fera reculer, et si tu lis, comme il faut, pendant trois nuits, les prières, je te récompenserai largement. Sinon, je ne conseillerais pas au diable lui-même de me fâcher.

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix si énergique que le philosophe en comprit parfaitement la signification.

— Suis-moi, dit le centenier.

Ils sortirent dans le vestibule. Le centenier ouvrit la porte d'une autre chambre qui se trouvait vis-à-vis de la sienne. Le philosophe s'arrêta un moment pour se moucher, et franchit le seuil avec un sentiment de crainte et d'hésitation. Tout le plancher était couvert d'une grosse cotonnade rouge. Dans un coin, sous les saintes images[1], et sur une haute table que recouvrait un drap de velours bleu garni de franges et de glands d'or, était étendu le corps de la morte. De grands cierges, entourés de branches de *kalina*, étaient dressés près des pieds et de la tête, jetant une lumière pâle et terne qui se perdait dans les rayons du jour.

Le visage de la morte était caché au philosophe par le vieillard inconsolable qui s'était assis devant elle, tournant le dos à la porte. Thomas fut frappé des paroles qu'il lui entendit prononcer à voix basse.

— Ce que je regrette le plus, ma chère fille, ce n'est pas

1. Il est d'usage, en Russie, de placer des images consacrées dans l'un des coins de tous les appartements.

que tu aies abandonné la terre à la fleur de ton âge, avant le terme qui t'était fixé, pour me laisser ainsi triste et malheureux. Ce que je regrette, ma colombe, c'est de ne pas connaître mon ennemi implacable, celui qui a causé ta mort. Si j'avais su que quelqu'un pensât seulement à t'offenser, ou à dire quelque chose qui te fût désagréable, je jure devant Dieu que cet homme-là n'eût jamais revu ses enfants, s'il avait été vieux comme moi, ni son père et sa mère, s'il avait été jeune encore, et que son corps fût allé servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes fauves de la steppe. Mais, malheur à moi, ma petite fleur des champs, ma petite caille, ma lumière ! Je devrai vivre le reste de mes jours sans l'ombre d'une joie, obligé d'essuyer avec le pan de mon habit les grosses larmes qui couleront de mes yeux flétris, tandis que mon ennemi vivra dans le plaisir, et rira en cachette du vieillard impuissant.

Il s'arrêta; il n'en pouvait plus. Sa douleur déchirante éclata en un torrent de larmes. Le philosophe fut touché d'une pareille affliction. Il toussa légèrement pour nettoyer sa voix. Le centenier se retourna et lui montra sa place près de la tête de la morte, devant un petit pupitre qui portait quelques livres.

— Trois nuits sont bientôt passées, dit le philosophe; et puis le seigneur me remplira mes deux poches de ducats.

Il s'approcha de nouveau, et après avoir encore une fois toussé, il se mit à lire, sans détourner les yeux, et avec la ferme résolution de ne pas regarder la morte. Bientôt il remarqua que le centenier était sorti. Il tourna lentement la tête, et...

Un tremblement convulsif le saisit. Devant lui, se trouvait une beauté comme il ne s'en montre que rarement sur la terre. Jamais visage n'avait réuni une beauté plus

prononcée et plus harmonieuse tout à la fois. Elle paraissait vivre. Son front, blanc et pur comme la neige, comme l'argent mat, semblait penser. Des sourcils fins, égaux et fiers, s'élevaient en s'arrondissant au-dessus de ses yeux fermés, dont les cils touchaient légèrement les joues, que semblait colorer un désir vague. Ses lèvres allaient sourire ; mais, en même temps, le philosophe discernait dans ces mêmes traits quelque chose d'effrayant. Il sentait son âme se resserrer avec angoisse, comme si tout à coup, au milieu d'une foule qui danse au son d'une musique joyeuse et bruyante, quelqu'un se fût mis à psalmodier un chant d'enterrement. Il lui semblait que du sang de son cœur se teignaient les rubis des lèvres de la morte. Tout à coup, il saisit une ressemblance terrible :

— La sorcière ! s'écria-t-il d'une voix étranglée.

Il pâlit, chancela, et se mit à marmotter ses prières, sans lever les yeux. C'était bien la sorcière qu'il avait tuée.

Au coucher du soleil, on porta le cercueil à l'église. Le philosophe soutenait sur son épaule un des coins de la bière, couverte de drap noir, et il lui semblait sentir sur cette épaule quelque chose de froid comme la glace. Le centenier marchait en avant, soutenant aussi d'une main l'un des côtés de la dernière demeure faite à sa fille. Toute noircie, toute couverte de mousse verdâtre, et portant trois petites coupoles en forme de cônes, l'église en bois se dressait tristement à l'un des bouts du village. Il était facile de voir que, depuis longtemps, elle n'avait entendu le service divin. On mit le cercueil ouvert vis-à-vis de l'autel. Le vieux centenier embrassa pour la dernière fois la morte, se prosterna, et sortit avec les porteurs en donnant l'ordre de bien nourrir le philosophe, et de le ramener à l'église après souper. En arrivant à la cuisine

tous ceux qui avaient porté le cercueil appliquèrent leurs mains contre la cheminée, habitude des Petits-Russiens, quand ils ont vu un mort.

La faim, qui commençait à presser le philosophe, lui fit d'abord complétement oublier la défunte. Bientôt, tous les gens de la maison commencèrent à se rassembler dans la cuisine. Cette cuisine était une espèce de *club* où se réunissait tout ce qui habitait la cour du logis, y compris même les chiens, qui arrivaient en remuant la queue jusqu'à la porte, pour recevoir les os et les débris. Quelque part qu'un valet fût envoyé, et pour quelque affaire que ce fût, il ne manquait pas de commencer par entrer dans la cuisine pour s'y reposer un instant et fumer une pipe. Tous les gens non mariés que renfermait la maison, et qui portaient un caftan de Cosaque, étaient couchés là, tout le jour, sur les bancs, sous les bancs, sur le four de la cheminée, en un mot partout où il était possible de s'étendre. Et puis chacun d'eux oubliait toujours dans la cuisine ou son bonnet, ou son fouet, ou quelque chose dans ce genre. Mais la réunion la plus complète se faisait à l'heure du souper, auquel assistaient le *tabountchik,* qui avait eu le temps de ramener ses chevaux de la steppe, et le berger, qui avait enfermé ses vaches dans l'étable, et tous ceux qu'on ne pouvait voir dans le cours de la journée. Pendant le souper, les langues les plus paresseuses se mettaient en train; on parlait de tout, et de ce que l'un s'était fait des pantalons neufs, et de ce que l'autre avait vu un loup, et de ce qui se trouve au centre de la terre. Il se rencontrait toujours dans la compagnie quelque diseur de bons mots, espèce assez fréquente parmi les Petits-Russiens.

Le philosophe se mit en rond avec les autres devant le seuil de la cuisine. Bientôt une paysanne en bonnet rouge

sortit de la porte, tenant dans ses mains un grand pot tout fumant de *galouchkis*, qu'elle mit au milieu du cercle, et chacun tira de sa poche une cuillère ou un poinçon de bois. Dès que les mâchoires commencèrent à se mouvoir avec moins de rapidité, et que l'appétit dévorant de tous ces messieurs se fût un peu assouvi, beaucoup d'entre eux se mirent à parler. La morte était naturellement l'objet de toutes leurs conversations.

— Est-il bien vrai, dit un jeune berger qui portait, attachés à son baudrier de cuir, tant de boutons et de plaques en cuivre qu'il ressemblait à la boutique ambulante d'une marchande de ferraille ; est-il bien vrai que notre demoiselle avait des accointances avec le mauvais esprit?

— Qui, notre demoiselle? dit Doroch, que le philosophe connaissait déjà ; c'était une sorcière ; oui, je suis prêt à jurer que c'était une sorcière.

— Tais-toi, tais-toi, Doroch, reprit un troisième, celui qui avait montré dans la route tant de propension à consoler les autres ; ce n'est pas notre affaire. Que Dieu soit avec elle. Il ne faut pas parler de cela.

Mais Doroch n'était nullement disposé à se taire. Il venait de faire une visite à la cave, avec le sommelier, pour une affaire importante, et après s'être penché deux ou trois fois sur quelques tonneaux, il en était sorti très gai et fort babillard.

— Qu'est-ce que tu veux, que je me taise? dit-il ; mais sur moi-même elle a monté à cheval. Je jure devant Dieu qu'elle l'a fait.

— Écoute, mon oncle, dit le jeune berger aux boutons, est-il possible de reconnaître une sorcière à une marque quelconque?

— C'est impossible, répondit Doroch, tout à fait impos-

sible; tu aurais beau lire tous les psaumes l'un après l'autre, tu ne la reconnaîtrais pas.

— C'est possible, c'est possible, Doroch, ne dis pas cela, répliqua le consolateur. Ce n'est pas en vain que Dieu a arrangé chacun à sa guise; les gens de science disent que toute sorcière a une petite queue.

— Toute vieille femme est une sorcière, dit gravement un vieux Cosaque.

— Et vous donc, vous autres, s'écria la paysanne qui remplissait le pot de nouveaux *galouchkis*, vous êtes de véritables gros sangliers.

Le vieux Cosaque, dont le nom était Iavtouchk, témoigna silencieusement sa joie par un sourire de satisfaction, en remarquant que ses paroles avaient fâché la bonne femme, et le berger partit d'un éclat de rire si lourd et si creux, qu'il semblait que deux bœufs, arrêtés nez à nez, s'étaient mis à mugir à la fois.

La conversation qui venait de s'entamer excitait au plus haut degré la curiosité du philosophe, qui désirait connaître toutes les particularités concernant la vie de la défunte. C'est pourquoi, s'adressant de nouveau à son voisin :

— Je voudrais bien savoir, dit-il, pourquoi toute l'honorable société réunie à cette table se croit en droit de supposer que la demoiselle était une sorcière? Est-ce qu'elle a fait du mal à quelqu'un? Est-ce qu'elle l'a fait dépérir et mourir en lui jetant des charmes?

— Il y a eu de tout cela, répondit un des convives qui avait le visage plat comme une bêche. Qui ne se rappelle le piqueur Mikita [1], ou bien....

— Qu'est-ce que c'est que le piqueur Mikita? interrompit le philosophe.

1. Pour Nikita (Nicétas).

— Arrêtez, c'est moi qui raconterai l'histoire du piqueur Mikita, s'écria Doroch.

— Non, c'est moi qui raconterai l'histoire du piqueur Mikita, dit le gardien de chevaux, car c'était mon parrain.

— C'est moi qui la raconterai, dit Spirid.

— Que Spirid raconte, s'écria toute la troupe.

Spirid commença.

— Toi, seigneur philosophe Thomas, tu n'as pas connu Mikita. Ah ! quel rare homme c'était ! Je t'assure qu'il connaissait chaque chien comme si c'eût été son père. Le piqueur actuel Mikôla [1], celui qui est à deux places de moi, n'est pas digne de lui servir de semelle, quoiqu'il entende fort bien son affaire. Mais en comparaison de Mikita, il n'est que de l'eau de vaisselle.

— Tu racontes bien, dit Doroth, en faisant un signe de tête par manière d'approbation.

Spirid continua :

— Il apercevait un lièvre dans les champs, plus vite qu'un autre ne se mouchait dans ses doigts. Je crois le voir. Il n'avait qu'à siffler : « Attrape, Rasboï [2] ! Attrape, Bistraya [3] ! » Il lançait son cheval ventre à terre, et l'on ne savait dire qui des deux devançait l'autre, le chien lui, ou lui le chien. Il ne lui fallait qu'un clin d'œil pour avaler une chopine d'eau-de-vie. Ah ! quel fameux piqueur c'était ! Seulement, depuis quelque temps il s'était mis à regarder sans cesse notre demoiselle. Mais, s'était-il bêtement amouraché d'elle, ou bien l'avait-elle ensorcelé, cet homme se perdit ; il devint une femmelette, une gue-

1. Pour Nikôla (Nicolas).
2. Pillage.
3. Rapide.

mille, le diable sait quoi. Oui, ajouta Spirid, en crachant par terre, c'est indécent à dire ce qu'il devint.

— Bien, dit Doroch.

— Dès que la demoiselle lui jetait un regard, la bride lui tombait des mains; Rasboï, il l'appelait Brovko, il trébuchait, et ne savait plus ce qu'il faisait. Voilà qu'une fois notre demoiselle vient à l'écurie où il pansait un cheval.

« Écoute, Mikita, lui dit-elle, permets que je mette sur toi mon petit pied. » Et lui, le sot, répondit tout enchanté: « Non seulement ton pied, mais assieds-toi tout entière sur moi, si tu veux. » La demoiselle leva son pied, et quand il vit ce pied si blanc et si rond, il paraît que le charme le rendit complétement stupide. Il courba les épaules, et quand il eut saisi les deux pieds nus de la demoiselle avec ses mains, il se mit à galoper comme un cheval à travers champ. Personne n'a jamais su où ils étaient allés. Seulement il revint à demi-mort, et, depuis ce jour-là, il commença à maigrir et dépérir à vue d'œil. Et une fois qu'on entra à l'écurie, au lieu de lui, on ne trouva qu'une poignée de cendre à côté d'un seau vide. Il avait brûlé, brûlé tout à fait, et de lui-même. Cependant ç'avait été un piqueur comme il n'y en a plus dans le monde.

Dès que Spirid eut fini son histoire, chacun se mit à vanter les mérites du défunt piqueur.

— A propos, connais-tu l'histoire de la Cheptchikha? dit Doroch en s'adressant au philosophe.

— Non.

— Eh, eh! je vois qu'on ne vous apprend pas grand'-chose dans votre séminaire. Eh bien, écoute. Nous avons ici, dans notre village, un Cosaque qui s'appelle Cheptoun [1]. C'est un bon Cosaque. Il aime parfois à voler et

1. Marmotteur, qui parle bas.

à mentir sans raison; mais c'est un bon Cosaque. Sa maison n'est pas très loin d'ici. Un jour, à l'heure où nous sommes maintenant, Cheptoun et sa femme, après avoir soupé, se couchèrent pour dormir. Et comme le temps était beau, la Cheptchikha[1] se coucha dans la cour, et Cheptoun dans la maison... Non, non, la Cheptchikha dans la maison, sur un banc, et Cheptoun dans la cour.

— Mais la Cheptchikha ne se coucha point sur le banc, c'est sur le plancher, interrompit la vieille paysanne, qui se tenait debout à la porte, un coude dans une main et la tête dans l'autre.

Doroch la regarda, puis regarda par terre, puis la regarda encore, puis après un moment de silence :

— Si j'allais t'ôter ta jupe devant tout le monde, dit-il, ce ne serait pas bien, n'est-ce pas?

Cet avertissement eut tout le succès désirable; la vieille se tut, et n'interrompit plus personne.

Doroch continua :

— Dans le berceau qui était suspendu au milieu de la chambre se trouvait un enfant d'un an; je ne sais s'il était fille ou garçon. La Cheptchikha s'était donc couchée, et voilà qu'elle entend qu'un chien gratte à la porte et hurle à faire fuir les loups. Elle eut peur, car les femmes sont une si bête engeance, que si, le soir, on leur montre la langue derrière la porte, leur âme leur tombe aux talons. « Cependant, pensa-t-elle, il faut que je donne sur le museau à ce maudit chien; peut-être cessera-t-il de hurler. » Elle prend un fer à remuer les tisons, et s'en va ouvrir la porte. Mais elle n'eut que le temps de l'en-

1. Féminin de Cheptoun.

tr'ouvrir, et déjà le chien s'était jeté à travers ses jambes dans la chambre, et il s'élança droit au berceau. La Cheptchikha voit alors que ce n'est plus un chien, mais bien notre demoiselle. Et puis, si c'eût été la demoiselle comme elle la voyait d'habitude, encore passe. Mais il y avait la circonstance étrange qu'elle était toute bleue, et que ses yeux étincelaient comme des charbons rouges. Elle saisit l'enfant, le mord à la gorge, et se met à lui sucer le sang. La Cheptchikha s'écrie : *Och likhetchko*[1]! et se précipite hors de la chambre. Mais la voilà qui voit que la porte de la cour est fermée. Elle court au grenier, et la voilà, la sotte femme, qui se blottit et qui tremble. Et la voilà qui voit que notre demoiselle arrive, se jette sur elle, et commence à mordre aussi la sotte femme. Ce n'est que le matin que Cheptoun tira du grenier sa femme toute meurtrie et mordue, et le lendemain mourut la sotte femme. Voilà quelles choses surprenantes se passent quelquefois. On a beau sortir d'une portée de seigneur, quand on est sorcière, on l'est.

Après avoir raconté tout cela, Doroch se rengorgea plein de satisfaction, et nettoya sa pipe avec le petit doigt pour la remplir. Tout le monde se mit à parler de la sorcière; chacun s'empressait de raconter quelque chose à son tour. Chez l'un, la sorcière était venue en visite jusqu'à la porte de la maison, sous la forme d'un tas de foin; à l'autre, elle avait volé le bonnet, et la pipe d'un troisième; elle avait coupé les tresses de cheveux à plusieurs filles du village, et bu quelques seaux de sang chez d'autres paysans de son père. Enfin toute cette compagnie vint à se souvenir qu'elle était restée trop longtemps à

1. Cri d'effroi en Petite-Russie.

jaser, car il faisait déjà complétement nuit. Ils se mirent tous à chercher des endroits propres à se coucher, les uns dans la cuisine, les autres dans les granges, ou même au beau milieu de la cour.

— Eh bien, seigneur Thomas, il est temps que nous allions chez la morte, dit le vieux Cosaque en s'adressant au philosophe.

Et tous les quatre, c'est-à-dire lui, le philosophe, Spirid et Doroch s'en allèrent à l'église, en écartant avec leurs fouets les chiens qui erraient en grand nombre dans la rue, et mordaient de colère les manches de leurs fouets.

Quoique le philosophe n'eût pas oublié de se donner du cœur au ventre avec un bon verre d'eau-de-vie, il ressentait cependant une terreur secrète qui devenait plus forte à mesure qu'il approchait de l'église, car les histoires extraordinaires qu'il avait ouï conter agissaient sur son imagination. Peu à peu, les ombres portées par les arbres et les haies commençaient à s'éclaircir; le pays devenait plus découvert. Après avoir franchi un vieux pan de mur qui se trouvait devant l'église, ils entrèrent dans une petite cour. Derrière l'église on ne voyait plus un seul arbre, et devant eux s'étendait à perte de vue une campagne vide, dont les contours se perdaient dans l'obscurité de la nuit. Les trois Cosaques montèrent avec Thomas les degrés rapides du perron, et entrèrent dans l'église. Puis ils y laissèrent le philosophe, après lui avoir souhaité d'accomplir heureusement sa tâche, et l'enfermèrent à double tour, suivant l'ordre du seigneur.

Le philosophe resta seul. Il commença par bâiller une bonne fois, puis il étendit les bras et souffla dans ses mains dont il se couvrait le visage. Cela fait, il se mit à examiner l'église. Au beau milieu, se trouvait le cercueil, tout noir. Les cierges, avec leurs mèches rougeâtres, brû-

laient devant les sombres images des saints. Leur lumière éclairait l'*iconostase*[1] et se projetait un peu dans le centre de l'église. Tous les angles étaient remplis de ténèbres. L'*iconostase*, très élevé, montrait une extrême vieillesse ; ses découpures à jour, jadis couvertes d'or, étincelaient par places, car la dorure était tombée en maint et maint endroit. Les visages des saints étaient devenus complétement noirs ; on ne distinguait plus que leur regard sombre et lugubre. Le philosophe jeta encore une fois les yeux de tous côtés.

— Eh bien, quoi, dit-il, qu'y a-t-il à craindre? nul homme ne peut venir ici, et contre les morts et les revenants j'ai de telles prières que je n'ai pas peur qu'ils me touchent du bout du doigt. Ce n'est rien, répéta-t-il en faisant un geste de résolution ; nous lirons les prières.

En approchant de l'un des *kliros*[2], il y aperçut quelques paquets de cierges.

— C'est bien, pensa le philosophe ; il faut éclairer l'église de façon qu'on y puisse voir comme en plein midi. Quel dommage qu'on ne puisse pas fumer dans une église !

Et il se mit à coller des cierges à toutes les corniches, les balustrades et les images, sans les ménager. Bientôt toute l'église se remplit de lumière. Il sembla seulement que les ténèbres devenaient encore plus profondes dans le haut, et de leurs vieux cadres curieusement découpés, les images se mirent à jeter des regards encore plus farouches. Il s'approcha du cercueil, regarda avec terreur le visage de la morte, et ne put s'empêcher de fermer les yeux en tressaillant légèrement.

1. Cloison en bois, chargée de peintures byzantines, qui sépare la nef du sanctuaire.

2. Petits chœurs latéraux où se tiennent les chantres.

Quelle épouvantable et quelle étincelante beauté!

Il détourna de nouveau la tête, et voulut gagner sa place. Mais, par une étrange curiosité qui s'éveille d'ordinaire chez l'homme quand il est sous l'impression de la peur, il ne put résister au désir de la regarder encore une fois, puis encore une fois, quoique agité du même tressaillement Il y avait, en effet, quelque chose de terrible dans la fière et énergique beauté de la morte. Peut-être ne lui aurait-elle pas inspiré une terreur aussi profonde si elle eût été plus laide. Mais on n'apercevait rien de sombre, rien de mort, dans les traits de son visage. Il était vivant, et il semblait au philosophe qu'elle le suivait du regard, tout en ayant les yeux fermés.

Il s'empressa de se placer dans un des *kliros,* ouvrit son livre, et, pour se donner du courage, se mit à lire de sa plus haute voix. Sa parole alla frapper les vieilles murailles en bois de l'église, depuis longtemps silencieuse et abandonnée. Sans écho, sans éclat, retentissait sa sourde voix de basse dans un silence de mort. Il la trouvait lui-même étrange et sauvage.

— Qu'y a-t-il à craindre? pensait-il cependant. Elle ne se lèvera pas de son cercueil, car elle aura peur de la parole de Dieu. Elle se tiendra tranquille. Et quel Cosaque serais-je si j'avais peur? J'ai bu un peu plus qu'il ne fallait, c'est pour cela que je sens quelque épouvante. Voyons, prenons un peu du tabac. Ah! quel bon tabac, quel excellent tabac!

Néanmoins, tout en feuilletant son livre, il regardait de côté le cercueil, et une voix intérieure semblait lui chuchoter :

— La voilà! la voilà qui se lève; la voilà qui relève la tête, qui regarde...

Mais le silence était toujours profond, le cercueil ne re-

muait pas, et les cierges versaient des flots de lumière. Cette église illuminée, avec ce cadavre au milieu, était vraiment horrible à voir. Thomas se mit à chanter, en élevant la voix et sur tous les tons, pour étouffer la peur qui renaissait sans cesse en lui. Mais à chaque instant, il tournait les yeux vers le cercueil, en se posant involontairement cette invariable question :

— Si elle se levait, si elle se levait !

Le cercueil était immobile. Pas le moindre son nulle part ; pas le moindre bruit d'un être vivant, même d'un grillon. On n'entendait que le léger pétillement d'un cierge éloigné, ou bien le bruit faible et mat d'une goutte de cire qui tombait sur le pavé.

— Si elle se levait !... »

Elle souleva la tête.

Il regarda tout effaré, et se frotta les yeux.

— Mais, oui, elle n'est plus couchée ! elle est assise sur son tombeau.

Il détourna les yeux avec effort, et l'instant d'après les fixa de nouveau sur la morte. Elle s'était levée. Elle s'avance lentement vers lui, les yeux fermés, et en étendant les bras comme si elle voulait saisir quelqu'un. Elle va droit à lui. Tout éperdu, il se hâte de tracer du doigt un cercle autour de sa place, et se met à lire avec effort des prières d'exorcisme que lui avait enseignées un vieux moine qui avait souvent vu, dans sa vie, des sorciers et des esprits malins. La morte s'avança jusqu'à la trace de son cercle ; mais on voyait qu'elle n'avait pas la force de franchir cette limite invisible. Elle devint tout à coup bleue et livide comme le cadavre d'une personne morte depuis quelques jours ; ses traits étaient hideux ; elle fit claquer ses dents les unes contre les autres, et ouvrit ses yeux morts. Mais elle ne vit rien ; car tout son visage

trembla de colère, et elle se dirigea d'un autre côté, tout en étendant les bras et tâtant les murailles, comme pour tâcher de saisir Thomas. Elle s'arrêta enfin, menaça du doigt, et se recoucha dans son cercueil.

Le philosophe ne pouvait reprendre ses sens; il regardait avec terreur le coffre étroit et long dans lequel elle s'était étendue. Tout à coup le cercueil s'élança de sa place, et se mit à voler par toute l'église avec un sifflement aigu. Thomas le voyait par moments presque sur sa tête; mais il s'apercevait bien en même temps qu'il ne pouvait franchir le cercle tracé au-dessus de lui. Il se mit à répéter ses exorcismes; le cercueil se précipita avec fracas au milieu de l'église, et resta de nouveau immobile à sa place. Le cadavre alors se souleva, devenu d'un vert livide; mais à cet instant même retentit le chant lointain du coq. La morte se recoucha, et le couvercle, qui pendait à côté, se posa de lui-même sur le cercueil.

Le philosophe sentait son cœur battre violemment, et il était tout baigné de sueur; mais, rassuré par le chant du coq, il reprit sa lecture avec plus de courage. Aux premières lueurs du jour, un diacre vint le remplacer, assisté du vieux Iavtoukh, qui, pour le moment, remplissait les fonctions de sacristain.

De retour à la maison, le philosophe ne put de longtemps s'endormir; mais la fatigue le vainquit, et il ne se réveilla plus jusqu'au dîner. Quand il ouvrit les yeux, toute cette aventure nocturne lui parut un songe. Il avala une chopine d'eau-de-vie pour se réconforter. Au dîner, il redevint bientôt lui-même, faisant des remarques à tout propos, et il mangea presque à lui seul un assez grand cochon de lait. Cependant il ne se décida point à parler de ce qui lui était arrivé dans l'église, et il ne répondait

à toutes les questions des curieux que les paroles suivantes :

— Oui, il y a eu toutes sortes de choses.

Le philosophe était du nombre des gens qui deviennent d'une philanthropie prodigieuse après avoir bien mangé. Il s'était couché par terre, sa pipe à la bouche, considérait tout le monde avec des yeux extrêmement doux, et ne cessait de cracher par les coins de la bouche.

Après dîner, le philosophe se retrouva complétement gai. Il parcourut tout le village, fit connaissance avec tout le monde, et parvint à se faire chasser de deux maisons. Une jeune et jolie paysanne lui donna même un grand coup de pelle sur le dos, au moment où, poussé d'un désir curieux, il allait se convaincre par le toucher de quelle étoffe était fait son juste-au-corps. Mais plus le soir s'approchait, plus le philosophe redevenait pensif. Une heure avant le souper, tous les gens de la maison se mirent à jouer au *kragli* : c'est une espèce de jeu de quilles, où l'on emploie, au lieu de boules, de longs bâtons, et celui qui gagne a le droit de monter à cheval sur le perdant. Ce jeu offrait assez souvent un spectacle curieux. Quelquefois le gardeur de chevaux, large comme un flan, grimpait sur le dos du gardeur de cochons, qui était petit, chétif, malingre et tout ratatiné ; d'autres fois, c'était le gardeur de chevaux qui présentait son dos, et Doroch, en sautant dessus, ne manquait jamais de dire : Quel bœuf ! Près du seuil de la cuisine se tenaient les gens plus posés, qui regardaient très gravement en fumant leurs pipes, et ne se déridaient pas même quand les jeunes gens riaient à se tenir les côtes d'un bon mot de Spirid. Thomas essaya vainement de se mêler à leurs jeux. Une idée sombre était enfoncée dans sa cervelle comme un clou. Il fit tout ce qu'il put pour s'égayer lui-

même pendant le souper; mais la terreur s'étendait dans son âme, à mesure que les ténèbres s'étendaient dans les cieux.

— Eh bien, il est temps, seigneur écolier, lui dit le vieux Cosaque en se levant de table avec Doroch ; allons à notre affaire.

On conduisit Thomas à l'église de la même façon que la veille; on le laissa de nouveau seul, et on l'enferma. Il vit de nouveau les sombres images des saints, les vieux cadres dorés, et le noir cercueil de la sorcière, qui se tenait dans une immobilité silencieuse et menaçante au milieu de l'église.

—Eh bien, quoi ! se dit-il ; cela ne me surprendra plus. Ce n'est que la première fois que c'est terrible. Oui, la première fois, c'est un peu terrible, et puis ensuite, ce n'est plus du tout terrible, plus terrible du tout.

Il gagna précipitamment sa place, s'entoura d'un cercle tracé avec le doigt, prononça quelques exorcismes, et se mit à lire à haute voix, en prenant la ferme résolution de ne pas lever ses yeux du livre, et de ne prêter attention à quoi que ce soit. Il avait déjà lu plus d'une heure, et, fatigué de cette tâche, commençait à tousser; il tira sa tabatière de sa poche, et avant de porter le tabac à son nez, il jeta un coup d'œil timide sur le cercueil. Son cœur se resserra d'épouvante... La morte se tenait déjà devant lui debout, sur la trace du cercle, et fixait sur ses yeux des yeux vitreux et ternes. Le pauvre étudiant tressaillit, et sentit un froid glacial courir le long de ses veines. Baissant précipitamment les yeux, il se mit à lire ses prières et ses exorcismes. Il entendit le cadavre grincer des dents, et allonger ses bras de squelette pour le saisir. Mais, en regardant à la dérobée, il s'aperçut que la morte ne le cherchait point là où il était et, à ce qui semblait, ne

pouvait pas le voir. Elle se mit tout à coup à gronder sourdement, et à prononcer de ses lèvres glacées des paroles étranges. Ces paroles grésillaient dans sa bouche avec un bruit enroué, comme le pétillement de la poix bouillante. Il n'eût pas su dire ce qu'elles signifiaient, mais il sentait bien qu'elles renfermaient quelque sens terrible. Frappé d'épouvante, il crut comprendre qu'elle faisait des conjurations. En effet, un grand vent s'éleva soudain autour de l'église; un bruit éclata, qui paraissait provenir d'une foule d'oiseaux en mouvement; il lui semblait entendre des milliers d'ailes frapper dans les vitres et les grillages des fenêtres, des griffes grincer sur le fer, et une lourde masse s'appuyer contre la porte, et la faire gémir sur ses gonds. Son cœur battait avec violence; mais il continua de réciter ses exorcismes, tout en fermant les yeux. Bientôt un cri aigu se fit entendre dans le lointain; c'était le chant du coq. Le philosophe, brisé d'émotions et de fatigues, s'arrêta et prit une profonde respiration.

Ceux qui vinrent le chercher au matin le trouvèrent à demi-mort. Il s'était adossé à la muraille, et regardait d'un air effaré, en écarquillant les yeux, les Cosaques qui venaient le prendre. Ils furent forcés de le porter en quelque sorte hors de l'église, et de le soutenir jusqu'à la maison. Après être arrivé, il se secoua, s'étira, et se fit donner de l'eau-de-vie. Il la but tout d'un trait, passa la main sur ses cheveux, et dit :

— Il y a toutes sortes d'infamies dans le monde, et il vous arrive des choses...

Le philosophe n'ajouta plus rien, qu'un geste qui voulait dire : J'aime mieux me taire. Ceux qui s'étaient réunis autour de lui baissèrent tous la tête en entendant ces paroles. Même un petit garçon que tous les gens de la mai-

son se croyaient en droit d'envoyer à leur place quand il s'agissait de balayer l'écurie ou d'apporter de l'eau, même ce pauvre petit garçon resta la bouche ouverte comme tous les autres.

Dans ce moment, une femme encore assez jeune vint à passer, vêtue d'un habit qui lui serrait sa taille ferme et rebondie. C'était l'aide de la vieille cuisinière, une grande coquette, qui attachait toujours à son juste-au-corps, avec des épingles, un morceau de ruban, un clou de girofle, ou même une bribe de papier, à défaut d'autre chose.

— Bonjour, Thomas, dit-elle en apercevant le philosophe... Aïe, aïe, que t'est-il arrivé? s'écria-t-elle tout à coup en frappant des mains.

— Quoi donc, sotte femme?

— Ah ! mon Dieu ! tu es devenu tout gris.

— Eh! eh! mais elle dit vrai, s'écria Spirid en regardant avec attention; tu as grisonné comme notre vieux Iavtoukh.

A ces mots, le philosophe se précipita dans la cuisine, où il avait remarqué un petit morceau triangulaire de miroir, tout sali par les mouches, autour duquel étaient suspendues toutes sortes de fleurs fanées, preuve qu'il appartenait à la coquette. En effet, il s'aperçut avec épouvante qu'une partie de ses cheveux étaient devenus blancs. Thomas Brutus laissa tomber sa tête, et réfléchit profondément.

— J'irai chez le seigneur, se dit-il enfin; je lui conterai tout, et je lui déclarerai que je ne veux plus lire les prières. Qu'il me renvoie tout de suite à Kiew.

S'étant dit cela, il se dirigea vers la maison seigneuriale.

Le centenier était assis dans sa chambre, à la même

place, dans la même immobilité. Il portait sur son visage la même expression de tristesse désespérée. Seulement, ses joues s'étaient creusées encore ; on devinait facilement qu'il ne prenait que peu de nourriture, ou peut-être aucune. Une pâleur singulière donnait à son visage l'apparence d'une statue de pierre.

— Bonjour, dit-il en apercevant Thomas, qui s'était arrêté près de la porte, son bonnet à la main. Eh bien, comment vont tes affaires? Tout est en ordre, n'est-ce pas?

— Oui, en ordre! il se passe là de telles diableries qu'il n'y a qu'à prendre son bonnet et se sauver où les pieds vous portent.

— Comment cela?

— Mais votre fille, seigneur... en y réfléchissant bien... certainement elle est de noble extraction, et personne n'y peut trouver à redire. Seulement, ne vous fâchez point, et que Dieu veuille avoir son âme...

— Eh bien, quoi, ma fille?

— Elle s'est accointée avec le diable, et elle fait de telles peurs aux gens qu'aucune prière n'y fait rien.

— Lis, lis, ce n'est pas pour rien qu'elle t'a appelé. Elle avait soin de son âme, ma pauvre chère colombe, et voulait avec des prières chasser toute mauvaise influence.

— Seigneur, je vous le jure, cela surpasse mes forces.

— Lis, lis, mon cher, continua le centenier d'une voix persuasive ; il ne te reste plus qu'une nuit. Tu feras une bonne œuvre, et je te récompenserai.

— Mais, quelles que soient vos récompenses... ma foi, seigneur, fais ce que tu veux, repartit Thomas avec résolution, je ne lirai plus.

— Écoute, philosophe, dit le centenier, et sa voix devint tout à coup retentissante et terrible, je n'aime pas de pa-

reilles inventions. Tu peux faire à ta guise chez toi, dans ton séminaire, mais non chez moi. Si je te fais fouetter, ce ne sera pas comme le recteur. Sais-tu bien ce que c'est que de bons *kantchoukis*[1] ?

— Comment ne pas le savoir? dit le philosophe en baissant la voix. Tout le monde sait ce que c'est que les *kantchoukis*. En grand nombre, c'est une chose intolérable.

— Oui ; seulement tu ne sais pas comment mes garçons savent chauffer le bain, dit le centenier en se levant debout brusquement. Et son visage prit une expression hautaine et farouche qui trahit son caractère indompté, mais assoupli un moment par la douleur. Chez moi, l'on commence par chauffer, puis on jette de l'eau-de-vie dessus, puis on chauffe encore. Va, va, fais ton affaire. Si tu ne la fais pas, tu ne te lèveras plus. Si tu la fais, tu auras mille ducats.

— Oh! oh! c'est un gaillard avec lequel il ne faut pas plaisanter, pensa le philosophe en sortant. Mais tu te trompes, ami, je vais faire en sorte que tu ne me trouves pas, même avec tes chiens.

Et Thomas se décida à prendre la fuite.

Il attendait le moment qui suit le dîner, alors que tous les gens de la maison avaient l'habitude de se fourrer dans les granges à foin et de dormir la bouche ouverte, en laissant échapper de tels ronflements et de tels sifflements qu'à cette heure la maison seigneuriale paraissait une manufacture. Cette heure arriva enfin. Iavtoukh lui-même ferma les yeux en s'étendant au soleil. Le philosophe s'en alla tout tremblant, et à pas de loup, dans le jardin, d'où il lui semblait plus facile de prendre la clef des

1. Petits fouets en lanières de cuir.

champs. Ce jardin était, comme d'ordinaire, abandonné aux mauvaises herbes, et par cela même très propre à toute entreprise secrète. Excepté un seul petit sentier, qui s'était frayé pour les besoins de la maison, tout le terrain était couvert d'une quantité de cerisiers devenus sauvages, de sureaux et de chardons des steppes qui élevaient par-dessus les autres herbes leurs grandes tiges, surmontées de boutons roses et cotonneux. Le lierre couvrait comme un réseau tout cet amalgame d'arbustes et de broussailles. Il jetait ses mailles jusque sur la haie et retombait au-delà en grappes serpentantes qui s'entremêlaient aux tire-bouchons des campanules. Derrière la haie, qui servait de limite au jardin, s'élevait toute une forêt de hautes bruyères dans laquelle probablement n'avait jamais pénétré personne. Toute faux qui se serait avisée de toucher à leurs tiges fortes et ligneuses aurait volé en éclats.

Quand le philosophe se décida à franchir la haie, ses dents se mirent à claquer, et son cœur à battre si fort qu'il s'en épouvanta lui-même. Les pans de sa longue robe semblaient se coller à la terre, comme si on les eût piqués avec des épingles, et il croyait entendre une voix aiguë lui crier à l'oreille :

— Où vas-tu ?

Le philosophe s'enfonça dans les bruyères et se mit à courir en trébuchant à chaque minute sur de vieilles souches, et manquant à chaque pas d'écraser une taupe. Il voyait qu'après être sorti de ces bruyères, il n'aurait plus qu'à traverser un champ au-delà duquel s'étendaient des broussailles touffues et épineuses, où il devait être en sûreté, et qui aboutissaient, suivant ses conjectures, à la route de Kiew. Il franchit le champ avec rapidité, et arriva bientôt dans les broussailles, qu'il traversa à

grand' peine, en laissant à mainte épine un morceau de son caftan. Il se trouva tout à coup au milieu d'une clairière. Un saule à feuilles rondes croissait au milieu, abaissant ses branches jusqu'à terre, et une petite source étincelait dans l'herbe, fraîche et argentée. Le philosophe se coucha bien vite à plat ventre et but à longs traits, car il éprouvait une soif insupportable.

— Quelle bonne eau! dit-il, en s'essuyant les lèvres; il ferait bon reposer ici.

— Non, continuons plutôt à courir; peut-être s'est-on mis à notre poursuite.

Ces mots retentirent sur sa tête. Il se releva brusquement. Iavtoukh était devant lui.

— Diable d'Iavtoukh! se dit le philosophe tout en colère; que j'aurais voulu te prendre par les pieds, et fracasser contre les arbres ta vilaine figure!

— Tu aurais pu t'épargner un si grand détour, continua tranquillement le Cosaque; il valait mieux choisir le chemin par lequel je suis venu droit à l'écurie. Et puis, c'est vraiment dommage que tu aies déchiré ton caftan. Le drap n'en est pas mauvais; qu'as-tu payé l'*archine*[1]? Cependant, nous nous sommes assez promenés; rentrons à la maison.

Le philosophe s'en revint, l'oreille basse, derrière les talons d'Iavtoukh.

— C'est pour le coup que la maudite sorcière me fera piler du poivre, pensa-t-il. Mais, du reste, que diable! qu'ai-je à craindre? Ne suis-je pas un Cosaque? J'ai déjà lu deux nuits; Dieu m'aidera à lire la troisième. Il faut que la maudite sorcière ait commis bien des crimes pour que le malin la protége ainsi.

1. Mesure d'environ deux pieds.

C'étaient de pareilles pensées qui l'occupaient quand il entra dans la cour de la maison. Il pria Doroch, qui, grâce à la protection du sommelier, avait quelquefois l'entrée des caves seigneuriales, de lui apporter une grande bouteille d'eau-de-vie; et les deux compagnons, s'étant assis devant une grange, en burent presque la moitié d'un seau. Tellement que le philosophe s'écria tout à coup :

— Des musiciens, je veux des musiciens, donnez-moi des musiciens !

Et, sans les attendre, il se mit à danser le *tropak*, au beau milieu de la cour. Il dansa jusqu'à l'heure du goûter, et si longtemps que les gens de la maison, qui avaient fait cercle autour de lui comme cela se pratique en pareil cas, finirent par cracher de dégoût, et s'en allèrent tous en disant l'un après l'autre :

— Voilà un homme qui danse longtemps !

Le philosophe finit par se coucher et par s'endormir sur la place; il fallut lui verser tout un seau d'eau froide sur la tête pour le réveiller à l'heure du souper.

Pendant le repas, il ne cessa de parler de ce que c'est qu'un Cosaque, et de répéter qu'il ne devait rien craindre au monde.

— Il est temps, dit Iavtoukh; partons.

— Une allumette dans ta langue[1], maudit sanglier ! se dit le philosophe; et il ajouta, en se mettant sur ses jambes : Partons.

En allant à l'église, le philosophe ne cessait de regarder de côté et d'autre, et tâchait d'entamer une conversation avec ses conducteurs. Mais Iavtoukh gardait le silence, et Doroch lui-même n'était pas en train de parler. Il faisait une nuit d'enfer; les loups hurlaient dans le lointain, et

1. Expression propre à la Petite-Russie.

l'aboiement même des chiens avait quelque chose de lugubre.

— On dirait que ce ne sont pas des loups qui hurlent, dit Doroch, mais des hurleurs d'une autre espèce...

Iavtoukh continuait à se taire, et le philosophe ne trouva rien à répliquer non plus. Ils atteignirent l'église, et entrèrent sous ses vieux arceaux de bois dont la décadence montrait avec quel peu de soin le seigneur veillait au salut de son âme. Iavtoukh et Doroch s'en allèrent comme par le passé, et le philosophe resta seul.

Tout, autour de lui, était dans la même situation que la veille. Il s'arrêta un instant. Le cercueil de la terrible sorcière se tenait immobile au milieu de l'église.

— Je n'aurai pas peur, je n'aurai pas peur, répéta-t-il.

Et après s'être entouré de son cercle protecteur, il récita à la hâte les exorcismes. Il se faisait un silence horrible; la flamme des cierges tremblotait, et remplissait toute l'église d'une lumière jaune. Le philosophe tourna une page, puis une autre, et remarqua soudain qu'il lisait toute autre chose que ce qu'il y avait dans le livre. Faisant un signe de croix, il se mit à chanter ses prières. Cela le rassura un peu; la lecture se fit plus rapidement, et les feuillets se suivaient l'un après l'autre, quand tout à coup, au milieu du silence, le couvercle en fer du cercueil éclata avec grand bruit, et la morte se leva, encore plus épouvantable que la première fois. Ses dents claquèrent avec force, des convulsions agitèrent ses lèvres, et les évocations qu'elle prononçait en termes inconnus étaient entrecoupées de cris brefs et stridents. Un tourbillon s'éleva dans l'église; les saintes images, les vitres brisées des fenêtres se précipitèrent du haut en bas; la porte fut arrachée de ses gonds, et une foule innombrable de monstres se ruèrent dans le saint lieu. Bientôt un bruit confus

d'ailes et de corps s'entrechoquant remplit toute l'église. Cette foule courait, rampait, volait, en cherchant partout le philosophe.

Les dernières fumées de l'ivresse s'évaporèrent du cerveau de Thomas Brutus. Il faisait coup sur coup des signes de croix, et balbutiait ses prières; mais en même temps il entendait comme toute cette troupe de monstres s'agitaient autour de lui, en l'effleurant du bout de leurs ailes, de leurs griffes, et de leurs horribles queues. Thomas n'avait pas le courage de les regarder avec attention; il ne distinguait qu'un monstre énorme qui remplissait presque dans toute sa largeur la muraille en face de lui. Il était couvert de longs cheveux ébouriffés, au travers desquels regardaient deux grands yeux fixes, en soulevant un peu leurs paupières. Au-dessus de lui, se tenait en l'air quelque chose qui ressemblait à une énorme vessie, garnie d'un million de pinces d'écrevisses et de queues de scorpions, auxquelles pendaient des lambeaux de terre noirâtre. Tous regardaient Thomas, tous le cherchaient, mais ne pouvaient le voir ni le toucher, entouré qu'il était de son cercle magique.

— Qu'on amène le roi des Gnomes, s'écria la morte, qu'on l'amène.

Et sur-le-champ il se fit dans l'église le plus profond silence. Bientôt un hurlement retentit dans le lointain, puis des pas lourds frappèrent les dalles de l'église. Jetant un regard en dessous, le philosophe s'aperçut qu'on amenait une espèce d'homme, de petite taille, trapu et à jambes torses. Il était tout couvert et tout souillé de terre; ses pieds et ses mains ressemblaient à des racines noueuses; il ne marchait qu'avec peine, en trébuchant à chaque pas. Les longs cils de ses paupières fermées s'abaissaient jusqu'à terre. Thomas remarqua avec terreur

Digitized by Google

que son visage était de fer. On le conduisit, en le soutenant sous les bras, précisément devant la place où se trouvait le philosophe.

— Levez-moi mes paupières, je ne vois pas, dit le roi des Gnomes d'une voix souterraine.

Et toute la troupe s'empressa pour les lui soulever.

— Ne regarde pas, disait au philosophe une voix intérieure.

Il n'eut pas la force de se retenir, et regarda.

— Le voilà! s'écria le roi des Gnomes en le désignant du doigt.

Et toute la foule immonde se précipita aussitôt sur le philosophe. Éperdu, terrifié, il tomba de son haut, et mourut sur le coup. Alors retentit le chant du coq. C'était déjà le second cri; les Gnomes n'avaient pas fait attention au premier. Dans leur épouvante, ils se précipitèrent confusément aux portes et aux fenêtres pour s'enfuir au plus vite. Mais il n'était plus temps ; tous restèrent collés sur les fenêtres et les portes par où ils voulaient s'échapper.

Le prêtre qui vint le matin pour dire l'office des morts n'osa pas franchir le seuil de l'église, qui demeura à jamais ainsi, avec les monstres figés à leur place; et désormais abandonnée, elle disparut bientôt sous les broussailles sauvages. Personne ne pourrait en retrouver le chemin.

Le bruit de toutes ces aventures arriva jusqu'à Kiew, et quand le théologien Haliava apprit de cette façon la fin du malheureux philosophe Thomas Brutus, il se mit à y réfléchir toute une heure durant. De grands changements étaient survenus dans son sort, pendant l'intervalle. La fortune lui avait souri; on l'avait fait sonneur du plus haut clocher de la ville, et il ne se montrait plus mainte-

nant qu'avec un nez meurtri, parce que l'escalier en bois de ce clocher était horriblement mal construit.

— As-tu entendu dire ce qui est arrivé à Thomas? dit en s'approchant de lui Tibère Gorobetz, qui était déjà devenu philosophe et portait moustaches.

— C'est Dieu qui l'a voulu, dit le sonneur; allons au cabaret, et buvons à sa mémoire.

Le jeune philosophe, qui commençait à user de ses priviléges avec toute la ferveur d'un enthousiaste, de manière que son caftan, son pantalon, et jusqu'à son bonnet, sentaient l'eau-de-vie et le tabac, s'empressa d'accepter la proposition d'Haliava.

— Quel excellent homme était Thomas! dit le sonneur, quand le cabaretier boiteux posa le troisième broc devant lui; quel fameux homme! et le voilà qui a péri pour rien!

— Et moi, je sais pourquoi; c'est parce qu'il a eu peur. S'il n'avait pas eu peur, la sorcière n'aurait pu lui faire aucun mal. Il faut seulement, dans ces cas-là, après avoir fait le signe de croix, tâcher de lui cracher sur le bout de la queue. Je sais cela; car toutes nos marchandes ici, à Kiew, sont des sorcières.

Le sonneur fit un signe de tête affirmatif. Mais comme il s'aperçut en même temps que sa langue ne remuait plus dans sa bouche, il se leva de table avec précaution, et alla, en chancelant un peu, se cacher dans les plus épaisses broussailles. Cependant il n'oublia pas, suivant sa constante habitude, de voler une vieille semelle de botte qui traînait sur un des bancs du cabaret.

FIN.

TABLE.

Préface. v
Tarass Boulba. 5
Les Mémoires d'un Fou. 179
Un Ménage d'autrefois. 213
La Calèche. 247
Le Roi des Gnomes. 267

FIN.

430798

430.798

Digitized by Google

430498 3.00

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google